

LES

LETTRES ET LES ARTS



MARIE ANTOINETTE
Reine de France

LEAU RICHELIEU
et de Navarre.

LES
LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE

TOME PREMIER



PARIS

BOUSSOD, VALADON ET C^o, ÉDITEURS

9, RUE CHAPTAL, 9

1889



AP
20
L48
année 4
t.1

LES
LETTRES ET LES ARTS



Il faut être un vieux militaire, entre soixante-dix et soixante-quinze ans, ou s'être trouvé mêlé, comme moi, dès sa jeunesse, à la vie des écrivains et des artistes de la génération précédente, pour avoir connu et se bien rappeler le capitaine d'Arpentigny. Si j'avais eu dix ans de moins quand je l'ai vu pour la première fois et si je ne l'avais plus jamais revu depuis, je ne serais pas bien sûr de l'existence réelle de ce personnage bizarre. Je me demanderais s'il n'a pas tout bonnement traversé un de mes rêves d'enfant, ou s'il ne faisait pas partie d'un des contes de fées avec lesquels on me berçait. J'avais dix-huit ans quand je l'ai connu, en 1842, mais lui, quel âge avait-il? Certains individus sont vieux depuis si longtemps, que l'on se demande s'ils ne sont pas nés, par génération spontanée, à

l'âge où on les voit. On ne se les représente pas, petits, nus, suspendus au sein d'une femme, riant, pleurant, gambadant. Ils semblent venir de quelque part où l'on est conçu d'autre façon, et ils se glissent dans notre atmosphère, un jour, ou plutôt un soir, sans que nous sachions comment, pendant que nous causons avec d'autres gens pareils à nous. Ces individus sont ordinairement minces, excessivement minces, grands ou petits, peu importe, mais ils ne changeront jamais de forme, ils n'engraisseront jamais. Leurs mouvements sont lents, leur parole est lente, non parce qu'ils sont fatigués, non parce qu'ils ont beaucoup de souvenirs derrière eux, beaucoup de temps devant, mais parce qu'au point où ils en sont, ils concluent au calme, et ne trouvent pas que quelque chose vaille la peine de se presser. Leur vêtement ne varie pas non plus. Ils l'ont adopté à un certain âge, et le font refaire toujours semblable.

J'ai toujours vu d'Arpentigny dans une redingote foncée, à une seule rangée de boutons, hermétiquement fermée jusqu'au cou, avec un pantalon du même ton que la redingote, des souliers cirés, quelquefois fendus à l'orteil, pour laisser respirer la goutte. Une haute cravate de popeline noire, ou plutôt un véritable col militaire, raide, armé de baleines intérieures; un chapeau plus luisant, à force de soins, que s'il avait été neuf, des gants de peau, vert olive, trop larges et trop longs, le tout d'une propreté irréprochable où triomphait la fierté d'un homme en lutte avec les taquineries incessantes de la médiocrité, tel était l'habillement uniforme et légendaire du capitaine.

Le chapeau était à bords larges et plats, et dessous, sur la haute cravate, comme un œuf sur un coquetier, la tête. Tête étrange, trop petite pour le corps très long, très droit, auquel elle semblait avoir été ajoutée, en remplacement d'une première tête hors d'usage; une tête d'occasion qui n'était, pour ainsi dire, pas du sexe de celui à qui elle servait, sans trace de barbe ni de moustaches, lavée à grande eau, savonnée, rasée, rosée, plissée dans tous les sens, molle, comme désossée, du ton du mou de veau. Les joues, débordaient un peu la fameuse cravate, le menton et le nez allaient au-devant l'un de l'autre, non en convergence,

mais en parallèle, séparés par des lèvres minces, remuant sans cesse, comme à la recherche des dents absentes.

Cette tête, quand elle était couverte du chapeau, laissait voir une petite frange circulaire de cheveux. Une fois le chapeau enlevé, ces cheveux apparaissaient assez abondants encore, relevés sur le front, ramenés sur les tempes, à la façon de Byron et de Chateaubriand, d'une nuance indéterminable, tantôt chocolat, tantôt amadou, tantôt bronze antique, selon que la teinture dont se servait le capitaine, datait de quelques heures, de quelques jours ou de quelques mois. Car le capitaine n'était pas riche, nous l'avons dit : cette teinture n'était donc pas de première qualité et elle n'était pas renouvelée souvent. Elle se décolorait alors peu à peu, jusqu'aux tons les plus invraisemblables pour des cheveux. Évidemment, d'Arpentigny ne se décidait à une nouvelle dépense qu'à la dernière extrémité. On eût dit qu'il venait de se rappeler tout à coup la nécessité de se teindre, et qu'il l'avait fait de toutes ses forces, de façon que la chose durât jusqu'à sa mort. Ces jours-là étaient les jours chocolat.

Pourquoi cet homme, d'une intelligence si haute, d'une âme si noble, d'un esprit si délicat, d'une philosophie si claire et si aimable, persévérerait-il dans ce ridicule ? N'avait-il jamais pu oublier qu'étant enfant (il avait été enfant tout de même et même très joli enfant), n'avait-il jamais pu oublier qu'il avait représenté l'Amour à la fête de l'Être suprême ? Ou bien était-ce pour une ancienne maîtresse à laquelle il avait espéré faire illusion ? Et il avait continué ensuite, pour se faire illusion à lui-même. Certains êtres, et parmi les plus distingués, ont une telle horreur, éprouvent une telle honte de leur dégénérescence physique, qu'ils parviennent, aidés de la complicité courtoise de leurs amis, à se la cacher par des artifices auxquels personne ne se laisse prendre. Le capitaine était de ceux-là. Il n'en eût pas moins été parfaitement grotesque, si je ne sais quel grand air, répandu sur toute sa personne, n'eût arrêté la raillerie. Il y avait, dans cette tête indéplissable et flasque, deux petits yeux perçants qui semblaient dire : « Regardez bien, avant de rire, à qui vous avez affaire. » En effet, toute la vitalité de l'individu semblait se concentrer, à une

chaleur d'explosion imminente, dans ces yeux couleur aigue-marine. Qui n'en eût remarqué que la douceur et la finesse, n'eût été qu'un piètre observateur. Ces yeux, tantôt gris, tantôt bleus, à reflets métalliques, voulaient-ils voir, et bien voir quelque chose, ils devenaient brillants comme une flaque d'eau en plein soleil. À un seul autre homme, j'ai vu ces yeux-là, à Gérard, le tueur de lions. Quand celui-ci racontait ses chasses, avec sa voix de jeune fille, coupée d'une petite toux sèche de phthisique, quand il vous disait : « J'attendais, pour tirer l'animal, le moment où, m'ayant aperçu, il s'appuyait sur ses pattes de devant et s'élançait sur moi; alors je le visais à la base du front », on comprenait tout de suite la supériorité de certains petits yeux d'homme sur les grands yeux de fauve.

Mais j'étais jeune lorsque j'ai fait connaissance avec le capitaine d'Arpentigny; irrespectueux, comme le sont les jeunes d'aujourd'hui, peut-être un peu moins, mais encore assez pour chercher tout de suite le côté ridicule de mes semblables. Mes camarades et moi nous avons donc composé des légendes sur la tête du capitaine, et nous avons fini par décider qu'elle ne lui avait pas toujours appartenu. C'est que, si le regard de cet homme ne s'était jamais croisé avec celui du lion, il avait vu des choses plus terribles; il avait vu la retraite de Russie. Au lieu de demander au capitaine le récit de cette Iliade, bien autrement grande que celle d'Homère, comme l'important, à notre âge, était de rire, nous prétendions qu'il avait eu la tête enlevée par un boulet juste au niveau de son col, et que l'Empereur, ayant ordonné à ses chirurgiens militaires de lui refaire des hommes comme ils pourraient, avec des blessés et même avec des morts, l'un des chirurgiens avait très adroitement coupé, sur un tronc sans bras ni jambes, une tête respirant encore, et il l'avait placée sur le cou du capitaine. Cette tête avait repris; mais le froid l'avait raidie et elle n'avait jamais pu se mouvoir ni à droite ni à gauche. De plus, c'était la tête d'un tout jeune garçon, tambour ou fifre, tout à fait imberbe, en qui l'opération étrange qu'il avait subie, avait à tout jamais détruit la sève de la barbe. Cependant, à mesure que le capitaine était revenu, avec sa nouvelle tête, vers des pays plus chauds, cette tête avait dégelé et elle



s'était amollie, en restant unie et rose, avec des yeux pâles et brillants, gardant le double reflet de ce qui les avait tenus ouverts, tant de jours et tant de nuits, la neige et les coups de feu. Voilà notre légende; elle n'était pas très originale, mais elle rappelait assez le type à ceux qui l'avaient vu.

Maintenant il faut ajouter à tout cet ensemble, un détail physique d'une perfection remarquable. Ces gants olive, trop longs et trop larges, servaient d'écrin à de véritables merveilles : les mains, mains longues, potelées, blanches comme de la chair de poulet, trouées de petites fossettes, aux doigts lisses, terminés par des ongles roses en amandes, mains sur lesquelles ni l'âge ni les intempéries n'avaient eu de prise. Le capitaine, cela va sans dire, avait l'air d'ignorer qu'il avait ces jolies mains dont il prenait d'ailleurs le plus grand soin et dont un prélat se fût pieusement servi. C'étaient bien, en effet, des mains faites pour cueillir des âmes féminines et en offrir tous les jours un bouquet au Seigneur. A partir du moment où on voyait les mains du capitaine, il apparaissait sous un aspect tout différent de celui qui avait frappé d'abord. Il devenait cet être rare à qui tout le monde est forcé de reconnaître un mérite et d'envier quelque chose. On ne doutait plus de son droit à la particule, et, comme sa noblesse, sa race devenait évidente. On s'expliquait ensuite, quand on connaissait ses travaux, comment son esprit avait pu se laisser influencer par cette partie de son corps. Étant à même de constater tous les jours le charme exercé sur tout le monde par ses mains, indépendamment et à l'encontre du reste de sa personne, il avait dû se demander un jour si, à côté de sa fonction organique, la main, cette éternelle confidente, cette éternelle complice de l'homme, ne jouait pas un rôle à part dans sa destinée; en un mot, si, à force d'exécuter toutes les pensées, les plus visibles et les plus secrètes de l'esprit, du cœur et de l'âme, elle n'en recevait pas une certaine empreinte, n'en retenait pas une certaine forme qui, attentivement observées, révéleraient, par connexité ou par contre-coup, les goûts, les dispositions, les caractères des individus. C'était à examiner. D'Arpentigny examina lentement, patiemment. Il avait pris, là-bas dans

les steppes blancs, l'habitude de la persévérance silencieuse et réfléchie.

Les sujets d'études ne devaient pas lui manquer. Comme officier, il était en contact avec un grand nombre d'hommes qu'il pouvait étudier sans que rien les en avertît. S'il est une profession où l'on dise tout ce que l'on pense, où l'on s'épanche avec facilité, c'est la profession des armes. Des hommes destinés à passer, toujours ensemble, la plus belle moitié de leur vie, ou à mourir obscurément à côté les uns des autres, n'ont rien à dissimuler, et le fond de leur nature leur monte bien vite aux lèvres. Quel vaste champ pour un observateur toujours présent et toujours attentif, dont l'étude consistait à confronter incessamment les manifestations morales avec certaines indications physiques. Cependant, une fois féru de cette idée, le capitaine ne s'en tint pas à ses camarades et à ses subordonnés. La société des villes de garnison devait même lui fournir les renseignements les plus concluants. Par sa réserve, par ses préjugés, par son hypocrisie quelquefois, cette société n'était-elle pas la contre-épreuve toute trouvée des expériences faites au régiment ? Si certains signes de la main s'accordaient toujours, irrécusablement, chez des militaires, avec des aptitudes, des spécialités, des défauts, des passions, des vices même dont ils ne se cachaient pas, ces mêmes signes retrouvés dans les mains de particuliers ayant intérêt à cacher non seulement ce qu'ils font mais ce qu'ils pensent, ces mêmes signes ne devaient-ils pas trahir bien des mystères, révéler bien des secrets, dans l'ordre physiologique et psychologique, finalement rendre de grands services dans la connaissance de l'être humain ? Maintenant, ces signes particuliers, confirmant ici, divulguant là, étaient-ils conséquence ou cause première des facultés diverses, bonnes ou mauvaises des individus chez lesquels ils se montraient ? Les mains se modelaient-elles de telle ou telle façon sous l'impulsion cérébrale, ou leur conformation originelle était-elle une dénonciation en règle, fatale, du tempérament, du cœur, de l'esprit, de l'âme ? Bref, la nature nous avait-elle ainsi donné le moyen infallible de connaître les hommes, de nous connaître nous-mêmes, et, de ces phénomènes bien examinés et bien classés, pouvait-il résulter une science aussi exacte que prétend l'être celle de Gall et de Lavater ?

Mille fois plus exacte, mille fois plus sûre, et mille fois plus simple, nous répond d'Arpentigny.

Si nous n'avons, pour étudier ceux que nous voulons connaître, que leur visage et leur crâne, il ne leur sera pas difficile de nous égarer. Ils ont d'abord la parole, et, comme l'a dit un moraliste, celle-ci a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée; ils ont l'atonie volontaire du regard; ils ont le silence. Que nous apprendront les lèvres d'un homme, son menton, ses joues, la moitié inférieure de son visage s'il porte toute sa barbe? Ces lèvres cachées par ces épaisses moustaches, sont-elles minces ou grosses, courtes ou longues, relevées ou abaissées dans les coins, en arc ou en tenailles? Le menton avance-t-il ou fuit-il sous la barbe qui le couvre? Pointu ou carré? Avec ou sans fossettes? Formant une ligne droite à partir de la lèvre inférieure, ou se creusant? Toute cette partie du profil, si important pour Lavater, disparaît. Que d'indices, que de révélations dans la seule commissure des lèvres, impossible à découvrir sous un poil abondant! Et derrière ses lunettes, à travers lesquelles il vous voit si bien, que de renseignements vous cache cet homme d'affaires, ce politique, ce marchand, cet ami!

Quant aux bosses de Gall, excepté celles du haut du visage et des pommettes, c'est-à-dire les moins proéminentes, indiquant la curiosité, la comparaison, la ruse et la colère, le plus ou moins d'observation, de mémoire, de sens artistique, de goût des voyages; quant aux bosses de Gall, allez donc les chercher sous les cheveux des hommes et surtout des femmes, sans que les sujets à examiner se prêtent volontairement à l'examen. Les travaux de ces deux remarquables physiologistes ne perdent rien de leur valeur, mais depuis que d'Arpentigny a découvert la *Chirognomonie* et que Desbarrolles, à qui nous arriverons plus tard, a étendu, développé la vieille chiromancie des Chaldéens et des Kabbalistes, les découvertes de Lavater et de Gall deviennent purement complémentaires, servant seulement à confirmer les découvertes nouvelles, y compris la graphologie, c'est-à-dire la connaissance des caractères par l'écriture. A qui voudra se donner la peine d'être attentif, l'homme et la femme, si fermés qu'ils s'efforcent d'être, des yeux, de la bouche, de tous leurs traits, quelque empire

qu'ils aient sur leur physionomie, ne pourront plus dérober leur être intérieur, le plus profond, le plus mystérieux.

Eh bien, c'est à cette étude que je voudrais vous intéresser.

Veillez donc, cher lecteur et chère lectrice, tout en tournant ces pages de la main droite, regarder de temps en temps votre main gauche, pour vous renseigner sur vous-mêmes. Comme il n'y a ici que vous et moi, vous n'aurez ni à rougir ni à dissimuler, puisque je ne vous connais pas, de nom et de vue du moins, car je vais connaître bien vite l'état de votre esprit et de votre âme.

Établissons d'abord clairement les règles générales.

Il y a des mains courtes et des mains longues, il y a des mains grasses et des mains maigres, il y a des mains molles et des mains dures, il y a des mains qui changent de couleur selon qu'il fait froid ou chaud, il y a des mains qui restent inaltérablement blanches, quelle que soit la température.

Pourquoi ?

Chacun, me direz-vous, a la main en rapport avec son type général. Un sanguin a les mains rouges, un lymphatique a les mains pâles, une personne petite a de petites mains, une personne grande a de grandes mains. Les mains d'un homme maigre sont maigres, les mains d'un homme gros sont grosses

Non, pas toujours.

Il vous arrivera quelquefois de voir une femme jolie, élégante, fine, ayant de tout petits pieds, tirer de ses gants, le plus tard possible, car elle sait à quoi s'en tenir, des mains, ou lourdes, ou osseuses, ou rouges, enfin si peu en rapport avec le reste de sa personne qu'elles vous causeront tout de suite un étonnement pénible. Vous vous tromperez bien grossièrement si vous ne voyez là qu'une anomalie fortuite, si vous accusez la nature d'avoir eu des distractions et de n'avoir pas su mener jusqu'au bout une œuvre bien commencée. Il vous arrivera aussi de voir un rustaud à gros ventre, à grosse voix, de profession et d'habitudes vulgaires, ne portant jamais de gants, tirer, des poches de sa blouse, des mains non soignées,

non lavées même, grasses de la paume, fines au bout des doigts, avec des ongles longs, bombés, pointus, blanches naturellement et restant blanches toujours. Et vous direz : « A quel propos la nature a-t-elle été donner ces jolies mains à ce manant ? » Revenez de votre étonnement. Il n'y a là ni hasard, ni erreur, ni insuffisance de la nature : il y a une loi. Ces différentes anomalies sont des modes de l'atavisme. Il y a eu dans les ascendants de la première un goujat qui a laissé la trace de son passage ; il y a eu, dans les ascendants du second, un personnage distingué qui a marqué son empreinte. Ces signes particuliers sont des indications volontaires et positives de la nature dont nous avons à tirer profit pour notre garantie personnelle ou pour l'instruction de tous. La nature ne se contredit jamais qu'aux yeux de ceux qui ne regardent pas bien. Elle a toujours ses raisons qu'il faut chercher, si l'on veut comprendre. Si elle a donné cette main mal faite à cette femme d'un ensemble séduisant, si elle a donné cette main élégante à ce personnage de forme grossière, c'est qu'elle n'a pas pu faire autrement, d'abord, et c'est qu'elle avait à nous prévenir, par un signe extérieur, chez la première, d'une imperfection morale ou intellectuelle, chez l'autre d'une qualité du même ordre difficile à supposer étant donné l'ensemble des deux individus. La nature fait son devoir ; tant pis pour vous si vous ne voyez pas. La main est le signalement de l'âme humaine.

La main se divise en trois parties : la paume, les quatre doigts qui sont solidaires bien qu'inégaux comme longueur, et le pouce qui affecte l'indépendance jusqu'à pouvoir se renverser en arrière quand tous les autres doigts restent tendus. Ce pouce joue un rôle d'une importance énorme dans la vie de l'homme, et de la femme, bien entendu. Quand nous disons *l'homme*, en ces matières, nous disons toujours *l'homme et la femme*.

Le pouce a, dans la main, des racines qui lui sont propres, une base à lui.

Il ne sort pas d'une plaine comme ses quatre voisins, il sort d'une montagne qui occupe une partie de la paume. Surveillons bien le pouce ! défions-nous de lui !

La paume est le siège des appétits. Elle indique déjà les dispositions, les causes des aptitudes intellectuelles et morales que ces appétits déterminent. Elle est, pour ainsi dire, le tronc, où les doigts puisent, comme des branches, la sève qui doit produire certaines feuilles, certaines fleurs, certains fruits.

Passons aux doigts. Il y en a de lisses dont on ne voit pas les phalanges; il y en a dont les phalanges font plus ou moins saillie. Les uns se terminent en spatule, les autres en pointe, ceux-ci sont carrés; ceux-là sont mixtes. Le bout se recourbe un peu ou reste droit; les ongles sont courts ou longs, étroits ou larges. Les doigts ne sont jamais de même longueur, sauf l'index et l'annulaire, séparés par le médium qui les dépasse et, dans notre système, les influence.

Voulez-vous que nous regardions votre main, madame?

Je vais supposer que cette main est celle que toutes les femmes voudraient avoir, sans doute parce qu'elles ne savent pas tout ce qui correspond presque fatalement à cette main, car il ne faut pas oublier que le pouce peut vaincre ou augmenter ces fatalités, selon les formes qu'il adopte. Je vous ferai connaître, tout à l'heure, ces différentes formes et leurs différentes influences.

Votre main n'est ni dure ni molle, madame; à votre paume proportionnée, étoilée de fossettes, s'adaptent des doigts en rapport avec elle comme longueur. Ces doigts sont lisses, n'est-ce pas? un peu gras à la base, comme la paume d'où elles sortent, effilés au bout; le tout, blanc comme lait quand on regarde, doux comme soie quand on touche. Les ongles sont en forme d'amande et roses, naturellement.

Eh bien, madame, vous avez une très jolie main, grand avantage dans la vie d'une femme, et aussi dans la vie de l'homme qui l'aime, mais ce n'est pas tout. Voyons les rapports de votre main avec votre esprit, vos sens, votre cœur et votre âme.

D'abord, vous êtes de première impression, vous avez des sympathies et des antipathies instinctives dont vous revenez, plus par paresse que par réflexion, car vous êtes paresseuse, non pas d'esprit, mais de corps et un



peu de sentiments. Tout ce qui tourne au dramatique vous inquiète et surtout vous ennuie. Vous aimez mieux être assise que debout, couchée qu'assise. On vous convaincra bien difficilement par un raisonnement, mais on pourra vous entraîner assez facilement avec une émotion. Vous poursuivez un idéal. Pourriez-vous le définir? Pas très bien. Il est des désirs dont vous ne voulez pas faire confidence, mais que vous pouvez réaliser, parce que vous vous contenteriez finalement de satisfactions terrestres et que vous êtes disposée à voir toujours l'agréable côté des choses. Vous aimez les belles couleurs, les élégances, les arts, tout ce qui charme les sens et l'esprit; votre imagination ne va pas très loin; vous ne lui sacrifieriez pas votre bien-être ni votre bonne renommée. Vous êtes assez gourmande. Vous usez de la religion, de celle dans laquelle il entre un peu de superstition, d'idolâtrie, d'encens et de musique. Vous aimez Dieu le fils, plus que Dieu le père, parce qu'il est plus jeune, plus indulgent et plus beau. Vous ne seriez pas éloignée, comme madame de Krüdener, je crois, de prier le fils de Marie avant de commettre une faute, pour qu'il vous pardonnât le plaisir que vous allez prendre, et vous ne douteriez pas du pardon. Vous aurez peut-être de grands désespoirs, mais il vous sera impossible d'en faire jamais un chagrin. Je vous défie de ne pas vous consoler de tout. Votre existence s'écoulera, si longue qu'elle soit, et il y a des chances pour qu'elle soit longue, entre la confiance dans le lendemain et l'oubli de ce que la veille aura pu avoir de fâcheux. Quand beaucoup de ces veilles et de ces lendemains auront formé une année, vous regretterez d'avoir une année de plus, mais la vieillesse ne vous épouvantera pas. Vous aurez toujours l'esprit de votre âge, quelquefois d'avance. Certains souvenirs vous suffiront et certaines amitiés faites de ces souvenirs. Vous vous referez une jeunesse avec celle des autres. Ils trouveront en vous une amie capable de dévouement, et, si cela peut leur être utile, d'ingénieuse complicité. Vous êtes plus sûre en amitié qu'en amour. L'amour aboutit forcément à des témoignages auxquels vous ne savez pas vous dérober, mais qui vous humilient toujours un peu, après. L'amitié, où la matière n'a pas de part, vous apparaît plus noble, mais en somme insuf-

fisante. Elle n'absorbe pas, elle ne peut jamais dire son dernier mot et son silence n'est pas éloquent comme celui de l'amour. Et puis, c'est un sentiment d'automne. En tout cas, si vous avez aimé d'amour plusieurs fois, ce qui me semble possible, quand vous aviez assez des témoignages signalés plus haut, vous avez passé vous-même et vous avez fait passer celui que vous n'aimiez plus, de l'amour à l'amitié, avec une grâce et une dextérité remarquables. Vous aimez vos enfants, si vous en avez, mais il faudra, pour que vous ne leur en vouliez pas, quand ils grandiront, que le garçon soit très intelligent et que la fille soit très jolie. Vous vous seriez très philosophiquement passée d'eux. Vous auriez dit aux femmes mères : « Êtes-vous heureuses d'avoir des enfants ! » Mais c'eût été platonique au fond. Vous vous seriez contentée de l'amour pour le père. Cependant, le jour où vos enfants tomberaient malades, vous passeriez les nuits auprès d'eux, sans vous soucier de la fatigue, vous engageant, s'ils sont tout petits, pour qu'ils guérissent, à les vouer à la Vierge jusqu'à un certain âge ; s'ils ont passé cet âge, à sacrifier quelque chose de votre vie, je ne sais pas quoi, mais quelque chose qui vous paraissait très agréable avant cette menace de la Mort. Car vous êtes de celles qui croient au Dieu catholique, à ce Dieu qui écoute les prières de ses créatures éprouvées, qui réfléchit quand elles lui parviennent et qui modifie ses décisions. C'est une idée comme une autre.

Voyons votre pouce, maintenant, madame.

Je le trouve tel que je le supposais, après avoir examiné les autres doigts.

La première phalange, la phalange onglée, est conique et plus courte que la seconde phalange. celle qui tient à la paume. Vous avez donc plus de raisonnement et même de logique que de volonté. Vous savez presque toujours ce que vous devriez faire, mais vous ne le faites pas quand vous ne l'avez pas fait tout de suite sous l'influence de cette première impression qui est le fond de votre nature. Croyez-moi, madame, obéissez à cette première impression, elle vous trompera rarement, et, si elle vous trompe, vous ne le regretterez jamais complètement, longtemps

surtout. Une nouvelle impression vous distraira vite de la précédente. Le mont du pouce est prononcé, ferme, teinté de rose, c'est là le signe d'une puissance organique, offrant cette compensation, si elle est capable d'excès, d'être incapable de remords, sauf ceux qui peuvent servir, car vous ne l'ignorez pas, madame, le remords doit être sagement considéré comme le dernier profit que nous puissions tirer de nos fautes. Chez les personnes à doigts pointus le remords n'est jamais qu'un pis-aller. Croyez-vous que madame de Montespan eût fini par la dévotion si toutes ses combinaisons sur Louis XIV avaient réussi? Or, vous avez la main qui fait les Montespan en haut, et (entre nous) les Frétilion en bas. Votre curé vous retrouvera toujours après l'abandon du roi ou de l'étudiant. En attendant, vous aimez tout ce qui est beau et bon, les beaux chevaux, les belles étoffes, les fruits, les fleurs. Passionnément les fleurs. Mais il y a, pour les femmes, deux façons d'aimer les fleurs. Il y a les femmes qui en cueillent ou en reçoivent une, la gardent à la main ou à leur corsage, en respirant le parfum de temps en temps, et pensant toujours à la même chose et à la même personne. Quand cette fleur se flétrit, ces femmes la déposent dans un livre avec une date, et, quand la fleur est séchée, des années après, elle n'a rien perdu pour ces femmes de son premier parfum, et le temps lui en a donné un de plus. Il y a d'autres femmes qui aiment les fleurs pour les fleurs, qui cueillent au hasard toutes celles d'un jardin, qui en font des gerbes, confondant toutes les couleurs, mêlant tous les arômes, plongeant leur visage dans ce tas de parfums, les aspirant jusqu'à ce qu'elles s'en grisent, que leurs yeux se ferment, que la respiration leur manque. Elles emplissent de ces fleurs, pendant le jour, les vases de leur salon au risque de la migraine; elles les transportent dans leur chambre à coucher la nuit, au risque de l'asphyxie. Dès que ces fleurs commencent à se faner, ces femmes les font jeter sans aucun regret et les remplacent par d'autres, pareilles ou non, sans perdre une minute. Si la base de votre pouce est mince, vous êtes pour la fleur; si elle est forte, vous êtes pour la gerbe. Bref, madame, je vous vois une existence fort agréable quoi qu'il arrive. Vous serez toujours

aimable et toujours aimée dans les conditions de vos différents âges, sous vos cheveux d'argent comme sous vos cheveux d'or. Vous n'aurez jamais donné de vous que ce que vous aurez pu reprendre, et quand vous mourrez, comme nous mourons tous, que nous soyons César ou le petit chat d'Agnès, vous mourrez ayant fait provision de tout ce qu'on vous aura dit devoir rendre la seconde vie aussi agréable que la première, et munie des sacrements d'une Église qui, pour les femmes comme vous, se montre toujours bonne mère et souvent bonne fille.

Je viens de vous attribuer, madame, la main enviée par toutes les femmes, parce que cette main est la plus séduisante et la plus adulée. Leur instinct dit-il en même temps aux femmes que cette main est la plus heureuse, c'est-à-dire celle qui comporte la plus heureuse destinée, dans le sens où les femmes en général désirent et recherchent le bonheur, entre le plaisir et la beauté? Mais le vrai bonheur est-il vraiment là pour les femmes? Abandonnée à elle-même, cette main est capable de bien des erreurs, elle est exposée à bien des déceptions. Le bonheur complet, s'il existe un bonheur complet, enfin la plus grande somme possible de bonheur pour celle qui possédera cette main de déesse, dépendra beaucoup de la main de l'homme dans laquelle elle se posera, soit publiquement, soit en cachette.

Un jour, avant d'entrer en séance, nous dissertions, sept ou huit académiciens, sur des questions générales, non inscrites à l'ordre du jour. Nous étions tous gens sérieux, excepté moi bien entendu; aussi me contentais-je d'écouter avec la plus respectueuse attention, décidé à faire mon profit de tout ce que j'entendrais. Je ne nommerai pas ceux de mes illustres confrères qui prenaient part au débat. Sachez seulement, madame, que c'étaient des historiens, des philosophes, des professeurs, des physiologistes, des mathématiciens même, initiés à toutes les sciences exactes, arides et utiles. On en était arrivé à cette proposition : « Qu'est-ce que c'est que le bonheur? » Chacun avait donné son avis, excepté moi, toujours, n'osant pas émettre mon opinion de simple auteur dramatique dans une discussion où le travail, le devoir, l'étude, les arts, les lettres, la

conscience, la famille, la nature, l'amitié fournissaient les plus solides arguments. Un des interlocuteurs, un des plus âgés (il avait soixante-dix-sept ans), des plus érudits et des plus austères, qui avait jusqu'alors gardé le silence comme moi, s'écria tout à coup : « Le bonheur, messieurs, savez-vous ce que c'est en définitive ? C'est d'avoir vingt-cinq ans et d'être amoureux et aimé d'une belle fille. » Il passa dans les grands yeux bleus du vieillard un rayon de soleil d'été qui nous éclaira tous et c'est pour cela sans doute que nous fûmes tous de son avis. Un an après cette scène, il est mort très chrétiennement et très simplement. Je pense quelquefois à lui, j'aime à penser aux morts. Je vois toujours son visage dans la lumière dont il fut inondé pendant cette minute.

Je regardai la main de celui qui venait de parler, je la lui pressai, pour lui témoigner aussi vivement que possible mon adhésion à sa philosophie et pour prendre un renseignement par la pression. Cette main était blanche, souple et ferme à la fois. Le mont du pouce était très fort, les doigts de la même longueur que la paume, un peu gras à la base, mais ni pointus, ni carrés au bout, les phalanges étaient légèrement saillantes, le pouce était long et large, l'auriculaire long. La jolie fille que notre confrère avait aimée à vingt-cinq ans, et à laquelle il venait de penser sans doute, n'avait pas dû s'ennuyer. Où est-elle ?

Vous ne vous doutiez pas, madame, que l'on traitât de pareils sujets à l'Académie, même avant la séance ; c'est ainsi cependant. D'ailleurs, partout où deux hommes intelligents causent, il y a une femme qu'on ne voit pas. C'est dans une main d'homme pareille à celle de notre confrère que je vous conseillerais de mettre votre main, s'il n'est pas trop tard, si vous voulez être comprise, respectée et dirigée, tout en étant aimée comme vous souhaitez de l'être. Cette main développera ce que la vôtre a de qualités et elle fera de vos faiblesses des grâces et des agréments à son profit. Mais, en vous mettant à la recherche de cette main, occupez-vous surtout du pouce ; c'est toujours au pouce qu'il faut revenir. Pour un peu je réduirais toute la science de la main à l'étude du pouce. De sa longueur dépendent le raisonnement et la volonté de l'homme ; du mont sur lequel

il s'appuie dépendent sa puissance et son énergie. Toute la vie physique et morale n'est-elle pas dans ces deux termes : puissance et volonté? Vous ne ferez pas tout ce que vous voudrez quand vous aurez affaire aux grands pouces, mais êtes-vous sûre que cela vous amusera toujours de faire faire aux petits pouces tout ce que vous voudrez? Sans compter que la soumission des petits pouces est bien éventuelle. Qui est faible avec l'un peut être encore plus faible avec un autre. Enthousiasmes, entraînements, découragements, regrets, grandes résolutions de ne plus succomber, rechutes rapides, tel est le caractère des petits pouces. Ils peuvent être un objet de spéculation pour une courtisane, un sujet d'étude pour un moraliste, mais ils sont indignes d'une personne qui a une main comme la vôtre. La victoire vous serait trop facile. Les pouces courts sont les pouces de des Grieux et de Manon; voyez ce qu'ils produisent. Si Manon n'était pas morte, qu'aurait-elle fait de des Grieux? Et quand elle aurait eu quarante ans, qu'est-ce que des Grieux aurait fait d'elle?

Certainement c'est une grande qualité d'avoir une très jolie main, quand on est femme, mais peut-être vaut-il mieux encore être heureuse avec une main moins belle. La main du bonheur, du vrai bonheur pour la femme, c'est la main dont les femmes à mains grasses et effilées comme vous, disent, quand elles la voient à une de leurs amies : « Une telle n'a pas une jolie main. » Elles disent même : « Une telle a une vilaine main, une main d'homme! »

C'est une main un peu forte, blanche quand il fait chaud, rouge quand il fait froid, dont les doigts, plus longs que la paume, ont des nœuds très sensibles aux phalanges et des ongles courts. Le petit doigt est presque aussi long que l'annulaire. Le mont du pouce est ferme, un peu dur, pas très développé; les deux phalanges du pouce sont d'égale longueur; la phalange onglée plus carrée encore que celle des autres doigts. La paume est large et toute la main est assez dure, bien que la peau soit douce et toujours fraîche. Avec une main comme celle-là, madame, quelle que fût la main de votre mari, ce serait vous l'homme, parce que vous doubleriez votre influence sexuelle, même si vous n'étiez



pas très jolie, d'une réflexion, d'une volonté, d'une persévérance invincibles. Si votre mari avait le pouce court, il vous subirait; s'il avait le pouce long, il vous laisserait faire ce qui vous plairait, ayant lui-même, de son côté, quelque chose à faire, et sachant qu'il a en vous une auxiliaire intelligente, active et sûre. Ces mains-là donnent, avec un estomac imperturbable, la santé au corps, à l'esprit, à l'âme. Le monde est donc à vous, madame, si vous avez cette main. Le monde, il est vrai, sera pour vous peu étendu. Il se réduira à ce qui sera à la portée de votre intelligence et de votre activité. Vous ne désirerez jamais que ce qu'il vous sera possible d'avoir, quitte à mettre tout le temps nécessaire à la réalisation de vos souhaits. Vous concevrez et agirez toujours comme si l'éternité terrestre vous était assurée, et elle vous l'est, pour ainsi dire, par vos descendants, auxquels vous vous efforcerez d'inculquer le plus possible toutes vos idées, sans grande élévation, mais sans aléa, et ils achèveront, s'ils vous écoutent, pour leur bien-être, tel que vous le comprenez, ce que vous n'aurez pu que commencer vous-même. Ce sera d'autant plus facile que l'union fait la force, que vous habituerez vos enfants à être unis, pour des raisons que vous leur expliquerez fort bien, en dehors des sentiments naturels, sur lesquels il ne faut pas toujours compter; vous ne vous faites pas d'illusions à ce sujet. Il y a des chances pour que vous soyez très féconde sans que la fécondité vous fatigue ou vous inquiète. Vous ne vous porterez jamais mieux qu'en état de gestation; la maternité répétée vous épanouira de plus en plus. Vous nourrirez vous-même vos petits, en eussiez-vous douze. Ce ne sera pas par exagération d'amour maternel, ce sera par surabondance de sève. Vous êtes source de vie, et vous éprouvez le besoin de vous répandre incessamment; c'est votre façon de vous renouveler.

Le monde matériel, social et moral est divisé pour vous en compartiments, comme les grandes armoires bretonnes, dites armoires de mariage, où le père et la mère de l'épouse empilent, le jour de la noce, tout le linge indispensable à la vie et pour toute la vie. Vous êtes pour la hiérarchie, l'ordre, la méthode, la règle. Vos sentiments, y compris le

sentiment religieux, sont classés, rangés, étiquetés comme les vins de votre cave et les serviettes de votre lingerie. Les gens que vous dites aimer, que vous aimez, ont bien ce qui doit leur revenir, ni plus ni moins. L'almanach y joue un rôle. Il y a des dates pour les visites, les départs, les fêtes, les réceptions et Dieu lui-même a ses jours tout comme la blanchisseuse. Vous vous subordonnez, sans aucune discussion, aux pouvoirs officiels, aux autorités consacrées, voire même aux préjugés des castes et des rangs. Vous admettez que toutes ces choses ont leur raison d'être, puis, vous cherchez à quoi elles peuvent vous servir et vous le trouvez. Ce qui est en dehors des compartiments établis, ce qui relève de l'initiative individuelle, les arts, les sciences, les lettres, l'enthousiasme, le dévouement à la chose commune, le sacrifice à une idée supérieure, les élans du génie, les aspirations de l'idéal, tout cela vous reste indifférent, ou même inconnu, à moins que les tentatives de tous ces fous n'aboutissent à une découverte pratique, utile à votre bien-être et constituant une valeur productive. Alors vous admirez, non pas l'effort, mais le résultat dont vous tirez usage ou profit. La règle que vous jugez nécessaire à tous, vous l'imposez à votre entourage et à vous-même. Vous êtes très autoritaire et vos enfants devront marcher droit et dans la ligne tracée par vous. Chacun d'eux, en venant au monde, emboîtera le pas, bon gré mal gré, du frère ou de la sœur venu avant lui dans ce monde, et ainsi de suite. Ce que vous exigez de qui dépend de vous, depuis vos enfants jusqu'à vos serviteurs, vous comprenez parfaitement que les chefs d'État l'exigent des peuples. Les gouvernements ont des raisons que les gouvernés n'ont pas besoin de connaître; vous n'admettez pas la révolte. Il y a toujours une cause à une loi nouvelle, comme à une loi ancienne et un avantage à se soumettre aux deux. Si vous aviez été protestante, du temps des dragonnades, vous ne vous seriez peut-être pas rendue à la première sommation des gens du roi, mais vous n'auriez pas attendu la troisième. Il faut avoir une religion, c'est évident pour vous, mais, s'il y a plusieurs religions, c'est qu'on peut avoir des raisons d'en changer. La religion que vous avez reçue de vos parents est excellente, et vous la pratiquez et la ferez

pratiquer à vos enfants, jusqu'à la fin de votre vie, à moins que vous n'ayez un intérêt appréciable à en prendre un autre, intérêt de fortune ou d'ambition. Bref, si un prince régnant d'une autre confession que votre fille voulait devenir votre gendre, vous n'hésiteriez pas à conseiller la conversion à votre fille pour qu'elle pût monter sur un trône. Le vrai Dieu, pour vous toujours, est celui qui veut le plus de bien à ses créatures. Il y a, n'est-il pas vrai, pour les familles, une politique comme pour les États. La famille, c'est l'État en miniature, et cet État c'est vous.

Dans votre vie organisée sur le modèle des grandes usines, votre mari ne sera que le premier de vos employés. Si, par aventure, il se plaçait en travers de vos combinaisons, ce qui m'étonnerait fort, vous le remettiez à sa place doucement ou vous l'élimineriez légalement, s'il résistait. Dans le cas où il mourrait avant que vous eussiez un enfant ou quand vous n'en auriez qu'un, vous vous remarieriez pour avoir votre compte. Si vous deveniez veuve quand vous auriez déjà deux ou trois enfants, vous ne vous remarieriez pas ; vous vous sentiriez alors de force à être père et mère. Si votre mari vous était infidèle, avec toutes les précautions et tout le respect que mérite une femme comme vous, et que vous en fussiez informée, vous n'interviendriez que le jour où cette infidélité pourrait porter atteinte à l'honneur, au repos ou à la fortune. Cela n'arrivera pas. Votre instinct vous aura fait prendre le mari qui vous convient. J'ai connu une dame, ayant votre main, à qui, lorsqu'elle avait cinquante ans, son mari alors âgé de près de soixante, était resté fidèle avec toutes les effusions du premier jour. Elle avait des cheveux gris ; elle était grand'mère. Il lui voyait toujours vingt ans, et il justifiait toujours de trente. Elle lui dit un jour ou peut-être un soir : « Mon ami, ne pourriez-vous pas maintenant parler d'amour avec une autre personne ; je m'y sens un peu ridicule. » Vous seriez disposée, un certain âge venu, à parler comme cette dame. Tout compte fait, vous constituerez un ménage modèle, il y aura entente entre vous et votre mari très vite et sans secousse. Vous penserez toujours pour lui, il agira quelquefois pour vous, là où la femme ne peut pas se produire matériellement. Toutes les bonnes idées dont on lui fera honneur, lui

seront venues dans votre tête, et comme il s'en sera toujours bien trouvé, il aura pris l'habitude de ne plus penser du tout. Bref vous lui laisserez porter les culottes devant le monde, mais vous les aurez commandées à votre goût. A qui lui proposera une affaire, car il sera très probablement dans les affaires, il répondra invariablement : « Je ne dis pas non, mais je dois consulter ma femme. » Il dit toujours en parlant de vous : « *ma femme* ». Il s'imagine que vous êtes à lui. Il ne sait pas qu'il est là parce que la femme, ayant le besoin d'être mère et le désir de commander, ne le peut pas sans un autre individu fait et habillé autrement qu'elle. L'homme, pour cette femme-là, est un outil qu'elle remise quand elle s'en est servie, comme un jardinier fait de sa bêche quand sa journée est faite.

A partir du moment où vos enfants sont nés, leur père n'a plus rien eu à voir dans leur direction intellectuelle et morale. Il a été consulté pour la forme. Vous les avez pétris et façonnés à votre image. Le père s'est extasié, il a été fier et heureux. Cet être médiocre mais utilisable, à cause de son sexe, dont vous aurez asservi l'entendement, géré l'âme, déterminé la fonction, discipliné les sens, aura été, grâce à vous, complètement heureux dans ce monde, dont il n'aura jamais vu que les surfaces. Vous célébrerez certainement vos noces d'argent et probablement vos noces d'or, entourée de cinquante ou soixante convives, vos fils, filles, gendres, brus, petits-enfants, frères, beaux-frères, belles-sœurs, neveux, nièces, cousins, cousines, tous bien portants, occupés, exemplaires, quelques-uns préfets, conseillers généraux, députés, décorés. Et après, à qui des deux enterrera l'autre. S'il meurt le premier, comme je le crois, vous resterez encore en ce monde tout le temps nécessaire pour mettre en ordre une foule de petites choses. Si vous mourez avant lui, il vous suivra de près. Incapable de se diriger lui-même, il prendra machinalement ce chemin-là comme les autres, parce que vous l'aurez pris, seulement ce sera le dernier. Le romanesque ne vous aura pas troublée une seconde. Vous n'aurez même pas eu le temps d'y penser. Vous aurez été une femme honnête sans lutte, heureuse sans indulgence, et l'on aura dit de vous : c'est

une maîtresse femme. Que Dieu donne votre main à nos mères, à nos sœurs, à nos filles, à nos épouses, à nos gouvernantes, à nos bonnes. Quant à la femme qui peut nous faire mourir ou que nous voudrions tuer, inutile de lui souhaiter cette main-là, elle ne l'aura jamais.

En revanche elle aura peut-être une main courte, à paume très développée, dont l'ampleur sera tout à fait hors de proportion avec les autres parties, cette main sera pour ainsi dire carrée, les doigts étant presque tous de la même longueur. Gantée, elle paraît toute petite. Une main d'enfant ! Seulement, lorsqu'elle est nue et quand on la serre, elle vous avertit par sa résistance et sa dureté du danger que vous pouvez courir, si vous êtes de ceux qui peuvent être avertis. Cette main, espèce d'étau, dénote l'instinct brutal, l'égoïsme, le besoin de la sensation grossière, basse, ininterrompue, je ne sais quelle animalité tératologique, aveugle, monstrueuse, cruelle jusque dans le plaisir. Que les hommes à petits pouces fuient cette main ; que les hommes à grands pouces tâchent de l'exterminer ! Elle est là pour donner la folie et la mort. C'est le pouce de Messaline, de Phèdre, de Sapho. Si cette main est la vôtre, madame, je n'ai pas de conseil à vous donner, je n'en ai même pas plus long à vous dire : vous êtes vouée à la sensation, toujours, partout, quand même. L'unique préoccupation de votre cerveau, très étroit, est de la retrouver chaque fois plus longue, plus intense, plus répétée. Vous serez peut-être jetée dans un tombeau d'immondices, comme la femme de Claude, après que Narcisse vous aura tuée ; vous vous tuerez peut-être vous-même, comme la fille de Minos et de Pasiphaé, si le fils de Thésée vous résiste ; vous vous précipiterez peut-être du rocher de Leucade, comme la courtisane d'Eresos, si Phaon vous dédaigne ; mais avant d'en arriver là, quelles luttes avec cette espèce d'hommes à paumes larges, épaisses et dures, à doigts spatulés, à pouces en bille, car c'est avec cette main-là, la main des athlètes, des acrobates, des gens d'escrime, de voltige et d'équilibre, des maquignons, des écuyers et des débardeurs que vous vous plairez à engager le combat. Si un homme d'imagination, musicien, peintre ou poète tombe sous votre main, votre amour lui fera peut-être

commencer un chef-d'œuvre, mais il l'empêchera certainement de l'achever.

Je ne méprise pas votre main néfaste, madame ; elle a, d'ailleurs, sa prédestination, dans le fonctionnement universel. Elle est là pour contrebalancer et rabattre les prétentions musculaires du sexe fort. Grâce à elle, les épaules lourdes, le cou court, le front bas, la nuque épaisse du mâle de cirque et de foire trouvent enfin à qui parler chez le sexe faible. Et puis, la bestialité de l'homme et de la femme a aussi sa grandeur, ses belles lignes, ses fières attitudes. Il dépend d'un Michel-Ange d'immortaliser par le marbre ou le bronze une de ces formidables luttes de l'amour entre deux belles brutes à formes humaines. Hercule est tout aussi beau et encore plus héroïque quand il terrasse la cinquantième fille de Thespius que quand il étouffe le lion de Némée. Seulement le sculpteur qui exécutera, un de ces jours, ce groupe naturaliste n'oubliera pas, s'il donne à la dernière fille du roi de Thespias les mains grasses à doigts pointus qu'elle peut avoir, de donner à Hercule des mains larges, épaisses, dures, à doigts spatulés. Il n'en peut pas avoir d'autres.

D'Arpentigny trace, à propos de ces mains-là, un portrait que pourrait signer Labruyère.

« Prêtez maintenant l'oreille, dit-il, aux discours de ce parvenu. Il a été bouvier, colporteur, contrebandier, et il s'en fait honneur, dit-il en se rengorgeant. Il pourrait vivre d'ortolans ; ses moyens le lui permettent ; mais il leur préfère la viande de porc, chacun son goût. Il porte des habits simples ; il a fait couper ses cheveux en brosse. De ses trois fils il n'estime que celui qui brosse lui-même ses hardes, qui cire lui-même ses bottes, qui panse lui-même son cheval. C'est là un homme ! Sans compter qu'il soulèverait un bœuf. Les autres lisent, ruminent, jouent du violon, mais ne savent pas seulement coller le vin. Il aura pour brus des femmes qui s'entendront à écumer le pot et à couler la lessive, qui se promèneront sans ombrelle et mangeront sans serviette. Arrière ces poupées de salon qui ne savent que minauder, s'attifer, danser, chanter. Pour lui, la musique l'endort ; les gens de bonnetades, copieux en révérences et plantureux en douceurs, leur seul aspect, comme celui des rats de cave et des gabelous, le bouleverse et

l'irrite. Il aime à manger en manches de chemise, sans cravate et le ventre déboutonné. Il aime les femmes charnues et les gros chiens. Autrefois, du temps qu'il hantait les foires et les marchés, il était de toutes les noises et de tous les écots. Il a cela de commun avec les philosophes qu'il ne croit pas aux simagrées des capellans. Il ne se connaît pas en tableaux, en statues, fredaines! mais il se connaît en bétail et en fumier. Les sciences, les arts, belles choses vraiment, seulement elles n'ont cours ni à la Bourse ni au marché! Il a dans son jardin des carrés de choux et des tiges de soleil. Il va lui-même à la boucherie; il fend lui-même son bois, etc.

« Main à paume dure, large et épaisse, doigts en spatule. »

Cette spatule est très intéressante à étudier parce qu'elle est très diverse dans ses effets, selon qu'elle appartient à une main absolument dure, ou ferme sans dureté, ou souple sans mollesse, à doigts lisses ou noueux, courts ou longs, à paume large ou étroite, épaisse ou mince. Regardez donc bien attentivement, mademoiselle, la main de tous ceux qui prétendent à la vôtre. Tandis que le prétendant dînera chez vous, ou le soir après le dîner, pendant que monsieur votre père fera avec lui une partie de cartes ou de dominos, ne quittez pas des yeux cette main ambitieuse et tirez vos pronostics. Cependant il s'agit aussi de savoir ce que vous cherchez dans le mariage et ce que l'union avec l'homme vous représente. Vous cherchez l'amour éternel, la confiance, l'estime et la fidélité réciproques, la maternité, la famille, en un mot : « le bonheur. » C'est convenu. Voilà ce qu'on dit, voilà ce que veut ou ce que croit vouloir très sincèrement la jeune fille qui pense au mariage. Mais il n'y a pas que les sentiments dans la vie, il y a les circonstances. Savez-vous ce que c'est que les circonstances, mademoiselle? C'est (si j'en crois l'étymologie latine, *stare*, se tenir, *circum*, autour) ce qui se tient autour des choses, et les choses et même les êtres s'en modifient souvent beaucoup. Ce qui se tient autour de nous nous enveloppe, nous assiège, nous comprime, nous étreint, nous isole. Il se peut donc que les circonstances vous amènent à contracter un autre mariage que celui que vous rêvez. La nature a prévu ce cas, et c'est pourquoi elle a donné à la femme certaines facultés, destinées à compenser cette force et

ces droits dont l'homme est si fier et dont il abuse si souvent. Et c'est pour cela aussi que j'essaie de vous faire connaître ces facultés par les signes extérieurs de vos mains et des mains d'autrui.

Entre nous, et si voulez que je sois franc, je crois que pour la femme, pour la plupart des femmes, veux-je dire, le mariage est l'affaire importante et que le mari n'est que l'accessoire. La jeune fille est enfermée dans une prison plus ou moins élégante, plus ou moins fleurie qu'on appelle la famille; il s'agit d'en sortir honnêtement, légalement, à un certain âge. Les murs sont hauts et la porte est fermée au double tour. Derrière ce mur, parmi les hommes qui vont et viennent en toute liberté dans la rue, il y a en un qui a la clef de cette prison. Son grand mérite, c'est sa clef; qu'il ouvre la porte d'abord, nous verrons après. On passe bien des choses à un homme qui a un pareil trésor dans sa poche. Mais *les circonstances*, les fameuses circonstances, peuvent faire que la clef dont vous avez besoin ne soit dans la poche que d'un seul homme, et que cet homme ait justement les mains dont d'Arpentigny vient de vous donner le signalement. Devrez-vous toujours rester dans votre prison plutôt que de passer par ces mains-là? A moins que vous ne soyez une spiritualiste endiablée et que vous ne quittiez la prison pour le couvent, auquel cas je vous salue et vous honore, vous courrez la chance du mariage quand même. Ce lourdaud vulgaire, bavard, insupportable, mais qui a la clef avec le sac, pour parler son langage, a peut-être un côté faible, par où vous pourrez pénétrer en lui, par-dessous, comme une souris dans un gros fromage de Hollande, et dévorer l'intérieur sans qu'il y paraisse à la surface. Essayons! N'a-t-on pas vu l'Hercule déjà nommé filer aux pieds d'Omphale, et Samson rasé par Dalila? Tâchez de glisser dans votre trousseau les fuseaux de l'une et les ciseaux de l'autre: Je suis ici pour vous y aider.

Les sceptiques prétendent que la chose est possible à toutes les femmes. Les sceptiques se trompent, comme tous les philosophes à systèmes. Il est admis, et l'expérience semble démontrer, surtout si l'on en croit la Fable et la Bible, que la femme fait faire à l'homme tout ce qu'elle veut. Ce sont là légendes et contes auxquels il ne faut pas vous fier, mademoiselle.

La femme, le féminin pour mieux dire, a grande action naturelle sur le masculin, mais cette action purement physique est momentanée et demande certaines conditions particulières qui n'existent pas toujours ou qui ne subsistent pas longtemps. Il y faut la jeunesse et la beauté d'abord; il est nécessaire ensuite que l'homme s'éprenne, ce qui est beaucoup plus rare qu'on ne le croit, et il faut que son amour relève plus de la matière que de l'esprit. Il a dès lors ses défaillances et ses limites où la femme s'impose, il est vrai, mais il n'y a pas, dans ces drames et dans ces tragédies de l'amour, autant d'exaltation et de combinaison qu'on se le figure, et surtout que nous nous plaisions à le dire, nous autres romanciers, conteurs et dramaturges pour faire valoir notre pénétrante sagacité. En somme, la nature, la routine font presque toujours les frais de l'affaire. Outre que certains hommes et certaines femmes peuvent échapper sans effort et absolument aux exigences de l'amour profane, comme les Newton et les sainte Thérèse par exemple, ce grand amour de l'homme pour la femme et de la femme pour l'homme dont on parle tant dans les livres n'existe presque pas, au vrai sens du mot. Sur mille hommes il y en a peut-être deux cents qui aiment les femmes, cinquante qui aiment la femme, un qui aime une femme. Le reste est troupeau de mâles et de femelles, à mains calleuses, à pieds sales, simples animaux se lutinant pour la propagation inconsciente de l'espèce, le tout mêlé de pêche à la ligne, de politique, de tabac et de vin bleu. A quoi toutes les ruses traditionnelles de la femme l'ont-elles donc finalement menée? A l'asservissement plus ou moins envié quand elle est riche, plus ou moins humiliant quand elle est pauvre. Si elle n'est pas dépendante par l'union légale, elle est déshonorée par l'union libre, et si elle n'a ni l'une ni l'autre, à quoi lui sert ce fameux instinct de ruse? A exercer un métier de bête de somme qui peut lui rapporter trente sous par jour; combien par nuit? Tout compte fait, si de temps en temps l'homme est la dupe d'une femme, la femme est bien plus souvent la victime de l'homme. C'est donc à elle qu'il faut donner des renseignements et fournir des armes pour ce duel avec l'homme, qu'on appelle l'amour, et voilà pourquoi, dans cette étude destinée à changer la face du

monde, je m'adresse à la femme qui a besoin d'appui si j'en juge par toutes celles que je connais, au lieu de m'adresser à l'homme qui n'a besoin de personne, si j'en juge par moi.

Voyons donc quelle main il vous faut avoir, mademoiselle, pour supporter, combattre ou utiliser l'homme à paume large et dure, à doigts gros et spatulés, ou même pointus, à qui vos parents croient devoir vous unir.

Si vous avez les mains du même type, n'hésitez pas, épousez cet homme, vous êtes faits l'un pour l'autre, bien plus que ne sont faits l'un pour l'autre un homme et une femme à mains fines. Il peut y avoir des malentendus dans les aspirations à deux du cœur, de l'imagination, de l'âme; il n'y en a jamais dans les appétits mutuels de la chair, et si les deux conjoints s'administrent réciproquement, en certains cas, quelques bons coups de leurs grosses pattes, il n'y a là que passe-temps joyeux pour les voisins et voisines qui ont été témoins de bien autres ébats. Les raccommodements suivront de près. Vous serez pour les bons repas assaisonnés de vins du Midi et de plaisanteries salées; vous irez aux fêtes des barrières et de la banlieue; vous en reviendrez à pied en chantant, votre homme ayant son habit sous son bras, son chapeau au bout de sa canne, vous votre châle sur une épaule et votre chapeau à fleurs planté sur votre ombrelle. Et si vous avez cent mille livres de rente, ce sera exactement la même chose, quant aux façons de vous réjouir et à la manière de vous aimer. Je vois d'ici le garçon né de votre rencontre à la mairie, à l'église et chez Lemardelay. On ne compte pas ce qu'il entendra de gros mots et ce qu'il recevra de gifles jusqu'à la veille et à partir du lendemain de sa première communion, car vous la lui ferez faire tout de même, bien que vous ne croyiez pas à tout ça, parce qu'il y a là une occasion de faire bombance, de boire sec et de parler haut. Je n'ai pas besoin de vous recommander les cafés-concerts. Vous êtes de ceux qui en répètent tous les refrains en chœur en tapant sur les tables. Le premier de vous deux qui deviendra veuf se remariera, le second aussi. Si c'est la femme qui devient veuve, elle épousera le commis du magasin ou le gars de la ferme; si c'est le mari qui devient veuf, il épousera la bonne. Allez donc tout droit devant vous, sans vous soucier de tout ce que nous disons

ici. D'ailleurs vous n'en saurez jamais rien ; c'est écrit sur vous, non pour vous. Mangez, buvez, criez, suez, ronflez, vous représentez tous les deux l'instinct. Il n'y a ni à vous pousser ni à vous retenir. Il n'y a surtout rien à vous apprendre. C'est comme cela ! au petit bonheur ! vive la joie !

Maintenant, bien que vous n'ayez pas, mademoiselle, je l'espère pour vous, la main prédestinée de celle qui doit, dans les projets de la nature, être la compagne de cet animal, supposons que vous ayez les doigts spatulés, mais longs, effilés, la paume mince, molle et fluette, le pouce long se recourbant facilement en arrière, l'auriculaire long. Quel tempérament, quelles idées, quel caractère va vous donner la spatule au bout de ces doigts ? Si, avec cette main-là, vous aviez épousé le personnage décrit tout à l'heure, vous auriez quitté la maison ou vous vous seriez tuée ; voilà qui est net. Faites donc bien attention, car votre main vous donne une grande indépendance d'esprit jointe à beaucoup de distinction, de droiture et de délicatesse. Personne n'a plus que vous le sens du bien et du devoir, mais aussi du droit. Votre mari devra respecter vos convictions et vos goûts, qu'il le veuille ou ne le veuille pas, parce que vous avez, vous, la volonté que ce qui doit être soit. Vous êtes circonspecte et patiente, dans les grands événements plus que dans les petits, qui vous paraissent tout à la fois sans importance et encombrants. Vous avez plus de raison que d'imagination, plus de tête que de cœur, dans l'acception où l'on prend généralement le mot cœur. Vous voyez facilement le côté défectueux des gens et des choses. Vous êtes disposée à la raillerie : vous vous retenez ; la raillerie est d'ordre inférieur. Vous arrivez bien vite à plaindre ceux dont vous étiez disposée à rire ; mais, pour rien dans le monde, vous ne voudriez qu'on vous plaignît. Vous êtes très nerveuse au fond, mais vous dominez vos nerfs par un constant effort. Votre esprit et votre corps ont un incessant besoin de mouvement ; c'est ainsi que vous vous équilibrez. Vous êtes en outre encline à la mélancolie ; vous la combattez par une mise en action de votre personne physique et vous avez raison, car votre tristesse, sans cause, pourrait aller jusqu'à la pensée du suicide. Votre goût en art est

à la fois délicat et raisonné, vous avez l'intuition du beau, mais le confortable vous est plus nécessaire. Lorsque vous voudrez voir des chefs-d'œuvre vous irez dans les musées; vous ne vous endetteriez pas pour acquérir un tableau ou une statue. Ce qu'il vous faut avant tout, c'est la liberté, dont vous n'abuserez jamais. Vous rendrez volontiers compte à votre mari de tout ce que vous ferez, à la condition qu'il ne vous le demande pas. Vous êtes munie de ruse, de beaucoup de ruse, mais ce n'est chez vous qu'une arme défensive. Dans le cas où l'on voudrait vous jouer, vous le verriez tout de suite, en ayant l'air de ne rien voir et vous seriez la plus forte. Vous êtes de celles qui gardent aussi bien le secret des autres que leur propre secret, qualité rare chez une femme, et vous ne dites jamais que ce que vous voulez dire. Une grande pudeur sans affectation, une grande dignité sans morgue. On n'aura pas l'idée de vous manquer de respect, ni dans la rue, ni dans un salon, ni dans votre chambre, ou si on l'a, on n'y cédera pas. Vous serez aimable et bienveillante avec tout le monde, communicative avec très peu de gens, ce que vous pensez n'étant pas toujours ce que pensent ordinairement les jeunes filles, d'autant plus que votre mère vous aura recommandé une fois ou deux d'être moins sincère; cela vous aura suffi. Rien ne vous serait plus facile et ne vous humilierait plus que de mentir. Qui vous aura trompée une fois, non seulement ne vous trompera pas de nouveau, mais ne reconquerra jamais votre estime. Le travail, la médiocrité dans la fortune, la misère même ne vous effraient pas; vous y verriez une lutte qui n'est pas pour vous déplaire. Et, d'ailleurs, vous n'appréciez dans l'argent que le moyen d'être indépendante et la possibilité de secourir. Ce que vous voulez, vous le voulez avec énergie, patience et sérénité, par des moyens toujours avouables. Vous ne souhaitez pas que votre mari soit millionnaire, ni noble, ni célèbre, mais intelligent, honnête et sain. Vous rêvez avec lui une association loyale, une alliance complète, sans aucune prédominance de vous sur lui. Vous ne croyez pas aveuglément à toutes les vérités, affirmées et consacrées autour de vous. Il est tels dogmes, par exemple, que vous ne discutez pas devant le monde, votre besoin de liberté respectant celle des autres; mais vous n'admettez ces dogmes, ni devant votre raison, ni devant



votre conscience. Quand on veut vous expliquer que certaines fictions, que certaines légendes, que certains mensonges, par conséquent, sont nécessaires, vous ne comprenez pas. Mais si vous avez cru devoir pratiquer une religion, vous ne la renierez jamais, pour quelque avantage que l'on vous offre. L'injustice vous révolte jusqu'à la fureur. C'est la seule chose qui puisse vous faire perdre votre sang-froid. Vous êtes un peu étonnée d'être une femme. Avec vos sentiments, il vous semble que vous auriez dû être un homme. Vous êtes prête à vous dépouiller pour venir en aide aux pauvres, comme à laisser mourir de faim un paresseux ou un ingrat. Vous êtes très entière, très absolue, quelquefois un peu cassante dans vos idées; si l'on vous démontre que vous vous trompez, vous vous rendez, car, vous, vous êtes plus accessible au raisonnement qu'à l'émotion. Vous avez de grands accès de gaieté auxquels succèdent généralement de grandes crises de tristesse. Vous pensez souvent à la mort; elle ne vous effraie pas. Elle vous paraît un refuge contre la bêtise humaine, dont vous souffrez plus que de la méchanceté, qui ne peut rien d'ailleurs contre vous. Vous avez une qualité bien remarquable, chez une femme, mademoiselle, vous avez plus besoin d'aimer que d'être aimée; mais vous ne sauriez aimer sans estimer. Les preuves que vous donnerez de votre affection seront simples, sans phrases. Vous adorez les enfants, vous voudriez en avoir beaucoup, mais peut-être, toute réflexion faite, n'ayant pas trouvé l'homme qui vous conviendrait (vous n'êtes pas de celles qui ont hâte de se marier), peut-être vous contenteriez-vous des enfants des autres. Quoi qu'il arrive, vous n'entrerez jamais dans un couvent, vous ne sauriez abdiquer à ce point votre libre arbitre; votre bon sens et votre volonté vous protégeront mieux que toutes les grilles, toutes les murailles et toutes les règles. Vous êtes de celles qui ne se remarquent pas. Capable de mourir pour vos idées, vous n'essaierez jamais de les imposer à personne. Vous traverserez la vie, étonnée que les hommes et les femmes souffrent ou se réjouissent de si peu, et regrettant de ne pas pouvoir prendre part à ces sortes de jeux et de chagrins. Si Quatre-vingt-treize revenait, vous seriez très probablement condamnée à mort, étant une personne libre et fière, incapable de cacher sa pensée. Si vous marchiez, par mégarde,

sur le pied du bourreau, comme a fait Marie-Antoinette, vous diriez comme elle, « pardon monsieur ». Si c'était lui qui vous marchât sur le pied, vous ne diriez rien. Charlotte Corday devait avoir cette main-là, un peu plus large et un peu plus dure.

Maintenant, mademoiselle, gardons la forme, la construction de votre main dans son ensemble, seulement, atténuons les phalanges, affinons les doigts, substituons les bouts pointus aux bouts spatulés, amaigrissons encore la paume, vous voilà avec la main la plus élégante, la plus aristocratique, mais aussi la plus dangereuse, pour elle-même, dont puisse être gratifiée une femme; la main des grandes sentimentales, des grandes amoureuses, j'entends de celles qui prennent l'amour au sérieux, qui sont convaincues que la femme est sur la terre pour aimer un homme, un seul, légalement ou librement, peu leur importe, dont l'unique idéal est l'amour, qui ne vivent pas tant qu'elles ne l'ont pas trouvé, qui disparaissent si elles le perdent, qui meurent si elles se trompent. Si l'amour platonique existe, et je le crois, surtout lorsqu'il y a des obstacles matériels entre les deux amants, si l'amour platonique existe, c'est pour ce type de mains dont le Giotto, le Pérugin et tous les primitifs se sont tant servis. A la rigueur, en cas de séparation éternelle, après le premier épanchement, ces mains se contenteraient d'écrire et de recevoir des lettres, mais elles écriraient alors toute la journée. Ce sont les mains épistolaires par excellence. Elles sont bien faites pour tenir une plume entre leurs doigts effilés et minces, pour la faire courir sur du papier. Et cependant elles ont un immense besoin de la *présence réelle*, parce qu'elles se défient, non de leurs sentiments, mais de leur empire et qu'elles se plaisent à contempler l'objet de leur culte et à s'abîmer en lui. Ce sont, dans l'ordre profane, des filles du Saint Sacrement, toutes prêtes, d'ailleurs, à passer un jour de l'amour mortel à l'amour divin, Dieu seul pouvant remplacer dans leur cœur celui qu'elles auraient aimé et perdu, comme il l'y a précédé, car elles commencent presque toujours par l'enthousiasme religieux. Leur imagination, leur cœur, leur âme sont toujours plus en jeu que leur corps dont elles ignorent les droits et les charmes, jusqu'au jour où

l'amant les leur révèle. Ces femmes-là peuvent n'être jamais troublées dans leur chair, s'il convient à l'homme aimé, pour une raison quelconque, de les maintenir dans l'innocence et dans l'idéal. Ce qu'elles demandent surtout c'est qu'il soit là, toujours, qu'il leur parle avec douceur, tout bas, pour elles seules, qu'il les enveloppe, qu'il les berce et les endorme en lui, pour ainsi dire, comme on fait avec les enfants. Si, malgré tout, la sensation intervient, ces femmes lui reprochent de ne jamais satisfaire absolument leur âme. C'est le ciel qu'elles rêvent dans l'amour, c'est le ciel qu'il leur faut; la sensation qui l'entr'ouvre le referme trop vite et laisse trop de ténèbres après elle. Cependant, ces femmes, quand elles aiment, font le don de toute leur personne, si résolument, si ingénument, qu'il faut à l'homme aimé une âme bien délicate pour ne pas se tromper sur la véritable raison de ce don rapide. Elles ne combattent pas une minute la volonté de leur maître, et leur corps suit leur cœur, comme leur ombre suivrait leur corps. L'amour étant pour elles une religion, leur dieu peut prendre leur chair comme leur âme, et la livrer aux bêtes pour sa gloire. La Rochefoucauld a dit : « Il est plus facile de trouver une femme qui n'a pas eu d'amant qu'une femme qui n'en a eu qu'un. » Il parlait, sans s'en douter, des femmes à paume étroite, à doigts longs, minces, lisses et pointus, qui n'ont jamais d'amant ou n'en ont qu'un. Cet amour unique les tue souvent, il les immortalise quelquefois, tant un seul amour dans une seule vie, ce qui semblerait cependant devoir être, est chose digne de l'étonnement et du respect des hommes. Ces femmes-là donnent les La Vallière et les Héloïse. Il suffit d'être Louis XIV pour en faire des victimes, mais il faut être Abélard pour en faire des saintes.

Je m'arrête ici, dans cette étude déjà trop longue, dont je n'avais pas d'ailleurs à faire un manuel pratique. J'ai voulu seulement inspirer à mes lecteurs, à mes lectrices surtout, la curiosité et le goût d'une science inconnue, méconnue et que je tiens pour exacte et positive. Afin de la rendre plus abordable, plus intéressante et plus claire, je me suis réduit à quelques types de mains et j'ai procédé par grandes lignes, par synthèses, par exemples. J'ai examiné seulement des mains de femmes, les trouvant

plus agréables à voir et à manier que nos mains d'hommes. D'ailleurs les lois chirognomoniques sont les mêmes pour les deux sexes et, par déduction et grossissement, qui saura lire les uns saura lire les autres. Pour en arriver, en cette matière, aux convictions et aux certitudes où je suis maintenant, j'ai longtemps et patiemment étudié une main que j'avais toujours à ma disposition, la mienne, et j'ai cherché les corrélations possibles entre la forme de ma main et les mouvements de mon être intérieur. Elles me sont devenues évidentes. J'ai bien vite alors restitué aux lois physiologiques ce que j'avais commencé par attribuer au hasard, lequel n'existe pas, et, comme un homme prévenu en vaut deux, j'ai classé, développé, utilisé, dominé mes instincts, mes aptitudes, mes sentiments, mes *fatalités* et je ne me suis laissé tromper ni par les autres ni par moi-même, ce qui, comme a dit Salomon, est le comble de la sagesse. S'il ne l'a pas dit, il aurait dû le dire.

ALEXANDRE DUMAS.





LOUK LOUKITCH

La maison de Louk Loukitch Rouskine était située au sommet d'une modeste petite falaise de quinze mètres à peine; la rivière Souzla coulait au pied, décrivant une courbe gracieuse. Son eau, plus large que profonde, hormis lors de la fonte des neiges, baignait sur l'autre rive un bois épais, forêt presque vierge, grâce à son éloignement des lieux habités, car les paysans ne traversaient guère la Souzla, ne trouvant rien de ce côté qui ne fût également sur leur rivage. Du balcon de Louk Loukitch, on voyait, pendant la belle saison, le soleil se coucher derrière les cimes des arbres, bouleaux mêlés de sapins qui moutonnaient à perte de vue.

C'était un heureux pays. Le village, nommé Bériози, faisait partie des apanages de la Couronne; les paysans y étaient plus tranquilles, plus riches, plus indépendants qu'ailleurs; aucun seigneur ne les régentait, et pourvu que la redevance fût exactement payée, la Couronne ne provoquait point de tracasseries.

Quoiqu'il n'y eût point de seigneur à Bériozi, il y avait une maison seigneuriale, vestige de temps plus anciens. La maison, avec un jardin et quelques champs, avait été achetée bon marché par Louk Loukitch, officier d'infanterie en retraite, désireux de vivre paisiblement à la campagne avec sa femme et ses cinq enfants, de ses petits revenus. Le voisinage du chef-lieu de la province lui procurait quelques facilités, et d'ailleurs, en Russie, les petits hobereaux n'ont d'exigences d'aucun genre.

C'était un homme de quarante-six ans, robuste et bien taillé, aux cheveux gris coupés en brosse, à la moustache grisonnante; brusque, mais bon, grondant souvent, mais aisément désarmé; avec cela, d'un entêtement sans égal lorsqu'il se voyait contrarié dans une de ses convoitises muettes.

A l'opposé de ceux qui se dépensent en paroles, bâtissent des châteaux en Espagne et les laissent s'écrouler aussitôt que l'architecture leur semble achevée, Rouskine ne disait pas un mot des désirs qui lui tenaient particulièrement à cœur, et sa femme, bien qu'il l'eût épousée par amour et qu'il se fût toujours montré tendre et attentif pour elle, redoutait ces terribles fantaisies silencieuses.

La première épreuve de ce genre avait été rude, et madame Rouskine n'y songeait jamais sans effroi; ce fut dix-huit mois après son mariage, au sujet d'une petite jument, noire et luisante comme un nègre du Soudan.

La jolie bête avait été amenée à la caserne par un maquignon qui en connaissait le prix.

« Combien? » demanda Rouskine d'un air indifférent; il avait paru à peine la regarder.

La somme demandée était plus du double de ce qu'il pouvait payer un cheval, et, d'ailleurs, il était bien monté.

« C'est trop cher, » fit-il en tournant le dos.

Tous les officiers furent du même avis; mais le maquignon savait qu'on n'achète pas un cheval comme une paire de gants; il se tint tranquille, se contentant de faire sortir sa jument tous les jours, à l'heure où les officiers se réunissaient sur la promenade.

A dater de ce moment Rouskine devint sombre; vainement sa jeune femme,

alors dans tout l'éclat de sa grâce et de son joli visage, essaya de le dérider : l'indifférence du mari se montrait si évidente que Tatiana devint jalouse. Elle avait une rivale, assurément, mais où ?

Une nuit, s'éveillant en sursaut, elle entendit son mari, dans l'exaltation d'un véritable accès de fièvre, s'écrier à haute voix :

« Je la veux, je l'aurai ! »

Interrogé, il garda le silence, et même brusqua la jeune femme, dont la jalousie ne fit qu'augmenter. Pourtant, elle avait beau chercher, elle ne trouvait point...

Quelques jours plus tard, c'était un matin de paye, Tatiana vit entrer dans la cour de leur maison la jolie jument noire. Louk Loukitch parut aussitôt, prit la bride des mains du maquignon et conduisit l'animal à l'écurie. La bride fut passée au cou du brave alezan qui suivit son nouveau maître, la tête basse.

« Tu as acheté cette bête si chère ? fit madame Rouskine en pâlisant d'émotion.

— Il le fallait, répondit son mari d'un air morne ; autrement, j'en serais mort. Si le marchand n'avait pas voulu me la vendre, je crois que je l'aurais tué ! Je l'ai payée trop cher, nous serons pauvres pendant toute une année, mais il n'y avait rien à faire !

— Si tu savais comme tu m'as fait peur, dit la douce Tatiana, résignée à la gêne ; pourquoi ne me le disais-tu pas ?

— Le dire ? est-ce que je le pouvais ? Ça me tenait à la gorge, ça m'étranglait ! Je suis content que ce soit fini, j'aurais fait quelque mauvais coup !... Que Dieu m'en garde ! » ajouta-t-il, en faisant un signe de croix.

De ce jour il reprit son humeur ordinaire. Une fois ou deux encore de bizarres convoitises, toujours muettes, se traduisirent de la même façon et amenèrent un résultat analogue, en effrayant sa femme ; mais, depuis qu'il s'était fixé à Bériozi, les occasions ne se présentaient plus pour tenter le commandant, et la vie, dans la petite maison sur la rivière, était aussi douce et aussi égale que possible.

Un jour, peu après Pâques, Louk Loukitch revint de la ville assez mal disposé.

« Qu'est-ce qu'on t'a fait ? » lui demanda sa femme avec un sourire. La bonne créature était encore jolie, malgré les fatigues de la maternité ; elle avait alors trente-cinq ans, et tous les soirs, en repassant sa vie, elle bénissait Dieu de l'avoir faite si heureuse.

« Ce qu'on m'a fait ! répondit le commandant, on bâtit une école, là, sur la place, chez nous ! Je te demande un peu si nous avons besoin de ça ! une école ! Pour quoi faire ? »

— Mais, Louk Loukitch, dit la bonne Tatiana, il me semble que ce n'est pas si mauvais ! on ne sait que faire des enfants dans ce village, ils sont si turbulents, si mal élevés ! Si ça peut les faire tenir un peu tranquilles...

— Tu n'y entends rien ! grommela le commandant. Nous allons avoir un maître d'école, un savant, qui va vouloir régenter tout le monde ici, un de leurs jeunes gens, un slavophile, peut-être... Tfou ! »

Il cracha avec mépris, n'étant point partisan des idées modernes, et ne dit plus rien.

L'école fut bientôt achevée : un quadrilatère de troncs à peine dégrossis, posé sur quelques piliers de briques, par là-dessus un toit de planches ; un plancher de poutres, un plafond pareil, de la mousse pour boucher les interstices et un poêle de briques au milieu du tout, tel fut le moderne palais de la science élevé à Bériozi. Il comprit de plus une cuisine et une chambre à coucher pour la personne chargée d'inculquer les notions de civilisation aux gamins et gaminés de l'endroit ; la chambre fut meublée d'un lit de fer, de deux chaises et d'une table de bois blanc, ornée d'une cuvette et d'un pot à eau.

« Eh bien, qu'est-ce qu'il a donc, ce maître d'école ? grommela un jour Louk Loukitch ; il se fait bien attendre ! quel grand seigneur ! »

Le lendemain, — c'était vers la fin de juin, à l'heure où le soleil s'inclinait vers les cimes de la forêt, sur l'autre rive, — les enfants de Rouskine, la fille aînée en tête, pénétrèrent au grand galop dans la maison, la traversèrent comme une bouffée de vent d'orage et s'abattirent dans le jardin, devant leurs parents qui se reposaient à l'ombre.

« Papa, maman ! Elle est arrivée ! crièrent-ils tous ensemble.

— Qui ? demanda Rouskine, mal éveillé de sa sieste et se frottant les yeux.

— L'institutrice ! Elle est arrivée sur une charrette, avec une malle et une chaise de paille... Elle est jeune..., elle est jolie..., elle a l'air d'un garçon... »

Tous ces lambeaux de phrases se croisaient dans l'air, car les enfants Rouskine étaient de braves enfants, mais leurs manières laissaient quelque peu à désirer.

« Une institutrice ? fit madame Rouskine. C'est l'instituteur que vous voulez dire ? »

— Non, l'institutrice ! Pas d'instituteur ; l'État n'a envoyé qu'une institutrice ; il paraît que c'est assez bon pour nous, dit Macha, la fille aînée, avec une drôle de grimace.

— Une femme, dit le commandant avec dédain, il ne manquait plus que cela ! Eh bien, Tatiana, voilà de la société pour toi !

— Oh ! moi ! répondit madame Rouskine en promenant sur son petit monde un beau regard de mère heureuse, moi, je n'ai pas besoin de société. »

Le lendemain était un dimanche. Bériozzi, quoique assez important pour avoir une école, ne possédait point d'église ; le clocher de la paroisse se faisait voir à une distance de quatre ou cinq verstes ; la famille Rouskine ne se dérangea point. Les Russes, d'ailleurs, ne considèrent pas comme un devoir indispensable d'assister à la messe tous les dimanches ; mais ce jour-là une insurmontable curiosité attirait tout le monde du côté de la maison d'école, et Rouskine, si sa dignité ne l'eût retenu, y fût allé, comme ses enfants.

Vers deux heures de l'après-midi, la porte s'ouvrit et l'institutrice se montra sur le seuil ; après avoir jeté un regard autour d'elle, elle se dirigea du côté de la rivière, par la route qui passait le long du jardin de Rouskine.

C'était une belle fille d'environ vingt-cinq ans, de stature moyenne, élégante et svelte sans minceur, avec un air robuste. Son teint, d'une blancheur éclatante, accentuée par ses yeux noirs, contrastait avec ses cheveux, noirs aussi, coupés courts et qui frisaient en petites boucles drues autour de sa tête bien modelée, portée sur un cou superbe. Avec cela, rien de ce

que le monde appelle le charme, mais un je ne sais quoi de fruste et de libre, comme un goût de fruit sauvage. En la voyant marcher, on la devinait incapable de porter une robe à traîne; ses belles mains, souples et fortes, auraient fait craquer des gants, et sa taille, pleine et ronde, jouait librement dans une robe de toile, étroitement serrée, mais totalement dépourvue de baleines.

« La belle fille! » murmura le commandant; aussitôt, comme s'il eût regretté d'avoir parlé, il serra les lèvres l'une contre l'autre et resta silencieux tout le reste du jour.

Les enfants ne firent point de même; Macha, qui ne doutait de rien, se mit en embuscade, près de la porte du jardin, et, vers six heures, elle amena triomphalement l'institutrice, qu'elle avait invitée à entrer.

Madame Rouskine se montra bienveillante et bonne comme toujours; les enfants s'apprivoisèrent tout de suite; dans la brusquerie de la jeune fille, ils retrouvaient quelque chose de leur spontanéité, et bientôt, filles et garçons, ils lui parlèrent comme s'ils l'avaient connue de toujours. Quand elle les quitta, après le souper, ils la reconduisirent chez elle en pompe, dans la claire nuit de juin, qui semblait baignée d'une mystérieuse lumière, étrangère à ce monde.

« Comment te plaît-elle? demanda Tatiana à son mari, lorsqu'ils se trouvèrent seuls, à l'heure du sommeil.

— Comment veux-tu que je le sache? répondit Louk Loukitch sans se retourner; une fille qu'on a vue une fois! »

Toute la nuit il resta immobile, dans le lit, les yeux ouverts, pendant que sa femme endormie respirait paisiblement auprès de lui. Il ne parla plus de l'institutrice ni cette semaine-là ni les autres, excepté pour demander comment elle s'appelait.

« Sophie Savichna Mazourof, » répondit Macha, qui savait toujours tout.

Sophie avait pris cependant l'habitude d'aller et de venir dans la maison Rouskine, où tout le monde, excepté le maître, lui faisait fête; elle avait une grande liberté d'allures qui la sauvait de l'importunité, car elle semblait chez elle dans l'univers entier.

Les enfants du village s'étaient bien vite accoutumés à elle ; après les heures de classe, ils l'entouraient familièrement et l'emmenaient aux bons endroits de la forêt pour y faire des cueillettes. Pendant les chaudes journées de juillet, elle se faisait suivre à la rivière par un groupe de fillettes déjà grandes, mais qu'elle dépassait de toute la tête, et elle leur demandait de lui apprendre à nager. Son adresse peu commune à tous les exercices du corps se trouvait en défaut sur ce point seulement ; malgré l'effort de sa volonté, malgré l'absence absolue de costume de bain, habituelle chez les femmes russes, excepté dans la classe la plus élevée, elle ne pouvait encore se soutenir sur l'eau. En revanche, outre ses bains interminables, elle entrait dans la rivière à tout propos, vêtue ou non, sans souci de se mouiller jusqu'aux hanches, quand il lui prenait idée de traverser le gué, à quelques centaines de mètres plus bas que la maison de Rouskine. Le soleil d'ailleurs séchait vite sur elle sa mince robe de toile.

Vers la fin de juillet, le soleil ayant déjà bien abrégé sa course, les branches de la forêt tombant sur la rivière avant le soir, inspiraient un désir de fraîcheur et de repos. Un après-midi, vers six heures, Louk Loukitch fumait sa pipe sur son balcon, en regardant les vastes profondeurs du bois, sur la rive opposée. Il les regardait, mais il ne les voyait pas. Une tête entourée de boucles drues, deux grands yeux noirs dans un visage d'une blancheur de lait absorbaient sa pensée. Depuis quelque temps déjà Tatiana s'étonnait de le voir cruel et indifférent ; mais elle n'avait guère le temps de s'étonner, la chère femme, avec sa couvée et ses servantes !

La voix dont le timbre sonore hantait le commandant, monta tout à coup jusqu'à lui : un colloque animé s'était engagé sur la berge :

« Vous ne voulez pas venir ? disait Sophie, vous avez peur, vous qui savez nager ? Eh bien, moi qui ne sais pas, j'y vais !

— Oh ! n'y allez pas, criaient les petites voix ; vous ne connaissez pas la rivière ! elle est justement très profonde ici ; vous mouillerez vos habits !

— Pour ça non ! » dit la jeune fille en éclatant de rire.

Un silence suivit, puis un bruit d'osiers froissés...

Louk Loukitch éprouva un désir si impérieux de descendre sur la rive

pour savoir ce qui se passait, qu'il se trouva debout, son fauteuil loin derrière lui, mais ce qu'il vit le cloua sur place.

Baignée jusqu'aux épaules par l'eau bleue qui frissonnait autour d'elle, Sophie s'avançait lentement dans la rivière; une de ses mains tenait sur sa tête, avec un geste de canéphore antique, un paquet de vêtements; l'autre, armée d'un bâton, sondait avec précaution le lit de la Souzla. Elle tâtonnait du pied, de peur des trous; les lèvres serrées, les sourcils rapprochés, elle prenait fort au sérieux sa fantasque expédition, non sans dangers. Un instant, elle disparut jusqu'au cou, puis l'eau vint caresser le lobe de ses oreilles et son menton, qu'elle relevait instinctivement... Louk Loukitch réprima un juron d'angoisse, et au même moment, elle émergea tout entière, gravit la pente escarpée et se tint debout sur le gazon, dans l'ombre des arbres, déchirée çà et là par un rayon de soleil, superbe dans sa nudité triomphante.

« Je vous avais dit que je le ferais! cria-t-elle aux petites paysannes restées sur l'autre rive, qui riaient et battaient des mains. Et maintenant, je vais me promener. Adieu! »

D'un geste simple, elle avait fait couler sur son corps déjà sec la chemise et la jupe qu'elle avait apportées, elle chaussa ses gros souliers de cuir et se dirigea vers l'épais couvert des bois, où elle disparut.

Une à une les fillettes, après s'être vêtues, remontèrent le chemin du village, en jasant de l'aventure.

Louk Loukitch était resté immobile, les yeux fixés sur la masse sombre de la forêt, sans pensée, sans libre arbitre; il ne songeait à rien, mais derrière l'impénétrable rideau de verdure, il voyait pareille à une statue de marbre vivant, se dessiner la forme sculpturale de Sophie.

La voix de sa femme résonna derrière lui dans la maison, donnant un ordre, appelant un enfant... Il ramassa sa casquette tombée à terre et se dirigea lentement vers la porte du jardin. Quand il fut hors de vue, il se mit à courir et fut bientôt dans l'oseraie. Quelques vêtements de femme étaient restés suspendus aux branches; il les regarda d'un air concentré et sauta dans son bateau, amarré là.

En quelques coups de rame il fut à l'autre rive. Il hésita alors : la forêt était vaste, on pouvait ne point s'y rencontrer... Il se coucha dans son bateau et attendit. La rivière était si déserte à cette heure, il ne courait aucun danger d'être rencontré.

Tatiana vint sur le balcon et l'appela. Protégeant ses yeux de la main, la bonne créature explora le jardin du regard ; mais ni ses yeux ni sa pensée n'allèrent jusqu'à l'autre rive et elle rentra dans la maison. Les cris joyeux de ses enfants qui se poursuivaient en jouant arrivèrent aux oreilles du commandant, mais sans atteindre son intelligence. Il ne pensait pas, il attendait.

Enfin, Sophie sortit du bois ; dans quelque clairière, elle s'était fait un chaperon de branches entortillées qui retombaient sur ses épaules et sur son sein ; sa chemise lâche glissait à gauche, laissant voir sa chair nacrée.

Elle s'avancait lentement, avec un léger balancement des hanches, en chantant à demi-voix une chanson paysanne ; ses mains étaient pleines de fruits sauvages, qu'elle mangeait un à un à loisir, entre chaque couplet. Les yeux baissés sur son festin, elle ne voyait que l'herbe haute où ses pieds avaient à peine indiqué leur foulée.

Elle descendit ainsi jusqu'à l'argile du bord et tressaillit tout à coup ; assis dans sa barque, tourné vers elle, le commandant l'attendait. Il était très pâle et ses yeux brillaient comme des yeux de loup.

« Qu'est-ce que vous faites là ? » dit rudement Sophie.

Elle avait eu peur et lui en voulait de son saisissement.

« Je suis venu vous chercher, » répondit-il hardiment.

Quoique le rouge lui montât au visage, elle le regarda d'un air de défi.

« Qui vous a dit que j'étais ici ? fit-elle d'un ton hautain, toute frémissante de colère.

— Je vous ai vue. »

Il la regardait de son air concentré : elle ne s'y méprit pas une seconde.

« Pourquoi êtes-vous venu ? dit-elle avec la même arrogance.

— Parce que... il se reprit : parce que c'est dangereux et je ne veux pas que vous recommenciez.

— Je ne veux pas! répéta Sophie ironiquement. Je ne veux pas!. Vous êtes mon maître? »

Il ne répondit point.

« Et si je veux, moi? » ajouta-t-elle en relevant la tête.

Elle avait à demi fermé les yeux et son regard dédaigneux filtrait cruel à travers ses cils.

« Vous ne pouvez pas vouloir ce qui vous ferait du mal, dit Louk Loukitch en changeant soudainement de manières. Allons, Sophie Savichna, venez dans le bateau, je vais vous passer et puis nous irons prendre le thé là-haut; on m'a déjà appelé. Allons! »

Elle le regarda très attentivement et retrouva sous cette feinte bonhomie le regard de loup qui lui avait fait peur.

« Non, dit-elle, je n'irai pas dans votre bateau. Allez-vous-en, pour que je traverse.

— Je resterai, fit-il en serrant les dents, et il faudra bien que vous veniez! »

Elle le regarda encore une fois, puis haussa les épaules et, sans dire un mot, entra dans l'eau, sans bâton, toute vêtue. Pendant qu'il dégagait ses avirons, elle était déjà loin; le courant emportait la barque; avant qu'il eût pu la diriger, Sophie glissa sur le fond et disparut.

Louk Loukitch, avec un cri sourd, lâcha les rames pour plonger, mais Sophie était déjà revenue à la surface et s'approchait du rivage opposé. Quand elle y fut, elle se retourna vers lui du même air méprisant.

« Vous ne voulez pas vous en aller? dit-elle. C'est bien, je rentrerai chez moi mouillée. »

Elle se tenait debout parmi les osiers; ses vêtements collaient sur son corps avec des plis merveilleux; sa couronne défaite s'éparpillait en faisant ruisseler autour d'elle des milliers de gouttes d'eau.

« Sophie Savichna, fit le commandant qui avait sauté à terre, je vous aime.



— Vous m'aimez ? répliqua-t-elle avec une indicible expression d'ennui. Ah ! mon Dieu, voilà qui était bien nécessaire !

— Sophie Savichna, répéta le malheureux, je vous aime !

— Vous ! Vous n'avez pas honte ! Un homme marié ! »

Louk Loukitch devint pourpre, comme sous un soufflet.

« Allez-vous-en, reprit-elle, j'ai froid, je vais attraper du mal. Allez-vous-en donc ! »

Elle frappa du pied avec colère, l'eau jaillit autour d'elle de toutes parts.

« Un homme marié ! S'il y a du bon sens ! » répéta la jeune fille dont les dents commençaient à claquer. Le froid et la colère la blémisaient ; ses yeux brillaient comme des diamants noirs dans cette pâleur, et, au bout de chacune de ses petites boucles de cheveux noirs, il y avait une perle.

« Si je n'étais pas marié, vous m'aimeriez ? fit Louk Loukitch en tordant ses mains d'un geste nerveux.

— Vous ? Ah ! mon Dieu ! »

Elle éclata de rire, un rire fiévreux, convulsif.

« Mais allez-vous-en donc, ou j'appelle votre femme ! »

Le commandant devint pâle, fit le salut militaire et tourna sur ses talons.

Elle le suivait des yeux ; il prit la montée et disparut. Aussitôt arrachant ses hardes mouillées, elle revêtit une jupe et un corsage sur sa peau glacée, jeta ses souliers et se mit à courir. Au haut de la pente, elle dépassa Louk Loukitch qui marchait d'un pas automatique, comme en catalepsie. Ils n'échangèrent ni un mot ni un regard.

« Va chercher mes habits mouillés que j'ai laissés en bas, » dit-elle à une petite paysanne, qui partit en courant.

« Comme te voilà tard, Louk Loukitch ! dit Tatiana quand son mari entra dans la salle à manger où les enfants terminaient leur goûter. Je t'ai appelé ; tu ne m'as pas entendue ?

— J'ai entendu, » répondit-il sans la regarder.

Elle versa un verre de thé bouillant et le plaça devant lui. Il frissonna ; il croyait sentir sur son corps les vêtements de Sophie.

« Où donc étais-tu ? continua sa femme ; tu as l'air transi, tu es tout pâle ! »

Il ne répondit pas.

« Où donc étais-tu ? répéta Tatiana, avec son insistance d'épouse aimante et aimée.

— Sur la rivière ! cria-t-il d'une voix tonnante. Et puis, qu'on ne m'ennuie pas ! » ajouta-t-il brutalement.

Les enfants s'envolèrent comme des moineaux qui ont entendu un coup de fusil.

Tatiana resta seule en face de son mari qu'elle regardait avec une terreur mêlée d'incrédulité. Il buvait et mangeait sans mot dire, avec une grande barre au milieu du front, entre les sourcils.

« Sainte mère du Sauveur, pensa-t-elle tout à coup, protégez-nous ! Revoilà la figure qu'il avait du temps de la jument noire ! »

Louk Loukitch n'était plus lui-même ; sa bonhomie autoritaire, ses grands éclats de voix peu redoutables, son immixtion constante et souvent intempestive dans les choses du ménage, tout cela avait disparu pour faire place à un silence obstiné, à une froideur glaciale.

Tatiana n'avait pas compris tout d'abord ; après quinze années de joie et de confiance, comment concevoir la pensée d'une infidélité ! Puis, tout à coup, la lumière s'était faite, elle avait regardé autour d'elle... Qui pouvait-il aimer, sinon l'institutrice ?

Il l'aimait, en effet, avec le féroce égoïsme des grandes passions. Il ne savait rien d'elle ni de sa famille, ni de ce qui la touchait ; tout cela lui était parfaitement égal ! il la voulait comme il avait voulu sa jument noire, et voyant qu'il ne pouvait l'obtenir, il se consumait en une rage impuissante. A de certains moments, il la haïssait et, s'il avait pu l'écraser d'un coup de son large poing, il l'eût fait avec frénésie.

Sophie ne s'occupait pas de lui.

Elle lui en avait voulu de sa sottise algarade. Retenue deux ou trois

jours au lit par la fièvre, à la suite de son équipée, elle avait maugréé contre lui tout à loisir. Il ne lui avait même pas inspiré cette vague satisfaction vaniteuse qu'apporte souvent un amour non recherché. Elle l'avait trouvé bête, tout simplement, d'être venu lui dire : je vous aime!

Je vous aime! La belle avance! Que pouvait-elle faire de l'amour de ce vieux militaire, — et un homme marié?

Quand elle fut guérie de son rhume, elle sentit tomber sa colère : il était à plaindre, ce pauvre homme au bout du compte! Étant toute jeune, elle avait aimé, une fois, un étudiant qui ne s'en était seulement pas douté, et elle savait que cela fait mal, d'aimer qui vous dédaigne.

Deux semaines s'étaient écoulées sans qu'elle rencontrât Louk Loukitch ; instinctivement elle évitait les longues promenades solitaires, par un vague instinct qu'elle pouvait être épiée, suivie... Un jour, cependant, elle n'y put tenir.

On cueillait le lin, là-bas, dans les prés, elle le savait, et elle mourait d'envie d'aller participer à ce travail champêtre. Fille de bourgeois, elle avait une âme paysanne.

« Allons, Fiokloucha, dit-elle à sa petite servante, gamine de quinze ans à peine, allons voir cueillir le lin! »

Elles partirent pieds nus toutes deux, à la mode des champs ; Fiokloucha, la tête nue, ses cheveux jaunes réunis en une petite tresse, serrée par un ruban de fil, frétille en queue de rat sur ses maigres épaules, semblable à un gnôme familier ; Sophie, les cheveux bouclés sous son large chapeau de paille, grande, forte, belle comme une Junon dans la fleur de sa virginité, — et elles allèrent par la plaine, sous la grande chaleur.

Après une longue réclusion, quel bon après-midi au grand air! Le soleil était déjà très bas quand elles songèrent à revenir. Les paysans chargeaient les derniers bottillons de lin sur leurs charrettes avec mille précautions pour ne point perdre la graine mûre. Sophie ramassa quelques tiges encore ornées de leurs petites boules brillantes et revint avec Fiokloucha en les balançant devant elle comme des grelots.

Elle chantait une chanson populaire en secouant les graines d'un vert

délicat. « Ah! lin, mon petit lin! crois au soleil, et tu seras la toile blanche!... »

Elles pressaient le pas, car elles avaient grand'faim et le jour baissait; soudain, au détour d'une vieille grange, sentinelle avancée du village, l'ombre de Louk Loukitch leur barra le passage. C'était une ombre, en vérité, que lui-même, tant il avait vieilli et changé!

« Sophie Savichna, dit-il, venez souper chez nous. Il y a longtemps que vous n'êtes venue. » Après un silence, il ajouta : « Ma femme vous attend. »

A cette phrase insidieuse, toute la brusquerie de Sophie se réveilla.

« Lui avez-vous dit pourquoi je n'allais plus chez vous? » lui dit-elle impitoyablement.

Le commandant lui jeta un regard noir, mais la présence de Fiokloucha le paralysait. Il eut un trait de génie.

« Parlez-vous français? » fit-il en cette langue.

Le peu de français qu'il avait appris sur les bancs du gymnase militaire s'était bien rouillé depuis trente ans! Mais en ce moment il ne craignait point le ridicule. D'ailleurs le français de Sophie ne valait pas mieux que le sien, probablement!

« Je vous aime, continua-t-il; il faut m'aimer. »

Les jeunes filles marchaient de plus en plus vite; ils étaient déjà dans la grande rue du village et les maisons, éclairées à l'intérieur par les *loutchinki* de bois résineux, leur offraient une sauvegarde.

« Cours à la maison préparer le samovar, dit Sophie à Fiokloucha, qui prit ses jambes à son cou. — Parlez chrétien, reprit-elle en s'adressant à Rouskine, nous n'avons qu'à faire des jargons étrangers. Vous m'aimez? Et moi je trouve que c'est m'insulter que d'oser me le dire! Si vous en aviez parlé à votre femme, la pauvre créature me souhaiterait la mort! Et pourtant, Dieu m'en est témoin! je ne lui veux que du bien! Allez, Louk Loukitch, un homme marié doit s'en tenir à sa femme! Si ce que vous dites est vrai, je vous plains, mais je n'y peux rien. Je rentre chez moi, rentrez chez vous et priez Dieu qu'il vous aide! »

La nuit était tombée; le commandant saisit la main de Sophie et la serra si fort que, sous peine de crier, elle ne put la retirer; ils étaient arrivés devant la maison d'école.

« Écoutez, Sophie Savichna, dit-il, vous avez tort de vous moquer d'un homme qui souffre plus que sa patience ne peut en supporter.

— Je ne me moque pas, répliqua-t-elle; lâchez ma main! »

Il la retint plus étroitement; elle sentait ses doigts entrer pour ainsi dire les uns dans les autres, sous cette pression, mais elle ne voulut pas crier.

« Si j'étais beau, reprit-il, si j'étais jeune, vous m'aimeriez!

— Devant Dieu, je vous le jure, non! s'écria Sophie avec impatience. Vous êtes marié, voilà la cause!

— Cela seulement? fit-il en ouvrant la main comme un homme qui défaille.

— Est-ce que je sais, moi! répliqua-t-elle en frappant du pied avec rage. Je ne sais qu'une chose : pour moi, un homme marié n'existe pas... ce n'est même pas un homme!

— Et si je n'étais pas marié, vous m'auriez épousé? » fit-il d'une voix basse et tremblante; ses mains, agitées d'un mouvement convulsif, cherchaient derrière lui quelque chose pour s'y retenir.

Il avait reculé jusqu'au mur de la maison, il s'y adossa, pris d'une faiblesse.

« Est-ce que je sais! répéta Sophie, mais avec plus de douceur. Nous n'avons pas à savoir ce qui arriverait si la terre tournait à rebours, n'est-ce pas? Je suis une honnête fille, Louk Loukitch, et je ne veux me tenir devant le jour de personne... Vous êtes marié, c'est un malheur, n'en parlons plus!

— Mais je ne vous répugne point? Vous ne me détestez pas? »

Elle eut pitié de lui.

« Je ne vous déteste pas, Louk Loukitch, dit-elle, quoique, en vérité, je serais excusable de le faire... Je n'ai rien contre vous.

— Seulement, je suis marié? insista-t-il d'une voix faible, presque enfantine.

— Eh bien oui! Voilà! Soyons bons amis, Louk Loukitch, et ne me reparlez plus jamais de ces bêtises, cela m'ennuie, — et puis on finirait par en jaser : allez, rentrez chez vous.

— Voulez-vous me donner la main?

— Non! Vous m'avez fait trop mal, tout à l'heure », répondit-elle avec un petit rire nerveux.

Avant qu'elle eût pu faire un mouvement, il s'était prosterné devant elle; elle sentit sur son pied nu les grosses moustaches et les lèvres avides du commandant.

« C'est indigne! » cria Sophie. Elle courut dans la maison et s'y barricada. Louk Loukitch se releva péniblement et rentra chez lui comme un bœuf à moitié assommé.

Il ne la vit plus qu'à l'église, une fois encore, et cette fois-là elle sut l'éviter si adroitement qu'il ne put même pas la regarder. Perdue dans la foule des paysannes, elle s'était fait un rempart de toutes les jeunes filles du village; au sortir de la messe, elles lui servirent d'escorte et rentrèrent avec elle en chantant des chansons en chœur.

Un homme marié! pensait Louk Loukitch! Si je n'étais pas marié, elle m'aurait épousé!... ou si j'étais veuf... mais je ne suis pas veuf.

Il regarda sa femme. Elle aussi avait cruellement maigri et changé depuis trois mois, mais elle était à son côté, bien vivante, prête à lui tenir compagnie jusqu'au bout.

Si j'étais veuf! pensait-il durant ses nuits d'insomnie. Si elle mourait, je serais libre et Sophie m'épouserait!... elle ne me déteste pas... qui sait, elle m'aime peut-être, et c'est le devoir seul qui la tient éloignée de moi?

Tatiana tomba malade. Le chagrin et les longues prières pour l'infidèle, à genoux devant les images saintes, avaient épuisé ses forces. Un matin, sa fille Macha, s'étonnant de ne pas la voir présider au déjeuner comme de coutume, entra dans sa chambre et la trouva évanouie devant l'armoire aux images.

On la remit dans son lit et Macha envoya chercher le médecin à la ville; la fillette avait pris cela sur elle, sachant que son père, parti



dès l'aube, ne rentrait plus maintenant que le soir, son fusil servant de prétexte à ses absences.

Quand il revint, Louk Loukitch trouva le médecin assis près du lit de Tatiana.

« Ce ne sera rien, dit le docteur, mais votre femme est très délicate. C'est singulier! je l'ai connue si robuste! Enfin, pour cette fois, je ne crois pas qu'il y ait du danger, mais elle a besoin de beaucoup de ménagements.

— Elle est très malade? fit brusquement Rouskine.

— Non, mais elle peut le devenir.

— Ce sera long? »

Le docteur, surpris, le regarda, puis, songeant que le vieux fantassin n'avait jamais été remarquable par ses manières, il ne s'en inquiéta point.

« Ce ne serait pas long, dit-il, si cela devait mal finir. Encore un évanouissement comme celui-là, et je ne répondrais de rien!

— C'est bon! grommela le commandant, je vous remercie. »

Pendant les jours qui suivirent, il ne la quitta point d'une minute. Il la surveillait avec une attention qui gênait la malade. Macha elle-même, installée près du lit, regardait son père avec quelque étonnement; les enfants jugent très sévèrement leurs parents lorsque ceux-ci leur donnent la moindre prise, et Macha savait fort bien que si sa mère mourait, ce serait de chagrin.

« Papa, allez donc à la chasse, lui dit-elle le troisième jour, à rester enfermé vous vous rendrez malade! »

Tatiana guérit, et même très vite. La tendresse de sa fille lui avait rappelé qu'elle était mère autant qu'épouse et qu'elle ne devait pas abandonner ses enfants.

« Ils auront besoin de moi pour les défendre, peut-être! » se dit-elle. Et recueillant toute son énergie, elle se trouva sur pied.

Lorsqu'il la vit debout, un soir, Louk Loukitch lui jeta un regard venimeux. Il avait si bien espéré qu'elle mourrait! En lui donnant cette

fausse espérance elle l'avait trompé, volé! Il saurait le lui faire payer! Un second évanouissement était nécessaire? Il le lui procurerait!

A partir de ce moment, il lui fit une vie d'enfer, la querellant à tout propos, la menaçant sans raison... les enfants se cachaient dans les coins; seule, Macha se tenait toujours près de sa mère, prenant pour elle tous les reproches, sur elle toutes les bévues afin de détourner l'injuste et l'aveugle colère. Enfin, un jour, il les frappa toutes les deux, car elles s'étaient jetées au-devant l'une de l'autre, dans cet extrême et dernier péril, après quoi, furieux, il sortit en brisant la porte.

« Oh maman! il est devenu méchant! dit Macha en serrant sur son jeune cœur indigné la tête de sa mère qui pleurait à en mourir.

— Non, non, ma fille! répondit la malheureuse, il n'est pas méchant, il est fou! »

Le lendemain, Louk Loukitch ne fit pas mine de se souvenir de la scène de la veille, et même il se montra moins terrible que de coutume. Les jours suivants, de même, et Tatiana se reprit à espérer que son humeur avait changé. A la fin de la semaine, il partit pour la ville, où il avait affaire, en promettant de rapporter des cadeaux à tout le monde.

La poussière de sa britchka était encore sur la route lorsque Sophie se présenta chez madame Rouskine. Les servantes n'entendaient finesse à rien et l'institutrice fut introduite près de Tatiana sans avoir été annoncée. Macha leva la tête d'un air de défi, prête à chasser l'ennemie...

« Laisse-nous, ma fille, » lui dit madame Rouskine.

Macha obéit, mais ne quitta point la pièce voisine.

« Vous êtes surprise de me voir? dit Sophie sans préambule, et je suppose que cela ne vous plait guère, mais je ne serais point ici si Louk Loukitch s'y trouvait... »

Tatiana rougit jusqu'aux tempes.

« Je suis venue vous dire que je vais bientôt partir, continua la jeune fille; j'ai demandé mon changement et j'espère qu'ils ne me le feront pas attendre. J'ai dit : causes urgentes; ils comprendront ce qu'ils voudront. Quand je serai loin, j'espère que vous aurez la tranquillité. »

Sentant ses jambes fléchir, Tatiana s'était assise ; elle indiqua un siège à l'institutrice qui refusa du geste et se tint debout.

« Je voulais vous dire aussi que je suis fâchée, très fâchée, reprit-elle. Ce n'est pas ma faute... je ne me doutais pas... quand j'ai su... voilà ! Il était trop tard !

— Il vous l'a dit ? demanda madame Rouskine.

— Qu'il m'aimait ? Oui, il me l'a dit ! Et j'ai pris cela comme la plus grande insulte qu'un homme puisse faire à une femme ! Allons, Tatiana Ivanovna, je pense que vous ne me reverrez plus, ne vous souvenez point de moi en mauvaise part, car je vous jure que je n'ai voulu que le bien ! »

Elle avait parlé très simplement, avec sa rudesse ordinaire ; elle se détourna pour sortir.

« Macha ! » appela madame Rouskine.

La fillette entra, les yeux inquiets.

« Embrasse cette honnête fille, fit la mère, et dis-lui que nous ne l'oublierons pas dans nos prières. »

Sophie revint vers Tatiana ; après une seconde d'hésitation, elle secoua rudement la main molle et faible qui se livrait à son étreinte, embrassa résolument Macha et sortit. Les émotions n'étaient point du fait de cette nature un peu brusque, et pourtant, quand elle eut franchi le seuil de cette demeure où elle avait apporté le malheur, elle s'éclaircit deux ou trois fois la gorge, en toussant plus qu'il ne l'eût fallu.

Le commandant revint de la ville d'assez bonne humeur ; il avait l'air d'un homme qui a pris une décision et qui s'y tiendra. Il rapportait des friandises, comme il l'avait promis, et il s'occupa activement des préparatifs de la pêche annuelle.

Tous les ans, au mois de septembre, une grande pêche avait lieu à Bériozi pour le compte de l'État. Le poisson pêché était en partie envoyé à l'archevêque, en partie vendu à la ville au profit de la Couronne. Un délégué, venu tout exprès, assistait à cette opération, devenue une sorte de solennité ; il arrivait la veille au soir, passait la nuit chez Rouskine

et repartait après la cérémonie. Toutes les barques du village et même des hameaux riverains ne suffisaient point à porter les curieux, groupés autour du radeau où viraient les cabestans des grands filets à draguer; aussi, ceux qui n'avaient point de barque se tenaient-ils sur les rives; c'était une grosse affaire et on en parlait d'un bout de l'année à l'autre.

Le jour de la pêche arriva : c'était une belle matinée fraîche et claire; après un déjeuner hâtif, le personnage officiel, accompagné de Rouskine, son hôte, se rendit à la *Tomna*, c'est-à-dire au radeau porteur de cabestans, et les filets furent jetés à diverses reprises. Après avoir vu la première levée, le commandant, contrairement à son habitude, revint chez lui.

« Eh! Louk Loukitch, que fais-tu ici? lui dit sa femme, stupéfaite de le rencontrer dans la salle à manger.

— Viens voir la pêche! répondit Rouskine sans la regarder.

— Moi! Tu n'y songes pas! Et pour quoi faire? »

Il hésita un instant.

« L'inspecteur t'invite; il dit que tu ne peux faire autrement que de venir; la pêche est si belle! »

Tatiana jeta un regard sur sa robe.

« Je ne suis pas habillée, fit-elle avec hésitation. Elle ne ressentait aucun désir de céder à cette singulière invitation.

— Allons, voyons, viens-tu? dit son mari avec une sorte de colère concentrée, tu ne vas pas faire attendre l'inspecteur, je pense? »

Elle le regarda avec une sorte de crainte. Caprice étrange, soit... Après tout, il était possible que l'inspecteur eût cru devoir lui faire cette politesse... Elle hésitait encore pourtant.

« C'est loin, dit-elle, je suis faible, je ne pourrai jamais marcher jusque-là!

— J'ai un bateau, répondit Rouskine, nous y serons en cinq minutes, allons! »

Elle jeta un châle sur ses épaules et le suivit docilement. Au bord de l'oseraic, le bateau les attendait; Tatiana s'assit et Louk Loukitch, sans la regarder, prit les rames.

Les barques groupées autour du radeau avaient un air de flottille bien réjouissant; tout le monde regardait le filet qui, très lourd et très plein, nécessitait en ce moment les efforts redoublés de quatre robustes paysans aux cabestans. Le bruit des rames de Rouskine fit pourtant retourner quelques têtes... Sophie, debout sur la Tomna, les regardait, stupéfaite... Louk Loukitch fixa sur elle des yeux pleins d'une flamme infernale.

« Eh! cria-t-on, gare, il y a une corde... »

— Tatiana, fit le commandant, lève-toi, là, à gauche, il y a une corde... »

Machinalement, elle se leva, inclinant la tête...

Relevant son aviron d'un geste habile, Louk Loukitch frappa à faux la taille de sa femme qui tomba dans l'eau la tête la première.

« Misérable! s'écria Sophie, il l'a tuée! »

Elle voulait s'élançer, mais cinq ou six paysans s'étaient déjà jetés à la nage. Rouskine, se penchant sur le bord de la barque, feignant de chercher Tatiana, qui était restée à plusieurs toises en arrière. Un cri d'angoisse suprême déchira l'air :

« Maman, maman! »

Macha, tombant à genoux, se tordit les mains.

A ce cri, Louk Loukitch demeura comme ivre. L'instant d'avant il n'avait eu qu'une pensée : « Il faut qu'elle meure! » A présent il n'en avait qu'une autre : « J'ai manqué mon coup! »

« Saisissez-le! cria l'inspecteur.

— Il l'a tuée, firent à voix basse plusieurs paysans.

— Vous l'avez vu?

— Nous l'avons vu, comme Dieu nous voit! »

Moitié à la nage, moitié à gué, la barque du commandant avait été prise d'assaut et il se trouva ramené sur la Tomna. Le filet arrivait en même temps, jetant à ses pieds un flot de poissons argentés. Il se laissa garrotter.

« La voilà, la voilà! » criaient des voix. Il tourna la tête et vit sa femme que deux solides plongeurs ramenaient à la surface. On l'apporta devant l'inspecteur qui se pencha sur elle.

« Elle vit, dit-il enfin ; elle respire ; alerte, mes enfants, frottez-la bien !
— C'est mon affaire, » répliqua Sophie en s'agenouillant près de Tatiana. Macha était de l'autre côté. Les femmes se groupèrent, formant un rideau, et chacune donna quelque vêtement pour secourir la noyée.

« Monstre, dit l'inspecteur à Rouskine, comment avez-vous pu...

— Je ne sais pas, répondit-il de cette voix faible qui avait apitoyé l'institutrice ; je suis bien content qu'elle vive, oh oui ! bien content ! Dieu soit béni ! »

Dès que la vie se fut manifestée, on emporta Tatiana chez elle. L'inspecteur demanda ses chevaux et partit sur-le-champ emmenant Louk Loukitch toujours garrotté, et qui semblait indifférent à tout. De temps en temps il disait à voix basse : « Dieu soit béni ! »

En Russie, la procédure est courte pour les affaires de ce genre, et le jour du jugement ne se fit pas attendre. Une foule considérable remplissait la petite salle du tribunal lorsque le coupable fut introduit, et un frémissement parcourut l'assemblée. C'était Louk Loukitch, ce vieillard aux cheveux et à la barbe blancs, à l'air hagard ?

Il n'essaya point de se défendre. Interrogé sur le mobile de son crime, il ne nia même pas la préméditation.

« J'étais affolé, dit-il ; je n'avais qu'une pensée : être veuf pour pouvoir épouser Sophie Ivanovna. Elle m'avait dit qu'elle ne voulait pas de moi parce que j'étais marié, ... et voilà ! »

Il retomba dans sa torpeur.

« Introduisez la victime, dit le président. »

Un grand mouvement se fit dans l'auditoire. Que dirait la malheureuse ? témoignerait-elle contre son meurtrier ?

Tatiana entra, appuyée sur sa fille Macha. Elle aussi n'avait plus que des cheveux blancs. Pâle, se soutenant à peine, elle semblait sortir du sépulchre. Louk Loukitch, les mains jointes, la regardait d'un air d'extase ; elle attachait sur lui un long regard plein de tendre pitié, et ses yeux éclatèrent en eau.

« Racontez l'attentat, lui dit le président.

— Je n'ai rien à raconter, répondit-elle d'une voix pathétique qui remua

les juges jusqu'au fond de l'âme. Je ne me souviens de rien, si ce n'est que j'ai juré à mon mari de l'aimer et de le servir jusqu'au tombeau. Il a toujours été bon pour moi et pour ses enfants...

— Il vous a frappée, cependant, insista le magistrat.

— Si c'est arrivé, c'est qu'il avait perdu la raison, je ne puis en rien dire. »

On n'en put tirer autre chose, et on la fit sortir. La cour, après délibération, rendit un verdict de culpabilité; Louk Loukitch fut condamné à la perte de tous ses droits civils et politiques et à la déportation simple en Sibérie.

Il écouta sa sentence sans sourciller.

« Avez-vous quelque chose à dire? lui demanda le président.

— A cette heure et à tous les moments de ma vie, répondit le condamné, je remercie Dieu d'avoir permis que ma femme vécut », répondit-il sans lever les yeux.

Un murmure s'éleva dans la salle. On ramenait Tatiana.

« Madame, dit le magistrat, votre mari vient d'être condamné à la perte de tous ses droits et à la déportation en Sibérie, mais la loi, dans sa sagesse, estime que certains crimes, causés par la passion, peuvent être rachetés par la miséricorde des hommes. Pouvez-vous affirmer au tribunal que vous avez pardonné au meurtrier, et que vous n'avez à son égard ni ressentiment, ni colère?

— Moi? fit Tatiana en se soulevant sur sa chaise. Pendant quinze années mon mari a été le meilleur des époux et des pères; un vent de folie a changé sa raison, mais Dieu a permis qu'elle lui revînt, afin qu'il expiât son péché. Quand Dieu pardonne, qui pourrait se souvenir? Et moi, je l'ai toujours aimé. Rendez un père à ses enfants, monsieur le juge; vous ferez une bonne action, et je vous bénirai tous les jours de ma vie! Il ne mérite pas d'être puni. Le péché ne peut pas retomber sur lui.

— Sur qui, alors? demanda le juge, ému.

— Sur moi, répondit-elle avec une humilité profonde, sur moi qui n'ai pas su conserver sa tendresse. Pardonnez-lui, monsieur, car si je savais

qu'il est malheureux en exil, je ne pourrais pas vivre et ses enfants seraient orphelins.

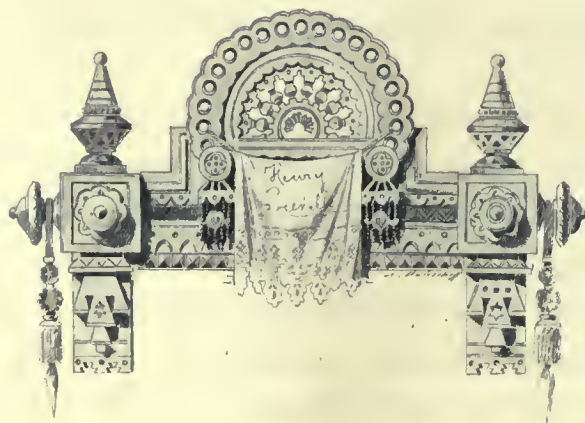
— Puisque la victime désire pardonner au meurtrier, dit le président, en vertu de sa déclaration et vu l'article 1496 du Code pénal qui s'applique au cas présent, nous déclarons la sentence de la Cour annulée et Louk Rouskine rendu à la liberté, avec la pleine possession de tous ses droits. »

Aux cris enthousiastes de l'assistance, la barrière du prétoire s'ouvrit devant Rouskine, qui, chancelant, ébloui, tomba en pleurant dans les bras de sa femme.

« Viens, dit-elle, mon pauvre homme ! Dieu t'a pardonné, puisqu'il n'a pas voulu que je meure : va, nous aurons encore d'heureux jours !... Macha, baise la main de ton père que le Seigneur nous a rendu ! »

Entre sa femme et sa fille, Louk Loukitch rentra dans sa demeure. A force d'entendre dire qu'il avait été fou, il a peut-être fini par le croire, mais il vénère Tatiana comme une sainte.

HENRY GRÉVILLE.





CHRYSANTHÈME

Musique de LÉO DELIBES.

Poésie de PAUL FUCHS.

All^{to} moderato (116 = ♩)

CHANT

All^{to} moderato Comme l'hiron-delle effleu-rant la ri-

PIANO

p

Ped. *

ve — Bien loin, pour tou-jours, il s'en est al-lé — Et seule aujour-

Ped. *

d'hui, je chan-te plain-ti-ve L'a-mour d'autre-fois si vite en-vo-

Plus lent a Tempo
- lé L'a-mour d'autre-fois si vite en-vo-lé!

Plus lent a Tempo
Ped. *

8
Près des cloche-tons que le so-leil do-

8
- re Je m'en viens rê-ver à ton doux ser-ment Mais toi!

f > p

penses-tu quelque fois en - co - re A ce blanc lo-tus — qui meurt

en t'ai - mant? — A ce blanc lo - tus — qui

meurt en t'ai - mant. *Poco rallent.* Un peu plus

lent Voici donc l'a-dieu de cel - le qui t'ai - me — O mon bien ai - mé sois heu - *lent*

Ped. *

reux sans moi ——— Et je dormi - rai, pâ - le chrysan - thè -

Ped. *

me, A - vec un sou - ri - re en rêvant de toi ——— A - vec un sou -

Plus lent
Plus lent

Ped. *

rire en rêvant de toi.

Rallent. 1^o Tempo

1^o Tempo

pp





JEAN-JACQUES HENNER ET SON OEUVRE

Quand vous entrez dans la plaine d'Alsace par la trouée de Belfort, vous traversez un pays mollement ondulé, dont tous les plis recèlent des cours d'eau. A gauche, sur des coteaux arrondis, des vignes à hauteur d'homme tordent leurs bras noueux, des bouquets de bois clairsemés, ormeaux, frênes et hêtres, s'agitent au passage de la brise. Sur les pentes, des terres grasses que recouvrent en juillet de riches moissons, que labourent profondément à l'automne des attelages de trois chevaux guidés par quelque vieux paysan coiffé d'un bonnet de coton blanc, rayé de bleu, quelque gars vigoureux en casquette et en vêtements de cotonnade à carreaux sortis des fabriques du pays. Plus bas, plus loin, sur la droite, jusqu'à la ligne sévère du Rhin, dont les eaux, tachées d'îlots verdoyants, paillettent au plus léger coup de soleil, des prairies, coupées de canaux minuscules, des vergers, des peupliers çà et là, des noyers massifs et trapus; de grands villages dont les hautes maisons à pignon, aux solives apparentes, au toit pointu que recouvrent des tuiles plates, s'échelonnent au long de belles routes plantées d'arbres d'où pendent à l'été des cerises noires. C'est le Sundgau, notre ancien département du Haut-Rhin, et c'est

dans un de ces villages, à mi-chemin de Thann et d'Altkirch, à Bernwiller, qu'est né, il y a cinquante-neuf ans, le peintre Henner.

Tous les ans, quand meurt l'été, en septembre, il quitte Paris, d'où les journées les plus chaudes ne le chassent pas, pour retourner au pays. Sur la lisière du village, à deux pas de la ferme de son frère, il s'est fait bâtir une maison spacieuse aux murs blancs, confortable et soignée, mais sans luxe, au fond d'un grand jardin qu'ombragent des arbres fruitiers. A l'heure de l'arrangement final, on l'y a vu, débordant de gaieté, jeter bas sa jaquette d'homme des villes et retrousser les manches de sa chemise pour pousser une lourde brouette, chargée de gravier qu'il répandait lui-même dans les allées fraîchement tracées de son domaine.

C'est là qu'il passe les deux mois de ses vacances, tantôt dans son atelier, dont les murs disparaissent sous des études sans nombre, toutes commencées et achevées au pays, depuis le jour où ses mains d'enfant surent crayonner un profil ou tracer un contour, jusqu'à la maturité du talent et de la vie ; tantôt dans les prés, dans les bois où il promène sa rêverie, uniquement sensible au murmure des sources, au gazouillement des fauvettes, aux multiples teintes des verdure, aux vapeurs ou à la limpidité de l'atmosphère, à l'imposante sérénité de la campagne parée de ses dernières grâces tempérées par les mélancolies automnales.

Noter ces traits de caractère, c'est dire l'homme, et l'homme et l'artiste ne font qu'un. Les quarante-quatre ans écoulés depuis qu'il a quitté le sol natal n'ont point altéré sa nature ; en dépit du temps et de l'absence, elle a gardé intacte l'empreinte dont le premier âge l'a marquée. Sur ce fils de la terre, la vie de Paris a glissé sans y mordre, sans même entamer l'épiderme ; à cinquante-neuf ans, comme à quinze, Henner est un rêveur et un simple. Cet adorateur passionné de la forme, ce peintre des chairs savoureuses est avant tout un poète rustique : ses plus délicates inspirations, il les puise dans les spectacles muets dont ses yeux à peine ouverts furent charmés ; le cadre saisissant de ses églogues, il l'emprunte aux champs paternels, et tout ce peuple de nymphes qu'il évoque sans cesse dans ses œuvres, n'est sorti ni des rives du Tibre ni des roseaux

du Sperchius ou des retraites ombreuses du Taygète, il est né de ces harmonies invisibles que le peintre entendit s'élever tout enfant des bouquets de bois, des clairières et des ruisselets de la plaine d'Alsace.

*
* *
*

Jean-Jacques Henner est né, le 5 mars 1829, d'un modeste cultivateur de Bernwiller. Ni le père, ni la mère, à ce moment, n'étaient plus de la première jeunesse, et cinq enfants se tenaient coude à coude au foyer. Nul ne maudit le tard-venu : les aînés l'accueillirent d'un sourire, les parents le gâtèrent en cachette, et quand les goûts artistiques s'éveillèrent, quand on eut surpris le gamin s'évertuant, malgré les remontrances paternelles, à couvrir d'illustrations obstinées la porte du grenier, l'idée ne vint à personne de se moquer. Le père, voyant là de sûrs indices d'une vocation sérieuse, ne fit plus un voyage à Mulhouse sans en rapporter des gravures ou de vieux tableaux égarés dans la boutique des marchands de bric-à-brac. La main enfantine de Jean-Jacques les reproduisait aussitôt avec une adresse qu'on trouva merveilleuse et qui décida les parents, pour envoyer leur fils au collège, à s'imposer un premier sacrifice.

L'enfant fit le trajet d'Altkirch tous les jours. Il eut la bonne fortune d'y trouver un premier professeur, dont les intelligentes leçons lui adoucèrent la rudesse et lui abrégèrent la longueur des débuts. Ce professeur était M. Charles Goutzwiller, qui s'est fixé depuis la guerre à Paris, où il collabore, par des dessins d'objets d'art, à nos grandes revues artistiques. Henner a conservé pour lui des sentiments de reconnaissance affectueuse qui l'honorent et qui se sont traduits, il y a quelques années, par un portrait saisissant et fouillé, où revit l'âme même du modèle.

L'élève fit des progrès surprenants ; bientôt M. Goutzwiller déclara qu'il n'avait plus rien à lui apprendre. Informés de ce résultat, les parents, les aînés plutôt — car le père venait de succomber après avoir eu soin, au lit de mort, de faire jurer à ses fils qu'ils le remplaceraient près de l'enfant et le mettraient à même d'aller jusqu'au bout de sa carrière — les aînés et la mère s'entendirent et envoyèrent le petit à Strasbourg.

Il s'était formé là, depuis 1830, un atelier de peinture : Gabriel Guérin, fils du célèbre graveur strasbourgeois, lui-même graveur et peintre, avait eu l'heureuse idée de le fonder. Son talent, très réel, y avait attiré en peu de temps, de tous les coins de la province, quantité de jeunes gens qui jouirent presque tous, par la suite, d'une réputation méritée à Paris. Théophile Schüler, Haffner, Jundt, Brion, Lix, Schützenberger en étaient : ils s'y trouvaient encore en 1845 quand le jeune Henner y parut.

Ce garçon de quinze ans, à l'air timide et sauvage, les surprit par son infatigable ardeur au travail. Installé dans un coin, il y demeurait des journées entières sans bouger, sans parler, dessinant avec rage et ne lâchant le fusain ou le crayon que pour boire les conseils distribués par le maître aux plus grands, à ceux qui faisaient déjà de la peinture. Le maître s'absentait-il, de formidables gaietés éclataient ; parfois même, quand on présumait que l'absence serait longue, on soulevait une tapisserie et, par une ouverture pratiquée dans le mur du musée, contigu à l'atelier de Guérin, on se précipitait en tumulte dans les salles pour y engager de folles parties dont le mystère rehaussait encore la saveur. Henner n'en était jamais, de ces parties. Son carton sur les genoux, il se campait devant une toile et en prenait à la hâte une esquisse. Un jour même, son ambition fut plus haute ; à force de privations, il avait économisé quelques sous sur sa modique pension ; il les dépensa en couleurs et, sans avoir jamais touché un pinceau, il entreprit de copier une figure de Heim, un grand diable d'homme nu, dont il admirait le modelé. Le peintre a soigneusement conservé cette copie : la facture en est naturellement malhabile, et pénible à force d'application, mais ce travail d'écolier, dans son anatomie laborieuse, dans la saillie, minutieusement indiquée, de tous les muscles, dans le relief exagéré des pectoraux, dénote un savoir étonnant, ce même savoir qu'on retrouve toujours à présent, mais caché, sous la grâce caressante et l'ampleur des formes aimées du maître.

Henner commençait donc à s'initier aux joies de la couleur lorsqu'un événement imprévu l'arrêta : Guérin mourut d'une chute de cheval, et l'atelier d'élèves fut fermé. Henner reprit tristement la route de Bernwiller.

T. HENNEK

187



Quelques mois il y partagea son temps entre la vie de famille et de fréquents voyages à Bâle, payés par le grand frère sur ses économies personnelles.

C'est à Bâle, dans ce musée dédié à la gloire de Holbein, que Jean-Jacques ressentit les premiers bienfaits de l'étude d'un grand maître. La sensation que lui fit éprouver la vue de ces chefs-d'œuvre, il ne devait plus la connaître qu'à Venise, en présence des colorations magiques du Titien, des rousseurs dorées du Giorgione : on conçoit qu'il l'ait éprouvée à Bâle aussi forte. Les motifs d'admirer ne manquaient pas. Holbein est là tout entier : spirituel et caricatural dans ses élégantes silhouettes de Bâloises ; inventeur tragique et génial dans les scènes de la Passion ; poète chrétien dans son Christ et dans le type tout céleste, idéalement enthousiaste, idéalement résigné de ses saints et de ses saintes ; portraitiste incomparable dans l'*Érasme*, prototype ou redite de notre *Érasme* du Louvre, et dans cette composition si touchante où il a retracé, avec le visage flétri avant l'heure de sa femme, les traits délicats de ses enfants.

Dans ces esquisses rapides, comme dans ces œuvres achevées, ce qui frappa le plus Henner fut la probité rigide du dessin, le scrupule sévère de l'artiste et son esprit de pénétrante analyse en face du modèle. Comme le maître bâlois, il se jura de s'oublier lui-même pour ne voir que l'être ou l'objet à reproduire, et se prit pour le portrait ainsi conçu, œuvre d'investigation et de patience, d'un zèle qui se traduisit aussitôt par des actes. Amis, parents et voisins, mis à contribution par le peintre, posèrent devant lui, et de ces premiers essais sortirent des études de types d'une conscience et d'un parfait de vérité qui ne les rendent pas indignes d'un Holbein. Du nombre est le *Menuisier de Bernwiller*, expression énergique et puissante non seulement d'une individualité, mais d'une race. Dans le profil tranchant de cette face maigre, dans ces pommettes saillantes, ces joues creuses couturées de larges rides, dans ce nez long et droit, légèrement infléchi par la base, dans ces yeux petits et très vifs, quoique profondément enfoncés, dans cette bouche rentrante, mince de lèvres, se lit couramment tout un poème de vie travailleuse, simple et sobre, se marque avec une netteté prodigieuse le type traditionnel des

robustes paysans du Sundgau. Le premier portrait de Henner n'est certainement pas un chef-d'œuvre : c'est déjà l'œuvre de quelqu'un.

*
* * *

Nous sommes en 1848, à Paris, en pleine révolution. Du village natal, le petit Holbein de Bernwiller vient de débarquer dans la *grand' ville*, avec soixante francs dans sa poche. Ainsi lesté, il est riche, et les grondements de la tempête le laissent calme. Il court à l'École des Beaux-Arts où, d'emblée, son premier dessin le fait admettre. En même temps, il entrait à l'atelier de Drolling : il y rencontra Jules Breton et Paul Baudry.

Les soixante francs avaient duré quarante jours ; mais les maigres envois qui suivirent disparurent avec une rapidité foudroyante. Henner s'épouvanta ; les quarante sous qu'exigeait le massier toutes les semaines lui mangeaient le meilleur de sa bourse : il quitta l'atelier et se mit à travailler pour vivre, en attendant qu'il pût vivre pour travailler. Pendant dix-huit mois, il vécut de portraits qu'on payait, suivant les dimensions, cinq, dix, ou quinze francs. Quand le portrait avait marché quelques semaines, Henner retournait à l'école ou piochait au Louvre les maîtres : il y gagna en fermeté et en savoir et décrocha haut la main sa première médaille.

Ici se place une anecdote que le peintre aime à conter. Elle lui rappelle la fin de ses misères : le département du Haut-Rhin s'intéressant enfin à son sort et lui octroyant une pension, la vie plus indépendante et plus douce, l'effort régulier et suivi et les maîtres attentifs à l'effort, l'auréole du prix de Rome entrevue dans les brumes lointaines de l'avenir.

C'était à un concours de l'école : *le père Ingres*, — et ce nom à cette époque disait tout — le père Ingres en personne corrigeait. D'élève en élève il passait, la tête raide dans son faux col empesé. Longuement il regardait le dessin, puis le modèle, les comparant l'un à l'autre avec une si scrupuleuse attention, un si visible souci de se rendre compte du changement apporté dans l'éclairage et l'aspect du modèle, dans son attitude, dans son expression dominante, par le plus léger changement de place et l'inégale distribution de la lumière, que Henner sur-le-champ,

l'imitant, crut voir et vit tout en effet d'un autre œil. Le morceau fut enlevé avec une véritable furie, et le vieux maître, connu pour la parcimonie de ses éloges, lui en adressa ses félicitations les plus chaudes.

Ce fut alors que Henner, qui n'était pas retourné chez Drolling, entra dans l'atelier de Picot, où les médaillés étaient reçus sans payer. Entre temps, il avait reparu à Bernwiller, où le rappelait la mort quasi subite de sa sœur. Quand il la revit, sans mouvement, couchée sur un banc de bois, le visage seul émergeant, pâle et mat, des plis d'un blanc cru du linceul, Jean-Jacques pleura comme un enfant. Contenant l'explosion de son chagrin, il prit sans mot dire ses pinceaux, s'installa devant le spectacle funèbre et, d'une main fiévreuse, le retraça, tel qu'il l'avait vu, sans emphase, dans sa rustique et simple ordonnance, le crucifix et le bénitier sur une chaise, un cierge allumé devant la morte, et sur elle la mère agenouillée, de grosses larmes roulant sur ses joues, abîmée dans une rêverie muette, et terrible. L'esquisse est restée inachevée, pendue dans l'atelier de Bernwiller : elle respire une émotion si poignante, une douleur si intense et si vraie que l'artiste n'a jamais voulu la retoucher. D'autres en eussent fait un tableau, assuré par avance du succès, d'une vogue à la fois méritée et populaire ; il a préféré en garder pour lui seul la forte et touchante impression : qui se sentirait le courage de le blâmer ?



C'est en 1854 que se place ce triste épisode. Il fut suivi d'un long séjour du jeune peintre, séjour de près de deux ans, dans son pays natal ; — ni les distractions, ni les travaux ne lui manquèrent. Les distractions, il se les offrait lui-même, à peu de frais. On se battait alors en Crimée : les troupes françaises et anglaises combinées, soutenues par une escadre ottomane jointe aux leurs, assiégeaient la grande citadelle du sud, Sébastopol, et des bords de la mer Noire le crépitement des balles, les déchainements de la mitraille, le grondement sonore des canons portaient, comme des tonnerres lointains, leurs échos à peine affaiblis jusqu'au fin fond de nos provinces. Dans les courtes lettres, pleines d'entrain, des petits

soldats qui se battaient là-bas pour la France, dans la lecture au jour le jour des gazettes, les têtes et les cœurs s'exaltaient, les narines s'ouvraient frémissantes à l'odeur d'une poudre invisible. Et Jean-Jacques se grisa comme les autres ; une fièvre le prit de retracer les exploits qui s'accomplissaient si loin de lui. Une grange était là, dont l'entrée, avec ses énormes battants hauts de cinq mètres, larges de trois, où se découpait une porte bâtarde, s'offrait d'elle-même, irritante, aux plus généreuses tentatives. Henner n'y put résister : la tête pleine des récits dramatiques de la veille, il en entamait un coin chaque matin, poussant sa pointe au hasard, et s'en rapportant uniquement pour lier les épisodes et former l'impression d'ensemble, aux événements du lendemain. Ici se creusaient des tranchées, là fulminait une batterie ; plus loin, des tirailleurs s'agenouillaient, plus loin encore, bouche ouverte, bras tendu, sabre au clair, un vieux général au poil blanc électrisait ses troupes et les lançait, furieuses, à la charge. Tout cela était écrit d'enthousiasme, à la diable, sans expérience, il est vrai, des armées, sans habitude des combats, mais la vie et le mouvement débordaient. En deux mois, la porte avait disparu tout entière, sauf dans ses parties hautes et basses, sous l'agile pinceau du petit peintre, et la cour ne désemplissait plus de spectateurs en sabots, attirés par ce spectacle gratuit et défilant processionnellement devant le chef-d'œuvre.

C'est un des meilleurs souvenirs de Henner ; il le conte avec une joie douce, marquant d'un trait rapide, d'un mot bref, ces silhouettes rustiques, mais avec un regret presque amer que le temps n'ait pas respecté son ouvrage. Il en a été, en effet, de sa bataille, comme des enseignes qui se balancent, peintes par Gérard ou par Horace Vernet, au devant d'auberges bien connues dans la banlieue parisienne ; *Monsieur le Vent* et *Madame la Pluie* ont donné là-dessus sans pitié, et quand on songe que trente-quatre ans aussi ont passé, on ne s'étonnera plus qu'il soit nécessaire aujourd'hui, même à l'artiste en personne, de se livrer à un travail attentif pour retrouver le détail et les acteurs écaillés de ce drame patriotique en... trois portes.

C'est égal : Henner peintre de batailles ! Qui l'eût cru ?

Ce fut précisément ce peintre-là qui mit l'autre en lumière dans le pays.

Du moment qu'il réussissait les batailles, il devait exceller dans le portrait. On lui en demanda de tous côtés : les deux ans qu'il passa en Alsace, jusqu'en 1856, il ne cessa de *pourtraire* des notabilités villageoises : ici le percepteur, là le curé, ailleurs le maire ou l'adjoint. Henner s'efforçait tous de les rendre avec une conscience indicible et une pénétrante recherche de leur personnalité. Cette série, qu'il serait aisé de retrouver, pieusement conservée dans une trentaine de familles du Sundgau, Henner la compléta par un excellent portrait de sa vieille mère, en son costume des dimanches, coiffée noire en soie, bordée d'une bande de velours noir, et, sur la robe de laine, un châle de cachemire noir.

L'exercice lui fut salutaire : il y acquit, avec l'habileté qu'on peut croire, un tour de main, une souplesse qui devaient lui être précieux à Paris. Un de ses camarades, à son retour, le mit en rapport avec un honnête industriel, ancien élève de l'École, qui fabriquait des portraits à la grosse, avec un remarquable succès. Dans l'officine du père Viennot, sise au coin du boulevard et de la rue de Richelieu, pas n'était besoin de poser : une photographie, voire un daguerréotype, on n'en demandait pas davantage. De tous les coins du monde habité, les portraits-cartes affluaient, centralisés par des centaines de courtiers. Aussitôt arrivé, le portrait prenait place derrière une vaste lentille qui lui donnait le grossissement de la nature, et le travail préparatoire commençait. Une escouade de quatre élèves des Beaux-Arts y suffisait à peine ; sous les ordres de Viennot, qui se réservait les dernières retouches, on se contentait de préparer le visage, mais on achevait le détail avec le plus grand soin. Suivant le nombre et l'importance des détails, les prix variaient pour l'élève : un habit noir, 12 francs ; une robe de bal, 12 francs ; une décoration, 5 francs ; une bague en brillants, 5 francs ; un châle de l'Inde, 5 francs ; le tout gradué savamment pour produire une moyenne, par jour, de 18 à 20 francs. Quelle fortune pour les meurt-de-faim de l'École ! La vie désormais assurée ; plus qu'assurée, pleine de charme ! Des distractions sans fin : les grands personnages de la Cour, les représentants des puissances étrangères, — car il y avait de tout cela chez Viennot — grim pant l'étroit escalier en longue file,

et posant en personne devant le patron qui se rengorge et sue à grosses gouttes en faisant mine de copier la nature, tandis qu'en réalité il se règle sur la photographie du modèle, plantée sur le côté de son chevalet.

Henner passa de bons moments chez Viennot, mais toutefois sans perdre de vue ni l'atelier, ni l'École. En 1858, sur le conseil de ses maîtres, il se décida à tenter la chance du prix de Rome et prit part au concours préparatoire : on l'admit. Sur la promesse de Viennot que sa place lui serait réservée jusqu'à la fin du concours, Henner entra en loge. Il en sortit, au bout de quarante jours, assez mécontent de son travail ; mais le pis fut qu'en arrivant chez Viennot, il trouva sa place prise. La déception fut si atroce qu'il en eut des idées de suicide. Jusqu'au prononcé du jugement, qui se fit attendre près d'un mois, il mena une vie de torture inouïe, sans un sou, cherchant partout un emploi, et repoussé partout.

Enfin, le jugement fut rendu : Henner avait décroché son grand prix. J'ai vu, à l'École des Beaux-Arts, dans le misérable local où s'empilent les compositions des prix de Rome, l'œuvre qui fut le point de départ de sa célébrité. Contrairement à l'usage, le sujet, qui se délaye parfois en une page, se résumait cette fois en une ligne : *Adam et Ève retrouvant le corps d'Abel*. La chance avait bien servi notre artiste : un corps d'adolescent à étendre dans un paysage désolé, rien ne convenait mieux à son tempérament, rien ne pouvait mieux mettre en relief, avec son sens naturel de l'effet, l'étendue de son savoir et la vigueur de sa touche. Tout cela s'y voit, en effet : dans une toile en hauteur, où le ciel, d'un noir d'encre, occupe les deux tiers de la place, Adam et Ève, terrifiés, se sont arrêtés devant le cadavre sanglant de leur enfant bien-aimé. Au pied même de l'autel où le feu du sacrifice fume encore, il est là, couché sur le dos, et tandis que la mère agenouillée joint désespérément les deux mains, le père, dans l'attitude classique adoptée pour les émotions violentes, se frappe le front de la main droite. Ni composition ni couleur n'ont rien de neuf, mais le cadavre d'Abel, par la justesse de sa pose, par le ton livide de ses chairs, par son modelé à la fois très précis et point sec, annonce une personnalité de premier ordre. L'ombre tombée du ciel n'appuie pas les contours, elle les noie, et si

les reliefs, grâce à elle, s'accroissent, si l'ossature s'exagère, si la saillie des muscles s'affirme, le tout néanmoins s'équilibre, s'harmonise et se pondère sous l'artifice heureux du pinceau.

*
* *

Henner avait été précédé, à la villa Médicis, par une double série de jeunes artistes qui n'étaient pas des moindres, et qui devinrent pour la plupart des amis, mais de ces amis peu communs dont le contact éveille les idées et fait jaillir du cerveau l'étincelle nécessaire aux grandes choses. C'avait été, en 1856, le graveur Ferdinand Gaillard, que les arts ont perdu l'an passé et dont l'originalité puissante a renouvelé le travail solennel et froid du burin ; l'architecte Guillaume ; les peintres Félix Clément, mort aussi après avoir versé dans la critique, et Jules-Élie Delaunay, dont le robuste talent s'est affirmé surtout dans le portrait ; en 1857, le sculpteur Tournois, dont le nom, en dépit de sa haute valeur, est resté presque obscur ; les peintres Sellier, enlevé jeune, Hector Leroux, dont on connaît les Vestales. Enfin le peintre Ulmann, les sculpteurs Watrinelle et Delaplanche, l'architecte Coquart, distingués en 1858, comme Henner, par l'académie des Beaux-Arts, venaient de faire avec lui le voyage de la Ville Éternelle.

A la joie première, joie intense, faite d'un ravissement inouï, d'une admiration sans bornes et d'un respect religieux pour ces maîtres qui se montraient à lui dans leur cadre et leur décor naturels, une sensation d'écrasement succéda. Pour une nature comme la sienne, un contact avec ces merveilles était bon ; prolongé trop longtemps, il nuirait. Henner eut la bonne inspiration de le comprendre ; il reconnut que son idéal à lui s'écartait des Italiens de la Renaissance autant que la campagne romaine, avec ses silhouettes magistrales, ses profils imposants, s'écartait des paysages délicats et rêveurs de sa province natale.

Dès lors, il vécut dans une demi-solitude, soit à son atelier de la villa, soit hors de Rome ; il se trouvait là plus à l'aise, et il se ressaisissait au spectacle des gens simples, des attitudes instinctives et vraies. C'est ainsi qu'en 1859 un petit bonhomme de treize ans, pêchant dans le Tibre un

goujon, lui fournit le sujet d'un tableau qui appartient à un collectionneur de Dijon, M. Joliet, *le Pêcheur et le petit Poisson*.

Rencontre du même genre l'an d'après, suivi de deux compositions analogues : un enfant de deux ans endormi sur son petit lit défait, sa jolie menotte rose crispée sur une orange ; puis le brusque réveil de l'enfant, les bras tendus vers sa mère endormie de fatigue sur une chaise.

Voilà pour le travail extérieur ; à l'Académie, les sujets sont tout autres : Sur les souvenirs de Holbein, qui dureront, toujours captivants, toujours vifs, même jusqu'à l'heure présente, des souvenirs nouveaux se sont greffés : Madeleines charméresses, plus gracieuses encore qu'éplorées, gardant au creux de leurs rochers, malgré les macérations et les jeûnes, des formes pleines et tentantes, alliant aux angoisses du repentir un désir vague et un instinctif besoin de plaire. Ces Vénitiens, ces Parmesans que le peintre ne connaît pas encore, il les pressent d'instinct, il les cherche. S'il a gardé de Holbein l'obsédante vision de Christs au sépulcre, aux anatomies vigoureuses, aux os qui pointent sous l'affaissement des chairs mortes, s'il jette sur la toile ces visions, s'il les incarne dans ce premier *Christ au tombeau* qu'on peut voir au musée de Colmar, il ne peut se défendre d'aimer la pulpe savoureuse des chairs fraîches, les tons mats et bistrés, les yeux ardents et profonds des Transtévérines entrevues dans la gaieté des beaux jours ou dans l'ombre propice, dans l'ombre lumineuse des nuits claires. De là, deux autres toiles possédées par le musée de Colmar : une *Tête d'étude* et une *Madeleine au désert*, puis une nouvelle Madeleine demeurée en possession de l'artiste, une des plus jolies choses que je connaisse de sa première manière, celle d'avant Parme et Venise, d'avant le Corrège et le Giorgione. C'est une étude de buste enfermée dans un cadre ovale. Drapée dans une étoffe aux tons mauves, ses cheveux d'un noir d'ébène, aux reflets bleus, couvrant de leurs mèches en désordre les épaules et le sein nus, elle attache le regard attristé de ses grands yeux sur une croix rustique en branches mortes. C'est la peinture la plus religieuse de Henner ; c'est aussi une peinture pleine de charme, d'une coloration harmonieuse et très vive. Près de celle-ci, la Madeleine de Colmar paraît faible ; non que l'exécution en soit



molle : le corps étendu sous une roche, le buste adossé contre une pierre, la tête, extatique, éclairée de deux beaux yeux perdus dans des rêves sans suite, les mains jointes, constituent à coup sûr un excellent morceau, mais rappellent de trop près, dans la pose, dans les accessoires surtout, dans cette draperie odieusement chiffonnée où s'enveloppent les jambes, cette autre Madeleine de Battoni, œuvre de décadence s'il en fut, Madeleine de boudoir, non d'église, et qui éloigne les gens de goût, par les mêmes raisons qu'elle attire les voyageurs de *Cook's tours*.

Et pourtant, dans cette Madeleine de Colmar, que de jolies choses déjà, très personnelles au peintre ! Quel heureux arrangement de la figure, quelle composition simple et savante à la fois ! dans la lumière, quelles caresses, et quelle morbidesse dans le pinceau ! C'est le germe du Henner actuel qui évolue lentement, par degrés, en attendant le régime tout spécial dont les excitations répétées l'amèneront, bien formé, au grand jour.

Ce régime, ainsi que je l'ai fait entrevoir, sera l'étude des coloristes vénitiens. Henner n'exécuta le voyage de Venise que vers la fin de 1861. Des premiers jours de son retour date une étude de femme nue, couchée sur le gazon, non loin d'une eau courante, à l'abri d'un épais rideau d'arbres, sur une draperie d'un bleu pâle. Elle n'a jamais quitté l'atelier, où le peintre la conserve avec des centaines d'esquisses, comme un souvenir qui lui est cher. La facture n'en est pas notablement supérieure aux morceaux des années précédentes, d'un modelé déjà si parfait ; les feuillages, toujours traités avec soin, les plans, toujours nettement indiqués, gardent, visible à l'excès, la marque d'un travail laborieux, mais les chairs y rayonnent davantage, une couleur dorée les enveloppe, une vie plus intense y éclate. Sans doute, entre le passé et le présent, il y a lutte encore dans cette toile ; les bleus de la draperie accrochent l'œil, l'ensemble a quelque chose de heurté ; mais si l'équilibre n'est pas parfait, on sent que c'est le commencement de l'équilibre.

*
* *

C'est qu'une transformation comme celle-là ne va pas seule. A l'artiste

conscientieux il ne suffit pas de changer d'idéal, comme au photographe d'objectif. Pour mettre en forme ce qui n'a existé jusqu'ici qu'en idée, pour que la faculté d'expression soit égale à la faculté d'invention, pour arriver à rendre les choses pleinement, telles qu'on les imagine, qu'on les sent, qu'on les voit de la vue intérieure, il faut des tâtonnements anxieux, des essais aussi nombreux que maladroits. Ces incertitudes, ces heures louches, Henner les connut à ce moment. Elles le dévoyèrent assez, sous l'influence de Flandrin, pour qu'il songeât un instant à se tourner du côté de la peinture religieuse.

Quelques mots sont nécessaires à ce sujet. Hippolyte Flandrin, l'idéaliste, le dessinateur impeccable, le peintre ennemi des tons vifs, dont la *Procession des saints*, un chef-d'œuvre, déroule dans la nef de Saint-Vincent-de-Paul, sur les frises, ses personnages émaciés et ses célestes figures, Flandrin n'était pas le premier venu. Dans l'atelier aux murs nus, garni pour tout mobilier de chaises de paille, qu'il occupait à Rome, il fascina Henner par ses savantes théories, soutenues d'une sincère émotion, et réussit à le lancer dans la production d'une scène religieuse, la *Mort de saint Joseph*. Assisté de Jésus et de la Vierge, le charpentier de Bethléhem agonise et son regard obscurci par la mort cherche encore à se poser sur les visages aimés qui l'entourent. Le tableau fait aujourd'hui le principal ornement de la petite église de Morvillars, près de Belfort.

Cet entraînement fut court ; Henner se retrempait trop souvent dans la réalité pour que l'idéalisme l'envahît, et la réalité, mais une réalité artiste-ment transposée, le conserva. Du saint Joseph il revint à ses chères études de nu, entre autres au *Jeune Baigneur endormi* qui est son morceau capital aux *Unterlinden* de Colmar. C'est un petit gaillard de douze ans qui s'est endormi, un jour d'été, sur la berge, au sortir des tièdes eaux de la rivière : étude de nu très serrée, amoureusement rendue. Les formes de l'adolescence masculine diffèrent si peu des formes féminines ! qui se plaît aux unes aime les autres, et réussit les unes comme les autres. Chose à remarquer dans ce tableau : le paysage, encore assez détaillé, gagne visiblement en ampleur, et détourne de moins en moins l'attention du corps

nu qui est le centre lumineux, comme il est le véritable sujet du tableau.

Henner est en 1862 ; sa quatrième année de pensionnat touche à son terme ; il voit venir avec désespoir l'heure des adieux à cette Rome qu'il aime maintenant de tout son cœur et dont il lui semble qu'il ne pourra jamais s'arracher. Dans une fièvre inaccoutumée, il précipite ses travaux, il entasse coup sur coup les portraits de l'abbé Olnagier, de madame Bouard, de son directeur de Rome, le père Schnetz, « *un grand maigre aux mains de portefaix, poilues comme un dessus de malle,* » du supérieur du séminaire français, l'évêque actuel de Strasbourg, Mgr Stumpff, morceaux tous achevés, d'une précision, d'une solidité et d'un relief vraiment exceptionnels et qu'il déclare très franchement les meilleurs qu'il ait faits.

Il est permis de ne point partager son avis : s'il n'en a pas fait de meilleurs, il en a fait depuis d'aussi beaux ; celui de madame d'Ideville, exposé en 1866 ; de madame Karakéhia, belle-mère de Nubar-Pacha, en 1876 ; de M. Picard, avoué honoraire, en 1875 ; de son frère, en 1880 ; ses portraits en pied du général Chanzy, du premier président Dupont d'Angers, de madame Julien Dollfus, de la jeune princesse de Broglie, en manteau de fourrures ; de mademoiselle Dupont, tout en noir, un parapluie à la main ; et ses portraits d'enfants, tous exquis, le petit Tournois, fils de son ami le sculpteur, exposé en 1865 ; son neveu, âgé de huit ans, un cartable sous le bras ; le petit Hennecart, le petit Hector Leroux, fils de son ancien camarade de Rome. Ces physionomies enfantines sont rendues avec une délicatesse et une grâce dont bien peu d'artistes ont le secret, sans parler des remarquables effets qu'il en tire avec le col blanc de l'écolier rabattu sur la veste noire. Parmi ses portraits de fillettes, le plus fin, avec celui de la jeune mademoiselle Hoschedé, est celui de mademoiselle Henry Fouquier, un bijou : rien de joli comme ce profil mystérieux dans sa délicieuse pureté de lignes, encadré d'une forêt de cheveux blonds qui retombent épars, en longues boucles, sur le manteau de peluche sombre.

*
* *

Henner s'est enfin décidé, vers 1864, un an presque après avoir terminé

son temps d'académie, à quitter Rome pour Paris. Quelque inquiétude qu'il ait encore de l'avenir, il ne tarde pas à se convaincre que les durs moments sont passés et que le succès vient tout seul à des artistes de sa trempe. Déjà, en 1863, au Salon, son *Jeune Baigneur endormi*, exposé avec le portrait de M. Schnetz et celui de l'architecte Joyau, lui a valu une troisième médaille; il en obtiendra deux nouvelles, en 1865, avec sa *Chaste Suzanne*; en 1866, avec sa *Jeune Fille au bord de la mer*, celle-là même que, mécontent de son œuvre en dépit de la récompense obtenue, il lacéra quand elle lui fut revenue du Salon. Manet, avec qui Henner était lié, n'en fut pas plus tôt informé qu'il s'écria : « Mais, malheureux, c'est le plus beau tableau que vous ayez fait ! »

A défaut de cette œuvre détruite, il nous reste, pour juger le travail de Henner dans la première période de sa vie libre d'artiste, les œuvres exposées depuis le début jusqu'en 1870, outre la *Chaste Suzanne*, — la *Biblis changée en source*, de 1867, et la *Femme couchée*, de 1869. La première appartient au musée de Dijon, la seconde au musée de Mulhouse. Je ne parlerai que pour mention de *la Toilette*, peinture de genre exposée au Salon de 1868, et qu'une galerie américaine a recueillie. Si le talent de l'artiste y est empreint, ni son instinct naturel ni sa recherche spéciale du beau ne s'y découvrent.

La *Suzanne*, qui fut achetée par l'État et prit place, dès 1865, au Musée du Luxembourg, est le dernier travail important exécuté en Italie par l'artiste. Le corps nu de la baigneuse, légèrement ambré, avec des colorations d'un rose pâle, se détache sur un bosquet de lauriers, dont les feuilles, aux reflets métalliques, se découpent et s'enlèvent en vigueur sur un joli ciel italien. Sortant de l'eau, elle se montre à nous de dos, et de face aux yeux avides des vieillards dont les têtes barbues et bestiales écartent indiscrètement les branchages. Près d'elle, sur la margelle de pierre du bassin, des accessoires trop poussés qui détournent à tort l'attention, et vers la droite une draperie d'un jaune assez fâcheux, qui rappelle les jaunes de Lesueur et de la vieille école française. Mais le dos, puissamment modelé, est d'un maître, le relief a été cherché et trouvé sans une ombre; si les

formes, dans la lumière éclatante qui les baigne, tournaient avec un peu plus de souplesse, nous aurions une œuvre accomplie. La facture, uniformément étudiée, paraît laborieuse, presque sèche ; le désir de bien faire et l'absence d'émotion s'y voient trop. Henner sait tout exprimer et tout dire ; il lui reste à connaître, en fait d'art, ce qui constitue le fin du fin, l'art suprême du sacrifice. En réalité, sa *Suzanne* est une œuvre forte et profondément personnelle ; on y voudrait le charme en plus.

La *Biblis* est un petit chef-d'œuvre ; elle a dû faire tourner, à Dijon, bien des têtes, et je gage qu'elle a déterminé, depuis vingt ans, bien des vocations artistiques. Elle aussi, par une coquetterie qui se pardonne, tant elle nous révèle de détails, tous gracieux, dérobe son visage à nos regards. Couchée au pied d'un taillis, elle étend, dans une riante prairie, son corps merveilleusement souple et jeune ; de dessous le bras gauche allongé, doucement infléchi, dont elle cache, d'un mouvement naturel, sa tête brune, s'échappe en un filet d'eau limpide cette source en qui les dieux l'ont changée. Du charme cette fois, et beaucoup ; un charme discret, ingénu, qui se dégage à la fois du sujet, si poétique, du paysage dont la fraîcheur vous pénètre, et des adorables lignes de ce corps jeune. Toujours, comme dans la chaste *Suzanne*, un modelé à la fois ferme et fin, aux délicatesses infinies, avec une touche plus grasse et plus large. C'est le prélude du morceau capital exposé en 1869 sous le nom de la *Femme couchée*, connu sous le titre moins vague et plus vrai de la *Femme au divan noir*.

Je ne l'ai pas vue quand elle a paru au Salon, mais je me souviens qu'en 1878, au Champ de Mars, elle écrasa toutes les études du même genre qui se produisaient autour d'elle et dont quelques-unes étaient plus des œuvres au-dessus de la moyenne. Elle était digne de l'explosion d'enthousiasme qu'elle souleva. La pose est pleine d'abandon : étendue sur le dos, mais pesant de tout son poids sur la droite, la dormeuse a replié le bras droit sous la nuque et renversé sa tête lourde ; son bras gauche repose languissant sur un vaste coussin, et sa jambe gauche, allongée sur la droite ramenée en arrière, prolonge en courbes moelleuses les ondulations savantes de son corps. On voit l'effet de cette chair blanche, à la pulpe laiteuse dans les ombres,

à l'épiderme nacré dans les clairs, sur les noirs profonds du divan. Si voulu que soit le contraste, il n'amène aucun choc ; les noirs sont si veloutés, les blancs si moelleux, si variés, soutenus d'une gamme de gris si légère que les surfaces rivales se pénètrent et se fondent en une incomparable harmonie.

C'est une grande date dans la vie du peintre que ce morceau ; il marque cette heure décisive où l'artiste, en pleine possession de son talent, mûr pour les travaux personnels, s'affranchit de l'obéissance servile aux grands maîtres et marche librement dans sa voie. Le respect inné qu'il éprouve pour la tradition dont il s'est inspiré jusqu'ici ne s'effacera pas d'un seul coup : durant les cinq années qui séparent l'*Idylle* (1872), de la *Femme couchée*, il y reviendra par instants ; il y reviendra même plus tard, en 1876, avec un second *Christ au tombeau*, avec une *Andromède*, en 1880, que les Parisiens n'ont point vue et qui est partie, aussitôt terminée, prendre place dans une galerie russe. Le sujet, dans celle-ci, n'était pas de son choix ; il l'a gêné dans l'accomplissement de son œuvre, et la chair, quoique fort belle, n'y parle pas le langage poétique dans lequel, depuis plus de dix ans, Henner a écrit toutes ses formes. Quant au Christ, c'est encore le souvenir de Holbein, de ce même Holbein qui n'a cessé de l'obséder depuis l'enfance ; après le premier Christ de Colmar, c'est, en 1872, la copie, une copie d'une surprenante beauté, visible à l'école des Beaux-Arts, du portrait de la femme de Holbein entourée de ses enfants ; — et voilà le Christ, quatre ans plus tard, qui reparait. Il est, dans sa deuxième forme, infiniment supérieur au premier ; on ne lui voit plus cette tête glabre, au type patibulaire et repoussant, qui choquait ; le visage, où frise une barbe roussâtre et pointue, a de la grandeur et de l'accent ; mais le torse et les bras d'un lutteur, les genoux fortement modelés, que me disent-ils ? rien qui émeuve. L'ensemble, en dépit de la brume mystérieuse répandue dans le caveau par le peintre, ne représente pas autre chose qu'un corps nu : rien n'y parle du divin Crucifié que je cherche et que le plus beau talent n'est pas capable de me donner, si l'étincelle de la foi ne l'anime pas.

Henner n'a pas la foi : — c'eût été un miracle qu'il l'eût. — C'est un



païen mystique, non un païen d'autrefois, mais un païen saturé de christianisme, un Virgile du Nord, épris non pas de nudités éclatantes, mais de formes légères qui glissent; le soir venu, d'arbre en arbre au creux des halliers, silhouettes mélancoliques et chastes que le grand jour et l'approche des humains mettent en fuite. Voilà le caractère du peintre : tant qu'il ne le traduira point par ses œuvres, il sera inférieur à lui-même. Il lui est possible, sans cela, d'être un grand peintre; un grand artiste, non pas!

* * *

Il a tardé à s'en rendre compte; il y arrive : l'*Idylle* du Luxembourg en fait foi. Si Théocrite est pour quelque chose dans le sujet, c'est assurément pour peu de chose; mais le sentiment est antique. Sous un ciel léger, d'un bleu fin ouaté de gris, dans une clairière qu'une source rafraîchit, — une source à la romaine, captive en un réduit de maçonnerie, — deux figures de femmes. L'une est debout et pensif; adossée aux blocs de pierre d'où l'eau filtre, elle poursuit, en regardant sa compagne, assise et jouant de la flûte double, le rêve intérieur évoqué par la rustique mélodie. La scène, toute poétique qu'elle est, n'en est pas moins écrite avec une rare précision. Le paysage, rêveur, n'est pas un paysage de rêve; les hêtres aux fûts élancés dont le feuillage amortit les clartés un peu vives du ciel, sont de beaux arbres robustes aux silhouettes énergiques, et si le détail n'est plus méticuleux comme jadis, il reste exact et très vrai. Dans la couleur, un changement très notable; aucune trace des influences vénitiennes, dominantes dans la première manière; une note argentée et très douce, avec des gris ravissants; une atmosphère vaporeuse où les figures se baignent, où s'estompent légèrement les contours. C'est un Henner nouveau, non moins maître de lui que le premier, d'une exécution non moins ferme, avec des séductions et des nuances auxquelles le premier ne songeait pas.

Les gris persistent, plus vibrants, dans le *Bon Samaritain* exposé en 1874, et que le Luxembourg possède également : acquisition excellente, au même titre que celle de l'*Idylle*, que celle aussi de la *Naiade*, exposée en 1875 et qui marquera un pas de plus dans la voie des recherches

personnelles, inaugurée depuis peu par le maître. Le *Bon Samaritain* est une étude de nu très poussée; le voyageur charitable, enveloppé d'un épais manteau gris, rejeté sur l'épaule gauche et laissant libre le bras droit, s'est agenouillé sur le corps inanimé de la victime, dont les membres à nu révèlent un être jeune. Les formes, robustes et pleines, sont supérieurement traitées et rendues; les jambes, par un heureux artifice, qui rompt l'uniformité de la ligne droite, reposent écartées sur un roc où elles se sont accrochées dans la lutte. Par un oubli volontaire, où se traduit l'admiration respectueuse de l'artiste pour les beautés de l'être humain, le corps, dans sa blancheur d'ivoire, ne porte aucune meurtrissure. Les spectacles tragiques dépouillent toujours, chez Henner, l'horreur dont notre imagination les entoure; l'émotion qu'ils inspirent est produite par l'impression de grandeur de la scène, unie au souvenir qu'elle fait revivre. Cette impression de grandeur, il la trouve et dans l'habile groupement des figures, et dans le choix d'un paysage assorti. Le paysage, ici, est superbe : un tronc d'arbre noueux, un sol bosselé de pierres énormes, un crépuscule mourant aux lueurs froides. Il n'en faut pas davantage pour rappeler le sujet emprunté à la Bible, pas davantage surtout pour nous plaire et nous faire goûter, sans mélange, le charme pénétrant des belles choses.

Dans la *Naiade*, abandonnée sur le sol, écrasant sous les molles rondeurs de son buste l'épaisse toison de ses cheveux roux, le peintre, ami plus que jamais des contrastes, a délaissé les tons gris pour amener des effets plus puissants. Le décor s'est simplifié; de plus en plus vagues dans le détail, les feuillages, à peine troués de lumière, s'enlèvent en masses plus profondes sur un ciel de plus en plus assombri, et un nouvel élément s'y introduit, qui est l'eau. Les formes sont d'un dessin plus sommaire, et si les contours, plus enveloppés désormais, indiqués, non plus par une ligne mais par une dégradation insensible, se perdent indistincts dans les ombres, le modelé y gagne en ampleur, le coloris en suavité, la chair en délicatesse et en fraîcheur.

Le *Soir* (1877), les *Naiades* (1878, à M. Sayer), l'*Églogue* (1879, à M. Duncan), reproduisent à quelques variantes près et dans des dimensions moins

restreintes, mais avec plus de liberté dans la touche, plus de variété dans les attitudes, et, dans un de ces tableaux, *les Naiïades*, un plus grand nombre de figures, le même sujet que l'*Idylle*. La flaque d'eau que nous avons vu apparaître, en 1875, dans cette coquette *Naiïade*, n'a plus quitté le centre des toiles, dont elle accentue les effets en y piquant ses bleus argentés. Dans la plupart de ces scènes, le soleil a disparu de l'horizon; ce n'est plus le calme d'un beau jour expirant, c'est la majesté sereine des beaux soirs. L'heure choisie par le peintre pour mener ces fêtes poétiques lui a permis d'accentuer le procédé qui lui a si bien réussi tout d'abord, et de simplifier toujours plus. Il a chassé de son paysage les notes vertes, et les tons roux y dominent, depuis le brun foncé des broussailles jusqu'au blond fauve des chevelures.

Quand il aura, dans cette série de créations, épuisé tous les effets de clair-obscur, il reviendra aux gaietés du ciel bleu. Dans la *Fontaine* (1880), et l'an d'après, dans la *Source*, le coloriste a de merveilleuses audaces. Là, c'est un corps de nymphe qui s'abaisse, dans la nudité la plus chaste, vers le clair miroir d'une fontaine. Couvrant pudiquement, de ses deux mains, les rondeurs naissantes de sa gorge, elle se regarde en souriant dans l'eau pure, et le ciel, d'un bleu éclatant, illumine son corps vierge. Les chairs dorées font merveille, et le Corrège, dont Henner a tant de fois rêvé, n'a rien laissé de plus beau ni de plus ferme.

Un second chef-d'œuvre, la *Source!* chef-d'œuvre enlevé comme le premier à la France par la jeune et riche Amérique, chef-d'œuvre estimé d'ailleurs à son prix et qui s'est payé 52,000 francs l'an passé à la vente de la galerie de mademoiselle Wolf. Ici, la nymphe est assise dans un paysage du matin, au bord d'une eau limpide où se répète son image. Les jambes sont croisées; les bras se ploient à la hauteur de la nuque pour tordre et séparer en deux nattes les flots soyeux de la chevelure.

Parallèlement à la série des belles nymphes, une autre série se poursuivait, celle des *Madeleines*. Nous avons vu ce qu'étaient les premières : inutile de dire que les secondes ont suivi, à l'exemple des nymphes, une marche toujours ascendante. En 1874, la première, une *Madeleine dans le*

désert, analogue à celles du début par la composition et le décor, et acquise par le musée de Toulouse. En 1878, une *Madeleine en prières*, agenouillée dans une attitude lassée, adossé aux parois d'une grotte son corps frêle. Les bleus rompus d'une draperie couvrent ses jambes qu'elle dessine ; les bras retombent sans force au long du buste nu, et la tête, d'une tristesse admirable, s'infléchit et penche sur le col. Henner a fait de ce tableau, en variant la pose, en adoucissant les tons de la draperie, plusieurs répétitions imprégnées de la même grâce.

Entre-temps, des études de tout genre : scènes familières et portraits saisis en Alsace sur le vif ; jetés en hâte sur la toile, comme le *Petit Écrivain* (1869) ; le *Petit Liseur* acharné à sa leçon ; l'*Alsace* (1872) qui fit le nom de l'artiste populaire ; les deux petites paysannes du Sundgau, l'une un fichu blanc sur la tête, un caraco gris sur le dos, l'autre en capulet rouge et en corsage bleu foncé. Des têtes d'expression très nombreuses et à peu près inconnues du public, prises pendant le repos du modèle : telle la jolie page du *Sommeil* (1880). Cette simple tête de jeune fille est d'une facture étonnante : sous l'épiderme rosé de la joue, on sent courir le sang jeune qui colore l'oreille, et, de la bouche entr'ouverte, on croit voir s'exhaler le souffle régulier de la jolie fille endormie.

A la même époque, pour se distraire sans doute des formes féminines, trop longuement et trop amoureusement caressées, Henner a peint le *Saint Jérôme* exposé en 1881. Le vieil anachorète, dépouillé du luxe inutile des vêtements, a renversé son corps maigre dans une gorge sauvage et se frappe à grands coups de pavé la poitrine. Un ciel d'orage, un ciel morne où galopent des nuages d'un gris de fer, répand ses clartés livides sur le sol. Toujours la gamme des tons roux, mais point d'eau ; toute la lumière se concentre sur l'anatomie désolée du vieillard ; — c'est le contraste qu'il fallait à cette nature âpre et rude et au ciel irrité qui l'éclaire.

Après les ombres rousses, retour aux ombres noires ; après le *Saint Jérôme*, le *Barà* (1882). On connaît l'histoire légendaire de ce garçonnet de quinze ans, tambour dans les armées de la République, pris dans les guerres de Vendée par les blancs, et préférant la mort au prix qu'on lui



demandait pour sa vie, le cri de *Vive le Roi*. Il mourut héroïque et fier en criant : *Vive la République!* Longtemps Henner avait vu là un tableau; longtemps, dans ses causeries, dans les intervalles de ses poses, il en avait esquissé des projets, qui se résumaient ainsi presque tous : l'enfant, vêtu de son costume militaire, étendu mort sur le sol; un tambour crevé auprès de lui. Mais l'amour du nu l'emporta : Henner déshabilla son bonhomme, et représenta l'enfant nu, serrant dans sa main crispée une baguette de tambour, et rien de plus. Il en fit quand même un *Bara* : il eut tort. Toutes les libertés sont accordées à l'artiste pour l'indication de son sujet et la composition de son tableau; mais en prendre aussi ouvertement à son aise est une faute à laquelle on chercherait vainement une excuse.

Et voilà, depuis le petit *Bara*, six années que le peintre s'est laissé prendre à la séduction des beaux noirs, six années qu'il en tire, dans des compositions expressives, la *Religieuse* (1886), l'*Orpheline* (1887), des effets que le grand coloriste Prudhon, la gloire de notre école française, eût enviés. S'il leur a fait quelques infidélités, elles sont rares, sauf dans une série de portraits de femmes, en buste, demi-nature, une *Créole* (1886) au Luxembourg, et, cette année, *Madame X...* Il y a fait flamber les rouges vifs et miroiter les bleus pâles; mais en réalité ce sont les noirs qui l'ont captivé plus que tout le reste, et il a été bien servi par les noirs. Il en a de transparents et de foncés, de veloutés et d'impénétrables, de violâtres et d'indécis, de satinés et de bleutés. Le *Saint Sébastien* qu'il a exposé cette année, son chef-d'œuvre, exécuté sous l'empire de cette préoccupation exclusive, atteint la perfection la plus haute.

Au pied de l'arbre où l'ont attaché les bourreaux, et d'où l'ont détaché les saintes femmes, le doux martyr agonise, et son corps, rayonnant de blancheur, s'enlève sur le noir opaque des fonds, sur le noir aux reflets d'argent des longs voiles dont les deux femmes sont drapées. Tandis que l'une d'elles, agenouillée, détache une dernière flèche des jambes inertes du saint, l'autre, inquiète, s'est retournée; elle interroge l'horizon où, sur un reste de jour qui rougeoie, s'écrasent des nuées d'un noir d'encre.

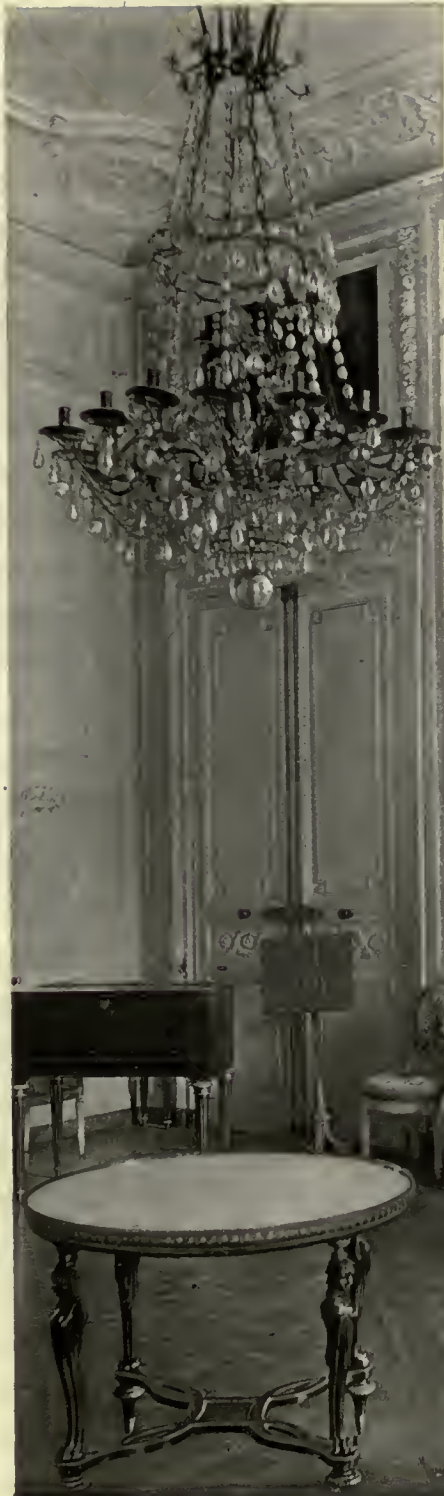
La scène est dramatique, et Delacroix, s'il l'eût peinte autrement, ne l'eût pas autrement composée; elle est parlante, elle est forte, elle est d'une grandeur imposante. Pour qu'elle eût été plus poignante, il eût fallu ensanglanter ces beaux membres, ouvrir des plaies livides sur ce marbre, salir ces divines pâleurs; Henner, avec raison, s'y est refusé. La foi eût exigé davantage; le sentiment, profond et vrai, n'y perd pas.

*
* * *

Et maintenant, quelles transformations imprévues peut subir ce noble talent? Je l'ignore. Ce que j'affirme, c'est que sa maturité sera féconde. Ce qu'il m'est permis d'ajouter, c'est qu'une grande œuvre est en germe dans la pensée, en perpétuel travail, de l'artiste, et qu'au *Saint Sébastien* un *Christ en croix* succédera. Nul doute que les noirs, une fois de plus, n'y triomphent et n'y jouent avec une grandeur sans pareille leur belle et harmonieuse symphonie.

THIÉBAULT-SISSON.





LE PETIT TRIANON

Dans les premiers jours de mai 1789, le chemin de Versailles à Trianon était plein de promeneurs inusités. On y rencontrait, à toute heure du jour, la redingote des avocats et des procureurs de bailliage, la soutane courte des curés de campagne. C'étaient messieurs des États Généraux qui venaient d'arriver dans la ville royale et qui charmaient les ennuis

du séjour officiel en parcourant les jardins de Sa Majesté. Leur première visite était toujours pour le château de Marie-Antoinette, ce fameux Trianon dont ils avaient entendu parler tant de fois et dont les feuilles publiques, les brochures, les chansons leur avaient apporté le nom au fond de leur province. Ils s'arrêtaient devant la grille qui ferme la petite cour et restaient surpris du peu d'apparence de la maison : un bâtiment carré, à cinq fenêtres de façade, à deux étages couverts d'un toit en terrasse. En vérité, pensaient-ils, pas une gentilhommière de village qui n'eût un aspect plus seigneurial. Ils entraient cependant, curieux de voir l'intérieur de l'habitation ; on leur en avait conté des merveilles et beaucoup croyaient que la Reine y avait dépensé une bonne part de la fortune de la France. Leur étonnement augmentait, quand le valet les introduisait dans les appartements : des pièces sans doute élégantes d'ameublement et de décoration, mais nulle part très riches ; le goût seul à la place du luxe attendu. Les députés n'y comprenaient rien ; ils voulaient être conduits partout, jusqu'aux moindres cabinets ; plusieurs donnaient des détails précis et demandaient à voir un salon tapissé de diamants, avec des colonnes torsées ornées de saphirs et de rubis. Leur guide ne pensait pas à répondre que ce salon, qu'ils décrivaient sur la foi des gazettes, n'avait jamais existé qu'en décor de théâtre, et que les pierres précieuses qui le constellaient étaient de simples cabochons de verroterie. Ce véridique récit n'aurait d'ailleurs convaincu personne, et les visiteurs seraient sortis, comme ils faisaient, persuadés qu'on leur cachait les principales pièces de la maison.

Telle était l'opinion publique en France au sujet du petit château de la Reine. Ces préjugés, nés de la calomnie princière, aggravés par la sottise des masses, commençaient à faire de Trianon, dans la bouche déjà grondante de la Révolution, « le repaire des débauches de l'Autrichienne ». Ce que furent ce « repaire » et ces « débauches », nous le dirons ici brièvement.

*
* * *

Le Petit Trianon a une histoire avant Marie-Antoinette : elle se rattache

à celle du Grand Trianon, déjà racontée ici. A partir de 1749, Louis XV avait annexé au parc de l'ancien domaine une « ménagerie » domestique, un potager et enfin le célèbre jardin botanique où travailla Bernard de Jussieu. On avait construit en même temps, à proximité de ces nouvelles créations, un salon de jeu et de conversation qui existe encore au milieu du « Jardin français ». Le Roi se plaisait de plus en plus dans cette partie des dépendances de Versailles qu'on commençait déjà à appeler le *Petit Trianon*, et où l'attirait, par des distractions toujours variées, l'ingénieuse activité de madame de Pompadour. La favorite lui suggéra alors l'idée d'y mettre une maison de plaisance. Gabriel donna les plans en 1762, et les derniers clous furent posés en 1768.

Ce ne fut pas la marquise qui pendit la crémaillère ; elle était morte quand le logis fut achevé, et son maître l'avait depuis longtemps oubliée pour madame du Barry. Celle-ci tient une grande place dans les souvenirs du Petit Trianon. Pendant les dernières années de son règne féminin, elle s'y va promener volontiers, elle s'y plaît, elle y soupe avec le Roi et leurs amis. Les mémoires du temps parlent de cette table mécanique, placée au rez-de-chaussée, qui s'élève toute servie dans la salle à manger du premier étage, au milieu du parquet entr'ouvert un instant et soudain refermé ; à chaque service le milieu de la table se détache, descend et remonte chargé de plats nouveaux ; quatre « servantes » à portée de la main permettent aux convives de se passer de valets et d'indiscrètes témoins. Les détails sûrs manquent sur les soupers de la du Barry ; mais la tradition, malheureusement, ne sera pas muette : quelque chose de la courtisane royale restera en ce lieu souillé, et quand Marie-Antoinette pensera l'avoir purifié par sa présence, la calomnie s'emparera des impurs souvenirs qu'il rappelle et confondra à dessein, dans l'imagination populaire, les deux femmes de Trianon.

Louis XV, tombé malade pendant un séjour à Trianon, au printemps de 1774, vint mourir à Versailles, le 10 mai, de la triste façon que l'on sait. Madame du Barry se retira à Louveciennes, et Louis XVI offrit le petit château à la jeune Reine pour être sa maison de campagne. On lui prête, à cette occasion, des mots comme celui-ci : « Madame, ces beaux lieux ont

toujours été le séjour des favorites du Roi ; ils doivent donc être le vôtre. » Ce madrigal n'est point dans le caractère de Louis XVI et ne s'accorde guère d'ailleurs avec sa répugnance bien connue pour la maîtresse de son grand-père. Quoi qu'il en soit, Marie-Antoinette accepta le présent, ajoutant en riant cette condition que le Roi ne viendrait jamais à Trianon que lorsqu'elle l'en prierait. Cette réponse, plus piquante que tendre, et que l'extrême jeunesse de l'épouse fait excuser, montre d'un trait la vie que Marie-Antoinette entendait se faire dans sa nouvelle résidence. La Cour l'avait ennuyée dauphine ; elle voulait, devenue reine, s'en affranchir le plus possible. Elle aimait l'intimité, les jeux libres, le jardinage ; à quelques pas du solennel Versailles, elle allait pouvoir satisfaire ses goûts. La simplicité des mœurs bourgeoises, qu'elle avait connue dans son enfance, à la cour de Vienne, et tant de fois regrettée depuis, elle allait la retrouver à Trianon. Elle allait enfin, comme les autres femmes de son royaume, goûter le plaisir de gouverner une maison et un jardin ; elle comptait bannir les censeurs, les médisants, les importuns, faire un choix parmi ses courtisans et ne recevoir que des amis.

Dès le 6 juin, la Reine reçoit à dîner, dans son nouveau domaine, « son auguste époux et la famille royale ». Pendant les années qui suivent, elle y va sans cesse dans l'après-dîner, y soupe même quelquefois avant de rentrer à Versailles. Elle y donne sa première fête, un souper et un spectacle dans l'Orangerie, pour célébrer la guérison de Monsieur et de M. le comte d'Artois, qui viennent d'avoir la rougeole. Elle fait établir un jeu de bague, par son architecte Micque, revêtu dès lors du titre « d'intendant et contrôleur général des bâtiments de la Reine » ; mais ledit intendant a bientôt d'autres soucis. Comment une femme se croirait-elle vraiment chez elle, si elle n'a mis sur tout ce qui l'entoure le sceau de son caprice ? La Reine veut avoir un parc entièrement neuf, dont elle se réserve de choisir le plan et qui doit être la grande occupation de sa vie. Les séries botaniques de Bernard de Jussieu, les serres remplies de plantes exotiques, les grandes plates-bandes monotones qui occupent presque tout le jardin du Petit Trianon et qui servent aux savants de lieux d'étude, tout cela fait un cadre trop sévère pour la résidence d'une jolie châtelaine. Un mot de sa bouche, et voilà les



collections « culbutées », transportées au Jardin des Plantes de Paris, le sol remanié, les arbres arrachés. Cette transformation coïncide avec celle du parc de Versailles ; on vend ensemble, sur l'ordre du Roi, « les bois de haute futaie, de ligne, de décoration et taillis en massifs de Versailles et de Trianon, » et les industriels adjudicataires doivent activer leur exploitation, de façon à vider les terrains en moins de six mois, afin qu'on puisse replanter.

Cette hâte est curieuse à noter. L'œuvre horticole de Louis XIV, conservée et agrandie par Louis XV, disparaissait dès la première année du règne de leur successeur. La société nouvelle apportait avec elle un goût nouveau. On se lassait des allées droites, interminables, qui ne conduisaient pas à l'imprévu ; on n'appréciait plus l'artifice pompeux, la majestueuse froideur de ces arbres géométriques, de ces armées d'ifs taillés qui cheminaient partout dans les parcs en longues files régulières ; on avait besoin de bocages moins apprêtés pour lire à l'aise les idylles de Gessner et les belles déclamations de Rousseau sur l'homme de la nature. La littérature de ce temps sert à expliquer les changements survenus dans l'art des jardins. Par respect peut-être pour les souvenirs du grand règne, plus sûrement encore par manque d'argent, Versailles ne fut qu'à demi transformé ; mais au Petit Trianon presque tout disparut. On conserva dans un coin quelques parterres et quinconces de l'ancien style, le reste fit place aux bosquets à l'anglaise, aux sentiers capricieux et aux pelouses naïves que demandait l'engouement du jour.

Dans le plan du nouveau parc, la partie pittoresque fut suggérée, non pas, comme on l'a dit si souvent, par le peintre Hubert Robert, mais par un jardinier amateur, le comte de Caraman. La Reine avait visité à Paris, rue Saint-Dominique, le jardin qu'il avait dessiné pour son propre hôtel ; elle en avait été charmée et lui avait demandé ses idées pour Trianon. A la réflexion, elle en rejeta beaucoup, et ne garda que celles qui devaient satisfaire un goût irréprochable : point d'ermitage, point de fausse ruine, mais seulement, pour meubler et orner les perspectives, deux monuments d'une grâce charmante, le Belvédère ou Salon du Déjeuner et le Temple de l'Amour.

Ces deux rêves de Marie-Antoinette sont encore debout : sous la coupole légère, soutenue par une colonnade corinthienne, l'Amour de Bouchardon (actuellement au Musée du Louvre) continue à tailler son arc dans la massue d'Hercule, et le Belvédère domine encore de sa fine silhouette le petit lac ménagé entre les collines. Mais pour voir dans leur grâce ancienne et mettre les personnages convenables dans ce décor de ballet, il faut recourir aux estampes du chevalier de Lespinasse ; le noble graveur a lancé sur le lac une flottille de barques, dociles au caprice de leur équipage féminin ; il a peuplé les allées d'aimables promeneuses, qui s'assoient volontiers sur l'herbe, en chapeau de paille, l'éventail causeur dans les doigts.

La création de ces jolies merveilles n'allait pas sans quelques difficultés et ne fut pas aussi rapide que l'avait pensé la Reine : les ressources du Trésor ne permettaient guère de dépenses superflues ; Turgot résista et l'architecte de Marie-Antoinette rencontra à chaque instant des obstacles financiers. Cependant peu à peu sa maîtresse l'emporta sur le ministre ; les taillis de rosiers commencèrent à sortir du sol, les allées serpentèrent autour du lac, les cascades chantèrent sur les rochers apportés de loin, et la grotte offrit au repos son entrée discrète, son lit de mousse toujours fraîche.

*
*
*

Tels sont les premiers charmes de Trianon, les premiers ouvrages qui occupent l'esprit de la Reine. Bientôt viendront le Théâtre et le Hameau ; mais elle a déjà un petit domaine bien à elle, où elle va passer ses après-midi, jouer ou se promener avec ses amis. Elle brûle d'envie alors d'y habiter quelques jours, d'y coucher tout au moins, vraie prise de possession d'un logis. Mais comment quitter la maison royale ? Sous quel prétexte échapper à l'étiquette qui veut qu'elle dorme sous le même toit que le Roi ? Le printemps de 1779 lui fournit l'occasion désirée. Peu de mois après la naissance de sa fille, Madame Royale, la jeune mère est atteinte de rougeole et les médecins demandent qu'elle s'éloigne de Versailles pour le temps de sa convalescence. Trianon est naturellement choisi pour séjour et la Reine écrit à Marie-Thérèse : « Je vais aujourd'hui m'établir à Trianon, pour changer



d'air, jusqu'à la fin de mes trois semaines, époque où je pourrai voir le Roi. Je l'ai empêché de s'enfermer avec moi ; il n'a jamais eu la rougeole et, surtout dans ce moment où il y a tant d'affaires, il aurait été fâcheux qu'il la gagnât. »

Ces bonnes raisons, données par la fille à sa mère, ne trouvent grâce qu'à demi devant le mentor autrichien, le comte Mercy. Il est inquiet de voir prendre une liberté qui peut bientôt devenir une habitude. Et d'ailleurs, que d'inconvénients ! La maison de la Reine, au complet, l'accompagne : comme tout le monde ne peut tenir dans le château, ni dans les dépendances qui s'étendent du côté du Grand Trianon, il faut loger une partie du personnel à Trianon-sous-Bois ; de là, des dépenses d'installation considérables. Mais il y a plus grave. La Reine a choisi ou s'est laissé imposer de singuliers gardes-malades. Quatre gentilshommes doivent la veiller jour et nuit, et Mercy obtient à grand'peine qu'ils sortiront de la chambre à onze heures du soir, pour retourner à Versailles. Ces messieurs, en faveur de qui on viole tous les usages de la Cour et qui laissent à peine un rôle de quelques instants à la dame d'atours et à la dame d'honneur, appartiennent à la société favorite de la Reine, à la « Société Polignac », pour parler comme le temps. C'est Coigny, le duc, l'aîné des Coigny ; c'est Guines, qui doit à l'amitié de la Reine son titre de duc, et à son talent sur la flûte, l'amitié de la Reine ; c'est le Hongrois Esterhazy, de qui elle a payé cent mille livres de dettes ; Besenval enfin, lieutenant-colonel au régiment des gardes suisses, qui n'existe à la Cour que par Choiseul et par la Reine, faux bonhomme né pour l'intrigue et qui sait pratiquer l'ingratitude. Aucun mérite profond, aucune haute qualité, sauf peut-être pour M. de Coigny, ne justifie la confiance de la Reine en ces quatre personnages. Leur dévouement indiscret est jugé sévèrement ; on murmure de cette familiarité incorrecte de la Reine avec des courtisans trop honorés ; les dames en charge protestent contre l'exclusion qui les atteint, et l'on se demande tout haut quelles seraient, au cas où le Roi tomberait malade, les quatre dames chargées de le garder.

Ce premier séjour cependant n'eut pas les suites fâcheuses que redoutait Mercy. Marie-Antoinette, qui avait voulu avant tout s'y distraire, y fit

aussi une part aux devoirs royaux. Elle y accueillit dans l'intimité les personnes les plus sérieuses, la duchesse de Cossé, la maréchale de Noailles-Mouchy, et y reçut la visite de sa jeune belle-sœur, la douce madame Élisabeth. Madame de Bombelles écrit dans une lettre, à la date du 22 avril : « Madame Élisabeth est venue nous voir aujourd'hui ; elle est revenue hier de Trianon. La Reine en est enchantée ; elle dit à tout le monde qu'il n'y a rien de si aimable, qu'elle ne la connaissait pas encore bien, mais qu'elle en avait fait son amie et que ce serait pour toute sa vie. » Nous avons d'autres détails sur la vie que menait Marie-Antoinette pendant la durée de ce « voyage » : « Sa Majesté ne se promenait qu'aux heures du jour les plus propres à faire de l'exercice, et elle était régulièrement retirée à onze heures du soir. Quoiqu'il n'y eût point d'étiquette dans la tenue de la Cour, les différents temps de la journée s'y arrangeaient dans l'ordre convenable : tous les alentours se rassemblaient à un déjeuner qui tenait lieu de dîner ; différents jeux, une conversation générale, un peu de promenade remplissaient une partie de l'après-midi et conduisaient au temps de la soirée et du souper, qui toujours avait lieu de bonne heure. »

La Reine avait d'autres distractions. Elle avait trouvé dans son plus jeune beau-frère, le comte d'Artois, un compagnon aimant le plaisir comme elle et, comme elle, s'ennuyant à la Cour. Il lui amena un jour à Trianon, la troupe de Nicolet, dite « les grands danseurs du Roi ». Les deux étoiles étaient Placide, qui jouait des pantomimes qu'il composait lui-même, et « le Petit-Diable d'Hollande », équilibriste extraordinaire, qui dansait sur la corde sans balancier ou sur des œufs sans les casser, et faisait mille autres tours prodigieux. Marie-Antoinette se montra tout à fait charmée de leurs représentations. Le comte d'Artois, très habile aux exercices du corps, fut jaloux de la gloire de ses protégés et résolut d'en mériter sa part. L'année suivante, la Cour fut fort intriguée par sa conduite : tous les matins, il allait au Petit Trianon et s'y livrait à une occupation mystérieuse pendant plusieurs heures. On finit par savoir à quel genre de travail le prince du sang occupait ses loisirs : il prenait dans le plus grand secret, dit un contemporain, « les leçons du sieur Placide et du Petit-Diable, les héros les plus renommés



actuellement comme danseurs de corde ». Puis, quand il se vit en état de briller, il développa, en petit comité, ses talents aux yeux de la Reine, et tout le monde tomba d'accord qu'il voltigeait supérieurement.

Tel était l'ami le plus fidèle que Marie-Antoinette eût trouvé dans la Maison de France. A l'active méchanceté de Mesdames Tantes, à la jalousie de Madame et de la comtesse d'Artois, à la haine à peine cachée de Monsieur, à l'hostilité déclarée du duc d'Orléans, la Reine avait à opposer la frivole amitié d'un danseur de corde de vingt ans. Goûts pareils, même jeunesse, mêmes folies. Hélas ! les conseils et les exemples du jeune écervelé qui la conduisait au bal de l'Opéra, lui firent autant de mal dans l'opinion que les pamphlets et les chansons de ses pires ennemis. Pourquoi insister ? Laissons parler le portrait — placé aujourd'hui au Musée de Versailles — que madame Lebrun a fait du comte d'Artois : ce grand garçon, l'air gamin, brillant de santé, est certainement peu capable de réflexion et de mesure ; on devine même que sa légèreté ne se corrigera pas avec l'âge, et que la Révolution ne lui aura rien appris, le jour où, attristé, vieilli, fané, le brillant cavalier de Trianon sera devenu le roi Charles X.

Les années qui suivent, Marie-Antoinette est sans cesse à Trianon : presque chaque jour, le matin ou le soir, elle va visiter les travaux du jardin. Bientôt, elle y passe des journées entières, y reçoit, offre à dîner au Roi, qui y vient à pied et sans gardes, à travers le parc. Le plus souvent elle s'y enferme avec ses amis et l'ordre est donné au concierge de fermer rigoureusement la grille aux visiteurs. La société de la Reine est la même que celle qui se réunit à Versailles, chez la duchesse Jules de Polignac. Les hommes sont le séduisant M. de Vaudreuil, l'ami de Garat et de Beaumarchais, le spirituel M. d'Adhémar, le bailli de Crussol, le prince d'Hénin, le comte d'Andlau, le comte de Polastron, le duc de Polignac, et les gardes-malades de 1779.

On ne s'ennuie pas à Trianon : il y a assez de gens d'esprit pour que le prince de Ligne aime y causer, assez de charmantes femmes pour que le chevalier de Coigny y délaisse les jolies financières de Paris. Croyons, sur ce dernier point, MM. de Goncourt, qui ont si bien vu, à

travers les documents, l'âme et le sourire des belles dames du temps passé : « Les femmes de Trianon, disent les historiens de Marie-Antoinette, étaient la jeune belle-sœur de la Reine, sa compagne habituelle, Madame Élisabeth ; puis la comtesse de Châlons, d'Andlau par son père, Polastron par sa mère, dont M. de Vaudreuil et M. de Coigny se disputaient les sourires ; puis cette aimable statue de la mélancolie, cette pâle et languissante personne, la tête penchée sur une épaule, la comtesse de Polastron. Cette femme de vingt ans qui semble le plus joli garçon du monde, cette femme bonne et simple, malgré tout l'esprit qu'elle trouve tout fait, élégante sans en faire métier, supérieure et cependant n'alarmant pas les sots, sage parce que, c'est elle-même qui l'a dit : « Ne pas l'être, c'est abdiquer ; » faisant des frais pour ceux qui la comprennent et mettant avec les autres son esprit à fonds perdu, cette femme est madame de Coigny. A côté de la duchesse Jules de Polignac, se tient sa fille, la duchesse de Guiche, belle comme sa mère, mais avec plus d'effort et moins de simplicité ; à côté de la duchesse de Guiche parle et s'agite la comtesse Diane de Polignac. »

Dans cette société de Trianon, aimable à ses élus, très fermée et un peu méchante, la Reine de France tient moins de place que madame de Montesson ou la maréchale de Luxembourg dans leur cercle de Paris. C'est une maîtresse de maison sans prétention, qui laisse volontiers ses invités se grouper autour d'une autre femme, la douce madame de Polignac par exemple, et qui se réserve seulement les soins discrets de l'hospitalité, l'initiative des amusements et des surprises. Son désir n'est point de briller, mais de plaire à des hôtes qui sont tous des amis, des amis choisis par son cœur et dont elle se croit aimée.

La vie qu'on menait dans la maison nous est décrite par une femme qui ne quittait guère Marie-Antoinette, madame Campan : « La Reine, dit-elle, séjournait quelquefois un mois de suite au Petit Trianon et y avait établi tous les usages de la vie de château ; elle entrait dans son salon, sans que le piano-forte ou les métiers de tapisserie fussent quittés par les dames, et les hommes ne suspendaient ni leur partie de billard, ni celle de trictrac...

Madame Élisabeth y accompagnait la Reine ; mais les dames d'honneur et les dames du palais n'y furent point établies ; selon les invitations faites par la Reine, on y arrivait de Versailles pour l'heure du diner. Le Roi et les Princes y venaient régulièrement souper. Une robe de percale blanche, un fichu de gaze, un chapeau de paille étaient la seule parure des Princesses. » Mercy écrit de son côté, à la date de 1780, que la Reine restait en famille toute la matinée, jusqu'au moment du dîner qui était d'ordinaire à une heure, selon l'ancien usage français. « Il n'y avait de gens de service en sous-ordre que le nombre strictement nécessaire, sans aucune des charges de la Cour. Les après-dînées prenaient une tout autre face : les princesses et princes de la Famille royale, Mesdames Tantes, les personnes les plus distinguées de leur suite, les dames du palais et quelques externes les plus favorisés se rendaient à Trianon et y passaient le reste de la journée et la soirée. Les jardins charmants de cette maison de plaisance y procuraient les promenades les plus variées, et quelques jeux de commerce y remplissaient les intervalles de l'avant et de l'après-souper. »

Au nombre des jeux qui occupaient les loisirs de l'auguste société, il faut compter le jeu de bagues que la Reine avait fait établir sur la pelouse, abrité d'un pavillon chinois, et aussi le loto que Louis XVI aimait particulièrement. Mais le divertissement favori était, pour tout le monde, la promenade. Personne ne se lassait de ce jardin si soigné, si varié, dont le prince de Ligne aimait à analyser les beautés et qui provoquait, dans l'*Almanach des Muses*, les descriptions poétiques du chevalier Bertin. Les arbres exotiques en grand nombre, les surprises ménagées à chaque tournant du chemin, frappaient aussi très vivement les étrangers et leur faisaient comprendre la prédilection de la Reine pour ce coin de terre embelli par elle. Écoutons la baronne d'Oberkirch fixer, à la fin d'une de ses journées de voyage, son impression sur Trianon au mois de mai : « Mon Dieu, la charmante promenade ! Que ces bosquets parfumés de lilas, peuplés de rossignols, étaient délicieux ! Il faisait un temps magnifique ; l'air était plein de vapeurs embaumées ; des papillons étalaient leurs ailes d'or aux rayons de ce soleil printanier. Je n'ai de ma vie passé des moments plus enchanteurs que les trois

heures employées à visiter cette retraite. La Reine y restait la plus grande partie de la belle saison, et je le conçois à merveille. » Aujourd'hui encore, malgré que le temps y ait détruit bien des massifs et modifié bien des perspectives, le parc du Petit Trianon a conservé quelque chose de sa séduction d'alors ; et le visiteur, qui croit n'y chercher que les émotions de l'histoire, ralentit involontairement son pas dans les allées solitaires et se laisse aller à l'enchantement de ses yeux.

Un des grands plaisirs de Marie-Antoinette a toujours été la promenade du soir. Mercy y voyait, paraît-il, des inconvénients, dont le principal était de prêter sujet à la médisance. Mais la Reine, avec l'insouciance de son innocence parfaite, n'écoutait point de tels avis. Elle était passionnée pour les soirées passées au dehors, sous les grands arbres, dans l'air calme et parfumé des nuits d'été. La société de Trianon partageait ce goût, et on peut citer le récit d'un divertissement qu'elle offrit à la Reine, au mois de juin 1779, une nuit où il n'y avait point de lune : « Tous les fossés qui entourent le jardin, raconte Grimm, étaient semés de fascines allumées, dont la lueur mêlée avec celle de plusieurs lampions cachés avec beaucoup d'art dans le feuillage des bosquets les plus touffus, répandait au milieu de la nuit une clarté douce, semblable au clair de lune ou au premier rayon de l'aube matinale. Ayant fait remarquer à Sa Majesté l'effet singulier de la nouvelle aurore, on lui donna le désir de descendre dans ses jardins. Là, elle fut surprise par les sons d'une musique céleste, et, en suivant les accents d'une mélodie si touchante, elle aperçut, dans une des niches du bosquet, un berger jouant de la flûte : c'était M. le duc de Guines ; plus loin deux faunes, Begozzi et Ponte, qui exécutèrent d'abord un duo de cor et de hautbois, et, réunissant ensuite leurs accords avec ceux de la flûte, formèrent un trio charmant. Des couplets chantés par d'autres divinités champêtres terminèrent ce joli impromptu ; mais ces couplets ne sont point sortis du sanctuaire pour lequel ils ont été faits. » On ne peut s'empêcher de penser que, presque dans le même lieu, au début du siècle, ces promenades et ces concerts nocturnes avaient été la grande passion de la duchesse de Bourgogne.

Parfois, à l'occasion d'une fête, Trianon s'ouvrait à de nombreux invités. C'était pour la visite de quelque grand personnage, l'Empereur Joseph II, par exemple, frère de la Reine, ou le grand-duc et la grande-duchesse de Russie, ou encore le roi de Suède, Gustave III. C'était la Reine qui recevait, et elle le faisait somptueusement. Elle conduisait ses nobles hôtes dans la salle de spectacle, récemment construite au bout du jardin français ; les meilleurs artistes de l'Opéra ou du Théâtre-Italien se faisaient entendre dans la pièce à la mode. On rentrait au château pour le souper ; les tables d'honneur, servies avec profusion, occupaient tous les salons du premier étage. On allait ensuite se promener une partie de la nuit, dans les jardins illuminés, où étaient admises toutes les personnes de la Cour qui n'avaient pas été du souper.

On a beaucoup de détails sur ces fêtes de nuit, alors assez nouvelles en France et qui furent très admirées. Celle qu'on donna en l'honneur de l'Empereur est ainsi décrite par madame Campan :

« L'art avec lequel on avait, non pas illuminé, mais éclairé le jardin anglais, produisit un effet charmant : des terrines, cachées par des planches peintes en vert, éclairaient tous les massifs d'arbustes ou de fleurs et en faisaient ressortir les diverses teintes de la manière la plus variée et la plus agréable ; quelques centaines de fagots allumés entretenaient dans le fossé, derrière le Temple de l'Amour, une grande clarté qui le rendait le point le plus brillant du jardin. » Une des plus jolies estampes du chevalier de Lespinasse représente ce coin de la fête. On y devine, à l'écart, sous les bosquets, un contraste qui devait plaire à la rêverie : la comtesse de Sabran nous dit, en effet, que l'éclairage discret des massifs donnait aux objets « des ombres si légères que l'eau, les arbres, les personnes, tout paraissait aérien ». D'autres fois, le rocher artificiel était tout entouré de transparents de couleur, représentant des amoncellements de roches, des touffes de roseaux, etc..., les arêtes du Belvédère étaient de leur côté garnies de cordons de lumière ; toute cette brillante illumination se reflétait et se multipliait dans le lac.

C'étaient les grands jours de Trianon. D'ordinaire, le petit château conservait son recueillement de solitude et son charme de séjour intime.

Tous les témoins s'accordent à dire qu'on y vivait de la vie simple des particuliers à la campagne et « qu'on s'y croyait à cent lieues de la Cour ».

*
* *
*

Après avoir rappelé au lecteur la vie de la Reine à Trianon, entrons dans la maison, visitons les salles inhabitées, d'où se sont enfuis le bruit des rires et l'écho du clavecin; faisons l'inventaire rapide de ce qu'il y demeure du passé.

Dès le seuil; on se sent transporté dans un autre temps. Tout évoque une vie et un art différents des nôtres. Dans la grande cage d'escalier déserte, aux murs nus et blancs, monte une magnifique rampe de fer forgé, où paraît parmi les ornements le chiffre doré de la Reine. Ces lettres *M. A.* ont été placées après coup, car l'ensemble du travail date de Louis XV. Mais voici un charmant spécimen des ouvrages du ciseleur sous Louis XVI; c'est la lanterne qui pend du plafond, modèle bien des fois reproduit de nos jours pour des gens de goût; derrière le verre, sous un grand anneau de bronze, où s'enroulent de légères écharpes, un groupe de petits satyres assis porte le bouquet de douze lumières. — Au premier étage s'ouvrent les appartements. Les boiseries de l'antichambre sont du style Pompadour: les panneaux qui font face aux fenêtres ont la coquille et les corbeilles de fleurs du temps d'Oppenord; mais les petits panneaux latéraux, où des guirlandes de fruits sont suspendues par des rubans, ont été traitées dans un sentiment tout autre. On voit, du premier coup d'œil, que le palais appartient à un moment de transition dans l'art décoratif, et que les deux styles s'y sont juxtaposés sans se confondre. Cette contradiction instructive et charmante, qui se retrouve à Trianon jusque dans les boîtes des serrures, se montre encore dans l'ameublement de cette première pièce. Voici en effet deux consoles ventruës, qui paraissent singulièrement contournées, à côté d'une grande horloge droite et sobre, signée sur le balancier: *Robin, horloger du Roi, 1787*. Cette horloge indique les secondes, les minutes, les heures, les jours et les mois; la fleur de lis d'or brille entre les chiffres du cadran; une couronne de fleurs en cuivre ciselé, traversée d'une branche de chêne et d'une branche de



laurier, est le seul ornement saillant. Les trois dessus de porte de l'anti-chambre ont été peints sous le règne précédent ; ils portent la signature de Natoire, et Télémaque, dans l'île de Calypso, rappelle un peu, dans son costume héroïque et galant, les traits de Louis le Bien-Aimé.

La salle à manger n'est point, comme on le croit d'ordinaire, du temps de Marie-Antoinette. Elle appartient à l'ancienne décoration du palais, et Gabriel en a donné les dessins pour madame du Barry. Mais l'illusion s'explique, et la seconde manière de l'architecte de Louis XV peut amener de telles méprises. Les boiseries sont d'ailleurs fort belles et merveilleusement conçues pour le lieu. D'une double guirlande se détache, en haut de chaque panneau, une écharpe tendue soutenant le classique trophée de l'Amour : deux carquois en croix sous une couronne de roses. Peut-on dire plus clairement que nous sommes chez une reine de la beauté ? Le bas du panneau nous apprend, aussitôt après, la destination spéciale de la pièce : dans une coupe de dessert s'étage une pyramide de poires, pommes, grenades, raisins, ananas, groseilles, le tout entouré de rameaux d'oranger chargés de fruits et de fleurs. Des fruits encore sur la frise de la cheminée, que supportent deux têtes de boucs : les nèfles, les noisettes, les cerises, les branches de citron se mêlent aux grenades entr'ouvertes. L'ensemble est un peu lourd et n'a pas la souplesse des morceaux analogues de la Renaissance ; mais le caractère de chaque fruit est bien marqué, et le marbre bleu-turquin s'anime de la vie de la nature. La décoration végétale se montre encore au-dessus des portes : des pampres sont suspendus sous un masque de bacchante et deux chimères, dans le tympan, posent la patte sur une coupe garnie. Des guirlandes de fruits ciselées réunissent les bras des appliques de bronze, au pied desquelles sourit une tête de satyre. Au plafond, le lustre descend d'un ornement où le symbole s'affirme une fois de plus ; autour d'un groupe de cornes d'abondance, s'entre-croisent des rameaux de vigne et des branches d'olivier : l'huile et le vin.

Le salon voisin était, sous Louis XV, la petite salle à manger ; sous Louis XVI, on en avait fait une salle de billard. La décoration a ici moins d'unité que dans la pièce précédente, et les corbeilles de fleurs et de fruits sont accompagnées d'attributs variés des champs et du théâtre, pipeaux,

houlettes, masques divers, etc. Des tableaux, qui paraissent avoir été faits pour la place qu'ils occupent, rappellent ceux de l'antichambre; c'est encore de la mythologie classique, enjolivée et affadie par le pinceau d'un Lépicié et d'un Natoire. On a réuni ici quelques meubles choisis, du temps de Marie-Antoinette. Un guéridon, de forme svelte et singulière, occupe le centre du salon; il est orné de tresses de fleurs en cuivre ciselé et doré; les quatre pieds, d'une obliquité curieuse et terminés en pattes de chien, ont, du haut en bas, des dessins en grisaille sur fond blanc protégés par un verre. Ces ornements, qui rappellent ceux des fresques de Pompéi, marquent, dans le goût artistique, une époque et une mode; on pourrait presque jurer qu'ils sont du peintre dont nous lisons la signature sur l'armoire voisine : *J. de Gault, 1787.*

Cette armoire a toute une histoire. Elle a été faite pour mettre les bijoux de Marie-Antoinette et a figuré dans les petits appartements de Versailles. Sous la Restauration, madame Campan, l'ancienne femme de chambre de la Reine, la revit chez la duchesse d'Angoulême, aux Tuileries; c'est de là qu'elle est venue au Petit Trianon. N'approchons pas de trop près et ne cherchons pas à voir le côté tourné vers le mur; une large entaille nous rappellerait qu'elle a reçu, en 1830, les coups de crosse de l'émeute.

Essayons toutefois de décrire ce meuble, l'un des plus beaux qui aient été exécutés sous Louis XVI. Un large coffre oblong est supporté par huit faisceaux de flèches de bronze doré formant colonne et dont le chapiteau a pour volutes quatre têtes d'aigles. Les trois panneaux d'acajou massif qui occupent la façade du coffre sont encadrés par quatre grandes cariatides de bronze, représentant les quatre saisons. Le panneau central est un grand médaillon de bronze doré, en haut relief, où le Génie de la France couronne les Arts. Le meuble est surmonté d'un groupe dont il est assez difficile de reconnaître la signification, et où l'on peut voir Minerve entre la Simplicité et la Parure. Ces symboles s'accordent parfaitement avec la destination d'une armoire à bijoux. Quant aux petits ornements, ils sont répandus sur les trois faces visibles du coffre avec une profusion extrême; le biscuit, la nacre, le marbre viennent rompre partout la monotonie du bronze; vingt médaillons d'ivoire, de toutes formes, offrent de petites

peintures très fines, en grisaille : scènes d'amour, sujets antiques et champêtres, épisodes mythologiques et symboliques ; le fond de chaque morceau est peint en noir ou en rouge, et le dessin est ménagé dans le blanc de l'ivoire. Le principal sujet, celui qui porte la signature du peintre, représente la France appelant par sa renommée tous les arts et toutes les sciences à embellir son séjour : une femme est assise, en costume royal, au seuil d'un temple devant lequel des Amours amoncellent des couronnes ; la Renommée tient le bout d'une guirlande de fleurs, dont elle enlace, l'une après l'autre, toutes les Muses, les attirant, en gracieux cortège, aux pieds de cette femme qui est une Reine !

Nous voici maintenant dans le grand salon. La corniche porte en médaillons d'angle, des scènes enfantines. Sculptées dans le bois des panneaux, les fleurs des champs les plus modestes s'enroulent en guirlande ; on y voit monter aussi, par contraste, des tiges de lis entourées de laurier, et c'est encore la fleur royale qu'on retrouve, en branches à moitié épanouies, sur la frise de la cheminée. Toutes les boiseries, aujourd'hui blanches, étaient autrefois d'un vert d'eau très pâle ; les ornements s'y détachaient en blanc rehaussé d'or ; il ne faut point l'oublier, si l'on veut se figurer l'aspect du salon au temps de la Reine. Le meuble actuel n'est pas celui qui le garnissait alors, et qui était en soie cramoisie galonnée d'or. La Révolution a saccagé ici bien des choses, et d'ailleurs, au risque de détruire les illusions de beaucoup de visiteurs, on doit leur rappeler que le Petit Trianon a été habité depuis Marie-Antoinette : d'autres femmes y ont vécu, d'abord la belle princesse sculptée par Canova, Pauline Borghèse, puis, plus tard, la vertueuse et malheureuse duchesse d'Orléans ; le palais et son ameublement ont été bien des fois modifiés depuis l'époque dont nous cherchons les traces. Quoi qu'il en soit, il y aurait aujourd'hui peu d'objets à faire disparaître pour que le salon de Trianon se présentât aux yeux avec une vraisemblance historique suffisante. Le meuble, sans être bien gracieux, a une certaine unité, et les personnages des fêtes élégantes de Pater que nous apercevons au-dessus des portes, se trouvaient déjà au même endroit sous Louis XVI ; ils ont vu Marie-Antoinette s'asseoir à son clavecin, et voici le pupitre doré où l'on posait la musique de Gluck et de Grétry ; plus

d'une fois M. de Polastron y a pris place avec son violon, ou M. de Guines avec sa flûte, dans ces concerts d'amateur qu'aimait la Reine et dont le souvenir nous est resté.

Les pièces suivantes, le boudoir, la chambre à coucher et le cabinet de toilette, sont entresolées ; le plafond s'abaisse brusquement ; on sent qu'on entre dans le coin le plus familier de la maison. Sous Louis XV, la chambre était le cabinet du Roi, et le petit boudoir qui la précède renfermait un escalier. Cet escalier desservait l'entresol où se trouvait la bibliothèque. Marie-Antoinette, qui ne lisait pas, avait fait disparaître cette communication, et la pièce qui l'avait remplacée avait pris le nom de « cabinet des glaces mouvantes » ; elle contenait un mécanisme ingénieux au moyen duquel des glaces s'élevaient du plancher à volonté, pour fermer les fenêtres. On détruisit l'appareil et on en vendit les débris pendant la Révolution ; mais l'élégante cheminée de marbre blanc a été conservée, ainsi que les panneaux de bois, sculptés sur l'ordre de la Reine ; ce sont, avec ceux des « cabinets » de Versailles, les plus achevés qui nous restent de son règne. On sait leur prix : ils ont coûté quinze cents livres. Les plus étroits de ces panneaux sont encadrés de branches de rosier fleuries ; les autres ont une ornementation variée : l'écu fleurdelisé s'y montre, soutenu par des rubans ; des cassolettes y font serpenter leur fumée légère ; des colombes volent parmi des couronnes, au-dessus des flèches et des carquois ; partout, une lyre couronne ce gracieux ensemble ; çà et là, apparaît le chiffre de la Reine, entre deux torches amoureuses, au milieu des roses. Les fleurs entrent, on le voit, pour une grande part dans la décoration du Petit Trianon, toute inspirée par les jardins qui l'entourent. Les roses surtout ont séduit le sculpteur, et au sortir de ce boudoir, qu'on pourrait appeler le cabinet des roses, nous allons les retrouver dans la chambre voisine, mêlées aux jasmins et aux narcisses.

En entrant dans la chambre de la Reine, sanctuaire fermé, retraite intime, où le Roi n'a jamais dormi, gardons-nous de croire, comme nous l'aimerions, que tout a été respecté dans l'ancien état. Contentons-nous de constater que plusieurs meubles sont d'origine royale : d'abord, cette table



en marqueterie au chiffre enlacé de Louis XVI et de Marie-Antoinette; puis cette commode, au bronze ciselé en lierre et en pampres, peut-être de la main de Gouthière; enfin, ces chaises volantes, qui font partie de l'ameublement du grand salon et qui portent au dossier les lettres *M. A.* entre deux flèches enrubannées. Il faut y joindre sans doute une jolie table à ouvrage, avec marbre blanc, dans l'embrasure de l'une des fenêtres. Le portrait du Dauphin au pastel, par madame Lebrun, qui paraît ici à sa vraie place, n'a jamais été peint pour Trianon. Le lit est de style Louis XVI; c'est tout ce qu'on en peut dire; seules, les fleurs rapportées sur la courtepointe ont été brodées pour un des lits de la Reine, car, en deux endroits, on y voit son chiffre et celui du Roi. Quant à la tenture de la pièce, le comte d'Hézecques nous apprend, comme témoin oculaire, qu'elle était jadis en mousseline avec broderies aux couleurs vives.

Si le gros mobilier nous offre plus d'une déception, nous trouvons en revanche sur la cheminée plusieurs beaux objets qui paraissent de provenance authentique. Marie-Antoinette aimait les bibelots, les menus ouvrages d'art. Il y a déjà dans le salon deux vases de forme bizarre, en bois pétrifié, dit-on; la monture de bronze, d'une originalité charmante, où figure surtout la feuille du houblon, est signée *Jos. Wurth fec. Viennæ 1780*. Peut-être cette œuvre d'un artiste viennois figurait-elle dans la chambre à coucher, où la Reine avait réuni de nombreux souvenirs de son pays. On y voit encore une pendule qui rappelle évidemment les armes d'Autriche : deux aigles supportent le cadran entouré d'un treillage, au milieu d'un buisson de rosier; au-dessous de ces oiseaux héraldiques, le sol montre, en médaillon, les champêtres attributs des bergers de Florian. La glace est accostée d'appliques exquises : aux flancs d'une amphore d'émail bleu rient des masques de satyres; ils soutiennent les guirlandes de fleurs qui portent les lumières; au bas est posée une branche de vigne, dans un entrelacement de laurier. A côté de la pendule, sont deux vases renfermant des plants d'œillets; le bronze n'a jamais été ciselé avec plus de grâce, avec un sens plus délicat de la nature. Malheureusement plusieurs fleurs ont disparu : des visiteurs malhonnêtes, et qui ne méritent que le mépris public, pour

se procurer un ridicule « souvenir », n'ont pas craint de les arracher!

Il faudrait maintenant conduire le lecteur au second étage du Petit Trianon. Deux escaliers y mènent : l'un continue derrière une porte l'escalier du grand vestibule, l'autre est ménagé à la suite d'une salle de bains non visitée qui communique avec la chambre de Marie-Antoinette. C'est cette partie du palais que la Reine donnait en logement à ses amis, quand elle les recevait chez elle. En 1780, par exemple, nous trouvons ce second étage occupé par madame de Polignac, sa fille, la duchesse de Guiche, et sa cousine, la comtesse de Châlons. Madame Élisabeth et les enfants royaux y ont habité aussi. Les chambres sont petites et en très grand nombre. « Bien que le château ne soit pas grand, écrivait la baronne d'Oberkirch, il est admirablement disposé et peut contenir beaucoup de monde. » Avec nos habitudes de confortable moderne, nous ne partagerions pas l'admiration de l'aimable visiteuse. Ce ne sont que couloirs entrecroisés, antichambres obscures, cabinets noirs, un labyrinthe de cloisons où il n'est pas facile de se conduire. Les étrangers n'y sont jamais admis. Il n'y a aucun mobilier, à part quelques guéridons et quelques fauteuils de l'Empire oubliés par hasard. Les pas résonnent tristement dans le silence. On est arrêté une seule fois par de beaux dessus de porte de bois sculpté en très bas relief : chapeau de berger, houlette à rubans, cornemuse, cage d'oiseau. Ça et là, un marbre de cheminée assez élégant, un bronze de serrure rappellent à l'esprit les merveilles du premier étage. Partout ailleurs, on se croirait dans un appartement bourgeois, quitté depuis longtemps, et d'où s'exhale l'odeur humide des logis abandonnés.

*
* *

En sortant du château du côté du Jardin français, on aperçoit, dissimulé à demi par les massifs de la petite montagne, une construction sans caractère, assez élevée, qui fait songer d'abord à un bâtiment de ferme. La porte seule offre quelque décoration ; dans un fronton sculpté, un enfant tenant une lyre, s'envole au milieu des emblèmes classiques de la Comédie et de la Tragédie. Cette figure représente le génie d'Apollon, et nous sommes au Théâtre.

Dès l'année 1776, Marie-Antoinette fait venir les meilleurs acteurs de Paris au Petit Trianon; on joue devant elle dans l'Orangerie, mais elle trouve l'installation très incommode; elle veut bientôt posséder une véritable salle, avec une scène, complètement machinée et prête à recevoir de grands décors. Du désir à la réalisation, il ne s'écoule guère qu'une année: la Reine choisit elle-même le plan, décide la décoration, traite avec les fournisseurs. Ce théâtre, qui est bien son œuvre, est en même temps sa folie. Il devient une source sérieuse de dépenses superflues, la seule peut-être, il faut le dire, qui mérite d'être reprochée à Marie-Antoinette. Les troupes entières de comédie, d'opéra et de ballet, qui viennent de Paris, à ses frais, sont nourries au château et reçoivent chaque fois d'abondantes gratifications. Rien n'est épargné pour les accessoires et les décors, qui sont confiés aux meilleurs peintres. Mais la malignité des nouvellistes s'empare de chacune de ces fêtes, dénature les détails qui en sont connus, fait un crime à la Reine des moindres plaisirs qu'elle se donne. On a vu, par exemple, la place que tient dans les préoccupations publiques la « décoration de diamants », simplement peinte par Mazières et embellie de verroterie. Tout ce qui touche au Trianon de Marie-Antoinette et à son théâtre servira à la calomnie. En vérité, ses fautes et ses courtes joies seront chèrement expiées.

Le théâtre est achevé en 1779 et les comédiens du Roi l'inaugurent. MM. de Goncourt décrivent, dans l'ancien état, cette salle de Trianon qu'ils nomment « le temple du lieu ». Elle « est blanc et or; le velours bleu recouvre les sièges de l'orchestre et les appuis des loges; des pilastres portent la première galerie; des mufles de lion, qui se terminent en dépouilles et en manteaux d'Hercule branchagés de chêne, soutiennent la seconde galerie; au-dessus, sur le front des loges en œil-de-bœuf, des Amours laissent pendre la guirlande qu'ils promènent. Lagrenée a fait danser les nuages et l'Olympe au plafond. De chaque côté de la scène, deux nymphes dorées s'enroulent en torchères; deux nymphes au-dessus du rideau portent l'écusson de Marie-Antoinette. » La petite salle est encore charmante, mais elle a bien souffert des hommes et du temps. Louis-Philippe

l'a fait tendre de rouge, supprimant ainsi l'aimable harmonie de l'or, du blanc et du bleu. Rien, depuis lors, n'a été entretenu. Les sculptures, toutes en pâte de carton doré, s'effritent par places, et le beau plafond de Lagrenée, usé, moisi et ployé déjà sous les plâtras qui le surchargent, paraît sur le point de s'effondrer au milieu de l'orchestre. Cette catastrophe s'annonçait même comme prochaine et, si l'on n'avait avisé à temps, la fin du siècle aurait vu à Trianon une ruine de plus.

Le théâtre de Marie-Antoinette a pourtant, outre sa valeur d'œuvre d'art, un intérêt historique qui devrait en assurer la conservation. C'est ici que la dernière reine de France a paru comme actrice, et a dirigé ces représentations d'amateurs qui furent sa grande passion et celle de tout son entourage. L'éducation que Marie-Thérèse lui avait fait donner avait développé en elle le goût du théâtre. Elle avait eu les meilleurs maîtres pour la musique, le chant, la danse. Elle avait débuté à dix ans dans les divertissements scéniques. A Schœnbrunn, en janvier 1765, à l'occasion du mariage de Joseph II, elle avait dansé avec ses frères un ballet mythologique. Le souvenir en parut si précieux à l'Impératrice qu'elle fit représenter la principale scène en un tableau dont les *Lettres et les Arts* ont donné une intéressante reproduction. La petite princesse, en corsage ouvert, en robe à larges paniers, les bras tendus, danse en face de l'archiduc Ferdinand ; l'archiduc Maximilien, en Amour, apparaît derrière eux pour les surprendre. Plus tard, la Reine demanda à sa mère ce tableau, qui lui rappelait un des jours les plus marquants de son enfance, et on le retrouve aujourd'hui dans la salle à manger du Petit Trianon, en pendant à une scène d'un opéra de Gluck.

Étant Dauphine de France, Marie-Antoinette avait joué la comédie à Versailles, mais dans le plus grand secret, avec les comtesses de Provence et d'Artois, ses belles-sœurs et alors ses amies ; le Dauphin assistait à ces amusements, qui avaient lieu dans un petit cabinet d'entresol, avec l'aide de M. Campan. La liberté de la vie de Trianon donna à la Reine l'idée de reprendre ces exercices sur la scène du jardin. Ce fut pendant l'été de 1780. Elle admit dans sa troupe ses amis personnels et le comte d'Artois, et

décida que les seuls spectateurs seraient le Roi, Monsieur et les Princesses. Elle ne voulut point recevoir la Cour, mais pour remplir les loges et donner aux acteurs le stimulant d'un public, elle admit quelques personnes qui ne comptaient pas, ses lectrices, ses femmes, leurs sœurs et leurs filles, et, un peu plus tard, les officiers des gardes du Corps et les écuyers du Roi et des Princes. On ne fut pas étonné de voir la Reine imiter madame de Pompadour, qui avait organisé, trente ans auparavant, dans les petits appartements de Versailles un théâtre demeuré célèbre. Tout le monde alors, en France, jouait la comédie. Toutes les grandes dames avaient à Paris ou à la campagne, une scène de société avec ses accessoires. Il y avait des fournisseurs spéciaux pour ce répertoire, qui donnait naissance à un genre dramatique nouveau, le *proverbe*; mais, d'ordinaire, on empruntait leur programme aux spectacles en vogue de la capitale, et les amateurs ne craignaient pas de se mesurer avec les acteurs de la Comédie-Française ou de l'Opéra-Comique. Le xviii^e siècle est le siècle du théâtre de salon, et le goût semblable, qui se développe de nos jours et sous nos yeux, ne fait que renouer une tradition bien française et point encore trop éloignée. Il est donc inutile de chercher des excuses pour une jeune reine, qui prenait sa part de tous les plaisirs et de toutes les modes de son temps. Son rôle d'actrice serait au besoin justifié par le consentement du Roi, qui, non content d'assister aux répétitions et aux représentations de Trianon, les encouragea souvent par ses applaudissements.

Les détails ne manquent pas sur le théâtre de la Reine. Les historiens ont retrouvé la date des spectacles, la distribution des rôles, les comptes de dépenses pour les costumes et les décors. Les mémoires contemporains en parlent souvent, et la *Correspondance littéraire* de Grimm ne dédaigne pas de consacrer plus d'un passage à la chronique dramatique de Trianon. Nous laisserons plutôt la parole aux lettres de Mercy, le témoin le plus exact et le plus sûr de la vie de Marie-Antoinette. « Depuis un mois, écrit-il en septembre 1780, toutes les occupations de la Reine et tous ses amusements sont concentrés dans le seul et unique objet de deux petits spectacles représentés sur le théâtre de Trianon. Le temps nécessaire à apprendre les

rôles, celui qui a dû être employé à de fréquentes répétitions, joint à d'autres détails accessoires, a été plus que suffisant pour remplir les journées. Le Roi, en assistant assidûment à tous ces apprêts, a donné preuve du goût qu'il prend à ce genre de dissipation. Il ne s'est plus trouvé de moments pour le jeu, non plus que pour les promenades du soir, de manière que ces avantages semblent compenser quelques inconvénients qui tiennent à la nature de l'objet dont il est question..... Je sais, par les gens de service en sous-ordre, les seuls qui aient entrée au théâtre, que les représentations y sont faites avec beaucoup d'agrément, de grâce et de gaieté, et que le Roi en marque une satisfaction qui se manifeste par des applaudissements continuels, particulièrement quand la Reine exécute des morceaux de son rôle. Ces spectacles, qui durent jusqu'à neuf heures, sont suivis d'un souper restreint à la Famille royale et aux acteurs et actrices. Au sortir de la salle, la Cour se retire et il n'y a point de veillée. » Mercy fut admis lui-même à l'une de ces représentations. Ce n'était pas seulement une faveur amicale que lui faisait la Reine ; elle désirait aussi, apparemment, lui faire constater l'absence des inconvénients que pouvait redouter sa mère pour la majesté royale. On conduisit secrètement le comte au théâtre et il prit place, sans être remarqué, dans une loge grillée. « Je vis, dit-il, représenter les deux petits opéras-comiques, *Rose et Colin* et le *Devin de village*. M. le comte d'Artois, le duc de Guiche, le comte d'Adhémar, la duchesse de Polignac et la duchesse de Guiche jouaient dans la première pièce. La Reine exécutait le rôle de Colette dans la seconde, le comte de Vaudreuil chantait le rôle du devin, et le comte d'Adhémar celui de Colin. La Reine a une voix très agréable et fort juste ; sa manière de jouer est noble et remplie de grâce ; en total, ce spectacle a été aussi bien rendu que peut l'être un spectacle de société. J'observais que le Roi s'en occupait avec une attention et un plaisir qui se manifestaient dans toute sa contenance ; pendant les entr'actes, il montait sur le théâtre et allait à la toilette de la Reine. »

Le correspondant de Marie-Thérèse n'était pas toutefois sans inquiétude pour l'avenir. La faveur qu'il avait reçue s'étendit à quelques personnes. La

Reine céda au désir d'être vue et applaudie, aux instances qui lui venaient de tous les côtés. Mais, comme les représentations royales ne furent jamais bien ouvertes, les solliciteurs qui restèrent exclus se montrèrent blessés et clabaudèrent. Déjà le petit duc de Fronsac, premier gentilhomme de la chambre, s'était trouvé offensé d'être exclu des plaisirs de la Reine, que sa charge lui donnait mission de diriger. Toute femme qui avait un tabouret à Versailles se croyait en droit d'avoir un fauteuil à la salle de Trianon ; on affectait de ne pas comprendre qu'il fût plus facile d'être « présentée » que d'entrer dans un théâtre. La médisance se donnait carrière sur les rôles de la Reine et de ses amis. On faisait courir le bruit que le Roi blâmait sa femme, qu'il sifflait « la troupe des seigneurs ». Les documents du temps sont pleins d'anecdotes inexacts à ce sujet. Cette animosité déchaînée contre ses innocents plaisirs décida Marie-Antoinette à y renoncer peu à peu. Il n'y avait eu, d'ailleurs, à part quelques représentations isolées, que trois séries de spectacles suivis, dans l'été de 1780, de 1782 et de 1783. Il n'y eut rien en 1784, et, en 1785, une représentation unique, dont nous dirons un mot plus loin, celle du *Barbier de Séville*, mit fin au théâtre de Trianon.

Il est assez curieux de comparer ce théâtre tout intime et sans prétention, avec celui de madame de Pompadour. Celle-ci n'hésitait pas à s'attaquer au grand répertoire du xvii^e siècle, à Quinault et à Molière ; elle fit même jouer, un jour, une tragédie de Voltaire. Ses collaborateurs étaient nombreux et instruits ; ils formaient deux troupes distinctes, l'une pour la comédie, l'autre pour l'opéra. Ils étaient soutenus par un orchestre, un corps de ballet, des chœurs. Rien de pareil à Trianon : la Reine et ses amis jouaient indifféremment des pièces avec ou sans musique ; le plus souvent, sur le même programme en figurait une de chaque genre. On n'abordait guère, il est vrai, que des comédies de second ordre, ou des opéras-comiques peu compliqués. Tels étaient ceux de Sedaine et de Monsigny, dont les ariettes extrêmement simples pouvaient être chantées par tout le monde, sans long travail. Ne jouant que pour leur plaisir particulier, les artistes étaient indulgents les uns pour les autres. Ils ne comptaient parmi eux qu'une voix vraiment exercée et savante, celle de M. d'Adhémar. On lui confiait toujours

les premiers rôles d'amoureux; et cependant, il n'était plus jeune et chantait en chèvrotant : « L'habit de berger », dit madame Campan, « dans le rôle de Colin du *Devin de Village*, rendait son âge fort ridicule, et la Reine se plaisait à dire qu'il était difficile que la malveillance pût trouver quelque chose à critiquer dans le choix d'un pareil amoureux. »

Malgré quelques jolis choix, on est surpris de voir la troupe royale aux prises avec un répertoire musical généralement plus que médiocre et digne de la platitude des livrets. On les excuse de n'avoir pas abordé l'œuvre de Gluck, que Marie-Antoinette aimait pourtant beaucoup; mais on est fâché de trouver un de leurs plus grands succès dans le *Sabot perdu* de Piis et Barré, et plus fâché encore de l'enthousiasme montré par la Reine pour ces deux piètres auteurs, qui passaient alors pour de grands hommes. Elle les fit venir à Trianon, paraît-il, pour jouer devant eux et consacrer leur gloire. Les comédies représentées furent généralement meilleures que les opéras-comiques : *La Gageure imprévue*, *Le Sage étourdi*, *Les Fausses infidélités* et surtout *Le Barbier de Séville*, doivent faire pardonner aux nobles artistes les niaiseries d'*Isabelle et Gertrude* et cet opéra du *Tonnelier* sifflé déjà au théâtre de la Foire avant d'échouer une fois de plus sur la scène de Trianon. La représentation du *Barbier* est surtout célèbre et vaut qu'on s'y arrête un instant.

Un doute à ce sujet reste dans l'esprit. Est-ce bien la comédie de Beaumarchais qui fut jouée par Marie-Antoinette et ses amis, le 19 août 1785? Ne serait-ce point plutôt l'opéra-comique de Paisiello, qui faisait fureur à Paris vers le même temps et au succès duquel travaillait Beaumarchais lui-même? L'année précédente, la troupe italienne était venue le chanter devant la cour à Trianon, et cette soirée avait pu donner à la Reine l'idée de le mettre en répétition pour son propre compte. Quoi qu'il en soit, la pièce interprétée par elle eut un grand succès, si l'on en croit la *Correspondance* de Grimm, qui indique la distribution des rôles. Le comte d'Artois jouait Figaro; le duc de Guiche, Bartholo; M. de Crussol, Basile; et M. de Vaudreuil, en Almaviva, donnait la réplique à une Rosine qui était la Reine. Le feuilletoniste continue ainsi : « Le petit nombre de spectateurs

admis à cette représentation y a trouvé un accord, un ensemble qu'il est bien rare de voir dans les pièces jouées par des acteurs de société : on a remarqué surtout que la Reine avait répandu dans la scène du quatrième acte une grâce et une vérité qui n'auraient pu manquer de faire applaudir avec transport l'actrice même la plus obscure. Nous tenons ces détails d'un juge sévère et délicat qu'aucune prévention de Cour n'aveugla jamais sur rien. » Voilà des flatteries trop habilement distribuées pour qu'elles soient tout à fait sincères ; mais il est difficile de n'y pas voir un réel hommage adressé aux efforts faits par nos amateurs pour se perfectionner dans leur art.

Cette représentation est curieuse encore par un détail. L'auteur, fort discuté alors et dont la vie n'était point inattaquable, n'en fut pas moins admis à la soirée. La vanité de Beaumarchais dut être singulièrement flattée de voir son œuvre interprétée par une reine, et son esprit dut prendre un plaisir raffiné à entendre ses tirades les plus hardies dans la bouche d'un prince du sang. Il fut surpris aussi, sans doute, d'entendre l'auditoire de Trianon prodiguer à sa pièce les mêmes applaudissements qu'elle soulevait au parterre roturier de Paris. Singulier aveuglement, pouvait-il penser, de ces grands seigneurs et de cette reine protégeant ouvertement les écrivains les plus dangereux pour l'État, et s'amusant de la guerre terrible déclarée contre eux par les idées nouvelles !

Précisément à la même heure, éclatait l'affaire du Collier, qui devait montrer trop clairement combien avait diminué en France le respect des personnes royales. Quatre jours avant la représentation du *Barbier de Séville*, le cardinal de Rohan avait été arrêté à Versailles, et un long procès allait commencer, où l'honneur de la Reine innocente devait être livré à la discussion publique, à la haine toujours en éveil de ses ennemis. Les tristesses s'accumulaient autour d'elle. Les fêtes populaires, auxquelles elle se mêlait à Saint-Cloud, lui montraient la défiance et l'hostilité du peuple qui l'acclamait jadis. La noblesse, qui avait déserté longtemps la Cour, n'y revenait plus avec le même entrain qu'autrefois. Des libelles couraient la France, affectant de séparer de la cause du Roi celle de la Reine, et

désignant celle-ci comme l'auteur unique des maux du pays. Marie-Antoinette, accablée d'amertumes, cherchait sa consolation dans la vie de famille, dans l'affection de son mari, dans la grâce de ses enfants qui grandissaient. Elle se rattachait encore davantage à Trianon, et une nouvelle entreprise, la construction du Hameau, lui apportait quelque temps la distraction et l'oubli.

*
* *

Le Hameau de la Reine est le coin le plus visité de Trianon. Mais l'abandon l'attriste et la ruine l'a touché. Il faut se hâter de voir, tant qu'il reste encore debout, ce petit village de douze maisons, pittoresque fantaisie que l'on devrait conserver à tout prix, car ce n'est pas seulement le caprice d'une femme, mais le monument du goût d'une époque.

Le Hameau est né du même sentiment que le jardin anglais, l'amour renaissant de la nature. Ce sentiment s'est d'ailleurs compliqué en quelques années. Outre la nature matérielle, les bois, les rochers, les sources, l'âme française veut goûter encore les mœurs des habitants des champs : elle s'émeut de la vie simple et frugale des vieux serviteurs de la glèbe. Greuze et son œuvre villageoise, où l'observation directe a une certaine part, représente assez bien l'époque où l'on commence à s'intéresser au paysan. Le Hameau de Trianon, à la fois réel et idéal, semble fait pour servir de fond aux tableaux du peintre de l'*Accordée de village*. Cette création, d'ailleurs, n'est point isolée. On en trouve beaucoup d'autres, à Chantilly par exemple, où les restes s'en voient encore. Les livres s'en mêlent, et les fermes et les moulins remplacent, dans la théorie des « jardins paysagers », les ruines factices dont la mode est passée.

Peut-être le hameau du prince de Condé suggère-t-il à la Reine l'idée du sien ; mais elle le fait exécuter dans des conditions très différentes. Les maisonnettes rustiques qui s'élèvent chez les particuliers ne servent point d'habitation et ne sont qu'un décor : l'humble porte poussée, l'intérieur, richement décoré ou peint en trompe-l'œil, présente des surprises, tantôt un élégant salon, tantôt une grotte ou une tente habilement rendues. Dans les constructions de Trianon, il n'en va pas de même. Il y a bien



une maison plus belle et plus grande que les autres, celle qui sert au Roi et à la Reine, dans leurs visites, et où ils aiment à venir dîner en famille; elle est fort bien meublée, et la « maison du billard », qui est réunie à la première par une galerie extérieure, offre au désœuvrement des après-midi un jeu qui n'a rien de commun avec les travaux des champs; le boudoir, avec son toit de chaume enguirlandé de feuillage, et le belvédère, dit la *Tour de Marlborough*, sont aussi sans destination utile. Mais les autres maisons, gracieusement groupées autour d'un étang, sont disposées pour servir à l'exploitation rurale. Voici le moulin, dont la roue tourne et chante sous le courant d'une petite rivière; on y moud véritablement, car une des miniatures de Van Blarenberghe nous montre un âne y portant un sac de grain et accompagné du meunier. Voici la laiterie, toute revêtue de marbre à l'intérieur, mais qui n'en est pas moins une vraie laiterie : sur les tables s'étalent les terrines à lait, les beurriers, etc., et la Reine et ses amies s'amuse à y faire de leurs mains, sous la direction de la fermière, le beurre et le fromage. Les vaches ne sont pas loin, et nous apercevons, du côté des prairies où elles paissent, les bâtiments d'une petite ferme très complète. Au centre même du Hameau, sont la maison du jardinier, la grange, le poulailler, autant de petites constructions, entièrement utilitaires, bien qu'elles semblent, tant elles sont jolies, uniquement faites pour charmer les yeux.

Il convient ici de réduire à de justes proportions la légende du Hameau de Marie-Antoinette. On a répété tant d'erreurs à ce sujet et tant de lourdes sottises trouvent encore place dans les livres sérieux, qu'il ne faut pas perdre une occasion de rendre ses droits à la vérité.

Si nous en croyons quelques compilateurs, la Reine aurait fait bâtir à Trianon douze maisons habitables, elle y aurait placé douze familles pauvres, en se chargeant de leur nourriture et de leur entretien : elle aurait aimé à visiter ces modestes villageois, à séjourner au milieu d'eux, avec ses enfants, et elle y aurait installé un vieil ermite, dans un presbytère, afin qu'il dirigeât vers la vertu cette petite et intéressante colonie. Ce récit est faux de toutes pièces : il y avait au Hameau les trois ménages

du fermier, du garde, du jardinier, et pas un de plus; l'ermite à barbe blanche n'a point existé, et le logis, auquel on attribue encore le nom de « presbytère », n'a jamais été qu'un poulailler!

Une fable non moins ridicule consiste à nous représenter la famille royale jouant sérieusement aux bergers et aux bergères, et habitant plusieurs jours le Hameau, dans le costume des pastorales de Florian. Pour certains auteurs, le Roi était le seigneur du village, pour d'autres, le meunier. Marie-Antoinette était la fermière; le comte d'Artois remplissait les fonctions de garde-chasse, Monsieur, celles de maître d'école; le Duc de Polignac était le bailli, et le cardinal de Rohan, curé du lieu, habitait naturellement le fameux presbytère. Il suffit de rappeler que le cardinal de Rohan, toujours méprisé de la Reine, n'a jamais été admis par elle à Trianon, pour montrer l'autorité que mérite le reste de cette invraisemblable tradition. Les touristes sont bien exigeants, s'il leur faut croire à de pareilles sornettes pour que leur curiosité soit excitée. La réalité n'est-elle pas plus poétique que ce récit de mascarade? Une belle reine, fatiguée de la Cour, cherchant le repos dans la nature, partageant le goût de son temps pour la vie champêtre, se donnant parfois le plaisir de la mettre sous ses yeux, s'amusant même à s'essayer aux travaux de sa fermière: voilà un spectacle assez piquant et assez touchant tout ensemble pour émouvoir l'esprit devant le Hameau de Marie-Antoinette.

C'est ici qu'on l'évoque le mieux dans sa simplicité et dans sa grâce de femme, soit au milieu des jeux de ses enfants, comme l'a peinte Wertmüller, le front déjà assombri des soucis de l'avenir, soit au bras d'une amie, lui confiant ses peines et sollicitant sa tendresse. On la revoit « glissant » seule le long des allées, une légère badine à la main, au bord de l'étroite rivière qui serpente dans le gazon: elle va visiter son petit domaine, voir les embellissements nouveaux, ou s'informer si personne de ceux qui la servent n'a besoin de s'adresser à sa bonté. Elle porte un fichu et une coiffe de dentelles, et cette « robe à l'enfant », robe de linon, blanche et modeste, qui donne à sa beauté majestueuse un attrait de plus. Tout le monde à Trianon prend modèle sur la souveraine, à commencer par Madame Élisabeth,

à qui de telles toilettes vont si bien, elle qui a, dit madame Lebrun, « tout le charme d'une jolie bergère ». Et c'est un spectacle exquis, pendant le mois qu'on passe chaque année à Trianon, que ces princesses et ces grandes dames, qui oublient le luxe et l'orgueil de la vie officielle, dédaignent les honneurs de l'étiquette et préfèrent goûter la vie, dans cette retraite délicieuse que leur a faite l'une d'elles.

*
* *

L'après-midi du 5 octobre 1789, Marie-Antoinette est allée à Trianon à pied, suivant sa coutume, avec un valet pour l'accompagner. Elle vient de parcourir le Hameau, où les festons de vigne vierge suspendus le long des murs prennent déjà les premières teintes de l'automne; elle a arrosé ses plantes favorites, dans les vases de porcelaine blanche à son chiffre, qui garnissent les allées et l'escalier des maisonnettes; elle s'est amusée à traire une vache; elle a donné ses ordres pour l'hiver au jardinier. Elle est seule : aucune amie ne doit la rejoindre et le Roi chasse à tir à Meudon. Sa promenade achevée, elle est venue se reposer dans la grotte et s'assied sur la roche couverte de mousse. Elle songe au fils qu'elle vient de perdre, à cet aimable enfant, le Dauphin, qu'elle a si souvent conduit par la main ici même, et dont la mort laisse un premier vide cruel dans sa vie. Elle se rappelle les derniers événements publics qui l'ont si directement atteinte : les États réunis et composés contre son gré, le Tiers révolté, la Bastille détruite, la Monarchie désarmée, le Roi incertain, et ses meilleurs amis, à elle, dénoncés à l'opinion ou en fuite pour sauver leur tête; elle-même menacée par les orateurs des clubs, insultée chaque jour dans sa dignité de femme et de reine. Elle se demande le sort que réserve au fils qui lui reste, et qui doit être roi, cette révolution commencée. Ces tristes préoccupations la suivent partout, jusqu'en ce cher séjour qui n'a pourtant que des souvenirs de bonheur. Le temps de la journée est à l'unisson de sa pensée : le ciel est resté gris et couvert, et quelques gouttes de pluie commencent à tomber.

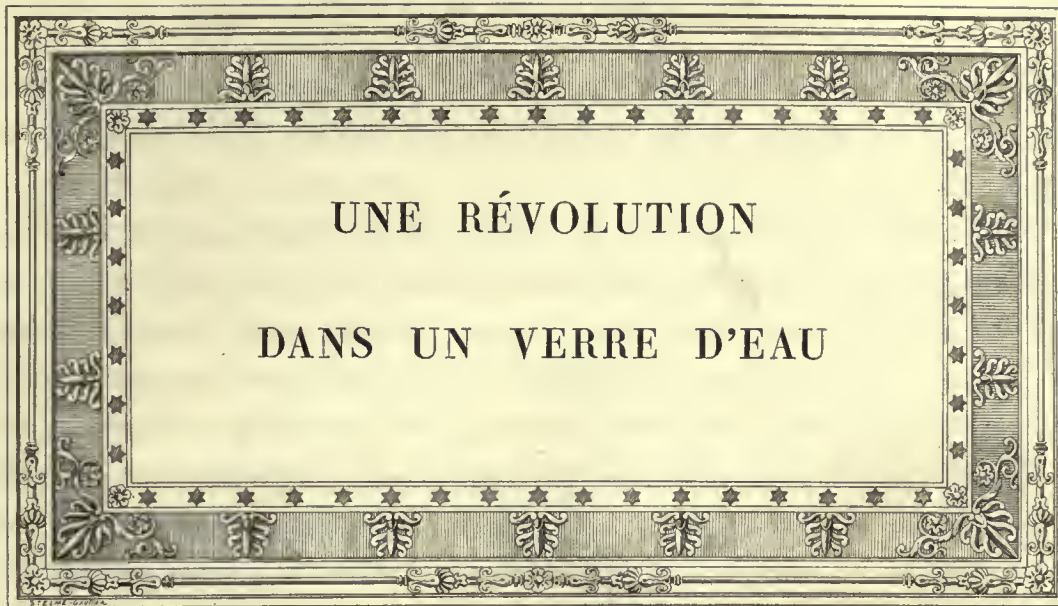
Cependant, par la crevasse du rocher qui s'ouvre vers la prairie et permet

de voir les arrivants, elle reconnaît un page de son service; il tient un pli à la main et cherche la Reine en toute hâte. Elle va au-devant de lui et prend le billet. C'est un mot de M. de Saint-Priest qui lui annonce de graves nouvelles : le peuple de Paris marche en armes sur Versailles; l'Assemblée est affolée, le Château sans ordres; le bruit court qu'on veut ramener le Roi à Paris entre deux rangées de piques; déjà les premiers bataillons de l'émeute paraissent au bout de l'avenue de Paris et, dans une heure, le flot battra la grille. La Reine part aussitôt; elle a compris qu'un moment tragique est venu et qu'elle va faire la grande épreuve de son courage. Peut-être se retourne-t-elle dans l'allée, pour voir encore, au bout des peupliers, la maison de ses jours heureux. Pense-t-elle à lui faire, d'un regard, ses derniers adieux? Pressent-elle qu'elle ne reviendra plus à Trianon?...

PIERRE DE NOLHAC.







Ma pauvre *Liberté de penser!* C'était une revue. Je l'apprends à tous mes lecteurs. Elle est tombée après une durée de trois ans, sans laisser après elle la moindre trace. Il n'y eut jamais effondrement plus complet. C'est moi qui l'avais fondée. Vous direz peut-être que je n'ai aucun intérêt à rappeler ce souvenir. Cela est d'autant plus vrai qu'en parcourant les huit gros volumes de la collection, je m'aperçois que j'ai soutenu, dans ces temps reculés, deux ou trois opinions qui n'avaient pas le sens commun. Mais j'écris ces notes pour me rappeler, et non pour me glorifier. Ce n'est ni un plaidoyer, ni une confession, ni une histoire. Je revois ma vie comme dans un rêve, et j'y prends une sorte de plaisir mélancolique. Je devrais peut-être garder ces rêveries pour moi. Ma seule excuse pour les publier, c'est qu'ayant beaucoup côtoyé les grands hommes, il m'arrive souvent d'avoir à parler d'eux. Ce sont mes mémoires que j'écris, mais c'est presque toujours M. Cousin que je raconte. Après lui, ce sera M. Thiers. Qu'est-ce que l'autobiographie d'un homme de rien? C'est une série d'indiscrétions sur les autres.

M. Cousin n'avait pas trop tort de vouloir être, comme il le disait, le maître de son régiment, puisque le moindre écart d'un d'entre nous pouvait perdre la philosophie et l'Université dont il était responsable. Il aurait dû

ruser un peu, comme la plupart des tyrans, mais il nous menait le bâton haut. Si encore nous avions enseigné la grammaire ! Mais enseigner la philosophie sur la parole d'un maître ! Nous nous sentions anéantis.

Il nous avait donné une sorte de soulagement en nous poussant à quitter la philosophie pour l'histoire. Nous nous étions tous précipités dans cette voie. Ce n'était pas tout à fait par vocation ; mais il nous laissait la bride sur le cou dans ce nouveau domaine. Il ne fallait pas broncher sur le panthéisme ; mais sur Aristote, on pouvait dire tout ce qu'on voulait. On publiait de gros volumes pour établir dans quel ordre devaient être disposés les XIV livres de la *Métaphysique*. Il y avait aussi parmi nous de grandes controverses sur l'authenticité du *Phédon*. M. Cousin prenait parti dans toutes ces querelles, et même avec acharnement ; mais il souffrait la contradiction. Il lui arrivait même de changer d'avis, et d'en convenir.

De 1840 à 1848, il devint bien difficile au régiment de se cantonner dans ces problèmes d'érudition. M. Veillot n'attaquait pas seulement les gallicans ; il faisait chaque jour une charge à fond contre les universitaires. Notez bien que c'était attaquer le même ennemi. Qu'est-ce que l'Université, telle qu'on l'a entendue en 1804 ? C'est un concordat. Le même esprit qui a présidé au concordat de 1802, a posé en 1804 les bases de l'enseignement officiel. Ce Veillot voyait clairement cela ; il était très fort, malgré sa violence. Cousin le voyait aussi, mais il en triomphait. Il aimait le Concordat tout autant que l'Université. S'il avait été journaliste, nous aurions assisté à de belles passes d'armes entre Veillot et lui. Mais nous autres, qui n'étions pas concordataires, et qui nous détachions de plus en plus de la philosophie d'État, nous aurions bien voulu laisser là Aristote et ses glossateurs, pour dire notre avis sur les droits de la raison. M. Cousin nous en empêchait. Nous passions notre vie à recevoir des coups, sans avoir la permission de les rendre.

Saisset et moi nous écrivions dans la *Revue des Deux-Mondes*. Buloz nous avait laissé toute liberté de discuter avec Veillot, et même il nous y poussait. On ne voit dans Buloz qu'un éditeur de génie ; il y avait autre chose en lui ; c'était un journaliste de premier ordre, quoiqu'il n'ait jamais

écrit un article. Mais nous avons à compter avec Cousin, qui nous redoutait un peu depuis que nous avons cette tribune, et qui ne manquait pas d'éplucher nos articles après qu'ils avaient paru. Nous lui rendions des services ; il le reconnaissait, et pourtant il était manifeste qu'il aurait voulu nous ôter de là. Il se serait accommodé de Saisset ; mais il craignait mes excentricités, ce qui peut paraître étonnant à ceux qui savent que j'ai péché toute ma vie par excès de modération.

Il se passa dans ses relations avec Buloz un incident que je veux raconter ici, parce qu'il ne fut pas sans influence sur la fondation de la *Liberté de penser*.

Cousin avait fait un article sur *Kant*, qui était un de ses chefs-d'œuvre. Il en était fier avec raison, et il en donna lecture à l'Académie des Sciences morales, en annonçant qu'il allait paraître dans deux ou trois jours. Il me remit les épreuves après la séance, pour corriger quelques points et quelques virgules, et les porter ensuite à l'imprimerie. Mais Buloz monta chez moi quelques heures plus tard et me déclara tout net que l'article ne paraîtrait pas. Vous jugez de mon étonnement. J'eus beau lui remontrer que c'était un morceau de premier ordre et bien supérieur à ses publications ordinaires : « Je n'en doute pas, me dit-il ; mais ce n'est ni pour vous ni pour Cousin que je fais ma revue ; c'est pour les gens d'une intelligence moyenne. J'ai lu cela d'un bout à l'autre, je n'y comprends pas un mot, et jamais je ne publierai un article que je ne comprendrai pas. Cousin n'a qu'à le porter au *Journal des Savants*. » Je lui représentai qu'il était amplement couvert par la signature ; mais il s'était mis dans la tête de frapper un grand coup pour se débarrasser à tout jamais de la métaphysique. Je vous laisse à penser si l'affaire fit du bruit. Cousin entra dans une colère sans pareille. Il jura ses grands dieux qu'il n'écrirait plus dans la Revue. Vous pensez bien qu'on finit par s'arranger et que la rupture ne fut pas éternelle. Elle dura assez longtemps ; et dans les premiers moments d'exaspération, Cousin nous fit l'honneur de penser que, si nous nous retirions en même temps que lui, cela ajouterait quelque chose à la punition de Buloz et à la majesté de son départ.

Nous reçûmes chacun notre petit billet, portant injonction de nous en aller immédiatement et sans esprit de retour. Je ne m'en effarouchai pas outre mesure, parce que je comptais sur un raccommodement; mais nous commençâmes à penser que notre situation à la revue était fort précaire. Et que deviendrions-nous si nous n'avions plus cette ressource de la publicité, qui nous créait une indépendance? Je me dis dès lors, et je dis à mes amis, qu'il fallait avoir une revue à soi.

Saisset ne disait pas non. La *Revue des Deux-Mondes* était une revue où la philosophie avait accès; il y avait place à côté d'elle pour une revue purement philosophique. Il se promettait d'écrire dans la nouvelle revue sans abandonner l'ancien. C'est bien ainsi que je l'entendais. Les morceaux d'éclat, qui s'adresseraient au grand public, et que Buloz pouvait comprendre, paraîtraient chez lui; les dissertations arides, les discussions d'école, et les questions universitaires seraient notre patrimoine. Je m'en ouvris à Amédée Jacques, qui en fut ravi et devint mon principal confident.

Il avait beaucoup de talent, quoiqu'il n'en eût pas, à beaucoup près, autant que Saisset. Ce que je prisais surtout, pour en faire mon associé, c'était son caractère franc, loyal, courageux. Il avait l'aspect, les manières et les goûts d'un officier; ce qui faisait un certain contraste avec sa profession. Il me racontait en riant qu'il avait pour voisin de table au café Procope, où il déjeûnait tous les matins, un grand gaillard décoré, avec des moustaches superbes, et qui avait l'air encore plus militaire que lui. Il portait des éperons; mais Jacques, qui avait un oncle colonel, était lui-même bon cavalier. Les deux voisins avaient fini par découvrir qu'ils étaient l'un et l'autre de première force aux dominos, et ils faisaient tous les jours leur partie, entourés de spectateurs attentifs. « Il me prend au moins pour un capitaine de cavalerie, disait Jacques, et il sera bien attrapé s'il apprend jamais qu'il joue depuis un an avec le professeur de philosophie du collège Bourbon. » Il arriva un jour qu'il n'était pas libre le matin, à cause de quelque concours ou d'un changement dans l'ordre des classes. « Il va falloir me déclarer, » disait Jacques; mais il n'en eut pas besoin. « Je ne viendrai pas samedi, lui dit son partenaire, parce que ma



JULES SIMON

classe a lieu le matin. » C'était Théodose Burette, professeur d'histoire au collège Stanislas, et vaudevilliste à ses heures, sous un pseudonyme.

Jacques n'était pas d'avis d'appeler Saisset. « Autant vaut, disait-il, faire tes confidences à Cousin. » Il se rappelait que quand nous avions fait, avec Charpentier, notre collection des Petits Philosophes, dans un but tout semblable à celui que nous poursuivions maintenant, Saisset était allé raconter tous nos plans à M. Cousin, qui se les était appropriés. « Il portera ta revue à M. Cousin, disait Jacques; et voilà comment elle nous rendra indépendants. Dans huit jours, nous irons prendre ses ordres dans son cabinet. » Je m'obstinaï. Je savais que Saisset nous était supérieur, et comme philosophe, et comme écrivain, et je ne voulais pas perdre cette force pour notre nouvelle revue. D'ailleurs, je ne pensais en aucune façon à combattre Cousin. Je voulais rester son élève très respectueux, son admirateur très sincère; j'étais seulement résolu à ne pas être son écho. Je trouvais humiliant de ne pas être philosophe quand on était professeur de philosophie.

Au reste, pour en finir avec le rôle de Saisset en cette occasion, je dis tout de suite que Jacques avait eu raison, et que Saisset livra nos secrets, selon sa coutume. Il y mit des procédés pour cette fois; il ne fit pas son coup en sourdine, comme pour les Petits Philosophes. Quand il vit que l'affaire allait aboutir, il m'écrivit une lettre de son plus beau style pour me dire que la revue ne pouvait prospérer que sous le patronage de Cousin, et qu'il allait tout courant lui demander en notre nom de vouloir bien nous l'accorder. Je lui répondis, sans avoir besoin de consulter Jacques, qu'il n'avait pas le droit d'adresser des requêtes au nom de la direction de la revue, par l'excellente raison qu'il n'en ferait pas partie. Nous n'en fûmes ni mieux, ni plus mal ensemble. Il clabauda un peu contre nous, ce qui nous était fort indifférent, et nous donna pour notre quatrième numéro un fort bel article « sur l'Origine et la Formation du Christianisme, à propos de deux livres de Newman ». Ce fut son unique contribution à notre œuvre, et nous ne revîmes jamais la couleur de son écriture.

Nous eûmes l'idée de le remplacer comme administrateur par M. Charles Merruau, qui avait été un instant secrétaire général du ministère de l'In-

struction publique sous le ministère de M. Cousin. M. Merruau avait sur nous l'avantage de se connaître en affaires, et en affaires de journalisme. Il accepta avec bonne grâce et nous donna les plus utiles conseils; mais précisément parce qu'il connaissait les affaires, il ne voulut pas nous suivre jusqu'au bout dans la voie où nous nous engagions avec une si étrange témérité. On jugera par un seul mot de l'absurdité de nos projets : nous parlions de publier une revue de grand format, d'impression compacte, qui, suivant notre programme, devait paraître tous les mois par livraisons de six feuilles; et nous ne possédions pas un sou vaillant pour cette grosse entreprise. Nous avons mis notre revue en actions de cinq cents francs. Nous avons souscrit chacun deux actions et encore nous nous demandions, avec anxiété, où et comment nous trouverions l'argent nécessaire pour les payer. Mon revenu annuel ne dépassait pas quatre mille francs. Jacques, qui devait être logé à la même enseigne, avait sur moi l'avantage de ne pas être marié. Quand je dis l'avantage, vous m'entendez bien; c'est de l'argent que je parle. Notre éditeur, Joubert, était hors d'état de nous faire la moindre avance. Le pauvre homme tomba en déconfiture quelques années après. Il avait, je crois, le même défaut que nous, défaut grave pour un commerçant : il croyait qu'on peut faire des affaires avec rien. Jacques dressait la liste de ceux de nos amis « qui ne pouvaient manquer de souscrire ». Celui-ci souscrirait parce qu'il était riche; celui-là, parce qu'il était pauvre. L'un serait charmé de faire de l'opposition, l'autre était un peureux qui ne voudrait pas se fâcher avec des journalistes. Je dois dire qu'il fut admirable. Je ne le supposais pas capable de tant d'énergie. Il écrivit à tous les absents; il visita plusieurs fois tous ceux qui étaient à Paris.

Le résultat de tant d'efforts fut de nous mettre à la tête de douze mille francs environ, en y comprenant nos deux mille francs, créance véreuse. Je dis douze mille francs promis, dont nous ne vîmes jamais que la moitié. La liste des souscripteurs serait assez curieuse. Il y avait quatre ou cinq de nos camarades (les moins riches, naturellement), deux ou trois inconnus, qui obtinrent quelque célébrité par la suite, un de nos maîtres, le plus

sage, le plus modéré, et aussi le plus paternel, M. Damiron, qui ne voulut pas nous abandonner dans cette extrémité. Je crois aussi, sans pouvoir l'affirmer d'une façon précise, que nous eûmes la souscription d'un autre de nos maîtres, M. Adolphe Garnier.

Jacques rentra un soir tout radieux. « Tu as la poche pleine de souscriptions, lui dis-je rien qu'en voyant sa figure. — Non, dit-il, je n'en ai qu'une; mais devine laquelle! » C'était Lamartine. Nous pensâmes notre fortune faite. Et, en réalité, cet illustre nom acheva de donner bonne figure à notre liste. Quoiqu'elle ne contint, hélas! qu'une douzaine de signatures, le nom de Lamartine en faisait un livre d'or. Celui de notre bien-aimé Damiron nous honorait infiniment. Nous avions un appui moral, à défaut d'une base financière un peu respectable. Jacques ne doutait de rien. « Que nous puissions seulement faire paraître les six premières livraisons, disait-il, et je répons de tout. » Il comptait que l'Université entière s'abonnerait.

Je ne fis rien ou presque rien pour l'aider dans ses recherches. Excepté mes camarades d'école et mes professeurs, je ne connaissais âme qui vive. Je me trouvai député deux mois après la publication du premier numéro (il y a quarante et un ans de cela; comme le temps passe!), il ne s'ensuit pas que j'eusse aucune relation dans le monde politique, si ce n'est avec M. Thiers, à qui je n'aurais jamais osé demander une souscription, et qui n'aurait pas hésité à me la refuser. Il y eut de grands débats entre Jacques et moi pour savoir si, avec nos douze mille francs (en espérance), nous pouvions lancer l'affaire. Nous pesions les noms, comme des financiers vigilants. Nous avions fait, en imagination, le bilan de chaque souscripteur. Je disais quelquefois à Jacques : « Tu le trouvais riche quand il s'agissait de souscrire, et à présent qu'il s'agit de payer, tu le trouves pauvre. » Damiron avait payé d'avance. Nous regardions la souscription de Lamartine comme de l'or en barre. « Il fera comme Damiron; il suffira de lui dire que nous sommes pressés. » Jacques se rendit chez lui à toutes les heures qu'on lui indiqua comme propices, sans pouvoir parvenir à être reçu. Il fallait en finir; il lui écrivit une belle lettre pour obtenir un rendez-vous; il l'obtint; et Lamartine lui expliqua fort nette-

ment, dans cette audience, qu'il nous avait donné son nom, que c'était un beau cadeau, et que nous étions des malappris de lui demander autre chose.

Pas d'argent, et la résolution de ne pas faire un sou de dettes ! C'est dans ces honorables conditions que parut le premier numéro de *la Liberté de penser*.

Nous n'avions pas imité les manières d'argent, qui commencent par stipuler de gros bénéfices pour les fondateurs et les administrateurs. Jacques et moi, nous avons unanimement déclaré que, travaillant pour la patrie, c'est-à-dire pour la philosophie, nous renoncions à tout bénéfice (quel héroïsme !) et à toute rémunération, soit comme directeurs, soit comme rédacteurs. Nous devions lire tous les manuscrits qu'on nous enverrait, les rejeter ou les accepter sous notre responsabilité. Je m'engageais à écrire un article pour chaque numéro, et plusieurs, s'il y avait disette de copie. Nous savions d'avance que Jacques écrirait beaucoup moins, mais il se chargeait de la correspondance. Il avait loué, au numéro 5 de la rue des Petits-Augustins, un atelier de peintre, auprès duquel il avait une soupenne, une sorte de niche à chien où il avait fourré son lit de sangle. L'atelier formait pour lui un vaste cabinet, qui devint le bureau de la revue. Il n'avait pas de domestiques, le portier de la maison faisait sa chambre, de sorte que Jacques lui-même nous servait de garçon de bureau. Il servait aussi de porteur. Nous n'avions pas plus de quarante abonnés à Paris ; en dirigeant bien ses courses, il parvenait à remettre tous les exemplaires à domicile dans le cours d'une même journée. « Nous aurons un commissionnaire quand le nombre des abonnés sera augmenté, disions-nous. — Un garçon de bureau, disais-je ! — Avec une livrée, répondait Jacques, et *la Liberté de penser* brodé en or sur sa casquette. » En attendant ces magnificences, mon camarade mettait lui-même sous bande tous les numéros. Il les portait à la poste. Il passait des journées à les relire. Il en admirait l'impression ; il palpait le papier en connaisseur. Il trouvait tous les articles admirables. On ne le voyait dans la rue, au café Procope, au collège, qu'avec un exemplaire de *la Liberté de penser* sous le bras. Il ne manquait pas de dire en entrant au vestiaire : « Qui est-ce qui n'a pas *la Liberté*

de penser ? » On lui faisait des objections, quelquefois sérieusement, le plus souvent par esprit de taquinerie. Cela n'allait jamais loin, parce que tout le monde l'aimait. Il passait d'ailleurs pour une fine lame, sans que j'aie jamais su pourquoi ; peut-être à cause de son air de capitaine de cavalerie.

Les esprits étaient partagés à notre égard. Les uns nous savaient un gré infini de notre courage ; ils nous admiraient d'être indépendants et de leur donner le moyen de l'être. Ils se voyaient enfin défendus, après avoir subi si longtemps des attaques auxquelles personne ne répondait. Jacques était le favori de ceux-là. Ils lui attribuaient toutes nos imprudences. Quand la revue faisait quelque concession à l'ennemi, c'était moi qu'on en rendait responsable. J'ai toujours eu la chance de passer pour un réactionnaire parmi les avancés, et pour un avancé parmi les réactionnaires. D'autres universitaires condamnaient énergiquement notre entreprise. Nous n'avions pas le droit de défendre l'Université. Elle ne nous en avait pas chargés. Elle ne voulait pas être défendue de cette façon-là. Elle avait ses chefs qui la défendraient au besoin. Nous n'étions que des brouillons, et nous ne pouvions que la compromettre.

Notre titre : *la Liberté de penser*, avait ravi certains de nos confrères, et exaspéré les autres. Il n'était pas, comme aujourd'hui, dans le langage courant. Il parut si extraordinaire qu'un critique très autorisé, et qui a fait depuis un beau chemin dans les lettres (il est de l'Académie), déclara que c'était un barbarisme. « La liberté de penser, dit-il, c'est comme si on parlait de la liberté de respirer. Ils veulent dire sans doute : la liberté d'exprimer sa pensée. » Comme nous avions lu Voltaire et Fénelon, ces querelles nous faisaient rire. Les mots de liberté de penser et de libres penseurs ont changé de signification depuis ces temps reculés. Un libre penseur, aujourd'hui, c'est un athée. Nous aurions dit de Descartes, en 1648, qu'il était un libre penseur, parce que nous entendions ces mots dans leur sens naturel : un libre penseur, c'est-à-dire un homme qui dispose librement de sa pensée. Nous étions pleins de foi dans la Providence, spiritualistes jusque dans les moelles. J'avais déjà rompu je ne

sais combien de lances contre les panthéistes, et Jacques n'était ni moins ardent que moi, ni moins convaincu.

Notre titre n'en était pas moins une grosse imprudence. Mais nous n'en étions pas à compter les imprudences. La première avait été de nous exposer à rester en route, après les deux ou trois premiers numéros, faute d'argent. Nous risquions aussi d'être chassés de l'Université. Jacques était professeur titulaire de philosophie au collège Bourbon; il fallait un jugement du Conseil royal pour lui faire perdre sa position. Moi qui étais suppléant de M. Cousin, je dépendais absolument de la volonté de mon titulaire ou de celle du ministre. Ils n'avaient, l'un ou l'autre, qu'à dire un mot pour me mettre sûr le pavé. Ma place, il est vrai, ne me donnait pas le moyen de vivre; mais c'était un poste d'honneur, et une promesse d'avenir. Je savais que Cousin avait pensé plus d'une fois à se séparer de moi. J'avais un ami (on devine lequel) qui brûlait de s'essayer dans l'enseignement public, et qui lui disait, qui me disait à moi-même : « à chacun son tour. » C'est peut-être la Révolution de 1848 qui nous sauva. Tant que les ministres républicains furent au pouvoir, nous n'avions plus rien à craindre. Je trouve, en y pensant à présent, que les ministres réactionnaires tardèrent beaucoup à nous frapper. Vous verrez, tout à l'heure, qu'une fois résolus, ils frappèrent à tour de bras. La première victime fut Deschanel; la seconde fut Amédée Jacques. Quant à moi, mes amis et collaborateurs avaient pris soin de me mettre à l'abri des foudres ministérielles en se chargeant eux-mêmes de mon expulsion.

Mais le plus grand malheur de la revue n'était pas de manquer d'argent, ni d'exposer ses rédacteurs à une destitution à peu près certaine. Ce qui nous manquait surtout, c'était d'être une école. Chose étrange, nous nous étions fondés surtout pour démontrer que nous n'en étions pas une.

Je comprends très bien qu'une grande revue, comme la *Revue des Deux-Mondes*, ne veuille s'inféoder à aucune école. La revue, au point de splendeur où l'avait conduite l'habile direction de Buloz, était une institution nationale. Elle avait son parti en politique, sans entrer dans les discussions de détail et dans les querelles intestines; elle n'avait, en littérature et en



ERNEST BERSOT

philosophie, que « l'air de la maison ». C'était un salon; il fallait être du monde, et un peu de son monde, pour y entrer; mais à cette condition, tout homme de talent y était bien reçu. Tout autre était la condition d'une revue philosophique, ou d'une revue historique. Du moment qu'on s'adresse à un public restreint, il faut prendre parti entre les écoles diverses. On représente une philosophie; on ne représente pas la philosophie.

Dans un article très remarquable sur l'enseignement public de la philosophie, Jacques avait écrit les paroles suivantes : « Quelle philosophie l'État enseignera-t-il dans ses écoles? Je réponds, en un mot, que l'État n'adopte pas une philosophie, plus qu'il n'adopte une religion. Il n'impose à la philosophie qu'on enseigne dans ses écoles, d'autre règle que le respect de la justice, de l'honnêteté, de la raison et du bon sens, et cette règle, il la subit lui-même avec tout le monde. Proclamer que la justice est sacrée et que la nier est un crime, aussi bien que de la violer; que le bon sens est indispensable, et que qui l'outrage est un fou indigne des fonctions publiques, est-ce instituer une philosophie de l'État? La justice implique Dieu et le libre arbitre. Cela mis hors de cause, que faut-il de plus? » En parlant ainsi, Jacques n'exprimait pas le programme de la philosophie, puisqu'il imposait le spiritualisme; et il n'exprimait pas le programme d'une école, car cette vague affirmation de spiritualisme s'applique à une multitude d'écoles et de systèmes. Il ne faisait en réalité qu'une chose, qui était courageuse, et qui pourtant était une petite chose : il mettait M. Cousin à la porte, sans le dire. M. Cousin tenait le même langage que Jacques. Il ne cessait de nous dire : « Vous êtes libres. » Mais il nous imposait un programme, et nous proposait, comme livres de classe, ses livres. Il se débarrassait toutes les fois que cela était possible (et c'était possible presque toujours) des rarissimes survivants de l'école de Condillac et de La Romiguière. Il disait à ses professeurs : « Vous êtes libres; » et à ses collègues du Conseil royal : « Je les tiens. »

Il ne les tenait plus; ou du moins plusieurs d'entre eux lui échappaient, et Jacques lui en faisait la déclaration formelle dans notre nouvelle revue. Mais, en échappant à Cousin, où allions-nous? Nous lui échappions pour

faire volontairement ce qu'il nous avait jusque-là obligés à faire, et pour être ce qu'il était devenu lui-même, c'est-à-dire des prédicateurs de morale.

Nous avons cru être une école, et nous n'étions qu'une insurrection. Au lieu d'obéir à une idée, nous étions gouvernés par un sentiment. Notre revue était certainement une preuve de courage; nous l'avions prise, à tort, pour une preuve de force. Loin de là, elle étalait notre faiblesse.

Aussi, qu'arriva-t-il? Si nous jetons les yeux sur les sommaires des quarante-huit livraisons, nous trouvons de la politique, de l'histoire, de la littérature, des questions relatives à l'Université et à l'Église. C'est à peine si la philosophie occupe quelque place dans cette revue philosophique.

Pour m'expliquer cette triple faute, de commencer une revue sans argent, de courir au-devant de la persécution sans utilité, et de fonder une tribune philosophique sans philosophie, je suis obligé de songer à notre extrême jeunesse. J'avais plus de trente ans, et Jacques était mon aîné de deux ans, mais nous n'étions pas plus expérimentés que des enfants de vingt ans, et cela tenait à l'éducation que nous avions reçue.

Prenez un enfant de dix ans. Colloquez-le dans un collège. Gardez-le là jusqu'à dix-huit ans, occupé à apprendre le grec, le latin, le français, l'allemand, toute l'histoire, toute la géographie, l'arithmétique, la géométrie, l'algèbre, la physique, la chimie, l'histoire naturelle. Faites-lui passer les deux examens du baccalauréat. Qu'il passe ensuite par le concours très difficile de l'admission à l'École Normale. Il ne réussira pas la première année. Il entrera à l'école à dix-neuf ans, sachant beaucoup de choses importantes à savoir, et ne sachant rien de la vie. Une fois là, il ne manquera pas de besogne. Pour commencer, il faut qu'il se fasse recevoir licencié ès lettres. S'il échoue à cet examen, qui est difficile, il est obligé de quitter l'école après la première année, et ce qu'il a de mieux à faire, c'est de renoncer à la carrière. S'il réussit, il doit, dès le lendemain, se préparer au redoutable concours de l'agrégation. Il se lève à cinq heures, il se couche à dix, il se cache pendant la récréation pour travailler; il profite de la sortie du jeudi pour assister aux cours de la Sorbonne. Pendant ce temps-là, il est soumis à un règlement comme les internes

d'un collègue ; le règlement est un peu plus dur, voilà toute la différence. Enfin, les trois ans terminés, le concours subi, il est libre. Il a vingt-deux ans révolus ; il est depuis douze ans tenu à la chaîne, comme un prisonnier dans une maison centrale assez sévère. Il ne sait du monde que ce qu'il en a appris dans les classiques grecs et romains, et dans les écrivains français du xvii^e siècle.

Nous autres, philosophes, nous avions en outre les fameuses leçons pédagogiques de M. Cousin. Pendant les derniers mois de l'année, il nous parlait de la conduite que nous aurions à tenir l'année suivante, plus que de la métaphysique d'Aristote, qui était le sujet officiel de son enseignement. Ces avis portaient uniquement sur les précautions que nous aurions à prendre pour ne pas faire d'affaires à M. Cousin avec M. le ministre de l'Intérieur et M. le ministre des Cultes. De M. le ministre de l'Intérieur, il se préoccupait médiocrement. « Vous irez trouver M. le préfet et vous lui direz... » Je vous fais grâce du discours. Je vous demande s'il pouvait croire sérieusement que nous ferions cette visite. Il se le figurait pendant une demi-heure pour rendre sa leçon plus pittoresque. Puis venait M. l'évêque. Il ne manquait jamais de dire M. l'évêque, pour avoir occasion de se reprendre aussitôt, et de dire : « Monseigneur », en croisant les bras et s'inclinant profondément. Le discours qu'il proposait n'était pas trop humble en vérité. Grandes protestations de respect pour la religion catholique, mais revendication formelle des droits de la raison. Était-ce une déclaration de vasselage, ou une profession de foi philosophique ? C'était un peu l'un et l'autre. Nous écoutions comme à la comédie, parce que la pièce était bonne, et l'acteur incomparable. C'était là toute notre connaissance du monde.

Je pensais quelquefois que si nous étions allés en ambassade chez le préfet et l'évêque pour leur faire nos confidences sur la façon dont nous nous propositions de traiter le roi et le pape, nous aurions été moins embarrassés de notre discours que de notre personne. C'était affaire à nous de composer un discours en trois points pour l'ébahissement de nos auditeurs ; mais entrer dans un salon, le traverser, faire un salut, s'asseoir sur une chaise, tenir ou déposer son chapeau, faire quelque chose de ses

deux mains, il y avait-là une suite de cérémonies qui me faisait trembler rien que d'y songer. Je me disais bien qu'il ne fallait pas grimper sur sa chaise et mettre ses pieds sur les barreaux comme ce benêt de Thomas Diafoirus ; mais si on prenait avec Monseigneur une honnête liberté, et si on lui parlait de la perception extérieure, n'allait-on pas tomber dans les Vadius et les Trissotin ? Il y avait bien d'autres précipices à éviter dans cette vie au grand air à laquelle il allait falloir nous initier. Pas de règlement, ni de maîtres d'étude, ni de maîtres de conférences, ni de directeur, ni de sous-directeur ; c'était à en perdre la raison.

M. Cousin m'envoya au collège de Caen, un beau collège. Je me rendis, en débarquant, chez M. le proviseur. C'était un prêtre, l'abbé Daniel, qui est mort évêque de Lisieux après avoir été recteur de l'académie et membre du Conseil royal, le plus gros et le plus gauche des proviseurs, avec une face épanouie et rougeaude, de petits yeux percés en vrilles, et des cheveux roux tout plats, un vieux paysan dans une soutane sale, et avec cela le plus fin des hommes. Je fis au bout d'un quart d'heure une découverte qui m'enhardit un peu : c'est que je l'effrayais. Il était aussi timide que moi. Je sortais de l'École Normale, il sortait du séminaire ; il se demandait avec une certaine émotion ce que ce Parisien, frais émoulu de l'École Normale, et qui passait pour le favori de M. Cousin, allait penser de lui. Après la classe, je me retrouvais à l'École Normale. C'étaient mes anciens, mais c'étaient mes camarades : Berger, qui a été professeur à la Sorbonne, Henri Martin, non pas l'historien, mais le savant, depuis membre de l'Institut, Masson, qui est mort tout jeune, professeur de physique au collège Louis-le-Grand, Vieille, qui a été recteur de l'Académie de Dijon et inspecteur général de l'Université. Je m'aperçus qu'on vivait entre soi, et que, même à Caen, on pouvait se croire encore à la rue Saint-Jacques. Toute la différence était que nous nous promenions sur le Cours, le long de *la prairie*, au lieu de nous promener entre les quatre murs de l'École. Martin, qui était dévot et mondain, mondain par ses aspirations seulement, aurait bien voulu frayer avec la belle jeunesse de la ville. Il prit secrètement des leçons de danse. Nous finîmes par découvrir son secret, et je vous laisse à penser avec quelles gorges chaudes

il fut accueilli quand il se trouva avec nous sur le Cours. « Montre-nous donc comment on fait un cavalier seul. » C'est tout ce qu'il retira de ses efforts. Comment aurions-nous été des jeunes gens ? Nous avons été des enfants jusqu'à vingt-deux ans, et depuis l'âge de vingt-deux ans nous étions des professeurs.

En 1846, il y avait dix ans que j'avais quitté Caen pour revenir à Paris, mais, grâce à ma pauvreté, je vivais de la vie des étudiants, un peu plus difficilement, et beaucoup plus laborieusement que les autres. Je voyais M. Cousin tous les jours, M. Damiron de loin en loin, et M. Jouffroy, dans les tout derniers temps de sa vie. En dehors de cela, je ne fis certainement pas, en dix ans, dix visites. Je ne parle pas de Buloz, qui était pour moi à peu près ce que le patron d'une grande usine est pour un de ses ouvriers. Nous étions à Paris comme une colonie étrangère ; à peu près comme des Japonais, venus à Paris pour étudier la civilisation européenne, et qui vivaient entre Japonais. Jacques, que je croyais initié à la grande vie parisienne parce qu'il fumait et qu'il allait au café Procope, n'était qu'un timide et un isolé comme moi. Et voilà pourquoi nous fondâmes une revue avec deux ou trois billets de mille francs pour tout capital.

A présent, dites-moi pourquoi elle dura quatre ans, et pourquoi je suis persuadé que, si j'avais continué à la diriger, elle durerait encore ? Jacques directeur, administrateur, commis aux écritures, garçon de bureau, et homme de peine, y fut certainement pour beaucoup. De mon côté, je lisais les manuscrits, j'écrivais des lettres sans nombre, et des articles à n'en plus finir. Parcourez les sommaires ; vous y trouverez rarement mon nom : une étude sur Sénèque, quelques articles sur la réforme électorale ou la réforme parlementaire ; mais tous les articles sur l'Assemblée nationale, signés ***, sont de moi. Il y en avait un dans chaque numéro. C'est l'histoire de l'Assemblée nationale de 1848, histoire souvent absurde dans ses théories et dans ses enthousiasmes, mais d'une franchise et d'un courage qui m'ont fait plaisir ce matin en les relisant, après quarante ans d'oubli. Oserai-je dire qu'il y a là quelques descriptions très vivantes ? Je ne retrouverais pas cette verve aujourd'hui. Je commençais alors mon combat contre

les ennemis de la liberté, jacobins, communistes, ultramontains. Je vois, en tournant les pages, bien des théories plus qu'aventureuses sur la politique, mais si je publiais à part ces impressions écrites au jour le jour il y a quarante ans, je pourrais donner pour épigraphe au livre ces mots qui résument toute ma vie : Dieu, patrie, liberté. Cela me fait un certain plaisir ; pourquoi m'en cacherais-je ? Je prenais quelquefois un pseudonyme ; c'était lorsqu'il y avait deux articles de moi dans le même numéro. Ainsi, un article signé Léon Sarpi, dans le second numéro, est de moi. L'avant-propos, signé Amédée Jacques, dans le premier numéro, est de moi. L'article de Léon Sarpi est intitulé : *Cas de conscience d'un philosophe, à propos des cas de conscience de monseigneur l'évêque de Langres*. J'étais plus agressif alors que je ne l'ai été depuis. Nous avions à nous défendre, il y a quarante ans, contre la domination cléricale ; et nous avons maintenant à défendre le clergé contre la domination jacobine.

Jacques avait eu raison de dire que nous trouverions des écrivains à foison et j'avais eu tort d'en douter. Je lui soutenais, avant l'épreuve faite, que l'Université était trop pauvre et trop timorée pour collaborer à une revue qui ne payait pas les auteurs et qui, de plus, les compromettait. Jamais, ni Jacques, ni moi, ni personne ne toucha un sou sur les fonds de la revue. Tout allait au marchand de papier et à l'imprimeur. Nous n'étions pas aussi assiégés qu'on l'est ordinairement dans les journaux, surtout dans les journaux obscurs où tout le monde se croit le droit de porter sa prose ; mais quand nous demandions sa collaboration à un homme de talent, en lui disant, comme c'était notre usage : « nous ne payons pas les articles », nous n'éprouvions jamais de refus, ou du moins nous n'étions jamais refusés pour ce motif-là. Nous eûmes les débuts de plusieurs écrivains qui depuis se sont illustrés ; ceux de Renan, de Janet, de Baudrillart, de Bersot. Renan n'avait pas encore, comme il l'a dit depuis, « arrêté sa manière ». Il était moins brillant et moins éclatant, mais il avait les grâces de la jeunesse, et c'était la jeunesse d'un homme de génie. Il était déjà savant à vingt-cinq ou vingt-six ans, parce qu'il était doué de cette sorte d'instinct scientifique qui devance et devine la science. Paul Janet, qui depuis a pris



ERNEST RENAN

place au premier rang de nos philosophes, était dès lors un penseur et un écrivain. Il était le philosophe de la revue. Nous avions aussi Barni, le traducteur et le commentateur de Kant; Vapereau, dont je me rappelle un excellent article sur la colonie de Mettray; Clarigny, qui publia une étude extrêmement curieuse, fort longue et fort malveillante, sur les jésuites. Cet article écrit avec modération par un ennemi des jésuites, souleva de longues polémiques. M. Louis Veuillot se signala par les injures qu'il nous adressa. « J'ai l'œil sur vous, disait-il. Votre *Liberté de penser* m'apprend bien des choses sur l'Université. Vous m'êtes nécessaires. Je vous protège. » Il nous protégeait à sa façon, en nous fustigeant.

Le recueil de *la Liberté de penser*, qui est devenu rare, forme huit volumes, grand in-8° de 600 à 700 pages d'impression compacte. Il mérite d'être lu, non seulement comme document historique, mais pour la valeur intrinsèque d'un grand nombre d'articles. On y trouvera les noms d'Émile Saisset, d'Adolphe Garnier, un des premiers psychologues que l'École Normale ait produits. Adolphe Franck défendait, avec un talent magistral, les principes de liberté religieuse auxquels il a voué toute sa vie. Les économistes ne nous manquaient pas; un des premiers, moraliste en même temps, et des plus purs, était M. Baudrillart. Tom Franc est M. Perrens, l'auteur de *l'Histoire de Florence*. Je dois signaler tout particulièrement un vigoureux article d'Eugène Despois sur *le Candidat de M. Émile de Girardin*. Ce candidat était Louis-Napoléon. Nous étions, dans la revue, défenseurs passionnés du général Cavaignac, ennemis violents du prince Louis-Napoléon. Le comité de propagande du général Cavaignac fit tirer à part deux cent mille exemplaires de l'article de Despois. Pauvre Despois! C'était un des esprits les plus ouverts, les plus libres, les plus fins, les plus lettrés de notre génération; un véritable maître dans la critique littéraire. C'était aussi, en politique, un polémiste redoutable. Il est mort encore jeune, ayant subi la pauvreté pendant toute la durée de l'Empire, car il avait refusé de prêter serment après le coup d'État, et vivait de quelques leçons et de quelques articles mal payés. Il fut quelque temps mon chef de cabinet, en 1870. Je le nommai inspecteur général et tout le monde applaudit à

cette nomination, excepté lui. Il se trouva trop récompensé et refusa avec obstination. Je le priai de choisir lui-même sa place. Il prit le modeste emploi de sous-bibliothécaire à la Sorbonne. Je ferai de lui cet éloge qui lui aurait plu : c'était un républicain véritable.

M. Michelet, de Berlin, écrivit plusieurs fois pour nous. L'autre Michelet, celui que je puis appeler le grand sans manquer de respect à son célèbre et savant homonyme, nous communiqua plusieurs fois la primeur d'un chapitre ou d'un beau passage. Quinet nous rendit le même service. Ces deux grands penseurs étaient avec nous, parce qu'ils savaient que nous étions à eux. Un des plus assidus et des plus brillants parmi les écrivains de la revue, était Émile Deschanel.

C'était mon élève. Il était resté mon ami, et il l'est encore. Mais s'il était fidèle à ma personne et à notre amitié, il ne l'était pas à mes leçons. En politique, il allait presque jusqu'à la Montagne; en philosophie, il faisait la guerre à toutes les religions, et nourrissait, contre les jésuites, les sentiments les moins fraternels. Nous étions jeunes alors, et nous avions toutes les exagérations de la jeunesse.

Mon ami Deschanel me mit, sans y penser, à la porte de la revue, c'est-à-dire à la porte de ma maison, car j'étais bien chez moi à la revue; je l'avais imaginée, je l'avais nommée, je l'avais fondée, je l'avais dirigée, et j'y avais écrit plus que personne. Je lui avais même donné un peu d'argent, et ce peu était beaucoup pour moi, qui n'en avais pas du tout.

Je vis un matin Jacques à côté de moi, pendant que je terminais un rapport pour l'Assemblée nationale. Il n'avait pas sa figure de tous les jours. « Qu'y a-t-il, m'écriai-je? — Tu vas être fâché, me dit-il, mais je suis acculé, comme tu vas le voir; l'article de Bersot m'a manqué; j'ai prié Deschanel d'en faire un; il l'a fait, et je ne puis faire autrement que de le mettre. — Il ne faut pas le mettre, s'il est mauvais. — Ne pas le mettre! Il l'a fait en trois jours, par complaisance, sur ma demande. D'ailleurs, il faut bien le publier; je n'ai pas d'autre copie. — Il ne faut pas le publier s'il est mauvais, répétais-je encore. J'aimerais mieux écourter le numéro. — Il n'est pas mauvais, il est au contraire très brillant. C'est

un des meilleurs de Deschanel, mais... — Mais? — Mais il est presque socialiste, voilà le mot lâché. Tu répondras dans le prochain numéro. » Il faut se rappeler que les républicains étaient alors en grande querelle avec les socialistes. Je les avais combattus à plusieurs reprises dans la revue. Jacques n'était pas plus socialiste que moi, mais il était assez d'avis que nous pouvions insérer des articles de toute nuance républicaine, sans nous regarder comme responsables de l'opinion des auteurs.

Je parcourus rapidement l'article de Deschanel, car le temps me manquait pour le lire avec attention.

C'était la réponse à un mot de Falloux, qui avait dit à la tribune : « Il n'y a plus de milieu ; il faut être catholique ou socialiste. — Il a raison, répondait Deschanel. Nous sommes enfermés dans ce dilemme, et pour notre part, nous n'hésitons pas, nous sommes et nous resterons socialistes. » Je crois bien que Deschanel tenait surtout à ne pas être catholique, et que, si on avait épluché son socialisme, on ne l'aurait pas trouvé trop féroce. Cependant l'article nous mettait dans un camp où je ne voulais pas aller, et je dis à Jacques que je m'opposais résolument à la publication.

Le pauvre garçon avait pris les vertus de son état : il était fanatique de la régularité. Ne pas paraître au jour fixé, ou paraître avec un numéro de quatre feuilles au lieu de cinq, lui paraissait le renversement des lois de la nature. « Fais un article, me dit-il. » Le tirage devait commencer le surlendemain, et par conséquent la copie devait être remise à l'imprimerie le lendemain matin, au plus tard. Tu n'y penses pas, lui dis-je. Il va être huit heures. A huit heures, je dois être à l'hôpital de la Charité. (J'étais membre d'une commission pour la visite des hôpitaux.) A dix heures, il faut que je sois à la commission du Conseil d'État. (J'étais secrétaire de la commission chargée d'exercer quelques-unes des attributions du Conseil d'État, en attendant qu'il y en eût un.) Le président de la commission était Dupont (de l'Eure), qui n'y mit jamais les pieds ; les vice-présidents, Lamartine et François Arago, qui laissaient toute la besogne au secrétaire. Il y avait deux autres secrétaires élus après moi,

mais l'un était Boulatignier : il boudait ; l'autre était Jules Grévy, le futur président de la République. Ils faisaient comme Dupont (de l'Eure), de sorte que j'étais obligé à une assiduité absolue. La commission, ce jour-là, ne pouvait pas siéger moins de trois heures. Il fallait aller, au sortir de là, à la séance de l'Assemblée, où la discussion serait ouverte depuis longtemps ; nous siégions six ou sept heures sans désemparer, bienheureux quand il n'y avait pas de séance du matin, ou de séance de nuit. J'étais, comme vous voyez, un homme très occupé. « Cependant, dis-je à mon ami Jacques, si je ne m'endors pas en écrivant, je ferai un article cette nuit. » Je le fis. C'est un article intitulé *l'Éducation*. Je n'ai pas le courage de le relire. Cette improvisation sur ce sujet, dans ces conditions, me fait frémir rien qu'en y songeant. Quand je le terminai, la lumière du jour naissant luttait contre ma lampe, et je m'endormis sur mon fauteuil, tenant encore ma plume à la main. C'est en cet état que Jacques me trouva. Il se confondit en remerciements. « Je le corrigerai, me dit-il. — Corrige-le, change-le, améliore-le ; ôte mon nom si l'article est trop mauvais. Je vais faire de belle besogne toute la journée ! » Je courus à la commission des hôpitaux. En rentrant chez moi à huit heures du soir pour me mettre au lit sans avoir dîné, je trouvai un petit mot de lui. « Ton article est excellent, je n'y change pas un mot. Il paraîtra avec ta signature dans le numéro d'après-demain. » Je lui sus gré de cette attention qui me réconfortait un peu et me permit de dormir cette nuit-là.

Oui ; mais quand, le surlendemain, j'eus terminé, dans le numéro qui venait de paraître, la lecture de mon article, je tournai la page pour voir ce qui me suivait ; et ce qui me suivait, c'était l'article de Deschanel. Jacques avait sacrifié je ne sais quel article médiocre pour mettre le mien, et il n'avait pas pu se résoudre à supprimer celui de Deschanel, qu'il regardait, non sans cause, comme un article à sensation. Il ne me restait qu'à m'en aller de la revue ; ce que je fis sur l'heure. J'écrivis à Jacques que, n'étant plus de son avis, je ne pouvais plus être de sa direction.

J'eus le tort de ne pas exiger l'insertion de ma lettre. Il m'en coûtait



EMILE DESCHANEL

tant de me séparer de mon meilleur ami, et de mes amis ! J'en étais encore, en ce genre, à l'apprentissage. Jacques eut un mauvais procédé. Il annonça ma retraite par une note très sèche à la fin d'un numéro. La voici :

« L'un de nos plus anciens et de nos plus actifs collaborateurs, M. Jules Simon, s'étant séparé de nous pour cause de dissentiment politique, et étant devenu, à dater du 15 avril dernier, étranger à la collaboration de *la Liberté de penser...* » Voilà tout.

La revue se rapprocha de plus en plus de la Montagne. Jacques obtint encore après mon départ deux ou trois articles d'Eugène Sue, articles médiocres, car Eugène Sue était très inégal ; et des communications d'Hauréau et de Schœlcher. Il va sans dire que je ne m'en mêlais plus. Deschanel fut poursuivi pour son article devant le Conseil de l'Instruction publique, qui prononça la destitution. Il s'était défendu lui-même, avec beaucoup de verve et de courage ; mais il savait d'avance que la condamnation était inévitable. Son plaidoyer se trouve tout entier dans *la Liberté de penser*, où il eut plus de succès qu'à la rue de Grenelle. J'étais depuis longtemps déjà l'un des rédacteurs du *National*. Nous fîmes une place à Deschanel parmi nous. Il était encore plus journaliste que *reviewster* ; mais il était aussi professeur et professeur excellent. L'enseignement était sa carrière, et il ne se consola pas aisément de l'avoir perdue.

Le coup d'État me réconcilia avec Jacques. Nous désirions nous rapprocher depuis longtemps. Il avait été chassé de l'Université comme Deschanel. Il n'attendit pas la proscription, qui ne pouvait manquer de l'atteindre. Il partit pour l'Amérique espagnole, dans l'espérance d'y trouver à donner des leçons de français. Il savait quelques bribes d'espagnol, c'était tout le fondement de ses espérances. Ses lettres furent rares, d'abord parce qu'il était de cette espèce d'hommes qui écrivent rarement, et seulement pour affaires, ensuite parce qu'il eut de rudes moments à passer. Il fut plusieurs mois photographe ambulante, portant sa boîte sur son dos, et faisant le portrait de demi-sauvages pour avoir du pain. Enfin il put fonder une institution de jeunes gens à Montevideo. Il se maria ; il eut

toutes les consolations qu'on peut avoir en exil. Rien ne put le consoler du malheur de sa patrie, et du malheur de l'avoir perdue. Il mourut subitement, dans la force de l'âge, loin de tous ceux qui l'avaient aimé.

Cet épisode de *la Liberté de penser* tient une certaine place dans ma vie, il en tient une aussi dans l'histoire de l'Université vers le milieu de ce siècle, et dans l'histoire de M. Cousin. Je le voyais beaucoup pendant ces quatre années ; jamais il ne prononça le nom de la revue devant moi. Je lui en savais gré. Il en parlait sans cesse à nos amis. Une conversation entre lui et moi n'aurait pu aboutir qu'à une rupture. Nous l'évitâmes d'un commun accord. Je continuai à le suppléer jusqu'au 9 décembre 1851. Ce jour-là, je dis à mes auditeurs qui refluèrent jusqu'au milieu de la cour de la Sorbonne : « Je vous donnerai demain ma dernière leçon de morale. On appelle le pays à consacrer par ses votes son propre asservissement. N'y eût-il dans les urnes qu'un seul bulletin de protestation, je le revendique, il sera de moi. »

JULES SIMON.





LE
CADEAU DE DUPONT

CONTE DE L'ILE MAURICE

Dès leur petite enfance s'était éveillée entre eux une rivalité si matinale qu'ils ne se souvenaient ni l'un ni l'autre de l'heure nébuleuse où ils avaient échangé leurs premières taloches. La destinée, depuis cette aurore, s'était fait un malin plaisir de les « cogner » l'un contre l'autre : autour des nids de la forêt prochaine, autour des goyaviers et des citronniers de l'abatis, autour des camarons et des cabots de la rivière Bleue qui coulait le long de leurs habitations voisines, autour de tout, autour de rien. Dupont faisait-il une trouvaille, Dupuy l'avait faite avant lui, et ce que découvrait Dupuy, Dupont l'avait découvert le premier : c'était intolérable ! On s'arrachait une poignée de cheveux, blonds dans la main de Dupuy, bruns dans la main de Dupont ; on s'entrepochoit un œil, bleu chez Dupont, noir chez Dupuy ; et le lendemain c'était à recommencer. Et l'on recommençait, car, comme de juste, on ne pouvait se passer l'un de l'autre.

Cahin-caha, on atteignit ses dix-huit ans, Dupont lisant bien plus couramment, Dupuy écrivant avec beaucoup plus de facilité. A cet âge auguste

entra en tiers dans leur intimité une jolie quarteronne du voisinage, Orachel Levertueux; mais rien n'y fit, l'humeur conciliante d'Orachel pas plus que le reste : rivaux ils étaient, rivaux ils devaient rester.

Si bien que Dupuy, un beau matin, décida que la place n'était pas tenable; avant le soir, Dupont avait pris la résolution d'abandonner la partie. Huit jours après, Dupont était engagé comme novice tribordais à bord du corsaire *le Jean-Bart*, capitaine Maboué. A bord du *Jean-Bart*, capitaine Maboué, Dupuy venait, de sa plus belle écriture, de signer son engagement comme novice. Seulement Dupuy était, lui, babordais. C'était dans l'amarre qui, malgré eux, les attachait l'un à l'autre, un peu de mou que la fortune consentait à donner.

Trois ans ils coururent ensemble la mer des Indes, et, au bout de trois ans, dans le même abordage, tous deux furent blessés, Dupont à la cuisse gauche, Dupuy à la cuisse droite. Le capitaine Maboué, en relâche à l'Île-de-France, les débarqua, convalescents, mais boitillant l'un comme l'autre. Ils touchèrent leurs parts de prises, deux parts égales, bien entendu, et le même jour, ils revinrent à l'insu l'un de l'autre, Dupuy par charrette, Dupont par bateau, dans leurs deux habitations voisines au bord de la rivière à l'eau bleue.

Dupont avait perdu son père, Dupuy aussi. Ils étaient majeurs l'un et l'autre; chacun avait la première mise de fonds nécessaire : ils se mirent à planter des cannes, Dupuy à « l'Eau Bleue », Dupont à « Belle Eau ». Même fonds, même climat; quand il faisait trop sec à l'Eau Bleue, Belle Eau souffrait de la sécheresse; quand Dupont avait trop de pluie, Dupuy recevait trop d'eau. Qu'y faire? Se résigner. Ils essayèrent du moins.

Lorsque Dupuy eut vingt-cinq ans, il comprit qu'il était d'âge à se marier; Dupont, qui avait vingt-cinq ans, se mit à songer sérieusement au mariage. C'était sagesse de leur part. Les affaires de Dupuy allaient bien, celles de Dupont étaient prospères; il faut se marier jeune pour être sûr d'élever ses enfants; et les voilà qui cherchent, ou plutôt qui ne cherchent pas, car ils avaient trouvé l'un et l'autre.

C'est qu'elle était charmante, mademoiselle Blanche Levallon. D'aucuns

la tenaient pour la plus jolie fille du quartier ; d'autres lui préféraient peut-être mademoiselle Rose Lepiton ; mais, qui plus qui moins, tous la trouvaient ravissante, et Dupuy comme Dupont. Ce dimanche-là donc, comme ils étaient tous les deux bons catholiques, ils allèrent une dernière fois la bien regarder à la messe.

Madame Levallon étant veuve, c'était à elle qu'il fallait faire la demande. Dupuy, que talonnait une sourde inquiétude, n'hésita pas. Le dimanche suivant, à trois heures — la bonne dame devait avoir fini de dîner — Dupuy, correctement vêtu, arrive chez elle, attache son cheval à un poteau de la varangue, et lui fait demander par la petite servante si on peut la voir pour affaire importante. Il avait calculé que le mot d'affaire importante était déjà comme une manière de préparation, d'ouverture.

Ce ne fut pas la petite servante qui revint lui porter la réponse de madame Levallon. Dupont sortit de la maison, et accourant à lui les deux mains tendues : « Ah ! babordais ! j'aurais passé chez toi avant de rentrer à la case. Juge de mon bonheur, mon ami ! J'épouse mamzelle Blanche. »

Pauvre Dupuy ! Et ce fut lui le témoin de Dupont.

Il lui fallut trois longues années pour se remettre bien d'aplomb sur ses deux jambes — vous n'avez pas oublié, n'est-ce pas, sa blessure à la cuisse droite ?

Dupont eut un fils, Jean. Jean Dupuy fut le parrain.

Mais cela finit par l'ennuyer ce rôle d'utilité dans le ménage de Dupont. Mademoiselle Rose Lepiton était toujours jolie, Dupuy l'épousa. Et ce fut au tour de Dupont d'être témoin, puis d'être parrain, lorsque, un an après, fut née à Dupuy une fille qu'il voulut à toute force appeler Blanche. L'équilibre se rétablissait : les deux rivaux étaient en passe de devenir deux amis.

Cependant, les cannes poussaient bien, et le sucre se vendait cher.

Dites, vieux blancs mes contemporains, vous en souvient-il de ces jours bénis qui ne reviendront plus ? Pas de borers dans nos cannes, pas de poux à poche blanche, pas de magistrats stipendiaires, pas de guano. L'eau du ciel sur la terre de Maurice ; et ça sortait, ça grandissait, ça mûrissait. Et

puis, coupe! le vesou à onze, six milliers à l'arpent, huit piastres le cent. Et l'on envoyait tout en Angleterre ou en France. Car, en ces temps lointains, c'était pour les bœufs la betterave, pour les bœufs ou pour la salade! « Assez causé, zenfants, mo léqueir bourlé! » Assez causer, enfants, le cœur me brûle!

Dupuy et Dupont s'enrichissaient.

Le petit Jean avait cinq ans et la petite Blanche dix-huit mois. Si les deux papas eussent été bien empêchés de dire à quel âge ils avaient échangé leur première calotte, les deux petits l'auraient été plus encore de se rappeler leur premier baiser. Ils s'entrebécotaient de naissance.

Une nuit, on vint réveiller Dupuy à l'Eau Bleue : madame Dupont était morte soudainement. Le lendemain, Dupuy et sa femme ramenèrent chez eux le petit Jean : Dupont voulait rester seul dans sa maison déserte pour pleurer tout à son aise.

Il ne devint pas fou, mais il ne s'en fallut pas de beaucoup. Il n'avait jamais été bien expansif; il fut plus renfermé, plus « cadénassé » encore. « Pauvre tribordais, disait l'autre, on serait triste à moins. »

Comme, de jour en jour, le petit Jean ressemblait davantage à sa mère, le père qui, sa journée finie, venait chaque soir l'embrasser chez Dupuy, le pauvre père se sauvait dans l'ombre et rentrait seul dans sa maison vide où il n'avait pas le courage de ramener son enfant, le vivant portrait de la morte qu'il pleurerait toujours.

Cela durait depuis trois ans quand ce fut au tour du babordais d'être frappé en plein cœur : madame Dupuy mourut. Pauvres, pauvres petits! pas une maman à eux deux.

Forcé fut à Dupont de ramener Jean à Belle Eau; tandis que, dans la chambre de la petite Blanche, Dupuy, là-bas, faisait dresser un lit pour la vieille nénène Mélicie.

Les deux hommes s'écartèrent l'un de l'autre : le bonheur les avait rapprochés, le malheur les détachait inconsciemment, sans qu'ils y prissent garde. Si l'on ne se fuyait pas, on se recherchait moins encore : la vue de l'un rappelait trop à l'autre le souvenir de son bonheur perdu; et quand,

par hasard on se rencontrait au balisage : « Ça va bien, babordais ?

— Caya caya, tribordais ; et toi ?

— Mollo mollo, babordais. Il fait un peu sec, pas vrai ?

— Oui, il faudrait de l'eau. Allons, salam, tribordais ; embrasse Jean pour moi.

— Salam, babordais ; embrasse Blanche. »

Et l'on se quittait pour aller voir les cannes.

Voir les cannes, planter les cannes, nettoyer les cannes, couper les cannes : c'était leur seule affaire, leur seule passion désormais. Dupont sans doute aimait son fils, et Dupuy aimait sa fille ; mais un enfant, on l'embrasse le matin, on lui tapote les joues, on le fait sauter un instant sur ses genoux, on lui prend le menton, on enroule autour de son doigt la fine caresse d'une boucle de cheveux doux ; mais, après ? car tout ça c'est l'affaire d'une demi-heure, d'une heure ; mais, ensuite ? il y a vingt-quatre heures dans une journée ! il y a trente journées dans un mois ! il y a douze mois dans une année ! Que c'est long ! que c'est long quand c'est vide !

Aussi, pour remplir leur vie, ils prirent la canne. Ils se mirent à l'aimer, à ne plus songer qu'à elle, à en rêver. Toutes leurs pensées, toute leur activité, toute leur sollicitude, la canne eut tout. Sans doute, au bout de l'année il y avait de l'argent dans tous ces gros sacs de vacoa gonflés de sucre ; sans doute, ils aimaient l'argent comme il convient quand on est planteur, quand on a un enfant, quand on a été corsaire ; mais, dans cet argent, c'est encore la canne qu'ils aimaient ! la canne d'où il venait, cet argent ! la canne toujours ! la canne quand même !

Du fond de sa mortaise creusée dans la terre rougeâtre, la tête a jeté quelques bourgeons d'un vert pâle. Encore quelques jours et la feuille se déroule, parce que la sève qui la pousse d'en bas la force à s'ouvrir pour abriter les autres feuilles qui viennent. Voilà les grandes pluies ; la terre boit et les feuilles s'allongent, vertes, avec leur nervure blanche. Peu à peu, des deux rangs voisins elles se touchent par leur extrémité fine, et le fond roux de la terre disparaît sous le manteau vert : les cannes ont fermé. Encore un bon grain : la canne monte. Sous le soleil ardent de midi, on

entend contre ses flancs gonflés crépiter et craquer le corset trop étroit des feuilles qui éclatent. Juin va finir : la canne jaunit ; juillet s'avance, et la campagne n'est plus qu'une mer dorée, car, dans les chemins envahis, les cannes qui débordent des champs retombent et se couchent fatiguées en attendant le couteau.

Oh ! les cannes ! quelle poésie dans les cannes !

L'Eau Bleue et Belle Eau se touchaient par un angle, laissant entre les deux propriétés un grand terrain de quatre-vingts arpents, la concession Boilié, autrefois cultivée, avant le temps de la canne, abandonnée aujourd'hui, et que la nature avait reprise. Depuis de longues années déjà, la case des anciens maîtres s'était effondrée, et, seul, un poteau branlant en marquait encore la place. Sur le sol battu, le chaume du toit écroulé avait fait litière, puis fumier. Un jour, une graine de bois-d'oiseau était tombée là ; la graine avait germé, et l'arbre écartant la terre dure de ses racines menues, avait enfin poussé, victorieux. A trente pas, la cuisine en pierre avait encore trois pans de murailles. Sur l'âtre éteint, des pariétaires ouvraient leurs fleurs lilas ; l'herbe blanche disjoignait les dalles sur lesquelles les lianes rampaient pour arriver jusqu'aux murs où elles s'accrochaient, descellant jour à jour les pierres avec leurs griffes tenaces. A côté, ce qui avait été le jardin : quelques rosiers robustes dont la fleur retournait à l'églantine ; des pensées redevenues sauvages, allongeant, pour respirer par-dessus l'herbe, la hampe grêle de leurs fleurs pâlies, des œillets d'Inde aux violents bouquets jaunes, des poincillades aux longs stigmates pourprés, et partout les herbes folles s'acharnant pour tout envahir, pour tout étouffer sous la poussée furieuse de leurs mille tiges voraces.

Mais, dans le verger désert, dédaigneux de tout cet abandon, les grands manguiers aux feuilles sombres, les jammalacs aux grappes roses ou blanches, les tamariniers trapus, les avocatiers sveltes, les cocotiers échevelés continuaient à donner leurs fruits aux oiseaux du bon Dieu, aux oiseaux et à Jean qui les donnait à Blanche.

Il fallait que le temps fût bien affreux pour que Blanche manquât au rendez-vous accoutumé ; quant à Jean, pas d'ouragan qui eût pu rien y

faire. Il arrivait à la case cassée, attendait Blanche qui ne tardait guère, l'embrassait et l'on jouait. Quand le soleil était tout à fait bas, Jean la reconduisait jusqu'au bout de la longue allée qui menait à l'Eau Bleue, l'embrassait bien fort et l'on se quittait pour se retrouver le jour d'après, et le lendemain encore, et puis tous les jours. Oh! les quatre bonnes années sous l'ombre épaisse et fraîche du vieux verger, tandis que, tout là-bas, par delà la ligne sombre des grands arbres, les cannes au plein soleil verdoyaient ou blondissaient, les belles cannes de Dupuy à droite, les belles cannes de Dupont à gauche. Et ni Jean, ni Blanche n'avaient un seul regard pour elles. Ça ne sait pas, les enfants.

Un jour vint où Jean eut douze ans. Ce matin-là son père lui dit : « Jean, je te mets au collège demain. »

Jean courut au vieux verger.

Lorsque Blanche eut entendu, elle devint toute pâle, ses lèvres se décolorent, et elle regarda Jean sans parler.

« Demain, Blanche! » et il lui prit la main.

Blanche se laissa conduire. Ils s'assirent au pied d'un tamarinier, sur une grosse racine qui leur servait de banc. Et, tout à coup, Blanche poussa un cri, et, fondant en larmes, enveloppa le cou de Jean de ses deux bras, cacha sa figure contre sa poitrine et se mit à sangloter. Elle pleurait comme une Madeleine, c'était une pitié. Jean cherchait en vain à la consoler :

« Je reviendrai aux vacances! ne pleure pas, Blanche! aux vacances, ma chérie! »

Mais voilà que la voix lui manque à son tour, et que lui aussi se met à pleurer en pressant Blanche sur sa poitrine, en l'embrassant et ne pouvant que dire : « Aux vacances, Blanche! aux vacances! ne pleure pas! ne pleure pas! »

Ce jour-là ils ne jouèrent pas. Ils restèrent jusqu'au soir l'un tout contre l'autre, se tenant les mains, et de temps en temps Jean essuyait leurs yeux avec les cheveux de Blanche, parce qu'ils ne pouvaient pas se regarder sans pleurer encore.

Le lendemain, Jean entra au collège.

L'année s'écoula bien triste pour les deux enfants, mais particulièrement heureuse pour les deux planteurs. Aux champs, le « rendement » fut magnifique; à la batterie, ça rendit mieux encore. La coupe fut superbe et « rencontra » des prix merveilleux. Dupuy et Dupont réalisèrent des bénéfices énormes.

Que faire de tout cet argent? Lorsqu'un planteur sucrier a de l'argent de trop, et surtout quand il n'a pas cet argent, il n'y a pour lui que deux manières de l'employer : acheter de la terre ou « monter un moulin neuf », l'ancien ne presse pas! Dupont et Dupuy, qui étaient deux sages, résolurent de laisser leurs usines dans l'état et de « s'agrandir ». La concession Boilié s'enfonçait comme un coin entre les deux propriétés; c'étaient quatre-vingts arpents de terres excellentes, « qui n'avaient jamais porté canne, » sans une veine de tuf, sans un pavé. Ils la connaissaient l'un et l'autre de longue date, la concession Boilié, et chacun d'eux y songeait à part soi depuis pas mal d'années déjà. Il n'importe. Ils la visitèrent encore, la revisitèrent, et leur parti fut pris.

Dupont alla trouver à Port-Louis maître Grandbiquet, chargé de la vente du bien, et en offrit carrément vingt mille piastres, soit deux cent cinquante piastres l'arpent. Maître Grandbiquet demanda quarante-huit heures pour réfléchir.

Il réfléchissait depuis deux heures déjà, lorsque Dupuy se présenta à son étude.

« J'ai déjà des offres, lui répondit maître Grandbiquet.

— Je ne veux pas savoir de qui, je ne veux pas savoir combien. Voici vingt-cinq mille piastres « cash ». Mais c'est conclu séance tenante, où il n'y a rien à conclure. Est-ce fait?

— C'est que je voudrais...

— Vous n'êtes pas lié, n'est-ce pas?

— Non; mais...

— Vous n'êtes pas lié. Eh bien, tope! ou je m'en vais. »

Maître Grandbiquet topa.

Lorsque Dupont apprit du notaire par qui il avait été supplanté, son sang

ne fit qu'un tour. Il eut pourtant la force de se contenir, quitta l'étude de maître Grandbiquet sans un mot de reproche et « remonta » tout droit à l'habitation.

Ah! babordais de malheur! toujours lui, toujours lui en travers! depuis l'enfance, à l'école, sur mer, sur terre, partout. Et ses deux dernières coupes, plus belles de cent milliers chacune! Et, pour le bouquet, Boilié, Boilié qu'il soufflait!

A quelques jours de là, Dupuy, qui défrichait Boilié, envoya par-dessus le chemin du balisage un bonjour sonore à Dupont qui faisait dessoucher un carreau de l'autre côté. Le tribordais fit semblant de n'avoir pas entendu, et ne répondit pas.

Les vacances arrivées, Dupont alla chercher Jean au collège. Le ramener à Belle Eau d'où l'enfant ne ferait qu'un bond jusqu'à l'Eau Bleue? Le père trouva le fils pâli. Décidément, l'air de Port-Louis ne convenait pas au petit. Dupont n'était pas l'homme des demi-mesures; il avait, hélas! vingt mille piastres d'argent blanc devant lui; un navire partait le lendemain pour Bourbon; il s'embarqua avec Jeannot, et trois jours après Jeannot était interne au collège de Saint-Denis. Mieux valait, après tout, que le garçon fit ses classes là-bas, puisque, ses études finies, c'était en France qu'il irait prendre son diplôme de médecin ou d'avecat. Puis Dupont revint à Maurice: sa conscience de père était tranquille.

On défrichait Boilié.

Blanche, depuis le départ de Jean, n'allait plus à la Maison Cassée. A quoi bon? Jean n'était plus là.

Un jour, elle vit dans la cour arriver, chargées de bois, toutes les charrettes de la propriété. C'étaient de grosses branches et des troncs entiers de citronniers, de bibassiers, de caramboliers, et, par tronçons énormes, des manguiers, des tamariniers centenaires où avait dû s'émousser plus d'une hache. Tandis que sous la direction de l'économe on faisait de grandes piles et que le « colombe » cordait le bois, Blanche demanda à un charretier d'où ça venait. « La case cassée, petit mamzelle », et il étendit le manche de son fouet dans la direction du verger. Blanche y courut.

Plus un arbre ; la plaine nue ; çà et là seulement quelques grosses racines noircies par le feu. On achevait de démolir la cuisine. La terre était noire qu'avaient si longtemps recouverte tous ces arbres, une vraie « terre d'abat-tis » ; les cannes là dedans rendraient huit et dix milliers à l'arpent, et il y avait tout près de cinq arpents. Ce morceau-là à lui seul payerait tout Boilié en dix ans ! Aussi les hommes « jalonnaient » déjà sous la direction de Dupuy en personne.

Blanche revint à l'Eau Bleue en pleurant.

Peu à peu elle se fit des habitudes nouvelles. Sa promenade favorite e'était maintenant bien plutôt le bord de la rivière. Quand elle était lasse, — et l'on se fatigue vite à marcher toute seule, — il y avait pour elle, dans les grands rafias tout au bord de l'eau, une petite chambre secrète que, un jour, Jean et elle avaient découverte en jouant au « couc ». Une fois dedans on était sûre d'être tranquille. Du côté de la terre, les troncs serrés des rafias aux longues palmes traînantes, du côté de l'eau toute une forêt de grands songes, rideau impénétrable de larges feuilles vertes derrière lequel on ne pouvait de l'autre rive deviner même l'existence de la cachette où Blanche passait maintenant le meilleur de ses journées. N'ayant plus avec qui jouer, bien vite elle s'était faite jeune fille. Elle avait dépensé avec Jean sa provision de turbulence tout entière, et l'indolence native avait repris ses droits. Elle n'eût pas été créole si elle n'eût trouvé bien remplies les longues heures nonchalantes sur son lit épais de feuilles sèches, au bord de l'eau sombre qui glissait à ses pieds avec de petits frissons timides entre les tiges rougeâtres des songes, tandis que de molles ondulations inégales balançaient au caprice de l'air les éventails des larges feuilles silencieuses. Regarder l'eau couler, se sentir enveloppée d'ombre, de solitude et de fraîcheur, rêver les yeux fermés, rêver les yeux ouverts, revoir dans le passé le vieux verger plein d'ailes d'oiseaux, de fleurs marronnées et de fruits mûrs, revoir Jean surtout, revoir Jean avec ses grands bons yeux bleus si doux, sa tête bouclée, son rire joyeux, courir avec lui, grimper aux arbres... Pauvre Jean ! pauvre Jean !... Au collègue de Saint-Denis maintenant, il portait l'habit à queue de morue, et sur ses cheveux



coupés ras le chapeau noir à bords trop plats sous son tuyau trop long. Blanche du moins ne le voyait pas dans l'opprobre de ce lamentable appareil.

L'exil et le collège de Saint-Denis réussissaient assez mal à Dupont jeune. Par une exception bien rare chez les Mauriciens, Jean n'aimait pas « l'île sœur », et comme c'était un garçonnet intelligent qui dans le présent regardait l'avenir, jamais il ne commit la faute de « gagner » un seul prix au collège ; ce prix-là l'aurait envoyé fatalement en France pour y prendre un diplôme dont il avait pris la résolution immuable de ne pas étiqüeter sa vie. Il retournerait à Maurice, et il n'en bougerait plus. Chacune des trois lettres qu'il écrivait annuellement à son père se terminait par cette phrase invariable : « Je serai habitant comme toi, embrasse Blanche pour moi et donne-moi de ses nouvelles. »

Embrasser Blanche, oui ! car Blanche était sa filleule, à lui Dupont père ; mais l'embrasser pour son fils, non ! car Blanche était la fille d'un homme contre lequel il avait de trop nombreux et trop légitimes griefs pour encourager entre les deux jeunes gens — c'étaient des jeunes gens aujourd'hui — des relations qui pourraient tourner au doux, si l'on n'y tenait la main. Il y tiendrait la main.

Au fond, c'était bien dommage, car il l'aimait, sa petite filleule. Le jour de la fête de Blanche, un cadeau et un baiser ; le jour de son anniversaire — et elle était née juste à la Noël, le 25 décembre — un autre cadeau plus beau encore, et un baiser ; et le jour de l'an !... ah ! le jour de l'an ! quelle corvée ! quelle amère corvée ! de quelle pierre noire il l'eût marqué ce jour-là, s'il eût été romain ! Les deux autres fois, Dupont prenait ses mesures pour n'arriver à l'Eau Bleue qu'à l'heure exacte où il était bien sûr que Dupuy serait parti pour sa grande tournée d'habitation. Mais le jour de l'an ? on ne va pas aux champs le 1^{er} janvier. C'était dur, bien dur ! Dupont arrivait avec son écriin. Blanche lui sautait au cou et lui souhaitait une bonne et heureuse année. Moment cruel ! tribordais et babordais échangeaient une poignée de main vaille que vaille ; vite, Dupont donnait l'écriin, Blanche le rembrassait pour le remercier, elle le

suppliait de rester à déjeuner, il refusait « ayant du monde », et d'un bond il remontait en voiture :

« Ouf! ç'a été dur! Mais du moins en voilà jusqu'à l'année prochaine! Quel dommage! quel dommage tout de même! elle est charmante, cette mignonne! Ah! babordais de malheur, va! »

Boilié tenait toutes ses promesses, et bon an mal an vous donnait ses trois cent milliers. En cinquièmes repousses, le carreau du verger venait encore de rendre trois mille deux cents livres à l'arpent. Aussi Dupuy était-il riche, « riche même ». Il déposait de l'argent à la banque, n'avait besoin de personne pour « faire son entrecoupé », et méditait de se donner un moulin comme il n'y en a pas à Maurice.

Dupont était trop petit pour faire aussi bien. Sans doute, il s'était agrandi de quelques chiquettes de terre par-ci, par-là; mais tout ça avait porté cannes sur cannes, c'était fatigué, ça demandait l'assolement. « Ah! Boilié! Boilié! c'était ça le morceau qu'il aurait fallu. Babordais de malheur, va! »

C'est là-dessus que Jean revint de Bourbon. Que serait-il resté faire au collège, ayant terminé sa philosophie et laissé repousser ses cheveux? Un beau gars dont le sourire bien franc sous une fine moustache blonde découvrait trente-deux dents blanches au service d'un solide estomac; et sur le front, bien au milieu, une façon de pli qui, avec l'attache robuste des mâchoires, révéla du premier coup à Dupont père que monsieur son fils était un mâle qui ne dirait jamais oui quand il penserait non, ni blanc quand il verrait noir, et qu'entre eux il y aurait, comme on dit, du tirage.

Jean embrassa son père, le regarda bien dans les yeux pour voir au fond, l'embrassa encore : « C'est bon de te revoir! Eh bien, Blanche? »

A la bonne heure! pensa Dupont; ça ne traîne pas. Soit! autant tout de suite. Et il répondit : « Blanche va bien.

— Toujours jolie?

— Mais oui, si on veut.

— Je verrai bien, j'y vais.

— Tu y vas, tu y vas? Eh bien, oui; vas-y aujourd'hui, puisque tu

arrives ; mais, tu sais, Jean ! n'y va pas trop, et entends-moi bien une fois pour toutes. Dupuy me veut du mal, et il m'en a fait beaucoup. Il ne m'aime pas, et je le lui rends bien. Il est très riche et tu ne l'es pas. Tu m'as compris, pas vrai ? Vas-y, maintenant, et ne me demande pas de t'accompagner. »

Il faudra voir, se dit Jean qui fit seller son cheval.

Le chemin pour aller à l'Eau Bleue traversait Boilié. Jean avait le secret espoir de rencontrer Blanche à la case cassée, comme autrefois. Il mit sa bête au galop. Mais où est la case, où est le verger ? Rien. C'est bien la route cependant !

Il croisa un vieux noir qui passait : « Acote la case cassée, la case Boilié ? »

Le vieux noir s'arrêta, le regarda et se tordit de rire : « La case cassée ? Aïo, Msié ! aïo vous là ! — et il se tenait les côtes — vous content badiné, oui ! La case Boilié ? aïo ! avlà li là ! » et il lui montra une longue ligne de décombres entre deux rangs de cannes. Jean se mit debout sur ses étriers ; il regarda, et comprit. Il reprit sa route ; le noir le regardait s'en aller et se tenait les côtes.

Jean arriva à l'Eau Bleue. Un domestique vint tenir son cheval. La maison du moins n'avait pas changé ; mais les arbres avaient bien grandi, et il y avait des fleurs partout.

« Msié napas là, li fine allé bitation.

— Et mamzelle ?

— Mamzelle bord la rivière dans rafia.

— Mo coné. Amène mo çouval léquirie. »

Il descendit la berge et arriva au bord de l'eau. Personne. Mais il aperçut là-bas le grand bosquet de rafias : il se souvint. Il marchait sans bruit sur le lit épais des feuilles tombées. Quand il fut entré sous les rafias, une branche sèche craqua sous son pied, tout auprès de la cachette.

« Qui là ? dit une petite voix douce qu'il reconnut.

— Moi.

— Qui vous ? »

Il ne répondit rien : il voulait la forcer à parler encore. Il était tout près maintenant. Comme elle entendit qu'on approchait, elle écarta sans se lever la grande palme tombante qui fermait l'entrée de sa chambre, et ils se regardèrent. Alors, voyant devant elle ce jeune homme inconnu qui la mangeait des yeux sans dire un mot, toute troublée elle laissa retomber la feuille et se mit debout.

Quand elle eut un peu repris courage, elle sortit de sa retraite.

C'était la petite Blanche, cette grande, belle jeune fille qui se tenait là, debout, et toute rougissante devant lui ! Il sentit quelque chose qui remuait dans sa poitrine. Il lui tendit la main en lui disant : « Blanche ! c'est moi, Jean. »

Et, à l'instant même, il comprit que s'il laissait passer cette occasion-là, ce serait peut-être bien long à retrouver, et, se penchant vivement vers elle, il l'embrassa. Blanche, qui tremblait encore plus fort, répétait de sa voix douce : « C'est vous, Jean ! comment, c'est vous ! »

Ils se mirent à marcher côte à côte sous les grands arbres le long de l'eau pour regagner la maison.

Dupuy n'était pas de retour ; mais nénéne Mélicie était accourue de sa case. Elle lui fit fête, tourna autour de lui, le regarda de face, de profil, de trois quarts : « Mais guette-li donc, Blance, guette-li coment li fine viné zoli garçon ! »

Peut-être Blanche aurait-elle été bien embarrassée pour répondre, si, par bonheur pour elle, son père n'était entré comme un coup de vent, qui saisit mons Jean par les épaules, le tint un moment à longueur de bras pour le mieux voir, puis le serra sur sa poitrine, deux fois, trois fois, avec des yeux humides : « Tu as embrassé la petite, au moins ? »

Jean ne se le fit pas répéter. Mais, pour ce coup, il vous prit mamzelle Blanche à pleins bras, la pressa franchement sur son cœur et lui donna deux bons baisers sonores. L'occasion, il faut être juste, n'avait pas trop tardé à revenir.

Lorsque enfin Jean redemanda son cheval — il eût été vraiment indécemment que ce jour-là il se dispensât de dîner avec son père — Dupuy lui dit :



« Ah çà! mon garçon, j'espère bien que tu ne vas pas nous bouder comme ton ours de papa? D'abord, tu dînes ici demain, entends-tu? et arrange-toi pour me faire la cour : je ne te dis que ça. »

Jean donna une énergique *shake-hand* au babordais; et quand il tint dans sa main la petite main de Blanche : « Ah bah! dit-il sans permettre à sa voix de trop trembler, on ne revient pas de Bourbon tous les jours... »

Et là-dessus, il embrassa Blanche : ce qui, en comptant bien, faisait juste trois fois en deux heures. C'était toujours un commencement. Après quoi il sauta en selle et piqua des deux.

Tandis qu'ils le regardaient s'en aller : « Il me va, ce grand garçon-là, dit Dupuy; et à toi, Blanche?

— Li zoli, zoli garçon même! » répondit Mélicie.

Le tribordais n'eut garde au retour d'interroger son fils. Seulement, lorsque Jean lui annonça qu'il dînait là-bas le lendemain, il fronça un peu les sourcils et, de sa grosse voix de combat : « Demain, soit, puisque tu reviens. Et puis en voilà assez pour quelque temps, n'est-ce pas? »

On dînait à deux heures à l'Eau Bleue. A onze heures, Jean arrivait chez son cher parrain. C'était un peu tôt, peut-être; mais en admettant que son parrain fût encore aux champs, il trouverait toujours bien quelqu'un avec qui causer en l'attendant. Ce bon Jean n'eut pas à attendre. Dupuy, pour cette fois, avait fait sa tournée en deux temps et deux mouvements, et s'était dépêché de rentrer parce que lui aussi il aimait son filleul. C'est Jean qui fut content.

Après le dîner, le café, que Blanche leur servit sous la varangue.

Après le café, une bonne tournée d'habitation! « Pas vrai, mon garçon? Je veux te montrer l'Eau Bleue en détail.

— Ah! parrain, pas aujourd'hui! disons demain, voulez-vous? je suis encore un peu fatigué.

— Fatigué! ça a vingt ans, et c'est fatigué! et ça veut être habitant! »

Cependant la voiture arrivait tout attelée devant le perron. Que pouvait faire Dupuy? Il monta dedans pour aller voir les cannes :

« A ton aise ! ennuie-toi tout seul ; c'est ta faute si je te brûle la politesse. Seulement ne repars pas sans m'avoir revu. »

Voilà donc monsieur le filleul condamné à attendre son parrain. Et notez qu'il faisait chaud sous la varangue où le soleil commençait à entrer ; heureusement que sous les rafias on aurait sans doute un peu plus frais au bord de l'eau.

Quand ils furent assis dans leur ancienne chambrette — elle n'était pas grande, la chambrette ! aussi, pour tout mobilier, une natte ! — quand ils furent assis chacun à un bout de la natte, Jean, voulant mettre la jeune fille tout à fait à son aise, lui demanda la permission de l'appeler « petite sœur » comme autrefois : « Car enfin, il n'y a rien de changé entre nous, n'est-ce pas, petite sœur ? »

— Comme vous voudrez, Jean.

— Vous ! vous me dites « vous ». Ce n'est plus comme autrefois alors ? »

Non. Ce n'était plus comme autrefois ! plus du tout comme autrefois. Autrefois, s'il avait eu comme maintenant une envie folle de l'embrasser, il ne lui en aurait pas demandé la permission ; tandis que maintenant, il n'aurait même pas osé la lui demander, cette permission ! Non, non ! ce n'était plus comme autrefois. Ah ! comme la veille il avait bien fait de prendre l'occasion aux cheveux. Quand, maintenant ? quand ?

Jean, cependant, regardait Blanche, et sentait son cœur se fondre dans sa poitrine. Blanche regardait couler l'eau sous les grands songes. Il faut avoir regardé couler l'eau sous les grands songes pour se douter de ce qu'il peut y avoir d'émotion dans ce spectacle-là. Blanche entendait son cœur battre si fort, mais si fort, qu'elle eut peur que Jean ne vint à l'entendre lui aussi au milieu de tout ce silence, et elle voulut se lever pour marcher un peu. Jean, qui s'était mis debout, lui donna la main pour l'aider à se relever. Et, quand il sentit que dans sa main la petite main était toute froide et qu'elle tremblait, il ne sut plus du tout ce qu'il faisait, il attira Blanche contre sa poitrine, et tout bas, dans son oreille que ses lèvres touchaient : « N'est-ce pas que tu seras ma femme, ma petite Blanche ? »

Blanche, appuyée sur son cœur, se taisait, trop tremblante pour parler...

« Réponds, ma petite sœur, réponds !

— Tu sais bien, Jean ! »

Parrain Dupuy ne fut pas content : ils allaient trop vite, les enfants !

« Toi d'abord, moussaillon, tu n'as pas vingt ans ! et toi, mauviette, tu en as seize tout juste. Plus tard ! nous verrons plus tard : quand on s'aime, on attend. Moi qui vous parle, j'ai attendu trois ans. »

C'était peut-être un peu farder la vérité. Mais, qui sait, après tout, s'il ne se figurait pas de bonne foi qu'il avait aimé sa femme trois ans avant de l'épouser ? D'abord, ça avait tenu à bien peu de chose ; et puis, pour embrouiller ses souvenirs, il avait tant aimé depuis ce temps-là, tant aimé !... les cannes et Boilié.

« Commence-moi, avant tout, par apprendre le métier, mon garçon. »

Jean s'y mit de tout cœur. Pour parrain en premier lieu, et puis, pour l'ours. Car il y fallait songer, à apprivoiser l'ours !

. Au bout de six mois, notre culture n'avait plus de secrets pour Jean. Elle n'était pas savante en ces jours lointains, notre culture. On plantait, ça poussait ; on nettoyait, ça fermait ; et puis, on coupait. Il n'en va pas de même aujourd'hui ! on plante, ça ne pousse pas toujours ; on nettoie, quand on a des bras ; et puis, on coupe, quand on n'est pas exproprié auparavant. Ah ! c'est bien autrement plus compliqué qu'autrefois !

Le 15 juillet, on mit le couteau dans les cannes à l'Eau Bleue comme à Belle Eau, et Jean commença son apprentissage d'usinier.

Ça, par exemple, ça n'est vraiment pas facile ! Se coucher à onze heures tous les soirs, être levé avant trois heures tous les matins, et ne jamais dormir pendant la journée : n'y arrive pas qui veut ! Mais, en revanche, celui qui y arrive a passé maître, car tout est là. Jean y arriva. Pendant quatre mois et demi, il dormit tout juste vingt-quatre heures par semaine, renonçant au sommeil du dimanche, parce que le dimanche il avait mieux à faire que de dormir, ce qui n'est pas peu dire.

La coupe finie, Jean reprit le propos en ces termes : « Maintenant que je sais le métier, parrain, donnez-moi Blanche.

— C'est demain la Noël, mon petit : mets ton soulier sur la fenêtre, et qui sait ? tu la trouveras peut-être dedans.

— Ce n'est pas gentil, parrain. Vous savez bien, n'est-ce pas, qu'il s'agit du bonheur de vos deux enfants ; ce n'est pas là matière à plaisanterie. »

Dupuy lui prit la main, et, d'une bonne grosse voix émue : « Aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu, mon garçon, je n'ai jamais souhaité d'autre fils que toi. Fais seulement que ton ours de papa vienne me demander Blanche : c'est bien le moins, pas vrai ? »

Blanche pleurait, Jean l'embrassa sur les deux yeux : « Ne pleure pas, ma petite femme ! j'y vais. Ne pleure pas, il viendra. »

Il ne vint pas ; et ce fut entre le père et le fils une scène cruelle.

« Je t'avais prévenu. Il ne m'aime pas, et je le lui rends bien. Sa fille est riche, et tu ne l'es pas. C'est ce que je t'ai dit et je te le répète. Ah ça ! me prends-tu pour un mendiant, par hasard ? Assez ! laisse-moi tranquille. Quand tu auras vingt-cinq ans, tu me feras des sommations respectueuses, si tu veux !

— Vous savez bien que non, mon père. »

Et le pauvre Jean s'en alla désespéré : « Ma pauvre petite Blanche ! ma pauvre petite Blanche ! »

Quand le tribordais se retrouva seul et qu'il fut rentré en possession de lui-même, le cri de douleur de son fils continua à tinter dans ses oreilles : « ma pauvre petite Blanche ! ma pauvre petite Blanche ! » C'était insupportable. Il prit son chapeau et s'en alla voir ses cannes ; ça finirait bien par passer.

Pauvre Jeannot ! pauvre Blanchette ! quelle vie que leur vie depuis ce jour néfaste ! Essayez, si vous en avez le cœur, d'emprisonner séparément deux tourtereaux derrière les barreaux de deux cages voisines.

Ce fut une année cruelle ; et pour les vieux comme pour les jeunes. La sécheresse fut terrible. Dans les premiers jours de février, on eut une espèce de coup de vent sans pluie ; après quoi, jusqu'à la fin de mars, pas une goutte d'eau, et un soleil de feu. La terre se fendait, les feuilles de

cannes « tirebouchonnaient ». Le 1^{er} avril, à peine si un carreau sur cinq avait fermé; dans les cannes neuves surtout c'était un désastre : un tiers des souches avait crevé; on attendait un peu d'eau pour repiquer « en vue des repousses ». Tout était désolé, la campagne comme les hommes.

En dehors des heures de repas, Dupont depuis deux mois n'avait guère desserré les dents que pour sacrer. Par exemple, à chaque tournée d'habitation il épuisait les riches litanies extra-liturgiques qu'il avait rapportées du *Jean-Bart*. Il se mangeait le sang, il cuisait dans son jus. Ah! il aurait été bien venu M. Jean de revenir lui parler de... « Ma pauvre petite Blanche! ma pauvre petite Blanche! » Était-ce bête cet éternel refrain! Il ne pouvait voir Jean sans que cette phrase ridicule revint bourdonner dans ses oreilles. « Pauvre petite Blanche! » avec ça qu'elle était à plaindre, cette demoiselle! n'était-elle pas riche, n'était-elle pas jolie, et bonne, et douce, et mignonne, et gracieuse! est-ce qu'on manque d'épouseurs quand on a tout ça? Elle n'aurait pas son Jean, et bien, après? la belle perte!... Là-dessus le tribordais s'arrêtait.

Eh bien, si! eh bien, si! ça serait une perte, et Jean valait bien Blanche! On n'en fait pas pour toutes les filles des garçons comme celui-là! c'est solide, c'est bien découpé, c'est de tout cœur à l'ouvrage! Et un bon fils après tout. Oui, un bon fils! pas une plainte, pas un murmure, bien que ça ait le cœur tout chaviré; ça se voit assez, ça se voit assez, pauvre Jeannot! Ah! babordais de malheur, va!

En avril enfin, quelques grains d'orage. Mais par-ci, par-là, des haut-pendus; de gros nuages noirs avec un peu d'eau dans la queue, d'autres avec quelques gouttes dans la tête, et puis rien; pas une bonne pluie de fond, pas un grand coup d'arrosoir : la moitié d'un carreau sous l'eau, l'autre moitié grillant en plein soleil. Elle serait propre la coupe! pas besoin de charrettes, on porterait les cannes dans des paniers! Une chose pourtant offrait à Dupont une manière de compensation : Dupuy était plus étrillé que lui; Belle Eau avait reçu des grains que n'avait pas reçus l'Eau Bleue. Boilié, surtout, Boilié faisait mal à voir. Ça console toujours un peu.

Belle Eau ne commença à couper que le 1^{er} septembre. On n'avait pas besoin de se presser, on avait le temps ! Dupont fit six cent milliers qu'il vendit au fur et à mesure : sa pratique invariable était de suivre le cours, bon ou mauvais. Le cours était mauvais cette année-là.

Aussi, Dupuy, qui avait les reins plus solides, ne vendit pas un sac de sucre. Il attendait la hausse, et gardait ses neuf cent milliers en magasins, deux grands magasins en bois qu'il avait fait construire *ad hoc*, au vent de l'usine, bien entendu, tout contre un grand carreau de dix arpents qu'il couperait en dernier pour faire « des têtes ».

Le 24 décembre, on avait fermé l'usine de l'Eau Bleue depuis une heure déjà, il était tout près de minuit, tout dormait. Le feu prit dans les grandes cannes derrière les magasins. Comment ? pourquoi ? à quel endroit et à quel moment au juste ? c'est ce qu'on ne devait jamais savoir.

C'était de l'amadou que ces cannes. Une véritable mer de flammes vint battre les « bordés » des magasins qui se mirent à flamber en grand, de bout en bout.

Ce ne fut qu'à ce moment qu'un des gardiens de nuit donna l'alarme : la clarté de l'incendie avait fini par l'arracher à son premier sommeil. Il se suspendit à la cloche.

Dupuy sauta hors de son lit, sa chambre était éclairée comme en plein jour. Une odeur de caramel le prit à la gorge ; il s'élança dans la cour. Ses neuf cent milliers de sucre brûlaient, et de l'énorme brasier jaillissaient des fusées d'étincelles qui déjà avaient mis le feu en vingt endroits au grand toit de l'usine, sous le vent. Il faisait tellement sec, tellement sec !

Les hommes effarés arrivaient du camp l'un après l'autre ; il fallut dix minutes pour établir la chaîne et mettre la pompe en action. Il était trop tard : le toit tout entier s'écroula sur les machines. Toutes les cloisons, tous les planchers, les grandes tables, les longues jumelles, tout s'alluma ; et, dans la flamme claire, par les grandes baies des portes et des fenêtres ouvertes, on voyait le gros moulin noir rougir peu à peu et son grand volant chanceler puis s'abattre.

A un mille à la ronde il faisait si clair qu'on aurait lu un journal comme à midi.

A Belle Eau, un gardien qui vit le ciel tout rouge du côté de l'Eau Bleue alla réveiller Dupont. Il ordonna de sonner la cloche, et courut à la chambre de Jean : « Jean ! ça brûle à l'Eau Bleue. Vite ! »

Un quart d'heure après, le tribordais avec toute son équipe était sur le lieu du sinistre. Il n'y avait plus rien à sauver.

Dupont prit une main du babordais, Jean prit l'autre : « C'est cent mille piastres de f... lambé, tribordais ! pour moi, je m'en... mais ma pauvre petite Blanche ! ma pauvre petite Blanche ! »

Dupont reçut le coup en plein. Il lâcha la main de Dupuy, et s'en alla du côté des hangars à bagasse qu'on arrosait avec les deux pompes pour les empêcher de prendre.

Jean passa son bras sous le bras de son parrain et le ramena à la grande maison.

Sous la varangue Mélicie hurlait sans s'arracher les cheveux. Blanche se jeta dans les bras de son père, et se mit à l'embrasser bien fort pour le consoler, tandis que Jean mangeait de baisers la main de Blanche, pour que la chère petite n'eût pas trop de chagrin.

Là-bas, les flammes commençaient à tomber, ayant fini le gros de leur besogne ; bientôt, ça ne brûla plus qu'au ras de terre, derrière les grandes murailles noircies.

Dupont à son tour arriva à la maison. Il prit entre ses mains la tête de sa filleule, et l'embrassa sur ses fins cheveux noirs, comme il y avait bien longtemps, quand elle était toute petite. Dupuy s'était laissé tomber dans un grand fauteuil de rotin à l'autre bout de la varangue ; Dupont alla s'asseoir auprès de lui, et lui posant une main sur la cuisse : « Tu sais, mon pauvre vieux babordais, que tout ce que j'ai est à ton service, pas vrai ? »

Dupuy ne répondit rien ; mais il posa sa main sur la main de Dupont et la laissa là.

Jean, à l'autre extrémité de la varangue, gardait la tête de Blanche

appuyée sur son épaule. Son père l'appela. Il vint à lui sans lâcher la main de Blanche.

« C'est Noël aujourd'hui, les enfants. »

— Au fait, dit Dupuy, un joli cadeau de Noël pour moi, n'est-ce pas, tribordais ?

— Pas pour toi, mon pauvre vieux ; mais pour eux, qui sait ? »

Il n'y avait qu'une chaise auprès des deux vieux ; Jean s'assit et prit positivement Blanche sur ses genoux.

« Dis donc, Dupuy, si nous les donnions l'un à l'autre, ces deux enfants ?

— Ton fils est plus riche que ma fille, tribordais. »

Comme Jean et Blanche s'étaient jetés en même temps au cou de Dupont pour l'embrasser, ils étouffèrent dans sa gorge un mot qui allait sortir :

« Parbleu ! c'est pour ça, babordais ! »

CHARLES BAISSAC.





L'EMPEREUR GUILLAUME A BADEN-BADEN

SOUVENIRS INTIMES (1881-1887)

Baden-Baden n'est plus le rendez-vous du monde où l'on s'amuse. La voix enrouée du croupier ne répète plus, dans les salons du *Conversations-Haus*, le fastidieux refrain : « Faites votre jeu, Messieurs ». Le silence d'un éternel « Rien ne va plus » a remplacé cette fiévreuse agitation : la morale triomphe. Les petites dames de Paris qui désertaient les boulevards pour soigner les vaincus et saigner les vainqueurs de la roulette, ont disparu pour toujours avec leurs tapageuses toilettes. Les indigènes, naguère témoins de ce va-et-vient continuel, quelque peu surexcités, sinon démoralisés par ces brusques revirements de fortune et ce luxe d'emprunt importé par les banquiers, ont repris les paisibles et honnêtes coutumes de leurs pères.

Cependant, la bonne petite ville n'a pu que profiter de ce changement. Les sources thermales, déjà fréquentées par les Romains, attirent toujours bon nombre de malades. Le pays est riche, riant et bien cultivé : une oasis entourée de montagnes ou de collines moins hautes mais

plus paisibles et plus agréables à la vue que les géants de la Suisse couverts de neiges éternelles. Les routes sont excellentes grâce à la qualité des matériaux employés à leur construction ; le sol ferrugineux absorbe l'humidité et, quelques heures après une averse, on n'en voit plus de traces. Des chênes et des hêtres centenaires entremêlés de sapins gigantesques comme on n'en voit que dans la Forêt-Noire, des prés et des gazons toujours frais qui rappellent les pâturages de la verte Erin et de la vieille Angleterre ; des ruines de vieux castels que les ingénieurs ont rendues accessibles et où les voitures arrivent au grand trot ; des rochers, des lacs et des cascades, tout cela fait, de ce coin de terre, un immense parc bien ordonné, où les villes et les villages semblent avoir été semés à dessein par un paysagiste de génie. Ce qui ajoute aux agréments de ce séjour, c'est que Baden-Baden est au centre même du monde occidental et que, pendant la belle saison, des trains nombreux y amènent d'heure en heure des voyageurs de toutes les parties de l'Europe. A dix heures de Paris, grâce à l'Orient-Express, qui part et arrive deux fois par jour, à vingt heures environ de Vienne et de Berlin, tout le monde doit y passer, même les voyageurs qui ne s'y arrêtent pas.

Il n'est pas étonnant, vu tous les avantages que nous venons d'indiquer, que l'Impératrice Augusta ait choisi cet endroit pour s'y reposer et se rapprocher de sa fille unique, la Grande-Duchesse de Bade, souveraine de ce pays. Artiste dans l'âme, l'Impératrice d'Allemagne choisit d'ordinaire les deux saisons où Baden se montre dans toutes ses splendeurs : le printemps, où les marronniers roses sont en fleurs, et l'automne, où ses magnifiques forêts se colorent et où les vignes et les châtaigniers donnent un avant-goût du Midi. L'Impératrice descend toujours dans une modeste maison meublée où elle est enchantée de se trouver à l'étroit et d'oublier le faste de ses résidences princières. En automne, elle y célèbre l'anniversaire de sa naissance, et l'Empereur Guillaume ne manquait jamais de venir lui souhaiter sa fête et se reposer auprès de sa femme et de sa fille des fatigues de l'étiquette, des cérémonies et des manœuvres. Quoiqu'il vécût bourgeoisement à Baden, l'Empereur, par son arrivée seule, ne pouvait

manquer d'imprimer un mouvement inusité à la petite ville. Une suite nombreuse accompagnait Sa Majesté ; le chef de son cabinet militaire lui faisait journellement son rapport, ainsi que M. de Bülow, ministre d'Allemagne à Berne, qui, pendant les déplacements de l'Empereur, servait de trait d'union entre le souverain et le chancelier. Des courriers arrivaient et venaient, les employés des bureaux télégraphiques travaillaient nuit et jour, les gendarmes étaient sur pied et les détectives veillaient à la sûreté d'un monarque qui, tout en étant l'idole de son peuple, avait failli être la victime, à Baden même, d'un de ces maniaques qui ne se rencontrent que trop souvent à notre époque. Il va sans dire que, tout en désirant le repos, l'Empereur ne pouvait se dispenser de recevoir les souverains, les princes et les étrangers que sa présence attirait à Baden. Il y avait tous les jours, soit chez lui, soit chez le Grand-Duc, son gendre, des dîners et des réceptions où l'Empereur déployait toutes les grâces d'une politesse dont nous avons presque perdu le secret. Sa simplicité et le parfait naturel d'une belle humeur toujours égale lui gagnaient les cœurs de ceux même qui avaient été ses adversaires ou ses victimes. L'Impératrice, d'une charité sans bornes, charité dont les prisonniers et les blessés français ont éprouvé les bienfaits en 1870, se plaisait dans son rôle de Sœur grise de la politique et secondait de son mieux la popularité de son auguste époux.

Tout ce qui se passait à Baden intéressait et amusait l'Empereur. En parcourant le pays avec ses grands chevaux noirs, il arrêtait souvent sa voiture devant les nouvelles constructions. Il voulait voir ce qu'on y faisait ; car ayant été son propre architecte à Berlin et à Babelsberg, il avait conservé un goût pour le « bâtiment ». Souvent, sans se faire annoncer, il faisait des visites du matin aux dames qu'il connaissait. Il leur demandait une tasse de thé ; une princesse russe, un peu plus âgée que lui, était souvent honorée d'un impérial *morning-call* ; il l'appelait en riant sa grand'mère, et la vieille dame, spirituelle et mondaine, qui avait connu l'Impératrice Catherine, l'amusait en lui rappelant d'anciens souvenirs. Une autre dame russe lui ayant dit qu'elle avait apporté de Pétersbourg son

service à thé en son honneur, l'Empereur s'annonça immédiatement, uniquement pour ne pas désappointer la bonne vieille. D'ordinaire, il faisait ses visites de son pied léger sans être accompagné d'aucun aide de camp. Il trouvait qu'on ne cause bien qu'à deux et ne voulait pas être gêné par un tiers dans ses innocents tête-à-tête.

Nous avons fait, ma femme et moi, en 1880, un court séjour à Baden, Le pays nous avait tellement plu que nous y retournâmes l'été suivant, après avoir loué une villa au-dessous du vieux château. Ce fut en 1881 que je revis l'Empereur Guillaume pour la première fois depuis les fêtes du mariage de son fils, célébrées à Londres en 1858. Je lui avais été présenté à Berlin en 1845, et pendant les deux années que je passai dans cette capitale, en qualité de secrétaire de la légation de Saxe près la cour de Prusse, j'avais eu plusieurs fois l'honneur de rencontrer le prince et la princesse de Prusse, tant aux fêtes de la Cour que dans le salon hospitalier des princesses Biron de Courlande; ce salon servait alors de rendez-vous à une société d'élite; leurs Altesses Royales y faisaient souvent des apparitions sans la moindre cérémonie. Ne pouvant espérer que l'Empereur se souviendrait de moi, je priai la princesse Marie de Bade, duchesse de Hamilton, de me présenter à Sa Majesté. Grâce à cette mémoire dont les princes possèdent le secret, l'Empereur me reconnut et me demanda : « Où donc nous sommes-nous vus la dernière fois ?

— Dans de pénibles circonstances, lui répondis-je, dans la nuit du 14 au 15 août 1853, à bord d'un affreux petit steamer et après une fort mauvaise traversée.

— Je me souviens, s'écria l'Empereur. C'était bien la plus détestable traversée que j'eusse jamais faite. »

Le comte de Goltz, le plus ancien des aides de camp de l'Empereur, avait été de ce voyage et me dit que son maître parlait souvent encore de cette traversée dont il avait conservé le plus pénible souvenir.

C'était en effet, en 1853, une des choses les plus désagréables que de traverser le détroit, la nuit, quand la mer était houleuse. On ne se fait plus d'idée aujourd'hui des souffrances auxquelles les voyageurs

étaient exposés alors. La ligne de Folkestone n'existait pas ; les jetées n'avaient pas encore été construites ni à Douvres ni à Calais, les bateaux étaient petits, lents et mal tenus, et, pour gagner le paquebot, on entassait les voyageurs dans de petites barques : c'était incommode et dangereux. Bien heureux encore si on avait la chance de retrouver ses bagages à Calais et si, pendant la traversée, on avait pu conquérir un pliant pour s'établir sur le pont, car les cabines étaient inabordables. Pendant la nuit fort noire dont j'avais rappelé le souvenir à l'Empereur, je m'étais trouvé dos à dos avec un voyageur à qui j'avais dû souvent demander pardon quand le roulis m'avait poussé contre lui. A l'aube, nous arrivâmes enfin à Calais et je reconnus à mon grand étonnement, dans mon *dos à dos*, le Prince de Prusse qui, venant de Londres, se rendait à Berlin. Quant à moi, nommé ministre de la cour de Saxe près de la cour de Saint-James, depuis quelques mois, j'allais à Paris pour assister à la première fête que donnait Napoléon III depuis l'établissement du second Empire.

Ma femme et moi retournâmes à Baden en 1882 et, ayant découvert à mi-côte au-dessus du *Conversations-Haus* un potager inculte d'où l'on jouissait d'une vue splendide, nous résolûmes de l'acquérir et d'y construire une habitation d'été. C'était, je le prévoyais bien, la mer à boire, mais ma femme y tenait et ce que femme veut..... Nous louâmes une petite villa dans le voisinage du chantier et commençâmes les travaux. M. Buhler, le célèbre paysagiste français, le créateur du parc de la Tête d'or, à Lyon, vint nous rejoindre et voulut bien se charger de métamorphoser en parc ces quelques hectares de terrain inculte.

J'avais fait moi-même le plan de la distribution intérieure de la villa à construire et j'avais prié un architecte de Paris de me l'habiller. Il se chargea des dessins et des modèles, mais ne put surveiller les travaux. Force me fut de confier cette surveillance à un apprenti architecte du pays qui ne comprenait pas le français et n'avait jamais vu chose pareille. Un maçon fort intelligent nous tira d'affaire ; et quand l'Empereur Guillaume revint à Baden, en septembre 1882, la maison était déjà assez avancée pour attirer sa curiosité. Un beau jour, il s'arrêta à la

grille ornée de placards interdisant l'entrée aux badauds et me demanda. Je vins à la rencontre de Sa Majesté qui, montrant du doigt les écriteaux, me dit, en riant, qu'il n'avait osé entrer sans permission. Il descendit de voiture, et, en dépit des poutres et des gravois de toutes sortes qui encombraient le chantier, il voulut absolument se rendre compte de ce que nous faisons. Je le guidai tant bien que mal à travers ces obstacles, me fiant surtout à la vigilance d'un chasseur géant qui suivait l'Empereur pas à pas, prêt à le soutenir au besoin. L'Empereur voulut tout visiter et parut enchanté de la vue et de la distribution intérieure.

« Vous avez eu bien raison, me dit-il, de faire votre plan vous-même. Les architectes ne s'y entendent guère, et quand j'ai construit mon palais à Berlin, je leur ai dit : voici ce que je veux et gare à vous si vous n'exécutez pas mes ordres à la lettre ! »

Quand, l'année suivante, Sa Majesté revint inspecter les travaux, elle trouva la maison sous toit, l'œuvre des menuisiers achevée, les grilles en fer forgé posées et les plâtriers en train d'achever leur besogne.

J'étais au milieu des ouvriers, quand on vint m'avertir que l'Empereur était là. Je courus au-devant de lui.

« Bravo ! s'écria-t-il, du fer et du chêne, voilà ce que j'aime. »

Après avoir visité tout en détail, l'Empereur revint par la terrasse et y rencontra le Grand-Duc et la Grande-Duchesse de Bade qui, en se promenant, étaient entrés à l'improviste, comme Sa Majesté.

Nous avions si bien poussé les travaux que nous pûmes nous installer en juin 1884 et recevoir l'Empereur peu de temps après son arrivée. Il vint chez nous déjeuner le 18 octobre avec le Grand-Duc et la Grande-Duchesse de Mecklembourg.

Un peu avant l'heure fixée par l'Empereur, un messenger vint nous annoncer que Sa Majesté, retenue par des affaires urgentes, n'arriverait qu'une heure plus tard. Nous sûmes le soir que la nouvelle de la mort du duc de Brunswick avait surpris Sa Majesté et nécessité un échange actif de dépêches télégraphiques.

Lorsque l'Empereur fut arrivé, il me fit placer en face de lui; il avait



à sa droite la Grande-Duchesse Anastasie et ma femme à sa gauche; Sa Majesté me parla à plusieurs reprises à travers la table.

Sans être gourmet, l'Empereur jouissait d'un excellent appétit. Il avait des plats favoris qui faisaient le désespoir de ses médecins. Le homard, entre autres, était une de ses passions malheureuses. Il ne dédaignait pas le vin, mais il fallait lui servir du champagne non frappé, la Faulté ayant interdit les glaces et boissons glacées. Il ne buvait jamais d'eau pure et préférait l'eau de Seltz, son breuvage habituel. Sa main blessée dans l'attentat de Nobiling était demeurée estropiée, cependant il s'en servait avec une dextérité étonnante pour couper ses viandes et pour préparer sa truite, son poisson favori.

« Voilà un excellent pâté de foie gras, me dit-il. Savez-vous qui m'a appris quelle différence il y a entre un pâté de Strasbourg et un autre pâté? C'est le prince de Metternich. Je dînais à côté de lui, au château de Rœtha, quartier général des souverains alliés, le 17 octobre 1813, la veille de la bataille de Leipzig, dont nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire, et, pendant le dîner, il me fit un véritable cours de gastronomie. Depuis lors, je pense toujours à lui quand on me sert du foie gras. »

Après le déjeuner, l'Empereur voulut tout voir. Il pénétra jusque dans les chambres à coucher, examina les tableaux de famille, les marbres et les bibelots avec le flair d'un connaisseur. Arrivé dans le boudoir de ma femme, il appela la Grande-Duchesse.

« Venez donc voir, s'écria-t-il, voilà un boudoir où l'on ne boude pas. N'ayez pas peur des serpents, ils sont brodés en or fin et ne vous mordront pas. »

Cette pièce, qui amusait l'Empereur, est tapissée de tentures de Chine reproduisant le dragon impérial aux cinq griffes, brodé à la main sur du satin gros bleu. Un Français, qui avait habité Pékin pendant quatorze ans, nous avait cédé ces tentures qu'il avait achetées des soldats du général de Montauban immédiatement après le pillage du Palais d'été.

En 1885, l'Empereur nous fit une seconde fois l'honneur de déjeuner

chez nous, il se rencontra encore avec le Grand-Duc et la Grande-Duchesse de Mecklembourg.

Quelques jours plus tard, je dînais chez l'Empereur. Il m'aperçut causant dans une embrasure avec M. de Bülow.

« Arrangez-vous les affaires de l'Europe à vous deux? demanda-t-il en riant.

— Nous nous en gardons bien, Sire, nous laissons ce soin et cet ennui à Votre Majesté. »

Puis se tournant vers M. de Bülow et me désignant : « Comme tout doit lui paraître mesquin chez nous, après le déjeuner qu'il nous a donné! »

Je faisais semblant de ne pas comprendre, car je ne pouvais pas dire non. Ces chambres basses, éclairées au gaz, cette cuisine, qui rappelait peut-être trop la table d'hôte, n'avaient rien de grandiose ni d'impérial.

« Je ne suis pas chez moi, ici, continua l'Empereur; à l'auberge comme à l'auberge! Je suis un vieux soldat et cela m'est égal, j'en ai vu bien d'autres. Mais vous autres diplomates vous êtes des enfants gâtés. Venez me voir à Berlin et je vous donnerai un meilleur dîner, je vous le promets. »

Peut-on être plus simple et plus gracieux?

L'année suivante, l'Empereur, suivant son habitude, vint voir ma femme; il paraissait jouir de la meilleure santé. Il nous avait demandé à déjeuner mais ne put venir : une attaque du mal auquel il a succombé vint troubler les dernières semaines de son séjour.

En revanche, l'Empereur ne s'était jamais senti plus frais ni plus dispos qu'après les grandes manœuvres de 1887. Il venait de célébrer l'anniversaire de sa quatre-vingt-dixième année et s'amusait à faire à ma femme la description des cadeaux qu'il avait reçus de l'Empereur de Chine peu de jours avant de quitter Berlin.

« Il paraît, dit-il, que mon frère du Céleste Empire a appris que j'étais un vieux bonhomme. Il m'a envoyé, sans parler des jades, des porcelaines et de quelques boîtes de thé jaune, toute une collection de



tentures merveilleuses. Je ne sais qu'en faire, mais je les ai examinées et sur chacune j'ai trouvé un vieux bonhomme. L'ambassadeur de Chine m'a expliqué que c'était pour me souhaiter longue vie et bonheur que mon frère jaune m'envoyait tous ces gens-là. »

Le tête-à-tête fut interrompu par le Grand-Duc de Saxe-Weimar qui était venu à Baden pour la fête de l'Impératrice, sa sœur. L'Empereur, remarquant que son beau-frère examinait l'appartement, lui dit : « Tu ne l'as donc pas vue encore, cette villa ? Viens, je la connais par cœur et je serai ton cicerone si la comtesse le permet. »

Ma femme, craignant que l'Empereur ne glissât sur le parquet, fit signe au Grand-Duc de lui offrir le bras, mais l'Empereur le repoussa et, alerte comme un jeune homme, lui montra le chemin.

Les deux princes pénétrèrent partout ; arrivés à la chambre à coucher, tendue en toile de Gênes, qui intéressait le Grand-Duc, l'Empereur demanda où menait une porte en tapisserie qu'il désigna du doigt.

« Dans mon cabinet de toilette, répondit ma femme.

— Ah ! C'est la seule pièce que je n'aie pas encore vue, dit l'Empereur, il faut que vous nous permettiez d'y jeter un coup d'œil. »


Et, en dépit de toutes les protestations, les deux princes entrèrent dans ce cabinet qui, heureusement, se trouvait en ordre.

Quelques mois avant cette époque, le Grand-Duc Michel de Russie avait photographié l'Empereur à Coblenz, en costume de promenade, assis dans un fauteuil, sa canne à la main. Cette photographie, d'une ressemblance frappante, s'était, je ne sais comment, répandue dans le commerce. Un photographe de Baden l'agrandit et la vendit munie d'une légende : *l'Empereur Guillaume à l'âge de quatre-vingt-dix ans*. Ma femme trouvant que cette photographie reproduisait parfaitement les traits de son auguste visiteur tel qu'il avait été assis devant elle, en fit l'acquisition, et le portrait se trouvait sur une table quand l'Empereur, le Grand-Duc et la Grande-Duchesse de Bade déjeunèrent chez nous le 13 octobre 1887. Je montrai cette épreuve à Sa Majesté en lui disant :

« Ma femme trouve qu'il n'y manque qu'une chose, Sire, votre signature.

— Qu'à cela ne tienne. Donnez-moi une plume, ce sera vite fait. »

Et, sans lunettes, l'Empereur, d'une main ferme, signa avec son grand paraphe.



— Et la date, dit ma femme.

— Quel quantième sommes-nous ? le treize ? »

Superstitieux comme Jules César, l'Empereur écrivit : « 14 octobre 1887 ».

Il était si gai à ce dernier déjeuner qu'il fit chez nous, que tout le monde en fut frappé. Il répéta à plusieurs reprises : « jamais je ne me suis senti mieux, » au point que la Grande-Duchesse en eut un douloureux pressentiment.

Avec une verve extraordinaire et une mémoire étonnante, il nous fit, ce jour-là, le récit du commencement de la campagne de 1813.

« Ce fut à Breslau, dit-il, que le Roi, mon père, m'informa que je ferais la campagne avec lui. J'avais alors seize ans et vous sentez bien avec quelle joie j'accueillis cet ordre. Mes sœurs et mes cousines cependant avaient un grand chagrin ; on m'avait appris à monter à cheval et à manier le sabre, mais je ne savais pas danser. Elles se mirent à l'œuvre et m'enseignèrent le pas de la valse. Arrivé à Francfort j'assistai à mon premier bal, donné en l'honneur de l'Empereur Alexandre. Je mis à profit les leçons que je venais de recevoir et cela allait étonnamment bien. »

Le prince Louis, fils cadet du Grand-Duc de Bade, nous honora également ce jour-là de sa présence. Ce prince charmant, doué des plus rares qualités



et d'une santé florissante, fut subitement enlevé à ses parents à l'âge de vingt-deux ans, le 22 février 1888. Cette mort prématurée acheva le vieil Empereur déjà fortement ébranlé par les nouvelles de San-Remo. On remarqua depuis ce funeste télégramme, un sensible affaiblissement des forces du souverain nonagénaire. Le jour, il maîtrisait sa douleur, mais la nuit il pleurait ce petit-fils tendrement aimé, au point qu'on trouva un matin sur son oreiller les traces de ses larmes.

L'impression que la mort de Guillaume I^{er}, survenue le 9 mars 1888, a produite dans le monde entier, a été si profonde, que j'ai essayé de fixer quelques traits intimes de cette grande figure. Élevé à l'école du malheur par une mère aussi belle qu'intelligente, soumis dès son enfance à la discipline prussienne, Guillaume I^{er}, à un âge déjà assez avancé, hérita de la couronne et trouva moyen de faire de grandes choses dans un court espace de temps. Nous sommes encore trop voisins de ces événements pour porter un jugement impartial sur la valeur de son œuvre. A-t-il été un autre Charlemagne ? un Frédéric Barberousse ressuscité après avoir dormi dans les profondeurs du Kyffhaeuser durant des siècles, suivant la légende allemande ? L'avenir nous le dira. Une toile du Titien ou de Paul Véronèse se juge mieux quand la patine du temps a adouci les tons et harmonisé les couleurs ; les contemporains se perdent souvent dans les détails.

Il y avait deux hommes dans le défunt empereur d'Allemagne, le souverain et l'homme privé. Le premier possédait deux qualités maîtresses pour gouverner les hommes : l'audace au besoin, la patience toujours. Sévère envers lui-même, esclave du devoir et de la discipline, il était avant tout un homme à caractère : il savait ce qu'il voulait et sa volonté était de fer.

« Je n'ai pas le temps d'être fatigué, » répondit-il, lorsque, peu d'heures avant sa mort, on l'invita à se reposer et à interrompre les instructions suprêmes qu'il donnait à son petit-fils et à ses ministres.

Comme la plupart des princes de sa Maison, il était d'abord un soldat et il était habitué, dès sa plus tendre enfance, à compter avec l'aléa de la guerre ; il savait qu'on ne peut pas contenter à la fois les vainqueurs et les vaincus, qu'on ne peut pas faire une omelette sans casser des œufs et

que, après avoir prodigué le sang et l'argent des peuples, il faut, inévitablement, établir, dans un traité de paix, le compte des profits et des pertes: Guillaume I^{er} a prouvé, du reste, dans les dernières dix-sept années de son règne, que, s'il possédait à fond l'art d'utiliser la guerre, il appréciait davantage encore les bienfaits de la paix. On lui a reproché une certaine dissimulation. Est-ce là un défaut? La grande politique est une partie de cartes. Le hasard y entre pour beaucoup, mais l'habileté consiste à savoir cacher son jeu. Guillaume I^{er} possédait une finesse exceptionnelle, une profonde connaissance des hommes, une longue expérience des choses de ce monde et, avant tout, un bon sens imperturbable. Cela suffit pour expliquer ses succès. Tous les vieux serviteurs de ce puissant monarque l'adoraient; il était foncièrement bon, bien que ferme et sévère; il était galant avec toutes les femmes et d'une affabilité qui savait pourtant maintenir toujours les distances. Il était d'une race qui s'en va, parfait gentilhomme et grand seigneur dans la force du terme. Félix Dahn commence le chant funéraire qu'il a consacré à l'Empereur mort par ces mots: « *Vale, senex imperator.* » Nous nous permettrons de les modifier quelque peu et de dire, puisqu'on a le droit d'appeler heureux ceux qui ne sont plus de ce monde: VALE, FELIX IMPERATOR.

COMTE VITZTHUM.





FRANKLIN A PASSY

1777-1785

L'Amérique est bien loin pour les Français du xviii^e siècle, c'est une terre de légendes héroïques, un pays vierge que les philosophes décrivent sans le connaître, un Éden perdu où la liberté pousse vigoureusement. La « belle nature », chantée par Jean-Jacques, y revêt une physionomie singulière de jeunesse et de fougue, deux choses capables de mettre les meilleures cervelles à l'envers, de passionner du petit au grand les esprits tournés à la philosophie. Et puis, je ne sais quel désir avoué, inexorable de nuire aux Anglais, ces adversaires d'alors jamais lassés, et de trouver une vengeance à la perte des Indes, voilà toute la France remuée jusqu'aux moelles, entraînée vers les Américains secoueurs de joug et redresseurs de torts.

L'opinion est faite d'engouements ; elle naît d'un rien, d'un mot, d'une sensation poétique ; elle a la marche prodigieuse des avalanches, elle entraîne tout sur son passage. Les gens très forts de la politique la voudraient arrêter en vain, elle les emporte à sa suite. Des ministres s'en étonnent, la Cour s'en effraie, mais nul n'oserait s'opposer à elle. On voit de très jeunes seigneurs se jeter tête basse dans le tourbillon, quitter leur famille

et précipiter le mouvement. Les femmes s'en mêlent et mettent en jeu leurs emportements irréfléchis, suscitent les dévouements et les colères. C'est la marque curieuse de l'époque, que l'enthousiasme spontané de ce monde vieux, usé, pour le jeune peuple d'outremer. Il y avait là des prodromes non douteux que le roi Louis XVI fut un des seuls à comprendre, mais qu'il ne sut ou ne put combattre à propos. Son opposition timide se contenta de rester gouailleuse, de se montrer parfois risquée et de mauvais goût; il se rangea du côté victorieux quand les audaces eurent réussi, et son buste se maria à celui de Washington sur les monuments de conquête.

Imaginez quelque ministre venu de là-bas en grand équipage, chamarré de soie et d'or, possesseur des plus beaux chevaux et des plus belles voitures, louant au faubourg Saint-Germain un hôtel somptueux meublé luxueusement, et pensez au désenchantement des Parisiens. Ce qui leur fallait, c'était l'antithèse chère aux poètes, le véritable homme libre, une manière de Cincinnatus qui leur procurât des étonnements et leur apportât le calumet de paix. Songez que les Incas de Marmontel avaient bouleversé des opinions encore mal assises, et que la plupart d'entre les Français laissaient errer leur imagination sur ce point. Quand ils apprirent la venue prochaine du vieux Benjamin Franklin, la victime du Parlement anglais, il y eut quelque déconvenue; celui-là n'aurait pas des plumes sur la tête avec un anneau dans le nez; la couleur locale y perdrait. Mais en revanche le vieux philosophe américain jouissait d'une énorme réputation d'intégrité et de science. Dans ce pays de Voltaire où l'on ne croit plus à grand' chose, sinon à une liberté spécieuse, abstraite, idéale, Franklin apparaîtra comme une personnification, une déité. C'est, à tout prendre, une curiosité entraînant. On oublie, ou bien on ne sait pas, que la perte du Canada est un peu son œuvre; pour l'instant, il arrive enveloppé et enduit de liberté, c'est le plus sûr moyen de séduire.

Et quelle mise en scène habile à ce voyage de reconnaissance! Un grand-père accompagné de ses deux petits-fils dont l'un n'a que sept ans; une traversée hasardeuse de trente jours à travers les croiseurs anglais,

un débarquement hâtif à Quiberon, un repos diplomatique à Nantes pour attendre et voir venir. Pas de bruit, pas de faste, un bagage de bourgeois aisé, un attelage modeste, et Paris frissonne de l'imprévu de ce presque mystère. Au fond, que vient-il faire ? Les mieux informés le devinent plus qu'ils ne le savent. Les affaires ne sont point très brillantes là-bas, et Franklin ne doit pas s'être expatrié pour le seul plaisir de faire un voyage. Pourtant, voyez que le secret de ce déplacement est bien gardé ; madame du Deffand s'en étonne dans une lettre à Walpole : « L'objet de la visite du docteur Franklin est encore problématique, écrit-elle le 21 décembre 1776, et ce qu'il y a de plus étrange c'est que personne ne peut dire s'il est à Paris ou non. Pendant trois ou quatre jours on a dit le matin qu'il étoit arrivé, et le soir qu'il n'étoit pas encore venu. » Or, au moment précis où la bonne dame prenait sa plume, Franklin arrivait en carrosse par la route de Versailles, traversait le pont Royal et venait s'installer rue de l'Université avec ses deux petits-enfants. Les passants avaient pu voir à la portière une large face d'homme âgé, bien portant, au sourire bon, coiffé d'une toque de fourrure, regardant curieusement chaque chose derrière ses énormes lunettes rondes, des besicles à la Chardin, impertinentes et envahissantes. Sans doute, pensaient les gens, le titulaire d'une abbaye, quelque moine gras, un prélat courant incognito les postes du royaume. Et comme les gazettes bavardes n'existaient pas qui racontaient le soir les faits saillants de la journée, il n'en fut que cela pour l'instant, si bien que les plus intéressés à connaître l'arrivée du savant étranger apprirent sa venue par la rumeur publique partie de la rue de l'Université et gagnant de proche en proche tous les quartiers de la ville.

C'est par les on-dit des valets qu'on parle de lui ; on sait bientôt qu'il ne porte pas de perruque, qu'il est très vieux, « qu'il paraît une bonne femme ». Ceux-là qui s'agitent davantage sont les chauds partisans de la cause américaine, les fervents accourus pour s'inscrire : gentilshommes poudrés et musqués amoureux d'aventures, femmes jolies désireuses de se montrer les premières comme à la comédie, savants rencontrés par lui dans ses précédents voyages à Paris. Bientôt des petites brochures volantes

raconteront la vie de l'imprimeur de Boston, ses luttes pour l'existence, ses découvertes scientifiques, « la foudre arrachée aux nuées », ses mots charmants d'homme d'esprit et de grand patriote, jusqu'à la simplicité austère de ses mœurs et son amour de la nature surtout, phrase banale, niaise, qui fit pour la réputation de Franklin plus que tout le reste. Car la « nature » qui a grandi Rousseau, c'est l'abstraction à la mode, la raison de l'être ou n'être pas. On répète dans la société que la nature a nourri Franklin, qu'elle l'a seule dirigé dans la vie, et le voici l'égal de Rousseau en popularité, ce qui n'est pas peu dire.

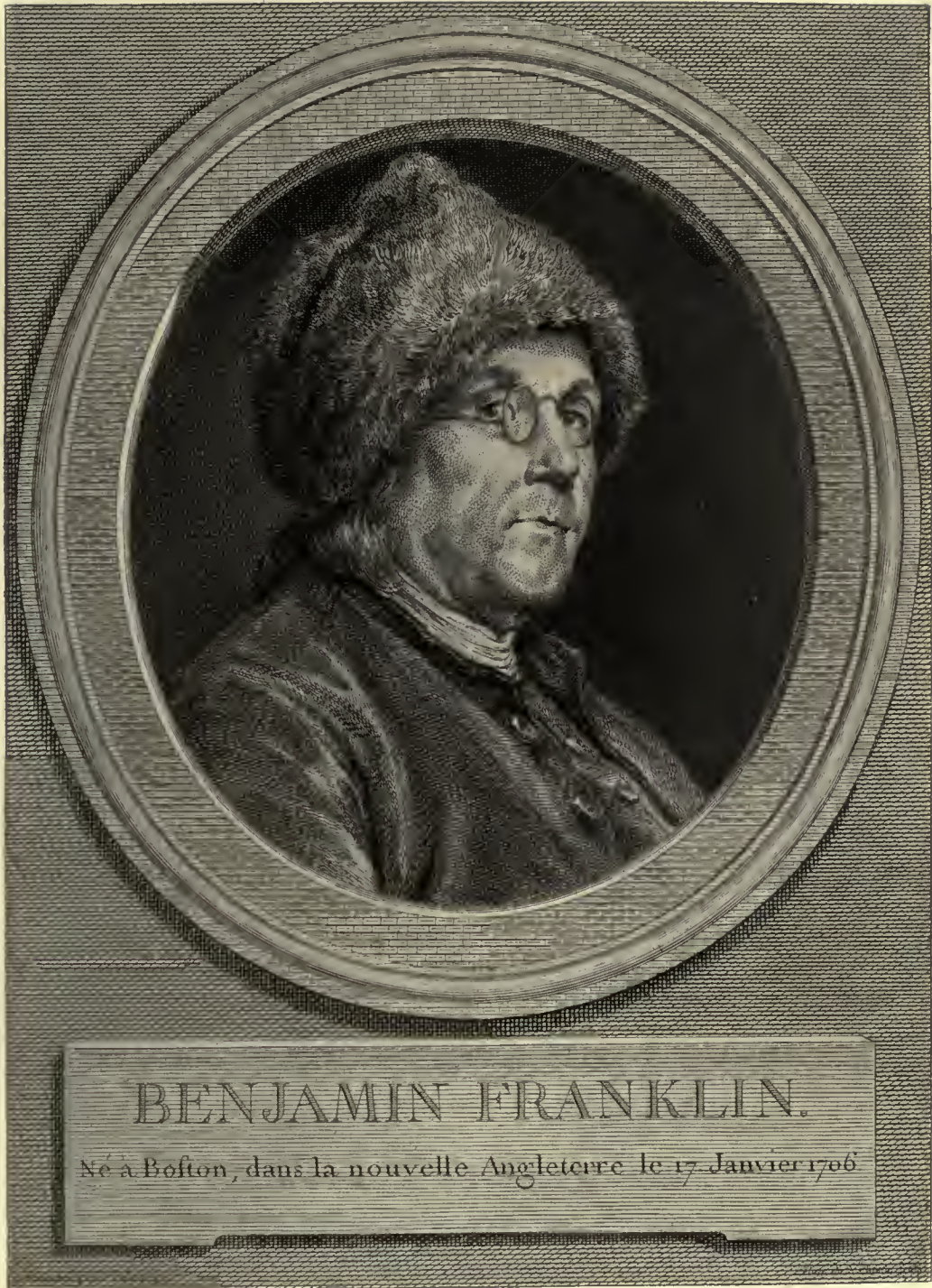
Le vieux philosophe a peur de tout ce bruit fait autour de son nom ; il craint d'indisposer la Cour de France, de s'aliéner les bonnes grâces en prenant de prime saut un parti officiel. Un de ses admirateurs, Jules-Donatien Le Ray de Chaumont, ancien intendant des Invalides, lui offre l'hospitalité dans sa propriété de Passy. Cette maison charmante a son histoire qui ne saurait effrayer un délicat et un lettré. Elle est à deux pas de la ville, en haut du coteau qui domine la Seine et, de la terrasse, la vue s'étend sur les collines de Meudon et sur le faubourg Saint-Germain. Ancienne propriété du duc d'Aumont, elle a servi aux gaietés décadentes de la belle comtesse de Valentinois et du comte d'Artois, frère du Roi ; mais les murs ne parlent pas en France, ils sont même les seuls à ne rien dire. Deux ailes terminées par un belvédère orné de balustrades et de colonnes d'ordre toscan ; dans l'aile droite, un salon décoré de figures et de bustes, perdu dans les feuillages et les fleurs. Une orangerie et une serre avec des bâtiments conduisant à une galerie de tableaux et aux chambres à coucher. Devant, un parterre à l'italienne bordé de tilleuls en boule ; autour du potager la terrasse en double demi-lune au milieu de laquelle s'élève un groupe sculpté représentant l'Enlèvement de Proserpine. Aujourd'hui, des démolitions successives ont bouleversé ces demeures coquettes et joyeuses ; on ne retrouve guère qu'une partie des bâtiments, occupés par un couvent de religieuses, en haut de la rue Raynouard, près de la rue Singer ; et les vestiges méconnaissables de la construction ne laissent plus rien deviner de la splendeur passée.

Au milieu des serres, dans les communs, Franklin pourra établir son laboratoire, car il n'oublie point ses travaux même dans les pires instants de sa mission politique. C'est de la terrasse en demi-lune que partiront les fameux cerfs-volants armés de paratonnerre, et de vieux habitants de Passy racontaient, il y a trente ans à peine, avoir vu l'Américain trempé par la pluie d'orage tenant le fil sans rompre d'une semelle. Au faite de la maison il établira l'appareil protecteur, le premier qui se soit vu chez nous, et longtemps après la Révolution de 1830 la pointe s'en dressait encore comme un souvenir. A peine s'est-il réfugié là que le pèlerinage commence. La nuée ordinaire des curieux, des quémandeurs, des badauds sonnent sans relâche à la grille du parc. Sur les murs des maisons voisines, le Parisien sempiternel se hisse et plonge les yeux dans les charmilles où se promène lentement un vieillard simplement vêtu, les mains derrière le dos et la tête penchée. Le batelier de l'île des Cygnes ne chôme pas; la cohue se presse dans son bachot; il n'a plus même à indiquer la maison, chacun la connaît ou la veut connaître. Franklin, c'est un de ces personnages moralement auréolés, que les princes invitent à leur table, et que le dernier des artisans veut apercevoir au moins une fois.

Quand il sort en voiture avec Le Ray de Chaumont, tout le monde le reconnaît et l'acclame; mais il évite ces triomphes. Il y a d'ailleurs de curieuses méprises. L'amphitryon, poussé par une sympathie excessive, se fait la tête de son hôte; à l'âge près, Le Ray est un autre Franklin par le costume, l'absence de perruque, la figure ouverte et franche; il a seulement plus de malice et de verve dans les yeux. Il ne déplaît pas à l'ancien intendant des Invalides de porter les reliques comme on dit, et de saluer aux portières; c'est un mince travers et bien français. Et pendant que les idolâtres de la cause américaine égarent leurs respects, le vieux docteur travaille sans repos, reçoit ses confrères de l'Académie des sciences, les jolies femmes pour qui les portes s'ouvrent toujours, les artistes chargés de redire ses traits. Aux premiers, les dissertations savantes et enjouées, les explications techniques; aux secondes, les conversations du *Bonhomme Richard*, les gais babillages où Franklin excelle à

se mettre au niveau des intelligences frivoles en popularisant ses découvertes, en féminisant la physique, si l'on peut dire. Aux peintres les poses tranquilles après les repas, quand les traits s'animent et qu'on repasse les souvenirs en compagnie d'invités choisis. Cochin l'a surpris ainsi dans cet abandon pour le joindre à la série des académiciens; son esquisse nous a gardé le Franklin des premiers temps, celui dont les *Chroniques historiques* disent qu'il « avoit une belle physionomie, des lunettes toujours devant les yeux, peu de cheveux, un bonnet de peau qu'il portoit constamment sur sa tête, point de poudre mais un air propre; du linge extrêmement blanc et un habit brun étoient toute sa parure, il portoit pour seule défense un bâton à la main ». L'homme entier en deux phrases, traduites par le merveilleux artiste en quelques touches faciles d'eau-forte et de burin. Depuis, cette esquisse légère a fait le tour de l'Europe, elle servira à Rügendas d'Augsbourg; à J.-M. Ville, à Jehner, mais elle demeure la plus délicate et la plus vraie, la première de toutes et la plus regardée.

Ce n'est point une thébaïde d'ailleurs que Franklin s'est choisie dans ce joli village; par les fenêtres ouvertes des serres, les gais flûs-flûs d'alentour pénètrent joyeusement. Dans cette rue Basse sur laquelle donne la porte d'entrée, M. Bertin a construit un pied-à-terre délicieux; où messieurs du clergé de France assistent aux fêtes, où la célèbre Contat fait virer les têtes, où les concerts se prolongent jusqu'au milieu des nuits. A deux pas de là s'élève la *Folie*, buen-retiro qui donne asile à mademoiselle de Romans, la maîtresse oubliée du roi Louis XV. A côté c'est l'hôtel du comte d'Étaing, le héros des guerres américaines; un peu délaissé à cette heure, et puis plus bas le château de M. de Boulainvilliers, une merveille de luxe où la mélancolie ne séjourne guère. Toute une société endiablée, frondeuse, s'est donné rendez-vous à Passy. Les plus moroses sont bien encore Jean-Jacques Rousseau, hébergé par le joaillier Musard son parent, madame Vanloo, Boulanger, l'auteur du *Despotisme oriental*, et l'abbé Prévost. Un autre partisan des Américains, un des amis de la veille, le célèbre La Tour-d'Auvergne y apparaît aussi, de même que la madame Denis de Voltaire « qui, n'étant encore qu'une



BENJAMIN FRANKLIN.

Né à Boston, dans la nouvelle Angleterre le 17 Janvier 1706

bonne femme, ne faisoit pas encore de bel esprit ». Quand le printemps venait, par les tièdes soirées d'avril ou de mai, la colline de Passy s'éclairait de mille lumières. Assis au pas des portes, les paysans écoutent la musique des bals; dans le lointain Paris s'endort au milieu de ses fumées et de ses brumes, sur la Seine les coches d'eau se croisent, et les chansons des voyageurs montent dans la nuit. Bien fin le devin qui eût prophétisé les révolutions futures!

*
* *

Pour être caché par des tilleuls, Franklin n'en est pas moins tombé en pleine vie parisienne; mais que veut-il après tout? Chacun le demande. La curiosité s'accroît de ce mystère. Les uns pensent qu'il vient enrôler des troupes, et tout aussitôt les déclassés, les aventuriers de tous genres assiègent sa porte, mettant à sa discrétion leur patriotisme et leurs consciences faciles. D'autres estiment qu'il est en quête d'inventions nouvelles, capables de le servir dans les guerres, et les inventeurs accourent, porteurs de panacées universelles, jusqu'à Marat qui n'est ni le moins empressé, ni le moins indiscret. La porte hospitalière s'ouvre et se referme sur de bonnes paroles, mais le docteur n'est pas en France pour lever des soldats, non plus que pour s'aider de conceptions hardies. Sa tranquillité apparente cache de singuliers tourments; il est désobligé par les empressements respectueux, il voudrait qu'on l'oubliât et qu'on ne parût pas chercher à influencer la Cour et les ministres. Fragonard le montre dans une planche célèbre tenant un bouclier et détournant les foudres, mais le vers latin mis au bas parle trop de tyrans. Il craint les allusions malintentionnées; il sait que le Roi n'approuve pas cette effervescence, qu'il a blâmé La Fayette, désavoué Beaumarchais entremis dans des marchés d'équipements pour le compte des Américains. Même il lui est revenu que, par manière de dérision, les ouvriers de la manufacture de Sèvres ont reçu l'ordre d'exécuter un vase de destination spéciale, avec, au fond, l'ennuyeuse et persécutante devise de la foudre vaincue et des tyrans détrônés. La charge est d'un goût médiocre, mais si le

représentant officiel d'une nation reconnue eût pu s'en fâcher à bon escient, le chargé d'affaires officieux d'un pays révolté n'a rien à dire. Même sa réception à Versailles lui pèse, quand une dame des plus huppées de la Cour se détache d'un groupe et s'en vient déposer sur ses cheveux blancs une couronne de lauriers, et deux baisers sur ses joues. Sans doute sa contenance modeste, ses allures timides, son costume simple, « ses cheveux plats sans poudre, son chapeau rond, son habit de drap brun », que madame Campan détaille avec étonnement, n'ont rien qui trahisse l'orgueil et la suffisance. Mais la bonhomie hautaine de Louis XVI, les lèvres pincées de la jeune Reine lui font peur. Pourquoi ces gens voudraient-ils se mettre en guerre avec leurs voisins pour le bon plaisir d'un peuple inconnu ?

Lorsque Hartley le prémunit contre les revirements de fortune, qu'il lui peint les Français capricieux, les événements changeants et incertains, qu'il lui fait entrevoir la Bastille peut-être au bout de ses misères, le vieillard retrouve toute sa belle énergie de patriote, sa grande âme impassible. « Je suis, dit-il, comme ce marchand de drap que l'on chicanait sur un morceau d'étoffe ; ce n'est pas pour ce petit bout qui me reste que je débattrai, prenez-le pour le prix que vous voudrez ! »

Un soir que Siléas Dane, son collègue, plus acharné que lui peut-être à la signature du traité de commerce avec la France, est resté à Passy, un exprès du ministre Sartine vient sonner à la porte. Il est minuit, la bonne heure des crimes, suivant le mot de Florian. « Siléas, s'écrie Franklin, vous avez tout perdu ! A minuit ! on va nous conduire en forteresse. — Nous verrons bien, reprend Dane plus tranquille. » Tout aussitôt on se met en route, mais les chemins déserts ne sont pas ceux qui conduisent à la prison d'État. On marche longuement au galop des chevaux en pleine campagne, on traverse la Seine, on côtoie des bois, on passe des villages endormis. Enfin on arrive à un château qui n'a rien de terrifiant ; c'est une maison charmante assise au milieu de pelouses vertes, dans des ombrages touffus. Les deux Américains sont introduits, un peu ahuris de la course, craignant un guet-apens, en la présence du ministre qui les

salue très bas en s'excusant du procédé étrange et en rejetant sur les nécessités de garder le plus absolu secret les formes inusitées de l'entrevue. Puis il leur lit le traité, le fameux traité si longtemps désiré, si péniblement poursuivi, et tout en leur demandant leurs observations, il leur présente une plume pour apposer leurs signatures. Voilà qui est fait et bien fini ! Benjamin Franklin, tout joyeux et jamais diplomate, se relève : « J'avais ce même habit, dit-il, le jour où les Anglais m'ont insulté au Parlement, il m'aura vu leur faire payer chèrement l'aventure. » C'était la grande redingote marron qu'il avait arborée à Versailles, il la garda comme une relique, et c'est dans cette simple toilette que Carmontelle le dessinera plus tard.

Je ne voudrais pas dire que ce succès eut en rien changé la manière de vivre du vieux philosophe ; il rentra seulement plus léger à l'hôtel de Valentinois, et ses cerfs-volants lui parurent plus gais. Au regard des Français, la situation est du tout grandie ; Franklin est à présent le ministre d'un État reconnu, d'une nation alliée ; les relations de politesse se transforment. Ceux-là qui se gardaient hier et s'en tenaient à la prudence, mettent aujourd'hui une fougue étonnante dans leurs protestations. Les beaux-arts sont, en pareil cas, la mesure exacte des sentiments ; les peintres courent volontiers aux besognes qui n'auront rien à démêler avec les intrigues de Cour ; madame Filleul, Vanloo, Duplessis, Houdon réclament à la fois des poses. Duplessis travaillera au compte de Le Ray de Chaumont le véritable triomphateur, le grand vainqueur de la journée.

A Passy le cercle s'élargit. A Buffon, à Condorcet, à d'Alembert vient s'ajouter une voisine de campagne, madame Helvétius, veuve du « bien-faisant », retirée à Auteuil, et par elle Turgot et Cabanis deviennent des fidèles du grand Américain. Cette femme est la grâce même et le charme enjoué de l'ancienne Cour. Elle parle des mieux, elle reçoit à merveille, et très simplement fait les honneurs de son chez elle avec le laisser-aller des grandes dames de ce temps. Lorraine de la maison de Ligniville, nièce de madame de Graffigny, madame Helvétius n'a rien gardé de la pédanterie de sa tante. Près d'elle Franklin oubliera ses peines et ses

soixante-dix ans; il subira l'influence reposée de cet intérieur ami, où la meilleure place lui est gardée. A ces liens presque tendres il attache le prix d'un souvenir, la pensée d'une femme bien aimée qui n'aura pas connu les dernières joies de son mari. Madame Helvétius la lui rappelle, et quand elle parle, Franklin ferme les yeux pour se croire revenu aux bonnes années. En son honneur, il se reprend à la littérature qu'il a toujours aimée, et qu'il frappe à sa note originale et bienveillante. Il écrit des lettres comme un amoureux de vingt ans, des épîtres gracieuses dans cette langue française gentiment accommodée à ses tournures exotiques, plus douce peut-être ainsi tournée et parlant mieux.

Écoutez ce billet doux adressé par lui à l'abbé Lefebvre de La Roche, un des amis de la maison, qui lui rappelait une partie projetée :

*M. Franklin n'oublie jamais
aucune Partie ou M.^e Helvétius doit
être. Il croit même, que s'il étoit
engagé d'aller à Paradis ce matin,
il ferai Supplication d'être permis de
rester sur terre jusqu'à une heure & demi,
pour recevoir l'Embrassade qu'elle a
bien voulu lui promettre en le rencon
trant chez M. Turgot.*

Un début de passion comme on voit, le prélude à cette lettre enjouée datée de Passy où le philosophe fera sa déclaration en règle. Cette fois ce n'est point au Paradis, mais aux Enfers qu'il est allé en rêve. Là il a trouvé Helvétius entretenant Socrate dans un bosquet ombreux. Les morts sont doués d'une science infinie, Helvétius a tout aussitôt reconnu Franklin et, par manière de conversation, ce dernier parle au bienheureux de sa femme

restée sur terre, en proie à un chagrin éternel. Helvétius l'écoute d'un air étonné : les choses terrestres ne lui sont plus de rien ; il a d'ailleurs convolé en de nouvelles noces aux Champs-Élysées, avec une femme qui vaut de tous points celle qu'il a laissée là-haut. Pendant qu'ils devisent ainsi, en la compagnie de Socrate, la seconde femme d'Helvétius apparaît. C'est madame Franklin elle-même, rajeunie, radieuse, une Béatrice du Dante plus désirable que jamais. Le vieux philosophe veut s'élaner vers elle, mais elle le retient d'un geste ; elle non plus ne connaît pas les vivants. Hélas ! ceux qui sont morts sont bien morts, ils sont heureux, pourquoi les autres ne le seraient-ils pas ? « Mécontent du refus de mon Eurydice, écrit-il, je pris sur-le-champ la résolution de quitter ces ombres ingrates et de revenir en ce bon monde revoir le soleil et vous, madame. Me voici. Vengeons-nous ! »

La « Notre-Dame d'Auteuil » ne voulut pas se venger, se sentant trop vieille femme pour recommencer une vie ; elle refusa de même Turgot, sans froissement, avec le tact infini et la mesure qu'elle savait mettre en toutes choses. Peut-être eût-elle perdu ses autres amis en se donnant exclusivement à un seul, et ces réunions étaient sa meilleure part, celle qu'on n'aliène jamais. Franklin avait l'âme trop haute pour lui garder rancune de cette détermination, il se borna à lui reprocher son thé qu'elle faisait médiocrement, et à l'entourer des attentions les plus respectueuses. D'ailleurs, quelque dépit qu'il en eût, il entra de jour en jour davantage dans le tourbillon parisien, sollicité des uns, recherché des autres, poursuivi par les coquettes désœuvrées qui font d'autant plus facilement bon marché du temps qu'elles n'en savent pas le prix. Il en passa, dans l'hôtel de Valentinois, de ces poupées en paniers énormes, parlant de l'Amérique comme d'un spectacle et ne retenant guère des campagnes lointaines que la coiffure à la Belle-Poule, ou les jupes à la d'Estaing ! Certaines arrivaient en hâte, les jours d'orage, pour voir fonctionner les appareils du docteur, et s'en allaient furieuses d'avoir été trempées pour rien et de n'y rien comprendre. Franklin jouait sa partie dans l'existence mondaine au même titre qu'un prestidigitateur ou qu'un tragédien ; il était de bon ton de



Franklin présentant à Vattelot son petit fils et lui demandant la Bénédiction ^{pour lui}
celui-ci répond de sa main sur la tête. ^{pour lui} "Bonne, en di. God and liberty!
Dieu et la liberté."

l'avoir fréquenté, de lui avoir pressé les mains, mais on le trouvait un peu ours. « Si les grands hommes sont forcément négligés, disait madame de Coigny, ce doit être un bien grand homme! »

Avec madame Helvétius, Franklin se reposait de ces petites misères courantes; il partageait ses soirées entre elle et la femme de Brillon, « l'aimable Brillante », pour dire comme lui. Il se vengeait par des réflexions pointues des jolies femmes de la Cour, superficielles et fagottées, qui se tenaient toujours sur leurs réserves pour ne pas déplaire à la Reine. Marie-Antoinette n'avait point désarmé, et si elle pardonnait au maître du tonnerre, elle ne goûtait pas la destruction des tyrans. On n'eût pas osé rééditer l'histoire du vase, mais il n'en était que cela. La bourgeoisie seule, déjà frondeuse et exaltée, se passionnait pour « le génie américain ». C'était encore Jean-Jacques, avec plus de bonhomie et de franchise, une manière d'apôtre prêchant d'exemple, un homme du Tiers parvenu aux plus hautes destinées. Il n'en fallait pas de plus pour qu'on l'acclamât dans ses sorties et qu'on appuyât sur une corde désagréable à la royauté. La Reine est vilipendée, calomniée, ses mépris provoquent immédiatement la contre-partie, on acclame ce qu'elle dédaigne, par système; on eût crié vive Franklin! sous ses fenêtres de Trianon si on eût pensé l'exaspérer et lui faire peine.

Ces tendances sont surtout démasquées à la rentrée du vieux Voltaire en France; l'idolâtrie qu'il provoque est fortement teintée de ce sentiment indéfinissable qui pousse les meilleurs esprits à exagérer leur admiration si elle déplaît en haut lieu. Les gens avancés eurent souci de lancer Franklin dans l'aventure; des images populaires montraient sa figure apaisée et candide vis-à-vis du rictus grimaçant de l'autre. Et l'on profitait habilement des rencontres où les deux hommes s'étaient embrassés, Franklin convaincu et plein de foi, Voltaire jouant à l'émotion, mais trop sceptique pour se soucier beaucoup de l'Amérique. On dit que sollicité par Franklin de bénir son petit-fils, Voltaire se serait écrié, en posant sa main sur la tête de l'enfant, « God and Liberty », phrase banale comme il en plaçait à la douzaine depuis sa rentrée. Rousseau avait invoqué la « nature »

en pareil cas, chacun d'eux possédait son petit recueil à débiter et n'y manquait pas. Et tout à coup, au milieu des apothéoses, les deux divinités disparaissent, laissant le vieil Américain légèrement surpris de ces admirations énormes, théâtrales, illogiques dans leur origine. Mais, bon gré mal gré, il compte dans le mouvement. Quand les allégories voudront peindre la douleur des quatre parties du monde au tombeau de Voltaire, l'Europe sera personnifiée par d'Alembert, l'Asie par Catherine II, l'Afrique par le roi Oronoco et l'Amérique par Franklin affublé d'une toge romaine et portant ses lunettes et son bonnet à poil. La bouffonnerie politique ne perd jamais ses droits dans le monde, elle aime à ridiculiser ceux-là surtout qui ont mieux à faire. Les sociétés enrôlent de force ou de gré les hommes tranquilles dont la renommée est pure et les mains nettes. Franklin doit mal se défendre : il est de ces hommes qui se mettent volontiers au diapason des intelligences médiocres et ne les veulent point heurter de front. Il n'a besoin de personne, tout le monde a besoin de lui, et pour se donner un lustre, les francs-maçons l'entraînent un soir dans la salle du Ranelagh, tantôt bal, tantôt chapelle, tantôt loge, et le soumettent à leurs cérémonies de réception. C'est l'engrenage ordinaire et prévu. Mais ses concitoyens trouvent qu'il oublie un peu les affaires générales pour ses œuvres particulières. Là-bas, on lutte sans repos ni trêve, on est exigeant, on prévient le ministre et on le met en garde contre les maladresses. Ne craint-il pas, dans le pays monarchique où il évolue, de faire pencher trop le fléau des balances du côté droit de son vers latin et de paraître chercher à ébranler les tyrans ? Mieux vaut pour l'instant s'en tenir au tonnerre.

Au salon de peinture de 1779, on s'aperçoit vite de la place très grande prise par Franklin dans l'existence parisienne. Un portrait peint par Duplessis, un buste par Houdon, une gravure de Cathelin popularisent sa physionomie. On l'entraîne à la séance d'ouverture, le matin de la Saint-Louis, dans cette partie du Louvre où se font les expositions. Il est seul à avoir ses trois effigies distinctes, et la curiosité s'attache à lui. Il est, pour l'instant, le plus connu des gens en vue ; un homme sans perruque, vêtu de droguet, taillé comme un laboureur, c'est plus qu'il n'en faut pour étonner et passionner.



Pourtant on lui en veut presque d'avoir sacrifié aux exigences de Duplessis, et de s'être laissé engorger dans une pelisse de fourrures; pour bien peu on l'eût poudré à frimas et détroné de son originalité. Il ne reste de lui dans cette toile un peu terne et vitreuse que l'extrême douceur des yeux, la bonté sereine de la bouche; le Pensylvanien est devenu fermier général, intendant de province, prélat, mais il a perdu son caractère. Les dames qui l'ont assiégé naguère dans sa retraite ne le retrouvent pas. Cochin avait mieux dit sa tenue légendaire, même aussi Vanloo qui s'était bien gardé d'enlever ses lunettes. On se presse autour de la peinture; ceux-ci la réputent un ivoire jauni, ceux-là une grisaille sans profondeur. Alors comme aujourd'hui, les femmes à la mode tranchent les questions d'art avec l'aisance superbe que l'on sait, les gentils cavaliers leur donnent la réplique: « Ah! chevalier, puisque vous savez le salon par cœur, quel est ce monsieur n° 131? — Ma foi, madame, je l'ignore... mais voici une personne que vous devez connaître. — C'est M. le docteur Franklin; l'abbé, qu'en dites-vous? — Je le trouve très bien, cependant je le crois encore plus ressemblant de la main de madame Filleul. On dit que M. Cathelin l'a exposé ici gravé d'après elle, nous sommes à même d'en faire la comparaison. » On court à l'estampe de Cathelin; nouveau mécompte; madame Filleul a sacrifié aussi aux modes et aux fourrures; la tête est mièvre et plus féminisée encore. Reste le buste de Houdon simplement modelé, une esquisse rapide et mal venue. Le Voltaire assis, celui « au hideux sourire », nuit au Franklin; il le domine, il l'écrase. Ces dames sont un peu désillusionnées, on leur a changé le héros de Passy, qu'elles ont vu plus vivant et moins solennel. Pour le visage, mon Dieu, il a peu à redire, mais la tournure, la manière d'être ont singulièrement perdu.

Pourtant ce sont ces représentations qui ont survécu et ont eu les destinées les plus brillantes. La toile de Duplessis a inspiré plus de vingt graveurs, depuis Janinet, peintre, aéronaute, inventeur, un des persécuteurs, un des quémandeurs les moins lassés, qui traduisit Franklin dans une aqua-tinte colorée assez médiocre, jusqu'à Alexandre Tardieu. Voyez, Janet, Ambroise Tardieu et les lithographes de notre siècle, sans

compter les reproductions hasardées qui se commettent tous les jours. Le portrait de madame Filleul a aussi sa célébrité ; il est plus dramatique si l'on peut dire ; Franklin y est à mi-corps, ses lunettes posées devant lui sur la carte de Philadelphie et sa main indique un point sur le plan. Après Cathelin, le premier graveur de l'œuvre, c'est Bligny qui le mettra dans un de ces passe-partout célèbres où l'on voit Diogène souffler sa lanterne, son homme étant enfin trouvé ! Avant Franklin, Diogène avait déjà rencontré le cardinal Dubois ; il découvrira ultérieurement Mirabeau et Necker. Les hommes ne manquent plus au Cynique, il n'a que l'embarras du choix.

Le buste de Houdon n'eut pas la même gloire, il n'a tenté que Chevillet et quelque graveur en manière de crayon qui le transcrivit en sa grandeur naturelle. Le bonhomme à lunettes de Vanloo eut également son succès d'estime dans une planche en couleur de P.-M. Allais. Il se faudrait garder cependant de tirer des conclusions à ce sujet et de réputer les meilleures celles de ces œuvres qui furent le plus rééditées. Les portraits de grands hommes ont une fortune semblable à celle des femmes à la mode ; ce sont souvent les fards et les postiches qui demeurent ; les choses simples et naturelles disparaissent par leur simplicité même. Les yeux de plusieurs générations s'habituent à une formule et ne peuvent plus admettre le retour à la vérité. Chez nous, Franklin, c'est le vieillard à la fourrure de Duplessis ou de madame Filleul, mais point autant le savant de Cochin ou celui de Vanloo ; de même la Marie-Antoinette idéale de madame Vigée-Lebrun aura toujours le pas sur les esquisses plus brutales de Kokarski.

Il reste acquis que les artistes français ont tenu à donner leur accent particulier au vieux ministre, ils l'ont affublé de leurs gallicismes. Lui parlait notre langue à l'anglaise, eux passèrent au vernis français sa figure de paysan robuste, fine cependant, mais bien étrangère. Il s'intéressait toutefois à ces œuvres, car au fond de cette nature un peu rude dormait une âme exquise d'artiste et de lettré qui savait et voulait rendre la science agréable et l'enveloppait d'aperçus originaux capables de séduire

les moins convaincus. Ses lettres de Passy avaient toutes la saveur discrète, parfumée de modernisme dont il avait ponctué son billet à l'abbé de La Roche. Plus jeune, Franklin se fût affadi chez nous, il eût pris très vite nos mœurs légères; son âge le garda. On ne revient point en arrière quand on s'est avancé aussi loin dans la vie; on a sa personnalité au lieu de se confondre avec la masse, ce qui donne un charme de plus. Le grand tort de madame Filleul et de Duplessis, c'est d'avoir cherché à ramener leur modèle au type officiel des savants d'alors. Il est trop Buffon, trop musqué et, sauf la perruque, trop parisianisé.

Il rencontra dans le nombre des amis de Le Ray de Chaumont un crayonneur d'occasion, demi-écrivain, demi-peintre, personnage bizarre et talent médiocre en tout, qui voulut, lui aussi, laisser un croquis du grand homme. Il se nommait Louis Carrogis, était fils d'un cordonnier et s'était décoré du pseudonyme de Carmontelle comme Arouet se nommait Voltaire. On a dit que les succès de Marmontel empêchaient Carrogis de reposer, et que son nom d'emprunt cherchait à parodier celui de l'auteur à la mode. Son mérite de portraitiste n'était pas grand. Il avait appris à manier le crayon en fabriquant des transparents pour ses pièces de théâtre, et la méthode de procéder lui avait imprimé une tournure particulière. Il ne savait que le profil; les attitudes différentes l'embarrassaient. Il se bornait à réclamer une pose à la fin d'un déjeuner, quand les conversations traînent et que le ron-ron des paroles assoupit les convives. Une fois il se risqua à mettre le duc d'Orléans à cheval dans un costume de chasse, mais la réussite ne valut point l'intention. Pour le reste de ses œuvres, elles redisaient toutes des savants, des abbés de cour, des financiers, écrits sur un bout de table, sans prétention, avec la naïveté d'un praticien novice.

Il vit Franklin dans une réunion, le Franklin vrai, habillé d'une lévite sombre, de cette redingote historique qui l'avait vu tour à tour humilié et triomphant. Assis dans un fauteuil chez Le Ray de Chaumont, le vieillard regarde béatement devant lui : une manière de révérend ou d'ecclésiastique gras, oublieux des choses du monde, absorbé dans ses pensées, morne comme l'homme condamné aux poses rêvées par les peintres. On sent que

ces repos ne lui pèsent plus et qu'il en a la pratique. Tant de fois il a dû s'arrêter et laisser travaux et causeries pour satisfaire ses amis les artistes! Carmontelle ne fit point un chef-d'œuvre; son dessin est mou et pénible, mais il a cette note de sincérité qu'on chercherait en vain chez de plus habiles. La tête mise à part à cause des méprises du crayon, c'est bien l'idée que nous voudrions nous faire de Franklin, de ce simple qui a tant étonné les seigneurs pailletés et frisés de la cour de Versailles. Je ne sais ce que le modèle pensait de son image, mais il en autorisa la gravure par Fessard, et la vente dans la boutique de Née. Elle n'eut aucun succès, on la regarda à peine, et jamais elle ne fut reproduite depuis.

Au fond, la valeur documentaire, si prônée de nos jours, n'a pas la moindre importance au temps de Franklin; les amateurs préfèrent, à une page tranquille mais vraie, les conceptions apocalyptiques des allégories. C'est pour Franklin que le bonnet phrygien fit son apparition dans les peintures et les dessins; on le voit dans une composition de Borel, porté au bout d'une pique par la déesse de la Liberté. Près de la statue, le héros affublé d'oripeaux antiques brandit une canne et paraît un vrai queue-rouge, cette joie des coureurs de spectacles; je ne vois guère de plus grotesque que l'inénarrable Boisard, en costume de Mahomet, couronnant Voltaire dans sa loge. L'eau-forte de Fragonard eut aussi son heure d'enthousiasme; on y découvre un Franklin tonitruant, taillé en Jupiter bravant les caducées de son bouclier et sauvant du désastre tout un monde d'hommes nus et de divinités. Ah! que voilà bien l'époque où les dieux de l'Olympe interviennent dans les moindres histoires! David n'est pas loin avec ses Romains en beurre frais! Le moyen de se faire une opinion sérieuse des hommes dans ce déhanchement voulu de leurs personnes? Otez Cochin et Carmontelle, nous en serions réduits à deviner la figure de Franklin sous les couronnes laurées, parmi les toges et les peplums, ou dans les peintures aristocratisées de Duplessis et de madame Filleul.

Et l'hôtel de Valentinois? Qui songe à en prendre une esquisse même



sommaire, un bout de croquis où l'on eût mis les tilleuls en boule, les terrasses, le bâtiment avec ses colonnes, et ces riens qui constituent la relique entière des grands hommes, le coin de leur vie? Une fois, — et bien par hasard, — un artiste d'occasion, le chevalier Lorimier, viendra s'asseoir là, mais pour dessiner du haut des jardins un panorama de Paris, nécessaire à quelque planche de ballons. Il nous indiquera, dans la lettre mise au bas par le graveur, l'endroit choisi par lui pour mieux voir cette fameuse « terrasse de M. Franklin » où tant de problèmes phy-

VUE DE LA TERRASSE DE M^r FRANKLIN A PASSY.

siques avaient été résolus, où le vieux savant lui-même lui tenait compagnie. Une grosse partie se jouait dans le ciel, à laquelle Franklin s'intéressait plus que personne; une montgolfière, montée par deux hommes, venait de partir de la Muette et s'avancait lentement dans la direction des Gobelins. Ce « globe volant » était l'objet principal pour Lorimier; il se garde bien de s'égarer ailleurs et de développer les murailles ou les terrains; il se contente de nous décrire la vue splendide dont Franklin jouissait, Paris et ses dômes à gauche, la Seine au bas, les coteaux de Meudon et Saint-Cloud sur la droite. Pourtant cette maison qu'il dédaigne de montrer, la moindre bribe de jardin ou de bâtisse, eussent pris un bon rang parmi les curiosités iconographiques du XVIII^e siècle. Lorimier n'en eut pas la moindre intuition, et depuis, nul autre.

Les pires ennemis de la maison des hommes illustres, ce sont leurs successeurs immédiats. La légende n'a pas eu le temps de se former encore, que l'habitation, « comme elle se poursuit et comporte », passe à des gens indifférents, quelquefois même hostiles, qui n'hésitent jamais à la bouleverser de fond en comble. Peut-être Le Ray de Chaumont eût-il conservé le logis où son ami l'Américain avait vécu et travaillé huit longues années; mais la Révolution passa sur les souvenirs; les invasions jetèrent sur Paris Cosaques et Prussiens; et puis il y eut les ventes après décès du propriétaire. Entre temps, l'hôtel de Valentinois avait servi de pied-à-terre au prince de Condé retour d'exil; son fils essayait même d'y renouer, avec les filles de maraîchers, les petits soupers galants du comte d'Artois, en attendant les réparations de Chantilly ou de Saint-Leu. Et puis, tout à coup, vers 1816, voilà des affiches collées au mur, et la mise en adjudication par lots des bâtiments et des terres. Un ancien polytechnicien, à la fois écrivain et homme politique, Claude Fulchiron, de Lyon, se fit adjuger la plus grosse part, la maison à colonnades, les terrasses et le jardin. M. Briant eut le derrière des bâtiments et le potager avec une ouverture sur la rue Bois-le-Vent. Le troisième lot échut à Du Mersan, le joyeux vaudevilliste, et dans cette part étaient compris les communs et quelques vestiges du jardin. Une petite lithographie d'Atoseh, en tête des poésies de Du Mersan, nous découvre assez naïvement cette fragmentation sacrilège; des étages bourgeois ont détruit l'ancienne ordonnance. Depuis, les religieuses, dont j'ai parlé plus haut, ont encore remanié, bousculé, reconstruit. En l'absence des documents anciens, on se perd aujourd'hui à vouloir rechercher pièce par pièce ces vieilles murailles éparpillées. Des rues ont été ouvertes sur l'emplacement des jardins, le célèbre quinconce supporte des maisons à cinq étages. Dans ce désarroi, le nom du patriote américain est demeuré, mais on en a décoré à tout hasard la rue conduisant de Passy au Trocadéro, alors que l'hôtel de Valentinois s'ouvrait sur la rue Basse, portant maintenant le nom du philologue Raynouard. De la Révolution jusqu'après 1830, c'était la barrière de Paris donnant sur le coteau qui se nommait la barrière Franklin. Mais tous

ces baptêmes de convenance ne marquent rien de précis, ils n'ont qu'une valeur de respect et d'estime; la logique des choses eût exigé que les rues Raynouard ou Singer portassent le souvenir d'un hôte illustre, d'un savant hors de pair et d'un homme singulier et excellent en tout.

Les dernières années du séjour de Franklin à Passy n'eurent point les enchantements du début. La goutte le clouait sur son lit, et des intrigues fortement nouées en Amérique peignaient le vieillard adonné aux sciences naturelles, devenu Français de goûts et de mœurs, et passablement oublieux des affaires. C'est la commune loi. M. de Vergennes avait bien répondu vertement, aux réflexions aigres-douces venues de New-York, que M. Franklin avait seul, et tout seul, par son prestige moral et ses hautes qualités, pesé sur les déterminations de la Cour de France; les jalousies et les ambitions ne sommeillaient guère. A diverses reprises, le ministre plénipotentiaire avait offert sa démission basée sur sa faiblesse, son grand âge et l'impossibilité de conduire à bien les multiples occupations de sa charge; il ne pouvait souffrir qu'on mît en doute ses intentions et son patriotisme. Certes, il était un assidu de l'Académie des sciences, ses mémoires publiés par la société faisaient grand bruit et passionnaient ses confrères, mais n'était-ce point là l'origine de sa faveur? C'est l'homme qui faisait la charge et non la charge qui honorait l'homme, pour tout dire. Alors on le laissait tranquille un temps, et tout heureux, joyeux comme un écolier en vacances, il se replongeait dans ses études, reprenait sa vie de jeune homme, se retrempait chez madame Helvétius et faisait une cure aux eaux de Passy. Il avait rencontré, dans l'établissement hydrominéral, un jeune savant, Le Veillard, qui l'entourait de soins pieux et le voulait guérir de ses infirmités de vieillesse. La goutte devenait pour eux motif à plaisanterie, on la raillait, on la chansonnait.

Son bon sens d'homme simple lui fournissait des aperçus curieux sur les gros et les petits événements déroulés sous ses yeux; il rendait justice aux intentions, mais il savait critiquer finement dans son français spécial les ambitions mauvaises soulevées, les grosses sottises de la Cour, les inconséquences de la jeune Reine. Non qu'il gardât rancune à ces

gens de l'avoir admis un peu froidement, mais pour les prémunir plutôt et leur découvrir les abîmes. Jamais pourtant il ne s'érigea en donneur de conseils, devenu par sa situation même le diplomate discret, retenu, qui serait mal venu à blâmer ses bienfaiteurs; il ne s'abandonnait que dans le cercle restreint d'amis, tels que Turgot et madame Helvétius, fuyant les bavards comme peste et goguenardant à leurs questions. Mais il fallait gratter bien peu l'homme d'État pour retrouver le savant féru de passions naïves pour l'inconnu, de tendresses à l'égard des gens de science. La politique lui paraissait bien petite avec ses incohérences et ses illogismes, comparée aux formules nouvelles déterminées, aux lois de la nature surprises par les plus modestes chercheurs. Il mit, à exalter les ballons, contre les moqueries et les scepticismes, une verve et une crânerie dont peu de jeunes gens convaincus eussent été capables. A quoi serviront jamais les globes volants? disait devant lui un de ces honnêtes désabusés qui nient par système et gouaillent par tempérament. Et lui de répondre aussitôt : à quoi sert l'enfant au berceau? Il défendait du même coup ses trouvailles et les inventions des autres. Son nourrisson, à lui, c'était l'électricité encore enveloppée de langes, à peine viable, mais ne prévoyait-il pas, avec l'intuition merveilleuse dont il était doué, les conséquences futures de ses paratonnerres, le champ immense ouvert à ces cerfs-volants dont les imbéciles riaient?

Ennemi né de tous les charlatanismes, il ne reprochait aux ballons que de favoriser certaines entreprises de farceurs reconnus. Il n'approuva point les tentatives malheureuses de Janinet et de l'abbé Miolant, parce qu'elles étaient une réclame personnelle et rien d'autre. Pourquoi le premier de ces hommes ne se contentait-il pas de mettre à profit sa science très réelle de la gravure en couleurs, sans vouloir jouer à l'aéronaute? L'échec des deux complices eut cela de bon qu'il découragea les autres et laissa la voie libre aux hommes du métier. Franklin fut sans pitié pour Mesmer, qu'il fut appelé à juger avec ses confrères de l'Académie des sciences. Il fallait un exemple pour ne point tuer sous le ridicule des phénomènes connexes, mais bien différents néanmoins, que le public eût facilement confondus.

Il prouva que Mesmer était un misérable empirique, un faiseur de tours, et partant condamnable et digne de mépris. Au nombre des juges de Mesmer se trouvait Guillotin dont la philanthropie devait avoir des suites bien inattendues à moins de dix ans de là, et Lavoisier, une des premières victimes des théories humanitaires de son collègue.

Un jour la nostalgie mordit cruellement le docteur Franklin; j'imagine que la sarabande endiablée des appétits, les troubles sérieux pressentis en France, un peu la fatigue de se mouvoir malaisément parmi les intrigues de tous genres, et aussi la vieillesse venue plus franche et plus impérieuse le poussèrent à une détermination suprême. Il voulait mourir sur la terre qu'il avait contribué à rendre libre. Ce fut à Passy une triste nouvelle, tant de gens s'étaient habitués « à l'honnête vieillard sur la tête de qui les cheveux blancs semblaient avoir été mis pour entraîner par le respect et la confiance! » La phrase est d'Amédée René, mais on la croirait d'un contemporain de Jean-Jacques. Et puis la goutte résistait aux sarcasmes, et à l'eau minérale de Le Veillard; elle parlait haut, à la façon des vieilles maîtresses qui savent qu'on ne les quittera plus. On est en juillet, un mois favorable pour les longs voyages sur mer, les affaires de la légation sont en ordre, les amis ont été visités, embrassés, jusqu'au revoir dans le séjour des ombres. Qui sait, toutefois? Qui sait, murmure Turgot, si la terre natale une fois touchée, le bon ami ne reviendra pas remis à neuf, renvoyé comme le plus jeune et le plus habile? Mais ce sont de beaux rêves égrenés pendant une derrière soirée sous les grands arbres du jardin, en vue de ce Paris magnifique et joyeux où l'hôte américain a connu la popularité inoubliable. De lointaines rumeurs arrivent par instants comme des soupirs d'adieux. Franklin est très ému, il ne cache pas ses larmes; mais la litière envoyée par la Reine pour le voyage au Havre est dans la cour. L'illustre malade suivra les routes sans fatigue; cette attention d'une femme jeune, belle, si décriée, le touche profondément. La Reine est meilleure que ne le disent les hommes.

Le 12 juillet au matin une caravane descend la rue Basse, gagne Auteuil où l'on salue madame Helvétius, et se dirige sur Saint-Germain par Nanterre.

M. Le Ray de Chaumont et sa fille suivent la litière que portent deux mules marchant l'amble. Derrière vient Le Veillard avec les deux petits-fils du docteur. A Nanterre, Le Ray de Chaumont se jette dans les bras de son hôte et retourne à Paris; on couche à Saint-Germain. Journée par journée, en très courtes étapes, on gagne Mantes, puis Rouen, puis enfin le Havre où l'on s'embarque au milieu d'un enthousiasme indescriptible. Sur le pont du navire le vieux philosophe retrouve Houdon le statuaire, une connaissance de longue date qui part là-bas pour y sculpter la statue de Washington destinée à la Virginie. Un peu de France voyagera avec lui, il s'en réjouit, mais il a le cœur gros dans cette minute solennelle. Toute la famille d'amis qu'il laisse pour toujours revient devant ses yeux, et dans le nombre, la tendre figure de madame Helvétius, et Turgot, et d'Alembert, et Buffon. Le Veillard reçoit une accolade où passent les sentiments divers qui tourmentent le voyageur; c'est l'adieu suprême d'un homme las qui veut redire toute sa reconnaissance, et qui sait ne devoir revenir jamais.

HENRI BOUCHOT.





AUTOUR D'UN DOSSIER

Le vieux château, tout de brique et de pierre, avait, en des temps qui semblent déjà très éloignés, un air de gaieté familière et douce. Jetant ses ramilles aux murs et y grim pant comme une armée aux mille pattes, le lierre l'avait presque couvert, et les sombres verdure s que trouait par petits coins le rouge de la brique ou le blanc de la pierre, paraissaient réchauffantes comme un bon manteau. Un vent glacé avait soufflé, et le lierre mort était tombé tout d'une pièce, le vieux lierre que les siècles avaient vu grandir. Et, lui tombé, ç'avait été à l'intérieur une étrange révolution.

Jadis, au temps du lierre, les cours étaient pleines de fanfares de chasse et de bruits de chevaux; toutes les chambres étaient occupées; tous les salons s'éclairaient, le soir venu, comme pour une fête perpétuelle. Il sortait de ce château des rires que tout le pays se plaisait à entendre, comme il se plaisait à regarder les fusées qui s'en élançaient en sifflant, mettant dans tout l'horizon des pluies d'étoiles. Ce rire, ces fusées, ces trompes sonnantes, c'était le bruit de Jean de Sermoize. Quand il venait à sa terre, là contrée entière s'en émouvait, car il savait mettre chacun en branle,

et, quoiqu'il amenât de Paris quantité d'invités, faisait bonne part aux gens du pays. Toujours remuant, sa moustache blonde hardiment ébouriffée, pareille à des brins longs et frisés de tabac d'Orient, ses yeux d'un bleu gai, brillant à la moindre annonce d'une *fête*, le corps roulant sur deux jambes arquées à la façon d'un officier de cavalerie, mis de telle sorte que nul ne savait comme il était habillé et que chacun eût désiré l'être à sa façon, la joue un peu enflammée, le chapeau enfoncé un tantinet de travers, la boutonnière fleurie, Jean de Sermoize avait été de ces gens dont le bourdonnement emplît Paris, dont la gaieté l'amuse, dont l'activité l'intéresse, dont la disparition ne lui cause nul regret. « C'était un bon garçon. »

Pour sa femme, elle n'avait point eu beaucoup plus le temps de le regretter qu'elle n'avait eu celui de le connaître, car à peine était-il mort, d'une fluxion de poitrine bête, gagnée au concours hippique de Laval, que notes, factures, requêtes, s'étaient mises à pleuvoir. Il y avait des réclamations de partout, des comptes qui jamais n'avaient été arrêtés, qui remontaient on ne sait où, s'agrémentaient de versements dont on ne trouvait nulle trace, s'embrouillaient de nouvelles fournitures, allaient, marchaient, couraient, s'arrêtaient à chaque étape de la vie du bon garçon, pour repartir avec lui, toujours arrosés, jamais soldés. Il y avait de tout : des fleurs et des chevaux, des bijoux et des meubles, jusqu'à des robes que certes la comtesse de Sermoize n'avait jamais portées.

Elle, quoique née Planzé, avait aux veines du sang bourgeois et voulut savoir à quoi s'en tenir. Au milieu des divertissements qu'il se plaisait à prendre, Jean avait eu le temps de lui donner deux enfants, et elle prétendait qu'ils ne fussent point à la charité. De son chef, sa dot semblait intacte, et son père n'ayant que de deux mois survécu à son mari, elle avait une belle fortune ; mais elle pensait que ce qui est aux parents n'est point aux enfants et que la réciproque est exacte. Elle préférait refaire à ses fils une fortune à leur donner la sienne, en quoi madame Louise de Sermoize se montrait pratique et digne de son temps.

Elle prit donc vite et franchement son parti, liquida les dettes, vendit les chevaux, les voitures, même l'hôtel de Paris et s'en fut à Sermoize. Cela

ne lui coûta pas tant qu'on pouvait croire, car, dans le tourbillon où son mari l'avait entraînée et où, un peu fourbue parfois, elle le suivait, elle avait porté toujours une sorte de mélancolie. Elle n'en était pas moins jolie — un peu plus même. Très longue, avec une taille très mince qui semblait presque exagérément étroite à la ceinture, libre en ses mouvements, bien attachée en ses membres, d'allure légère et si facile que nulle graisse inutile ne pouvait charger la finesse harmonieuse de son corps, que l'on devinait, rien qu'à la voir traverser un salon, la gracilité de ses formes, elle avait, en sa façon, un air de parenté avec ces statuette de Saxe dont une partie de l'élégance tient à cette longueur, dont la grâce semble un peu faite de fragilité et qui symbolisent merveilleusement le dernier siècle : ce temps où tout était fragile, la vertu des femmes, les bibelots d'étagère et les couronnes royales.

Pour fragile qu'elle était, madame de Sermoize n'en était pas moins intacte, et nul cancanier de club ne se serait risqué à mal parler d'elle. En sa vie, nulle aventure ; pas même une imprudence. Et pourtant, pour s'occuper et pour tuer le temps, nulle ne s'entendait comme elle à mener délicatement un *flirt* et à jouer l'art d'aimer sur le cœur masculin. Elle excellait à engager ces conversations où il est question de tout, et où, en fait, on ne parle que d'amour. Elle s'amusait à sentir peu à peu, dans la voix de son interlocuteur, une pointe de désir, et à passer en revue avec lui les femmes et les livres, le ramenant toujours au seul sujet qui intéresse les êtres humains et qui vaille qu'ils conversent ensemble. Elle se plaisait, dans les salons où elle allait, ou, chez elle, au thé de cinq heures, à reprendre ces causeries, où elle parlait pour un seul en parlant à tous ; où elle jetait au fil des conversations, comme un hameçon constamment amorcé, une parole où l'on pouvait chercher une espérance ; où négligemment, elle laissait tomber l'emploi de sa soirée, le salon ou le théâtre où elle irait. Puis, à ce théâtre, dans ce salon, elle avait une seconde de très légère angoisse, d'angoisse qui la secouait agréablement, si, en entrant, du premier coup, elle ne voyait point certaine personne venir à elle, ou la saluer.

Dans cette vie qu'elle menait, si vide et si pleine, cette vie agitée, où les plaisirs étaient une profession, où elle était de tout et se devait à tous, c'était son jeu de garder un petit coin d'elle et de sa pensée qui ne fussent point au public, de sentir à sa traîne une existence — au moins ce qu'en peut donner un homme du monde — et, en même temps, de n'accorder rien, de ne permettre rien, de ne tolérer rien, de glisser sans cesse entre les allusions trop claires, sans accrocher même aux buissons la dentelle de sa balayeuse. Parfois, il arrivait bien que, à force de tourner autour de la lampe, le papillon s'y brûlait les ailes et que, profitant d'un moment de solitude, il sortait des amphigouris et tentait de se déclarer; mais, alors, c'était une si belle, si longue, si gracieuse révérence qu'il était impossible de garder rancune à cette mignonne poupée du jeu où elle avait amusé son oisiveté. Et puis, pour se consoler, on se disait que nul n'avait été plus heureux, que madame de Sermoize n'avait rien promis, qu'elle n'avait rien dit qui pût autoriser à penser qu'on ne lui fût pas indifférent; tout avait été si adroitement mené, si délicatement conduit qu'on arrivait à se demander si conversations et rencontres n'avaient point été que des hasards, et l'on concluait généralement qu'elle était une femme exquise, qu'elle savait vivre et qu'on était un sot.

Pour madame de Sermoize, c'était là le piquant de la partie : rien ne l'amusait comme cette déclaration attendue, prévue, espérée, retardée; rien ne lui semblait comique, d'un comique supérieur à toutes les bouffonneries de théâtre, comme la parole embarrassée, brusquement hésitante et rauque d'un de ses admirateurs affirmant des projets de conquête. Ah! le joli air étonné, effrayé même, qu'elle savait prendre! comme elle jouait l'ingénue qui ne peut ni ne veut entendre ce qu'on lui dit! comme ses yeux devenaient gentiment ahuris et comme, au coin de sa bouche, se marquait une impression de dédain qui allait jusqu'au dégoût! Comme sa physionomie signifiait : « Voici un monsieur qui est bien mal élevé! Je le suis trop bien moi-même et sais trop ce que je me dois pour faire du bruit, sonner, parler à mon mari, mais qu'il n'y revienne point! » Et on n'y revenait pas.

Ces comédies qu'elle se jouait ainsi, et qu'elle jouait en artiste, madame

de Sermoize en gardait le spectacle pour elle seule, depuis l'exposition jusqu'au dénouement. Elle se serait bien gardée d'en ouvrir la bouche à son mari, qui n'en eût pas compris l'agrément, se serait fâché, eût fait scandale, et, par une grâce d'état, elle n'avait point d'amie. Élevée par sa mère, qu'elle avait perdue quelques mois à peine après son mariage, elle avait vécu avec elle dans une intimité très tendre qui ne laissait guère de place à des amitiés du dehors. Depuis qu'elle était mariée, le tourbillon qui l'entraînait lui avait procuré infiniment de relations, des relations d'autant plus étendues qu'elles étaient moins profondes. Elle n'avait nulle idée et nulle envie de faire des confidences, et d'ailleurs quelles confidences eût-elle faites, car si ce jeu la distrayait et si elle y paraissait adroite, il y avait dans son habileté une large part d'inconscience. L'homme, pour elle, était un pantin dont elle tirait d'abord les fils au hasard. Elle riait au geste fou qu'elle avait provoqué, tirait le fil de nouveau, parce qu'elle était une enfant et se plaisait à revoir le bel effet qu'elle avait produit, mais là se bornait son désir et on l'eût fort étonnée à lui en montrer la conséquence.

Quelques-uns pouvaient penser qu'elle était coquette, mais elle ne l'était que juste ce qu'il faut, puisqu'elle ne poussait point l'amour de soi au point de désirer qu'on admirât d'elle autre chose que ce qu'elle en montrait à tout le monde. Il lui plaisait qu'on la trouvât jolie, qu'on le lui fit entendre, qu'on le lui dit même, en la comparant à telle ou telle femme qu'elle voyait ; mais très sincèrement elle avait horreur de cette sensation de possession qui s'éveille chez l'homme amoureux, et au delà d'une nuance de désir, qui est flatteuse, elle trouvait que le mâle est une bête vilaine et qui a, en vérité, des instincts bien ignobles.

Telle avait vécu madame de Sermoize jusqu'au jour où brusquement elle dut venir s'enfermer en ce château pour faire des économies et reconstituer une fortune à ses enfants. Certes, le changement était radical et la chute était brusque, mais le bon sang parlait. La mort de son mari avait rompu la plupart de ses liens avec cette société toute de plaisir, qui n'a guère de temps à donner à qui pleure ; avec le voisinage, déjà un peu écarté, le train modeste des chevaux servait d'excuse. Donc, deux mois

après l'arrivée de la comtesse, l'herbe s'était mise hardiment à pousser entre les pavés de la cour d'honneur et elle verdissait depuis lors sans qu'on y prit garde.

Chaque jour, après avoir assisté à la toilette des enfants, madame de Sermoize montait à la bibliothèque, une immense pièce toute blanche où, dans des placards grillagés de cuivre, sommeillaient depuis deux générations les registres sur lesquels on avait dû inscrire les recettes et les dépenses de Sermoize. De la fortune de Jean, il ne restait guère que cela, sa terre patrimoniale, mais, à soi seul, c'était un beau morceau, et l'on pouvait, en l'administrant comme il faut, en tirer bon parti. Encore, pour ce faire, fallait-il en connaître les tenants et les aboutissants, les contenances exactes, les enclaves, les terroirs. A ce travail, Louise s'était donnée tout entière. D'abord, elle avait voulu se faire aider par le notaire du chef-lieu de canton, mais deux ou trois galanteries qui sentaient leur Quartier latin, l'avaient vite dégoûtée de ce bellâtre, qui d'ailleurs ne pouvait guère la renseigner, étant depuis deux ans à peine dans le pays. De plus, elle avait cru comprendre, avec son sens de femme avisée, que, contre elle, il y avait comme une ligue conclue pour l'empêcher d'arriver à certaines vérités. Même elle trouva, chez son propre régisseur, des réticences pareilles et des contre-vérités analogues. Elle tint désormais tout ce monde pour suspect, congédia le notaire, renvoya le régisseur et, bravement, se mit à la besogne.

Mais quel travail pour une femme comme elle ! Chaque jour, sur sa table, devant la fenêtre d'où elle pouvait surveiller les jeux de ses enfants, entre deux bustes rébarbatifs d'empereurs romains, elle entassait les registres ; puis elle allait, comparant les dates, notant les contenances, se reportant à des actes dont elle avait grand'peine à déchiffrer le grimoire, relevant sur un immense plan manuscrit qu'elle avait retrouvé dans un coin d'une chambre d'ami, les bornes de chacune des pièces de la terre, écrivant soigneusement chaque détail de son écriture longue et anglaise qui, peu à peu, par la vue constante et la copie des vieilles écritures, se rapetissait, s'épaississait, devenait comme vieillotte elle aussi, une écriture du temps passé.



Après le déjeuner qu'elle prenait avec ses enfants, elle s'habillait lestement, solidement, pour marcher dans les labourés, passer dans les taillis, recevoir pluie et vent. Une jupe de cheviot noir, une casaque d'astrakan, une toque toute simple, de gros gants noirs pour mener, et des bottines très montantes à triple semelle, c'était là son costume d'hiver; celui d'été ne valait guère mieux : rien d'élégant ni de féminin : un costume d'homme d'affaires. Elle montait dans une des voitures qu'elle avait gardées : un poney-chase très bas, attelé d'un petit cheval assez doublé, qu'on pouvait sans crainte laisser la bride sur le col en plein champ; elle faisait monter derrière elle un garde et un gamin, et en route! Tout l'après-midi se passait à mesurer les terrains, à découvrir des bornes, à prendre des repères. Sans rien dire à personne, sans que le garde et le gamin comprissent même ce qu'elle leur faisait faire, peu à peu, sourdement, elle constituait son dossier. On eût dit qu'il s'agissait encore de *flirt*, mais cette fois, c'était avec la terre qu'elle flirtait et pour le bon motif, car c'est ainsi qu'on appelle l'argent.

Au retour, les enfants avaient leur heure, puis c'était le dîner, très sommaire, et, après, pendant la longue soirée solitaire, la mise au net des notes recueillies dans la journée, le classement des renseignements, le plan des opérations du lendemain.

Il n'y avait pas à s'y tromper : madame de Sermoize était née homme d'affaires. Non seulement elle s'intéressait et se passionnait aux affaires, mais elle les comprenait. Elle avait en l'esprit, à la fois un sens de la classification très rare, un jugement parfaitement droit et une volonté qui n'admettait guère les obstacles. Cinq années avaient passé depuis la mort de son mari et, sauf une année perdue à le pleurer, une autre employée à payer ses dettes, la comtesse avait mené cette vie champêtre et sévère. Peu à peu, le dossier s'était formé, grossi, classé; il était complet à présent. Tout s'y trouvait, contrat d'acquisition de chaque parcelle, contenance exacte, prix payé, suite des tenanciers et des fermiers, date des usurpations et des empiètements, tout cela appuyé de faits certains, de documents irréfutables, tout cela copié en double, de crainte de malheur ou de malice.

Madame de Sermoize, un beau jour, fit atteler le coupé et prenant avec elle son dossier en original, s'en alla tout droit à Villeneuve, chez un vieil avoué, brave homme, un peu maniaque, fort instruit, assez riche pour ses désirs et dont l'étude était le grand luxe, car il n'acceptait que les causes qui lui semblaient justes, s'y donnait tout entier pour l'amour de l'art et parvenait parfois à presser le Code jusqu'à en faire sortir de la justice.

Pour vieux qu'il était, l'avoué n'en était ni moins vert, ni moins solide. Petit de taille, il était d'allure assez commune; où il fallait le regarder, c'était aux yeux, noirs comme du café au travers duquel on aurait passé de la lumière.

Madame de Sermoize, immédiatement introduite, s'assit et, son dossier sur les genoux, elle exposa à maître Bernod son affaire et son plan de campagne.

« Voyons le dossier, » fit l'avoué tout d'un coup. Il le prit, défit soigneusement la sangle, étala les pièces sur son bureau, et, sans plus s'occuper de sa visiteuse, se mit à feuilleter rapidement les pages. Enfin brusquement, à bout portant, il se retourna vers la comtesse :

« Ah ça! madame, dit-il, vous avez donc été chez l'avoué! » Sa question déjà sottée en soi faite dans le jargon de praticien lui parut bien plus imbécile devant cette petite, mignonne et charmante femme qu'il semblait jusque-là n'avoir pas vue. Elle était déjà sa cliente, presque sa chose, et il prenait plaisir à ce qu'elle fût si jolie, si élégante et si délicate. Il la regardait à présent, de la plume de son chapeau au bout pointu de ses bottines anglaises. Il attachait ses yeux perçants sur le long manteau de soie à raies noires et violettes qui la couvrait toute comme un peignoir large; il scrutait derrière son voile clair ses yeux de pervenche; il descendait à sa bouche mince, à son menton un peu carré, à son col très long et svelte.

« Ma foi, madame la comtesse, finit-il par dire, je n'aurais pas fait aussi bien. C'est merveilleux de clarté, de lucidité et de patience. Seulement, entendez bien, pas de faiblesse. Êtes-vous bien décidée?

— Certes, monsieur.

— Eh bien, alors, nous allons tout faire marcher en même temps et du même train. Nous allons assigner d'un bloc tous les intéressés, les particuliers et les communes. Cela fera un beau bruit; fiez-vous à moi. »

Au bout de deux heures, maître Bernod savait le procès mieux que la comtesse elle-même, et tout guilleret, il reconduisait madame de Sermoize à sa voiture. Toutefois, il lui demanda de passer par son jardin, et mettant au pillage ses plates-bandes, qui avaient à Villeneuve une réputation méritée, il lui offrit gentiment et simplement une botte de roses admirables. C'était comme un hommage de confrère à confrère, et maître Bernod n'en avait guère rencontré en tout son exercice qui lui plût autant.

En rentrant, madame de Sermoize eut un singulier sentiment de vide. Les enfants l'attendaient; les ombrages du parc étaient toujours du même vert intense; le château, sur lequel glissait un rayon du soleil couchant, avait des gaietés inaccoutumées, mais l'œuvre était accomplie, et la remise aux mains de l'avoué de ce dossier qui avait été sa vie depuis cinq pleines années la rendait triste. Certes, elle ne pouvait s'éterniser à chercher par les champs des petites bêtes; il fallait en finir, confier ce procès à quelque habile homme, en tirer parti. Mais c'est aussi pour leur bien, et pour le sien, qu'une mère met ses fils au collège, et le bien qu'elle fait empêche-t-il sa tristesse? Les choses qu'on a faites, et surtout celles que la femme a pu faire seule, lui laissent un sentiment de maternité. Elle avait créé cela, et c'était parti, envolé, disparu. A quoi s'occuper à présent? Elle essaya bien, le lendemain, de prendre des airs de vacances, de courir avec les enfants, de les pomponner, de les écouter causer et rire; mais, bien qu'elle fût mère, elle sentait quelque chose entre les mignons et elle. Ce n'était pas un mur, mais une palissade, avec une haie derrière, assez épaisse pour que les jeux cessassent d'être libres, les rires d'être francs et les colères d'être rouges. Elle n'était point, et elle le sentait, nécessaire aux plaisirs des petits. Et puis, si fort qu'elle aimât ses enfants, il faut le dire, elle s'ennuyait. De temps en temps, ses yeux se levaient sur les fenêtres de cette bibliothèque où elle avait passé tant d'heures heureuses.

C'était folie et sottise d'y retourner. N'était-elle pas libre à présent ? Ah oui, libre, libre de ce devoir où elle avait trouvé son plaisir et qui lui manquait à présent comme un amour mort !

Elle essaya de tourner dans le parc, elle inquiéta ses gens ; elle fit cent tours à la basse-cour ; elle gronda son jardinier... et elle bâilla : c'est même ce qu'elle fit le plus souvent.

Deux, trois, quatre, huit jours se passèrent ainsi ; chaque soir, mécontente d'elle-même, gagnée par la tristesse des choses et l'ennui des êtres, elle retournait mélancolique en cette salle où jadis elle se sentait presque joyeuse parce qu'elle se trouvait occupée. Écrire à maître Bernod, elle en avait bien la pensée, mais à quoi bon ? Ne savait-il pas ce qu'il avait à faire ? Donc, les heures lentes poussaient chacune de leurs minutes devant madame de Sermoize feuilletant, pour s'occuper, les pages bien connues de ses notes et s'attardant à regarder ce dossier dont elle bénissait Dieu d'avoir pris une copie. Rien, ni bruit dans le château, ni idée dans l'esprit ; rien que la monotonie des secondes vides battant au régulateur de Boule, rien que sa jeunesse si longtemps comprimée, rien que sa beauté en sa fleur, rien que l'ennui !

Un matin, au bout de cette semaine de profonde mélancolie, elle était dans son boudoir, attendant que la cloche sonnât pour le déjeuner, et elle songeait qu'aujourd'hui serait pareil à hier, lorsqu'elle vit s'arrêter, non pas devant le perron, mais à l'entrée du pont qui donnait accès à la cour du château, une sorte de voiture basse, mi-panier, mi-victoria, point élégante, mais convenable et proprement tenue. Un homme en descendit qui donna quelques ordres à un cocher presque paysan, dont les vêtements bourgeois et le chapeau melon n'avaient nulle prétention à la livrée, puis, s'avança vers le château et eut un colloque avec un domestique, sorti à sa rencontre. Derrière la vitre de son cabinet de toilette, la comtesse guettait ce visiteur qui, à coup sûr, choisissait pour se présenter une heure étrange. Il était grand, vigoureux, bien en point ; il avait passé la quarantaine depuis quelques années : ses cheveux étaient presque blancs, et, sur son visage, des rides profondes et mobiles se

tracèrent à chaque impression. Il était simplement vêtu, en homme d'un bon monde vivant à la campagne, mais y vivant déjà depuis cinq ou six années. Tout en lui était force, décision, netteté, cela se sentait à sa physionomie et à ses gestes, à sa démarche et à son allure. Cela se sentit mieux encore quand, d'un pas allongé, il marcha vers le perron suivi plutôt que précédé par le domestique. Pourtant, arrivé là, très nettement, il refusa d'entrer et resta debout, profilant sur la porte vitrée sa longue silhouette.

Un instant après, le valet de pied frappait à la porte du boudoir et annonçait à la comtesse que le maire d'Uzeilles demandait à lui parler. Madame de Sermoize se douta bien que maître Bernod avait lancé ses fusées, car elle savait, mieux que personne, que la commune d'Uzeilles était celle contre laquelle elle exerçait les plus fortes revendications ; elle se souvint parfaitement que l'avoué lui avait conseillé de ne voir aucune des parties ; mais elle s'était vraiment trop ennuyée depuis huit jours et, tout en se promettant de ne se point laisser attendrir et de donner une leçon de savoir-vivre à ce visiteur matinal, elle donna l'ordre de l'introduire dans le salon d'entrée. Pour elle, elle attendit quelques minutes avant de sortir du boudoir : était-ce pour se faire désirer ? était-ce pour donner un coup d'œil à son miroir à main, disposer mieux une boucle qui s'était dérangée ? De fait, ce maire avait tout de même l'air d'être presque un homme, et c'était le premier qu'elle eût vu depuis cinq ans, car un garde ne compte pas et un avoué ne compte guère. Au bout de quatre à cinq minutes, elle fit son entrée dans le salon qu'elle avait désigné. L'homme y était debout, près d'une table, paraissant indifférent aux merveilleuses tapisseries tendues sur les murs et aux quatre immenses vases du Japon qui faisaient, avec un meuble des Gobelins, la décoration de la pièce.

« Madame, fit-il en s'inclinant juste ce qu'il fallait, j'ai infiniment à m'excuser auprès de vous. J'avais demandé à voir votre régisseur ; j'étais même venu à cette heure-ci pour ne point le manquer. On vient de m'assurer que vous n'aviez plus de régisseur et que vous avez pris vous-

même la direction de vos affaires; or, je me sens tout embarrassé pour celles que j'aurais à traiter avec vous.

— Monsieur, répondit la comtesse un peu hautaine, et sans même indiquer un siège, je vous prierais de vous adresser à maître Bernod. C'est lui qui est chargé de mes intérêts.

— Je ne puis l'ignorer, puisque c'est de lui qu'est signée l'assignation que j'ai reçue; mais, si j'ai, pour Bernod, une très vicille et très vive amitié, je connais sa façon de procéder. Il défend ses clients mieux que lui-même et n'entre dans aucune concession. Il m'avait semblé que, peut-être, en ce qui touche ma commune, certains points pouvaient se traiter à l'amiable et que l'étude des pièces devait fournir des éléments de transaction. Je regrette, madame, qu'il ne vous soit pas possible de vous y prêter. »

Il allait prendre congé et, déjà, saluait la comtesse et se dirigeait vers la porte. Cette unique distraction, et bien innocente, allait donc échapper à madame de Sermoize. Ne se sentait-elle donc pas à la fois sûre de son droit et ferrée sur son dossier qu'elle reculât devant l'occasion de le montrer? Ne s'était-elle pas assez ennuyée depuis huit jours? Ne trouvait-elle pas là une providentielle façon de s'occuper? En même temps, n'était-elle pas chatouillée par la vanité de prouver qu'elle s'entendait aux affaires? Au moment où le visiteur allait mettre la main au bouton de la porte, elle fit un geste.

« Je ne refuse pas, monsieur, de vous donner les moyens de vous convaincre. Bien que j'aie laissé à maître Bernod la plupart des pièces du procès, j'ai ici des copies qui pourront vous montrer l'étendue de mes droits et si vous voulez prendre la peine de revenir un de ces jours, je ne demande pas mieux que de vous les communiquer.

— Quel jour et à quelle heure vous dérangerais-je le moins?

— Après-demain, à deux heures, si vous voulez.

— Bien, madame, je serai ici après-demain, à deux heures, » et, après un salut profond où se trouvait comme un remerciement, et auquel madame de Sermoize répondit par une légère inclination de tête, il sortit.

L'après-midi, elle se sentit nerveuse, se repentant presque de ce rendez-vous donné, amusée en même temps à l'idée de parler affaires, plus amusée encore par la pensée confuse que cet homme qui paraissait comme il faut et agréable — le premier qu'elle vit depuis son veuvage — allait infailliblement tomber amoureux d'elle et que c'était là un flirt tout trouvé. Elle avait une curiosité infinie de savoir qui était ce maire d'Uzeilles qui se présentait ainsi sans livrer même son nom : « Il aurait dû mettre son écharpe », se disait-elle.

Le lendemain, elle n'y tint pas. Il ne lui convenait point d'interroger ses gens et de leur dire ses affaires ; d'autre part, il était correct de prévenir maître Bernod et, par lui, elle aurait tous les renseignements nécessaires. Elle fit donc atteler et s'en alla à Villeneuve.

« J'ai voulu vous dire, monsieur, commença la comtesse dès qu'elle fut assise, que j'ai reçu la visite du maire d'Uzeilles qui m'a demandé un entretien. »

A l'énonciation de ces mots : *le maire d'Uzeilles*, maître Bernod eut, dans l'œil, comme un éclair ironique.

« Ah ! fit-il, Lambel est venu vous voir.

— Comment Lambel ? quel Lambel ? demanda la comtesse.

— Mais François Lambel, maire d'Uzeilles, et maire fort sérieux, s'il vous plaît, et en même temps, François Lambel, de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions.

— Quoi ! ce monsieur ?

— Mon Dieu, oui, madame... ce monsieur. Je n'ai pas besoin de vous dire, n'est-ce pas, ce qu'est François Lambel ? Il n'est guère d'hommes qui, depuis qu'ils sont nés, aient fait plus de bruit et mieux gagné leur renommée. Depuis six ou sept ans, il est revenu habiter pendant la plus grande partie de l'année, une petite maison où sa mère avait vécu et qu'il a arrangée à sa guise. Il s'est laissé élire maire d'Uzeilles, et comme il est homme de devoir, il est adoré de ses administrés, conduit fort bien leurs affaires et quand il y voit une utilité, n'hésite pas, comme vous en avez pu juger, à faire des visites — la chose qu'il hait pourtant par-dessus tout. »

La comtesse pensa qu'elle avait traité un peu sans façon ce François Lambel dont le nom était connu de toute l'Europe. A vrai parler, elle n'avait jamais rien lu de ses travaux, bien que certains fragments eussent paru dans des revues à la mode; mais le nom, tout au moins, s'était imposé à sa mémoire à la suite d'une retentissante campagne que François Lambel avait menée contre des savants d'outre-Rhin et qui s'était terminée par son élection à l'Académie. Elle se souvenait vaguement d'avoir entendu dire jadis qu'il avait eu, à un moment, avec une femme du monde, une liaison qui avait fait du bruit et que, à la suite d'une rupture violente, il avait quitté Paris. Cela, au reste, l'avait peu occupée jadis, car elle n'avait nulle prétention au bel esprit et n'avait jamais recherché les gens de lettres : à présent, elle se sentait intéressée. La bataille qu'elle allait livrer lui semblait une vraie bataille : Amener un maire quelconque à être amoureux d'elle, la belle affaire! mais François Lambel! Convaincre un rustaud de son bon droit, fi! mais un membre de l'Académie! Elle se sentait ragaillardie, et en écoutant maître Bernod, elle se demandait comment il se pouvait faire que, en ce cabinet, il n'y eût pas de miroir où elle pût se regarder.

Maître Bernod, après son petit couplet, dardait ses yeux noirs sur la comtesse.

« Faites attention, finit-il par dire, car elle ne parlait point, c'est un enjôleur. Il est droit comme une barre d'acier et s'il trouve que vous avez raison, il le reconnaîtra, mais il fera tout pour prouver que vous avez tort, et c'est un rude fureteur. Quand ce diable d'homme-là veut quelque chose, je ne sais trop qui peut vouloir contre lui.

— J'ai donc eu tort de lui donner rendez-vous? demanda la comtesse.

— Non pas, certes, » fit maître Bernod et son œil malin disait : « ça la distraira, cette pauvre petite femme. »

A peine, du reste, eut-il reconduit madame de Sermoize qu'il dit au clerc : « Mettez à part le dossier d'Uzeilles. »

Le lendemain, aussitôt après le déjeuner, la comtesse remonta dans

son cabinet de toilette et sonnait sa femme de chambre, se demanda comment elle s'habillerait. Ce costume qu'elle avait mis chaque jour lui semblait grossier, lourd et peu seyant. Elle ne voulait pas, à coup sûr, s'endimancher pour recevoir M. François Lambel, mais au moins prétendait-elle qu'il la vît telle qu'elle était. Elle choisit une robe très simple, de forme empire, à toutes petites raies noires et blanches, attachée à la taille par une grande ceinture noire. Le corsage s'ouvrait sur une guimpe blanche très ajustée, en crêpe anglais mat et, au bas des manches étroites, des retroussis de crêpe pareil montraient une simple ligne blanche. Elle avait des bas noirs, des souliers vernis très simples, des gants noirs : rien qui détonnât, qui ne fût strictement de la toilette coutumière d'une femme élégante, veuve et sérieuse.

Une fois habillée, elle se rendit à la bibliothèque où elle avait donné ordre qu'on introduisît M. Lambel et elle attendit. Malgré elle, elle se sentait un peu inquiète de l'effet qu'elle produirait, surtout de ce qu'elle avait à dire ou à faire pour s'excuser. Parler, c'était montrer que sa mauvaise réception d'avant-hier s'adressait à l'homme et que le bon accueil d'aujourd'hui s'adressait au nom : ne rien dire, c'était peut-être aggraver l'injure ; changer brusquement de ton, c'était faire voir qu'elle avait pris des renseignements ou prouver une singulière mobilité : elle n'eut pas au reste le temps d'arrêter ce qu'elle ferait, car, juste quand deux heures sonnaient, un valet de pied introduisit dans la bibliothèque le visiteur attendu.

François Lambel était vêtu comme l'avant-veille, et l'on n'aurait pu trouver dans son costume ni une recherche, ni même un soupçon de coquetterie. En plein jour, comme il se présentait devant la large baie ouverte entre deux bustes d'empereurs romains, madame de Sermoize voyait mieux ses yeux clairs, d'un bleu éteint, presque gris, que nuançaient d'or de larges taches jaunes. Sa taille paraissait plus haute. Son front, sur lequel se dressaient des cheveux gris abondants, coupés très court, ses joues rasées soigneusement, son cou découvert dans un col rabattu, toute sa peau était fraîche et jeune, malgré les rides. Il s'excusa

en une phrase très simple; et, comme la comtesse un peu embarrassée, l'invitait à s'asseoir, il manifesta du premier coup le désir de se mettre à la besogne et d'examiner les dossiers. Sur une grande table, au milieu de la pièce, les papiers étaient entassés. Il se dirigea vers cette table et sollicita quelques explications. C'était lui qui, d'autorité; prenait la direction de la conférence, et Louise, devant cette décision et cette netteté, sentait en son esprit les idées s'embrouiller et son bel aplomb disparaître. Il lui semblait qu'elle allait passer un examen, et cet homme très grand, sévère, à la parole précise, lui faisait presque peur. C'était à peine s'il l'avait regardée, et encore ne paraissait-il pas l'avoir vue. Cela la blessait comme une injure. C'était aussi trop la prendre pour un homme d'affaires et pas assez pour une femme. Pourtant, quoi dire? Elle se décida à expliquer comme elle avait travaillé et comme elle avait formé son dossier. M. Lambel sembla s'adoucir : « Très bien, » faisait-il de temps en temps, comme pour encourager un enfant.

Arrivant au point qui touchait particulièrement la commune d'Uzeilles, la comtesse, lancée, voulait poursuivre.

« Permettez que je vous arrête, fit-il; je désirerais, maintenant que je connais votre façon de procéder, examiner moi-même chaque pièce, et je craindrais que ce ne fût très long. »

Madame de Sermoize comprit qu'il prétendait lui donner congé et, désireuse d'effacer sa maladresse de l'avant-veille, elle risqua une phrase sur le désir qu'elle avait d'entendre les observations que suggérerait la lecture des pièces du dossier. Lambel dressa la tête, piqua ses yeux sur la figure de Louise un peu rougissante.

« Ah! dit-il, je vois que vous avez vu Bernod. » Puis, sans insister : « Tant pis pour vous, ajouta-t-il, mais puisque vous le désirez... » Il retira ses gants, les posa avec son chapeau dans un coin et, revenant à la table, s'assit.

Regarder un monsieur qui lit des papiers — même si ce sont vos papiers — est un médiocre agrément pour une femme de trente-deux ans, qui, depuis cinq ans, n'a causé avec personne d'humain. Ces papiers l'aga-

caient à présent, et pendant que M. Lambel mettait son lorgnon et déployait soigneusement un long parchemin jauni, dont le rouleau semblait s'allonger sans fin, elle dit :

« C'est le premier *aveu* que j'aie rencontré ; » et, parlant vite, elle expliqua que déjà tout ce que les Sermoize possédaient sur Uzcilles s'y trouvait indiqué.

« Alors, vous avez lu cela ? fit Lambel, avec un air d'intérêt, en enlevant son lorgnon d'un geste machinal.

— Je l'ai même recopié, parce que, dans la copie que j'avais trouvée, il y avait des fautes. »

Cette fois, Lambel la regarda et, sous ce regard froid, un peu étonné, elle se sentit lue tout entière comme un document du xv^e siècle. Des pieds à la tête, il l'avait détaillée, de sa nuque blonde à la bouffette de ses souliers vernis, il savait maintenant ses yeux, ses dents, chacune des fossettes de ses joues : ce regard était impitoyable. Il photographiait un être et en tirait une épreuve que gardait inaltérée une mémoire sans pareille. Pourtant, ce regard n'était ni insolent, ni provocateur ; il ne marquait ni désir, ni curiosité, mais une invincible force, une volonté toute-puissante. Lambel, ayant rencontré un spécimen qui lui semblait intéressant de l'espèce féminine, s'en emparait et le joignait à sa collection ; voilà tout.

Pourtant, après une ou deux secondes d'attention vive où les taches jaunes de ses yeux se faisaient plus claires, le regard s'adoucit et s'éteignit : il prit son parti et, par phrases brèves, plutôt interrogeant que causant, provoqua madame de Sermoize à parler. Elle s'abandonnait à cette douceur de dire ce qu'elle avait fait et d'en tirer quelque honneur devant un homme dont l'opinion était de poids. Ses mots, parfois, montraient l'ignorance profonde sur tout ce qui n'avait pas été l'objet spécial de son travail. Lambel ne bronchait pas. Il sentait comme il eût été ridicule d'entamer un cours d'histoire à propos d'un procès de cette sorte : deux ou trois fois seulement, il s'oublia à fournir le terme propre. Louise s'arrêtait alors, surprise, un peu confuse et enfin, sur un de ces mots que

Lambel relevait, elle interrogea à son tour. Certes, ce ne fut point par une leçon dogmatique qu'il répondit; mais, se sentant écouté, voyant ces yeux brillants, désireux d'entendre, il se laissa aller à dire comme allait la vie aux époques passées, à ce temps où remontait ce parchemin et, sans phrases inutiles, nettement, avec cette voix grave et profonde dont l'autorité abattait toute discussion, il parla comme il savait parler en sa chaire de Sorbonne, celui que maître Bernod avait bien raison d'appeler un enjôleur, celui que des générations d'étudiants ont acclamé pour leur maître.

Il parlait encore et, de tout son être, Louise écoutait, lorsqu'un valet de pied entra apportant le thé. Elle avait oublié de donner des ordres et, à cinq heures, ce jour-là comme tous les jours où elle se tenait dans la bibliothèque, on montait sur la table anglaise le thé tout préparé, les rôties beurrées, le samovar avec l'eau bouillante, la théière, le pot à lait, le sucrier de forme empire et sa tasse de porcelaine chinoise, mince comme une coquille d'œuf. Elle eut un instant d'embarras, car offrir du thé à ce monsieur, qui n'était encore officiellement pour elle que le maire d'Uzeilles, lui semblait passer là mesure, mais cela ne dura qu'une seconde et elle eut un : « Vous prendrez du thé, n'est-ce pas ? » qui, dit comme il l'était, ne pouvait être refusé sans grossièreté.

Il y eut un arrêt pendant que le valet de pied allait chercher une tasse et que Louise, se levant, échaudait la théière, mesurait le thé, et, comme suivant un rituel, versait l'eau bouillante. Elle éprouvait une gaieté étrange, une joie indistincte, mais qui la surprenait; sur elle, en ce moment, alors qu'elle virait autour de la table à thé, elle avait l'impression, comme le contact de ces yeux qui la regardaient. Pourtant, elle ne fit point de ces mines dont elle était coutumière jadis à Paris, à ses thés d'après-midi; elle ne prit que le temps juste nécessaire pour jeter sur le thé l'eau bouillante, sans même écouter si le bruit se faisait bien entendre, sans lancer la vapeur comme d'une machine et, pour cela, prendre des airs épeurés de chatte qui craint la brûlure. Très simplement, et en campagnarde, elle mit sa tasse aux mains de Lambel, tout simplement aussi, elle lui offrit des tartines et, sans plus s'occuper de

lui, à ce qu'il semblait, s'établit pour prendre son thé avec le recueillement convenable. Ce fut une dinette exquise pour le savant. Depuis si longtemps, il était privé de ces choses qui font l'élégance et l'agrément de ce quart d'heure de la journée : une jolie femme, bien habillée et d'un bon monde, du thé russe, et des tartines bien beurrées. Il pensait au temps écoulé, au long exil subi, et il s'étonnait qu'une certaine blessure dont il avait longtemps souffert, fut si bien cicatrisée qu'il ne la sentît plus. Malgré lui, ses yeux s'attachaient doucement sur cette femme, inconnue la veille, presque familière à présent, qui l'écoutait de tout son cœur et semblait s'éclairer à sa pensée. Quand, le thé pris, il se leva pour prendre congé, il ne savait plus bien ce qu'il était venu faire à Sermoize ; mais la comtesse se le rappelait on ne peut mieux.

« Nous n'avons guère travaillé, dit-elle ; je vous ai gêné et dérangé. Excusez-moi. Mais demain, nous mettrons toute l'affaire en train. Et vous verrez, ce sera très court. »

Elle eut, en parlant ainsi, un sourire où l'on n'eût point été embarrassé de trouver une pointe de mélancolie. En disant *très court*, il semblait qu'elle eût dit *trop court*.

Au reste, ce lendemain où l'on devait si bien travailler, fut toujours semblable à la veille. Peu à peu, sans y penser, certes, sans le vouloir, madame de Sermoize se sentait prise par cet homme. Elle l'aimait. Et ce qu'elle aimait en lui ce n'était ni son nom, car le sien à elle sonnait mieux ; ni ses œuvres, car elle ne les avait point lues ; ni même son esprit, bien qu'il la tint tout attentive et charmée, mais elle aimait l'homme. Elle était dominée et vaincue : elle se soumettait et s'abandonnait. Elle comprenait si bien à présent ce qu'est la volonté et ce que vaut la force que son être entier frémissait doucement à l'espérer, à l'attendre, à le voir.

Lui, restait parfaitement calme, se laissant aller à ce jeu qui semblait le distraire. Chaque jour, il venait, remuait quelques parchemins, puis, longuement, causait. Elle lui avait demandé comment il s'était fait que, vivant dans ce pays, il ne fût jamais venu à Sermoize ; et il avait expliqué quelle avait été son existence, ses longs voyages, son travail obstiné, ses

rare apparitions à Uzeilles où sa mère âgée, vivait, très retirée; il avait dit qu'il n'aimait ni le monde, ni les réunions bruyantes, ni la chasse, ni les bals, ni les comédies. Pourtant, il parlait du monde en homme qui le sait, et lorsqu'il arrivait aux motifs qui l'avaient déterminé à s'enterrer dans ce trou, il passait. Il disait simplement ensuite sa vie d'à présent, le plaisir qu'il prenait pour lui-même à faire ce qu'il jugeait son devoir et les longues journées que l'étude rendait brèves. Il ne se mettait point en scène, au moins par des impressions, des idées ou des rêves, et jamais, même en prenant le thé, il ne se permettait une de ces banalités courantes à Paris et qui, là, eussent passé pour un compliment. Comprendait-il que, à Sermoize, en cette solitude, un compliment eût pris tout de suite une apparence de déclaration? Pourtant, quand il la regardait, il passait en ses yeux une flamme vite éteinte, mais qui n'était point de l'indifférence. Il y avait en lui, dès son entrée, une sorte d'attention qui, à des regards aussi éveillés que ceux de la comtesse, prouvait autre chose que de la haine. Un jour que, pour mesurer des terrains — c'était le prétexte choisi par madame de Sermoize — ils avaient fait par les bois une longue course, elle lui demanda son bras, au retour, et elle sentit bien que tout son corps se crispait pour ne point serrer, comme il eût voulu, cette main qui pesait légèrement sur son bras.

Jadis, elle avait cru aimer son mari. L'avait-elle aimé? Elle l'avait suivi parce que sa famille, l'Église et la loi le lui ordonnaient; mais elle n'avait jamais vu en lui qu'un valseur, un sportsman, un homme du monde : ce qu'il était. Sa conception de l'humanité s'arrêtait là; comment, d'ailleurs, aurait-elle été différente? Jean n'avait eu d'autre but que de faire de sa femme un compagnon de plaisirs, et pour Louise, ces plaisirs avaient constitué la vie conjugale. Les tête-à-tête n'avaient été que des hasards; les cotillons marquaient les bonnes soirées, les *garden parties* les après-midi désirables et les déjeuners sur l'herbe les matinées à souhaiter. Entre ses toilettes, ses couches et le monde, elle avait rencontré quelquefois un M. Jean qui portait le même nom qu'elle et auquel elle était mariée; étant honnête femme, elle s'était prêtée à ses fantaisies, mais

ç'avait été si rapide que son corps ne s'en souvenait guère et que son cœur ne se le rappelait pas du tout.

Les autres, ceux qui lui avaient fait la cour, ceux-là, en vérité, n'avaient effleuré ni ses sens ni son cœur. C'étaient d'autres exemplaires différemment reliés du livre que le mariage l'avait condamnée à lire ; ils ne valaient ni mieux, ni pis, parlaient dans le même jargon des mêmes choses, récitaient des fables pareilles, avaient une poésie semblable, et les images qu'ils montraient étaient du même faiseur. A quoi bon les eût-elle aimés, elle qui n'était ni assez dépravée pour être curieuse de changements, ni assez désœuvrée pour ne savoir à quoi tuer ses journées ? Quant à l'imagination, le flirt suffisait amplement à la satisfaire et *le reste* ne faisait point rêver madame de Sermoize.

A présent, elle ne se reconnaissait plus, ne se retrouvait plus. Un être nouveau était né en elle. Cette distraction qu'elle avait cherchée au début, était, du premier jour, devenue une obsession. Le lendemain de cette visite dans la bibliothèque, elle ne pensait plus ni à l'effet qu'elle avait produit, ni au sentiment qu'elle voulait inspirer, ni à sa toilette, ni à sa beauté, ni à la monotonie lente des jours. Elle ne songeait même plus. Elle attendait. Elle n'avait point compris jusque-là qu'il y a des hommes — des hommes qui pensent, qui produisent, qui peinent, qui aiment, qui veulent et qui souffrent — des hommes dont le front commande le respect, dont la voix force la conviction, dont le regard attire l'amour. Elle sentait cela à présent, et pourtant cet homme n'était point joli, de ce joli qu'on prise et qui est à la mode ; dans sa toilette, certains jours, il avait des négligences qui l'eussent choquée jadis. Il laissait, par instants, deviner un mépris de ce qu'elle s'était habituée à croire ses convictions. Il n'était point de son monde à elle, le faisait entendre, au besoin le disait et s'en vantait. Cela la laissait indifférente : elle comprenait que si cet homme n'était point du monde où elle avait vécu, c'est qu'il était d'une autre race, d'une race supérieure et dont elle aurait voulu être.

Elle ne s'attachait donc à rien qui ne fût pas lui et tout ce qui n'était

pas lui ne l'intéressait plus. Elle ne pensait point à cet homme pour l'homme qu'il était, mais confusément, quand elle était seule, elle lui appartenait. Elle n'aurait pu dire comme il était fait et pourtant il était son maître. Il dominait son esprit, son imagination, emplissait sa pensée, et comme une nuée impalpable, enveloppait son corps. Ce n'était pas un éveil des sens qui se faisait en elle, elle ne désirait rien et était trop sincèrement chaste pour avoir de certains rêves, mais elle ne refusait rien d'elle, car elle n'était plus à elle.

Et lui était à elle; elle en avait l'intuition si précise qu'elle l'eût juré. Il n'avait rien dit; elle n'avait point parlé : mais il est dans les êtres des frémissements, il est dans les corps des étreintes rapides, il est dans des regards des chocs électriques où tout s'avoue et après lesquels les paroles sont oiseuses et sottes. Cela, de sa part à elle, avait été franc, net, clair; mais lui, alors, se dérobaît, détournait ses yeux, forçait sa voix, refusait presque sa main. Elle avait, par ce langage muet, exprimé tout ce qui était en elle, ce que sa voix même n'aurait pu dire, ce que son cerveau ne formulait même pas; mais, alors que son être se donnait, au moment où elle se sentait prise, un mur de glace s'élevait contre lequel elle venait se briser. L'abandon, de sa part à lui, était réprimé durement comme une lâcheté et, après cette seconde où il semblait que leur amour se fût tout dit, elle ne retrouvait rien que des formes parfaites, des phrases strictement aimables, une politesse qui se faisait presque cérémonieuse, et une bonne grâce qui, jamais, n'allait à la familiarité.

Pourtant ces visites prenaient tous les jours, et depuis longtemps, la comtesse n'avait point revu maître Bernod. Un dimanche où Lambel devait réunir son conseil municipal, madame de Sermoize fit atteler et s'en fut à Villeneuve. L'étude vaquait, mais l'avoué était chez lui.

« Vous savez, madame la comtesse, fit-il, que nous allons plaider bientôt. Vous avez voulu voir Lambel. Où en êtes-vous pour Uzeilles ? »

La comtesse balbutia, un peu rougissante : M. Lambel étudiait le dossier; elle espérait qu'il s'était formé une conviction, que bientôt elle aurait une solution. L'avoué la regardait de son œil pénétrant :



« Oui, oui... une solution », répéta-t-il ; mais dans sa bouche, ce mot disait toute autre chose, si bien que madame de Sermoize, entraînée par sa propre pensée, ne put retenir :

« Quoi ! vous croyez ? »

Et il y avait dans sa voix presque une supplication, comme le cri de sa conscience, l'aveu tout entier de son rêve. Et cela fut si fort, si rapide et si net que l'avoué — les avoués ont beaucoup des confesseurs et savent comme eux le secret de la vie — eut dans les yeux et dans la voix une douceur lorsque, obligé de comprendre et de s'expliquer, il dit :

« Prenez garde, chère madame. Lambel est un brave homme et un homme de cœur. Il a beaucoup souffert par une femme qui était de votre monde. Il s'est juré de ne se point laisser reprendre et, en admettant qu'il soit repris, il ne le dira jamais... jamais, entendez-vous ? Et puis, si c'est un jeu, et qu'il en doive souffrir, tenez, croyez-moi, épargnez-le-lui. »

L'avoué aurait bien volontiers, à présent, supprimé sa dernière phrase. Il voyait bien que ce n'était pas un jeu, car en cette mignonne figurine de Saxe, telle qu'était madame de Sermoize à sa première visite, une âme était descendue. C'était bien une âme ou ce qu'on entend communément par là, qui mettait cette chaleur à ses joues, mouillait ses yeux, faisait frémir tout son corps.

A peine si elle prit congé. Elle ne regarda même point une rose que l'avoué lui avait offerte en la reconduisant et qu'elle piqua machinalement à son corsage.

« Pauvre petite femme », se dit maître Bernod quand la comtesse fut partie, et il ne se doutait pas que, à peine dans son coupé, madame de Sermoize avait fondu en larmes et que, tout le temps du retour, de gros sanglots, invincibles, étouffants, des sanglots de folle, l'avaient tenue en une sorte d'attaque de nerfs. Et, quand elle arriva à Sermoize, à demi pâmée, que devint-elle lorsqu'on lui annonça que M. Lambel l'attendait à la bibliothèque ? François debout, comme la première fois qu'il était venu à Sermoize, presque dans la même pose, attendait. A peine laissa-t-il à la comtesse le temps d'un bonjour :

« J'ai voulu tout de suite vous annoncer, dit-il, que le conseil municipal d'Uzeilles renonçait à soutenir contre vous un procès injuste, reconnaissait vos droits et vous rendait ce qui vous appartient. »

Ces très simples paroles firent, à madame de Sermoize, l'effet d'un coup de massue. Ainsi, plus de procès, plus de visites, plus de causeries, plus rien ! Elle se retenait de pleurer, le regardant :

« Vous ne semblez point satisfaite, dit-il, j'ai pourtant fait de mon mieux. »

Elle voulait trouver au moins un mot, un mot de remerciement banal, mais ce mot ne sortait pas. Elle regardait François, se disant que c'était la dernière fois, que jamais plus elle ne le verrait, que c'était fini.

Lui, toujours simplement, prit congé sans qu'elle dit rien. Louise l'entendit descendre ; elle entendit la voiture s'approcher du perron, et, brusquement, arrachant de son corsage la rose que l'avoué lui avait offerte, elle courut à la fenêtre. Déjà la voiture partait ; Louise laissa tomber la rose dans la voiture.....

FRANCIS ROZE.





EUGÈNE LAMI ET SON OEUVRE



C'était l'autre soir, dans un cercle où l'on compte beaucoup d'artistes. On parlait de l'alliance russe comme il sied entre gens qui se délassent du travail quotidien de l'atelier en refaisant le soir la carte de l'Europe. Tout d'un coup on entendit une petite voix :

« Beaux soldats, les Russes. J'en ai dessiné un groupe, des fenêtres de ma chambre, pendant qu'ils étaient immobiles au bivouac.

— Vous êtes allé en Russie? interrompit une voix.

— Jamais de la vie. C'était à Paris, en 1814. »

Les assistants se retournèrent avec un geste de surprise. L'homme qui venait de parler n'était autre qu'Eugène Lami.

Ce patriarche de l'art a été un enfant précoce. Il n'avait que quatorze ans quand il crayonnait les Cosaques à Paris, étant né en 1800 avec le siècle. Dès le collège, il avait manifesté une vocation que ses parents (ô prodige pour cette époque!) ne cherchèrent pas à contrarier. Mais, plus encore qu'à ses parents, il dut à Horace Vernet sa libre entrée dans la carrière de l'art. Aussi Eugène Lami, aujourd'hui, bénit-il la mémoire de cet homme de bien. C'est avec une émotion attendrie que, à travers ces deux tiers de siècle, il revoit encore Vernet accueillant, avec sa brusque bonté, la mère du jeune débutant qui venait demander sa protection pour son fils. M. Lami père avait perdu à la seconde Restauration un petit emploi qui le faisait subsister et il fallait que l'enfant gagnât sa vie. La mère avait apporté quelques croquis, une demi-douzaine d'ébauches. Elle disait, tremblante, à Horace Vernet : « Voyez, monsieur, et jugez ; ne serait-ce pas dommage de ne point utiliser ces dispositions ? » Et tout de suite le grand peintre, après avoir jeté les yeux sur ces essais d'enfant, prenait familièrement le petit Eugène par les épaules et lui disait : « Restez ici, mon ami, je vous occuperai. »

Dès le lendemain, Lami installé dans l'atelier d'Horace Vernet y trouvait son pain assuré. Même, pour l'aider à se racheter de la conscription et à payer son remplaçant, les Vernet lui prêtèrent leur nom pour mettre en tête de cette suite de costumes militaires où Lami, avec une science déjà prodigieuse, passe en revue tous les uniformes de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration. La collaboration des Vernet se borna, je crois, à un mameluk de Carle, mais cela suffit pour faire le succès du livre et pour assurer à Lami sa libération. Le jeune apprenti avait travaillé si bien que, un beau jour, Horace Vernet lui dit : « Maintenant, mon ami, vous pouvez déjà vendre quelques-uns de vos dessins et vous tirer d'affaires, il ne vous reste qu'à vous perfectionner. Voici un mot pour mon ami Gros. Je l'ai prévenu. Il vous accepte pour élève. »

Le cœur battit fort au petit Eugène à la nouvelle que l'auteur des *Pestiférés de Jaffa* voudrait bien s'occuper de lui. Gros était à ce moment dans toute sa gloire ; de plus, il passait, à bon droit, pour un maître

très intelligent, s'occupant beaucoup de ses élèves et sachant les pousser. Eugène Lami a conservé de Gros le meilleur souvenir. Il parle de son enseignement avec admiration :

« Quel homme ! nous disait-il un jour. Il fallait le voir tonner contre les précurseurs du naturalisme à outrance qui soutenaient qu'on devait copier seulement la nature et borner là l'emploi de ses facultés. Copier, disait Gros avec une belle fureur, pourquoi pas décalquer tout de suite ? La nature ne se copie pas, elle s'interprète. Et n'interprète pas qui veut. »

Gros demeurait alors rue des Martyrs, presque hors Paris. Lami se souvient d'avoir entendu dire à Carle Vernet qu'il avait pris un cerf avec le duc d'Orléans devant le pavillon de Hanovre. L'atelier de Gros n'était pas un palais comme celui des artistes en vogue aujourd'hui. On travaillait au milieu d'une simplicité biblique, et en hiver on soufflait plus d'une fois dans ses doigts entre deux coups de crayon ; mais quelle gaieté, quel entrain chez ces jeunes élèves, dont les plus remarquables déjà, avec Lami, s'appelaient Robert-Fleury et Raffet ! Que de joyeuses farces de rapins, d'immortelles fumisteries qui, quelques années plus tard, devaient inspirer à Eugène Suë sa création de Cabrion dans les *Mystères de Paris* ! C'est chez le baron Gros que Lami se lia avec Géricault et Paul Delaroche. Avec le premier il a exécuté une série de lithographies qui, pour avoir un peu vieilli, n'en sont pas moins intéressantes. Géricault, qui avait vécu en Angleterre, s'était, comme toute la génération d'alors, passionné pour lord Byron. Lui-même, dans sa tenue, dans son langage, avait pris ces allures fatales qu'on appelait déjà byroniennes. Il avait donc rêvé d'illustrer l'œuvre de son idole ; mais, pressé par le temps et aussi peut-être par le pressentiment de sa mort prochaine, il demanda à Lami de l'aider. Lami accepta tout de suite et l'on se mit à l'œuvre. Les illustrations du *Giaour* et de *la Fiancée de d'Abydos*, de *Lara* et de *Mazeppa* sont sorties de cette heureuse collaboration. Dans *Mazeppa* le cheval est de Géricault et l'homme de Lami. La série a été interrompue par la mort tragique de Géricault.

Lami parle avec enthousiasme de son collaborateur : « Quelle pitié,

dit-il à ce propos, que d'entendre les jeunes gens d'aujourd'hui déclarer qu'on peut se passer de l'étude des maîtres ! Quand Géricault est mort, on a trouvé chez lui plus de trois cents études d'après les peintres italiens, ces *demi dious*, comme disait Rossini. Et avec cela le plus modeste des hommes. Quand on lui parlait du *Cuirassier* : « Bah ! « disait-il, c'est un peu mieux



« qu'un dessin d'album ! A la bonne heure l'œuvre de Raphaël ! C'est le « travail d'un homme qui se porte bien. »

Avec Paul Delaroche, collaboration aussi. Delaroche ne dédaigna pas de lithographier quelques-uns des dessins de son ami, mais l'œuvre la plus importante que les deux artistes aient produite de concert, ce sont des croquis pris directement d'après nature pendant les Journées de



Juillet 1830. Paul Delaroche et Lami coururent Paris au lendemain de la Révolution, enjambant les cadavres encore chauds qu'on allait jeter à la Seine, et prenant à la hâte, d'un coup de crayon rapide, quelques-uns des aspects terrifiants laissés par la bataille des rues. Lami se rappelle avoir aidé Delaroche à ramasser un pauvre diable de Suisse tué raide d'une balle, et auquel il est parvenu à faire rendre les honneurs funèbres.

N'allez pas en induire que Lami fût du côté de la Révolution. Il avait pour cela trop à se louer des bontés de Madame la Duchesse de Berry dont, en 1828, il avait, de son crayon alerte, déjà plié à toutes les élégances de la mode, représenté le merveilleux bal costumé. De ce bal qui fut un événement mondain; et qui, comme trace lumineuse, a laissé cette représentation qui est un chef-d'œuvre, *les Lettres et les Arts* ont publié déjà quelques planches qui en donnent la vision d'ensemble; mais il en est d'autres comme ce joli duc de Chartres, sous le costume du roi François II, comme cet élégant duc de Nemours, travesti en page du Roi, qui mériteraient certes d'être reproduites.

Est-ce à ce portrait que Lami dût d'être choisi par le duc d'Orléans pour enseigner l'aquarelle à son fils cadet, ou bien ses succès comme peintre de batailles, son intimité avec Horace Vernet l'avaient-ils désigné au choix éclairé du Prince ?

En effet, en 1824, son *Combat de Puerto de Miravete*, aujourd'hui à Versailles, inspiré par un épisode de l'expédition française de 1823, avait été signalé par la critique comme une œuvre pleine de promesses. Le *Combat de Tramaced* avait eu la même fortune, et enfin la suite de lithographies que Lami avait exécutées en Angleterre, avec la collaboration de Henri Monnier, l'avait classé tout à fait hors de pair. Ce premier voyage en Angleterre mérite qu'on s'y arrête, car il semble avoir eu sur l'œuvre du peintre une influence décisive. N'est-ce pas là qu'il s'est initié à l'aquarelle, qu'il y est devenu maître, qu'il a élargi sa manière, pris le sens des élégances raffinées, deviné le charme moderne, intime, des êtres contemporains ?

Ce ne fut pourtant pas sans appréhension que Lami passa le canal. L'Angleterre était alors, comme l'écrivait Alfred de Musset, « la terre où l'on boit à Waterloo ». C'était « la perfide Albion, » et il semblait cruel au jeune artiste de s'y expatrier pour deux ans. De plus, Lami savait que, en Angleterre, lorsqu'on n'est pas suffisamment *introduced*, on risque fort de rester éternellement étranger, presque suspect, et le bagage de ses

lettres de recommandation était bien mince. De fait, il n'en avait qu'une seule, encore la personne qui la lui avait donnée ignorait-elle si le destinataire était mort ou vivant. C'est là une histoire qui vaut d'être contée.

Pendant les guerres de la Révolution, un jeune Anglais avait été blessé et fait prisonnier par nos troupes. Recueilli en France, dans un château appartenant au comte de Radepont, il y fut l'objet de soins généreux, et le jour de son départ, après la paix faite, il dit à ses hôtes, en leur serrant la main : « Si jamais j'ai une occasion de vous témoigner ma gratitude, je n'aurai garde de la laisser échapper. » Près de trente années s'étaient écoulées. Le comte de Radepont, qui avait logé le jeune officier, n'avait jamais correspondu avec lui et ne savait ce qu'il était devenu. Un soir, se trouvant dans un salon avec Lami, il raconta l'aventure et lui donna, à tout hasard, une lettre pour son blessé.

Après plusieurs pérégrinations infructueuses dans Londres, Lami finit par le découvrir. L'ancien hôte de Radepont était un colonel retraité, podagre et rhumatisant, mais son cœur était toujours vivace. Dès les premières allusions que fit Lami aux souvenirs de son séjour forcé en France, le visage du vieux brave s'éclaircit. Il donna un vigoureux *shake-hand* à notre compatriote, puis avec une brièveté toute britannique :

« Vous devez désirer voir nos musées, nos collections particulières ?

— Assurément.

— Alors, veuillez m'attendre. Je m'occupe de vous et je reviens. »

Une demi-heure après, le colonel était de retour dans le salon. Il apportait à Lami une montagne de tickets et de lettres de recommandation pour toutes les galeries de Londres dont l'accès était réputé le plus difficile. Puis, sans attendre ses remerciements, il ajouta :

« Je vous retiens à dîner pour ce soir. J'ai à vous présenter à mon beau-père. Il aura quelque chose à vous dire au dessert. »

Le beau-père, qui était le patriarche des banquiers de Londres, avait, en effet, une communication à faire au jeune artiste. Le dîner terminé, il le prit à part et lui tendant un chèque : « Mon gendre, lui dit-il, m'a

prié de vous remettre ceci au cas où vous auriez quelques menues dépenses à faire en Angleterre. »

Le chèque était de vingt-cinq mille francs.

Lami refusa poliment et déclara pouvoir se suffire à lui-même.

« A votre aise, continua le banquier, mais la somme reste à votre disposition. Autre chose maintenant ; je sais que vous ne connaissez pas Londres. Je vous ai trouvé un guide, c'est ma nièce, qui s'entend très bien aux choses d'art ; elle a dix-huit ans et elle est fiancée, mais son futur sera enchanté de vous la confier, car, avec vous, elle se perfectionnera dans la langue française. Ainsi, c'est un service que vous nous rendrez. »

Ainsi fut fait. Dès le lendemain, Lami passa ses journées entières dans la compagnie d'une jeune fille admirablement jolie. Et il n'avait que vingt-six ans ! Ce qui ne l'empêcha point de montrer à l'égard de la jeune fille autant de réserve qu'à l'endroit du chèque.

En dehors de ses amis anglais et parisiens, Lami avait fait à Londres la connaissance de jeunes artistes de tous les pays, entre autres du sculpteur Marochetti, qui lui raconta, un jour, un mot de Wellington qui peint bien l'*Iron Duke*. C'était le 18 juin, le huitième ou neuvième anniversaire de Waterloo. Marochetti qui n'était pas Français et qui avait le désir de se faire bien venir de Wellington, était allé lui présenter ses hommages à cette occasion et lui disait : « Quels beaux souvenirs vous a dû laisser cette journée, mylord Duc !

— Un souvenir ineffaçable, en effet, répondit Wellington. Il n'y a jamais eu un jour dans mon existence où j'aie regardé aussi souvent ma montre. »

Wellington est, du reste, demeuré pour Eugène Lami la personnification de l'Angleterre officielle de cette époque. Dans une ville où Brummel a pu imposer ses goûts, ses caprices et devenir un véritable tyran de la mode, quelle autorité ne devait pas exercer le vainqueur de Waterloo ! Lami nous en a donné un exemple frappant. Un de ses amis, officier démissionnaire, vivait tranquillement près de sa femme et de ses enfants.

Un jour, on apprend à Londres la nouvelle d'un échec subi au Cap de Bonne-Espérance. Il faut envoyer des renforts en hommes et surtout en officiers. Un soir, Wellington rencontre au club le démissionnaire et l'entretien suivant s'engage entre eux : « Vous avez servi au Cap ?

— Oui, Mylord.

— Maintenant, vous êtes retraité. Vous avez femme et enfants ?

— Oui, Mylord.

— Voulez-vous retirer votre démission et repartir pour le Cap ?

— Je le ferai si Votre Grâce le veut.

— Je le désire seulement. »

Sur ce simple désir exprimé par Wellington, l'officier prit le *packet* suivant pour le Cap et il y fut tué.

Malgré tout, Lami avait hâte de revoir la France. Comme il nous l'a dit lui-même, « plus je vivais en Angleterre, plus j'admirais ; mais plus j'admirais, plus je m'ennuyais ».

Dieu sait pourtant que son crayon et son pinceau n'y ont pas engendré la mélancolie. Feuilletiez l'album où il a rassemblé ses souvenirs de Londres et vous n'y trouverez pas la moindre trace de spleen. Ses auberges sont gaies avec leurs larges *beds* et la mine avenante de leurs *maids*. Son petit gentleman escorté par des valets décoratifs et poudrés est plaisant à voir. Jusqu'aux combats de coqs et aux scènes de boxe, dont il nous dissimule l'odieux ; jusqu'aux prêches dont il agrémente la solennité. Il reproduit avec une fidélité scrupuleuse le Londres de 1826 encombré d'omnibus et de voitures ; il nous promène de la Tour à Westminster, et des bords animés de la Tamise dans la cohue de Pall Mall. Il nous fait entrer dans la vie d'un Anglais à la campagne, n'oubliant pas que pour un véritable fils d'Albion le séjour à la ville n'est qu'un campement et que le vrai *home* s'élève au milieu des champs ; il nous le montre dans son cabinet à l'arrivée des lettres et des journaux. Il nous introduit dans la *nursery* où l'on enseigne à lire à bébé. Puis, il promène toutes ces longues jambes britanniques nerveuses et actives dans les environs du cottage, chez les voisins de campagne, à la ferme. Il met tout ce



monde à cheval et le lance sur la piste d'un renard. Il faudrait tout décrire, et la place nous est mesurée. Il faudrait aussi rendre justice au collaborateur de Lami, à Henri Monnier, qui a su mieux que qui que ce soit, en cet album, à côté des élégances exquises que rendait Lami, traduire les mœurs et les physionomies du bas peuple. Monnier était, paraît-il, un homme assez morose qui restait parfois des journées entières sans ouvrir la bouche. Londres ne lui plaisait guère. Un jour, pour l'égayer, un membre influent de la Chambre des Communes l'emmena avec Lami à une représentation d'une troupe française de passage à Londres. On jouait le *Dîner sur l'herbe*, de Scribe. Au milieu de la représentation, Monnier sort de la loge. Pendant deux entr'actes, Lami le cherche dans les couloirs, ne le retrouve pas. Le rideau s'étant relevé, il prend sa lorgnette et regarde la scène. Quelle n'est pas sa stupéfaction en découvrant, au milieu des figurants, Monnier que le démon des planches avait soudainement repris !

Londres avait laissé à Lami de tels souvenirs qu'il y revint souvent. Il s'y sentait apprécié.

Le succès obtenu de l'autre côté de la Manche par ses dessins du bal de la duchesse de Berry avait consacré sa réputation. Lorsqu'il eut l'honneur d'être présenté à la Reine, Sa Majesté lui dit :

« Monsieur Lami, vous devez vous entendre à merveille à organiser des quadrilles puisque vous les dessinez si bien ; aussi je vous demande de vouloir bien en composer un avec des personnes de ma Cour. Je vous donne carte blanche et je vous promets l'obéissance aveugle des danseurs et des danseuses. »

Lami accepta la mission et s'aperçut vite que la Reine n'avait pas exagéré la discipline mondaine qu'elle lui avait garantie. L'exactitude aux répétitions, la bonne volonté de tout ce beau monde l'émerveillent encore après un demi-siècle. De son côté, il ne ménagea ni son temps ni sa peine. Ce n'est pas un seul quadrille qu'il organisa, mais quatre. Il avait été frappé de la beauté de certains costumes anglais et écossais du milieu du xviii^e siècle, conservés avec un zèle pieux dans les grands

châteaux du Royaume-Uni dont il avait été l'hôte. Il y eut donc un quadrille écossais et un quadrille anglais, de l'époque du duc de Cumberland. Un quadrille de mousquetaires fut formé avec les jeunes gens de l'ambassade de France, — les *Trois Mousquetaires* venaient de paraître. Enfin, le quatrième quadrille fut emprunté à l'Espagne. Le bal eut lieu et ce fut un triomphe pour Lami. Le duc de Wellington y assistait costumé, malgré son grand âge, et portant perruque.

En 1848, Lami retourna voir ses vieux amis d'Angleterre. Il retrouva à Londres quelques exilés volontaires, artistes comme lui, Dubufe, Cicéri, Isabey, Gavarni. Ce dernier avait un tour d'esprit qui plaisait fort à Lami. Au retour de ses excursions dans les bas-fonds de Londres, le dessinateur philosophe entra dans de curieux détails sur les mœurs de la basse galanterie anglaise, sur ces filles perdues que le gin abrutit plus que les nôtres, mais qui, plus que les nôtres, sont susceptibles de réhabilitation, car la foi religieuse de leur enfance fait rarement place à ce défi de Dieu dont, depuis le Régent, on fait étalage en France dans les soupers libertins. C'est ainsi que Gavarni lui conta un jour avoir vu une de ces créatures, entre deux stations aux abords de Haymarket, enseigner dans un coin de cabaret la Bible à son bébé.

De retour à Paris, le jeune peintre fait de sa vie deux parts, l'une pour le travail, l'autre pour les relations mondaines. Dans la journée, la vareuse jusqu'au soleil couché; le soir, l'habit noir réglementaire pour aller chez les Rothschild, chez les Greffulhe, partout où l'on recherche un artiste déjà en vogue qui est en même temps un homme cultivé et d'un esprit très fin.

Professeur de dessin du duc de Nemours, il est le bienvenu au Palais-Royal et bientôt aux Tuileries. Après 1830 le Prince, son élève, l'emmène au siège d'Anvers en même temps que Ary Scheffer — Lami y peint d'après nature la reddition de la forteresse; plus tard, le Roi lui-même le prend tout à fait en gré, et, lorsque l'artiste exécute son curieux tableau représentant l'attentat de Fieschi, c'est le Roi qui tient à lui indiquer lui-même, avant l'ébauche commencée, la place qu'occupaient auprès de



lui les victimes de l'attentat. Chez le duc d'Aumale, même accueil ; c'est Lami qui est chargé de former la première galerie de Chantilly ; il n'en peint point seulement les courses, les chasses, les fêtes, il y est un conseiller écouté, *le peintre ordinaire*, Lami s'en souvient et les exilés n'ont guère d'ami plus dévoué.

Pendant toute cette période, Lami est le peintre attitré de ce qu'on appelle aujourd'hui les mondanités. Les éditeurs se le disputent et c'est sur ses aquarelles qu'ils commandent un texte, dont, à la vérité, on se passerait fort bien, et pourtant, le texte de *l'Hiver à Paris* et de *l'Été à Paris* est signé Jules Janin. Parcourez *l'Hiver à Paris*. Le Paris de 1843 y revit dans tout son éclat, aux Champs-Élysées, aux Tuileries, dans le chœur de Saint-Roch, l'église alors à la mode, dans la salle à manger de l'hôtel des Princes, le Grand-Hôtel de ce temps-là.

L'Été est supérieur encore peut-être, avec la finesse exquise de ses gravures anglaises. Voici la forêt de Compiègne au moment du rendez-vous ; voici l'Opéra de la rue Le Peletier ; voici, à la place de la Concorde, le défilé de Longchamps, et Chantilly, et le steeple-chase de la Croix-de-Berny, et le Cirque, et Saint-Germain, et Fontainebleau, et Saint-Cloud. Ah ! le beau livre ; si joli, qu'il fait comprendre et aimer l'élégance d'une société qui nous semblait hier encore démodée, et qui, grâce à Lami, revit en sa fleur de grâce, un peu plus aimable encore qu'au temps où elle existait réellement.

Ce n'est pas seulement en ces tableaux sérieux, très poussés, très faits, merveilleusement interprétés par Allen, que Eugène Lami a représenté la société de 1820 à 1855 ; il faut la voir aussi dans ses lithographies jetées, en ses caricatures rehaussées de teintes plates et si habilement qu'elles ont encore aujourd'hui le charme et la fraîcheur d'aquarelles qu'on vient de terminer. C'est la série des *Contretemps*, celle des *Amusements à la Campagne*, toutes ses lithographies.

Et ses voitures : berline à la française, voiture coupée (c'était le nom primitif du coupé), landau, landawlet mené à la Daumont, calèche menée à grandes guides, calèche de poste, fiacre, tilbury, tandam (première ortho-

graphe de tandem), garrick à pompe, n'est-ce pas joli et plein de renseignements? Et ses quartiers de Paris symbolisés par les attelages qui les caractérisent : le faubourg Saint-Honoré, le faubourg Saint-Germain, la Chaussée-d'Antin, la Bourse, le Marais et le quartier Saint-Denis. Et ses charges où l'élégance se rencontre même dans le rire, — le sourire plutôt — et toute cette œuvre exquise où revit avec une pointe de modernité la vieille politesse française!

C'était là pour se divertir et se jouer, car, en dehors des grands tableaux qui ont servi de modèles aux gravures de Staines, de Rolls, de Roberts, etc.; en dehors de quantité de menues toiles de chevalet où Lami a abordé tous les genres et utilisé tous les costumes, depuis l'époque de Henri II jusqu'à celle de la Révolution; en dehors des belles et grandes aquarelles des bals de l'Opéra, des fêtes royales et impériales, en dehors de gouachés sans nombre, comme la merveille qui est chez la princesse Mathilde, représentant *le retour des Cendres*, et de son illustration des œuvres de Shakespeare, et de son illustration des œuvres de Molière, et de son *Gil Blas*, et de son *Don Quichotte*, et de ses œuvres de Walter Scott, et de son histoire de Napoléon, n'était-ce pas le temps où il peignait ces grands épisodes de la Révolution et de l'Empire : *Cassano*, *Maestricht*, *Hondschoote*, *Claye*, *Wattignies*! Le *Hondschoote*, une des perles du musée de Versailles, fut fait en collaboration avec Jules Dupré; les figures seules sont de Lami. Mais le *Wattignies* est bien à lui seul, aussi bien les terribles premiers plans tout pleins de l'horreur de la guerre, que la mêlée effroyable, la poussée des hommes, la foule grouillante et toute courante, et les horizons noirs où les villages en flammes mettent leur rougeur et leur fumée. Et le *Claye* aussi avec le roulement des cuirassiers vainqueurs et leur trombe de fer s'engouffrant dans les rues en feu!

Pendant cette brillante période, Eugène Lami s'est lié d'amitié avec tous les littérateurs illustres qui furent ses contemporains. Sa mémoire fourmille sur eux d'anecdotes curieuses. Il ne nous paraît pas que Mérimée l'ait ébloui. L'auteur de *Clara Gazul* avec son étalage de scepticisme à



froid lui a paru un peu trop dégagé des préjugés ayant cours sur le juste et l'injuste. En revanche il aimait beaucoup Musset, dont il prisait fort la sincérité, la chaleur de cœur : « C'était mon cadet de huit ans, dit-il, et il venait souvent me conter ses peines comme un grand enfant. Je l'écoutais et le consolais de mon mieux. Le seul reproche que je puisse lui faire c'était une certaine tendance au dandysme. Il aurait donné la moitié de ses plus belles poésies pour être du Jockey-Club. A part ce travers, c'était un homme parfait avant qu'il se fût mis à boire. »

On devine donc avec quelle passion presque fraternelle Lami s'est employé plus tard à l'illustration des œuvres de Musset. Malheureusement, le poète n'a pu contempler dans son ensemble le monument élevé à son génie. L'illustration de ses œuvres n'a paru que deux ans après sa mort.

Ouvrons l'album. Une jolie lettre d'Alexandre Dumas en fait les honneurs : « L'auteur de *Faust*, dit Dumas, de Musset, l'appelle mon frère ; l'auteur d'*Hamlet*, l'appelle mon fils, et toutes les femmes de France méritant vraiment le nom de femmes ont un volume de lui sous les coussins où elles rêvent. » A la première page l'artiste nous montre Musset en robe de chambre, l'œil fixé sur sa lampe fidèle, le Musset qui croit s'être ressaisi et qui s'écrie :

Jours de travail, seuls jours où j'ai vécu !

Lami le connaissait bien, car outre un admirable dessin à la sanguine que la gravure a reproduit comme en fac-similé, il a placé Musset dans plusieurs scènes de *l'Hiver à Paris*, et ce ne sont pas les moins curieuses. C'est en quelque sorte la synthèse idéalisée du poète.

Un coup d'œil à ce joli Lion de *Mardoche*, à ce mélancolique *Franck* de *la Coupe et les Lèvres*, et courons vite aux femmes de Musset.

Les femmes de Musset, comme les femmes de Shakespeare, méritent une histoire à part, un hommage particulier. Eugène Lami le sait et avec quel amour il nous les montre ces amoureuses !

Sous ses bandeaux épais, voici la belle Andalouse, la marquesa d'Amaegui, elle éteint « le feu de sa prunelle » pour sourire au gentil cavalier qui

l'enlace doucement; voici Camargo terrible et superbe, prenant l'abbé des *Marrons du Feu* à la gorge et lui criant : « Tu n'es qu'un misérable assassin »; voici Marion, la pauvre débauchée pudique que Rolla contemple, Suzon dans un doux tête-à-tête avec son galant, la charmante Anglaise d'*Une Bonne Fortune* attendant le poète qui l'aimera tout un soir sans le lui dire. Sait-il même son nom? Sait-il celui de cette délicieuse apparition au bord d'un ruisseau qui lui a inspiré *Souvenir*? Non. Le nom cher et maudit dont il a dit « qu'il le chiasse et qu'il ne veut pas le prononcer », cette *Nuit d'octobre* qui se penche sereine et consolatrice n'aura garde de le répéter. Elle aimera mieux lui montrer la vision charmante où, couronnant dignement l'illustration des poésies du maître, Eugène Lami fait surgir sur trois marches de marbre rose tout le bataillon des beautés d'autrefois.

Beau marbre, as-tu vu Parabère?

et la voici Parabère, et les voici toutes sous la poudre et la mouche, souriantes et avenantes les belles consolatrices, toutes ces femmes faites pour l'amour, ressuscitées par l'art magique du peintre, qui diraient si bien comme le poète lui-même a dit de Manon Lescaut :

Comme je t'aimerais demain si tu vivais!

Les femmes de Musset, on les retrouve dans les *Comédies et Proverbes*, dans les *Contes et Nouvelles*, et, avec un tact exquis, Lami a choisi pour les peindre la situation où elles se révèlent tout entières, le point exact de la pièce où elles se synthétisent d'une façon saisissante devant le souvenir du spectateur. La Marianne des *Caprices* est prise à la dernière scène, lorsque Octave lui jette cette leçon cruelle et méritée : « Je ne vous aimais pas, Marianne, c'est Cœlio qui vous aimait. » C'est également le dénouement du *Chandelier* qui nous montre cette futée de madame André jetant une œillade pleine de promesses au rusé petit clerc qui va dire : « Chantez donc, monsieur Clavaroche! » Et toujours c'est au moment précis où notre cœur bat à l'unisson du leur que nous voyons défiler Bernerette à cheval, madame de Léry dans son salon, et Beatrix Donato, et Mimi Pinson.



On nous fera la grâce de ne pas réclamer la nomenclature des œuvres d'un homme qui a constamment travaillé pendant près de trois quarts de siècle. Il nous a paru plus simple et, en même temps, plus concluant de demander à M. Lami, lui-même, quelles étaient celles de ses œuvres dont il se souvenait le plus volontiers. Le maître a tracé d'une main ferme les lignes suivantes :

« VERSAILLES. *Salle de 1793.* — Bataille de Hondschoote, bataille de Wattignies.

« Fieschi.

« Œuvres de Musset.

« Œuvres de Molière.

« Gil Blas (chez M. Olry).

« Shakespeare.

« Fête à Versailles, 1855, au musée du Luxembourg. »

Le peintre a été trop modeste en bornant là son énumération, mais, en cela aussi, il a fait preuve de cette mesure qui est le signe distinctif de son talent. Au fond, poussez un peu Lami, il vous dira presque qu'il a manqué sa vie. Il a eu de bonne heure un goût très vif pour l'architecture, et son plus grand plaisir a été, quand il était jeune, de faire des plans de grandes constructions. Sa destinée ne lui a guère permis qu'une fois de mettre ses talents à profit : c'est à Ferrières, où le baron de Rothschild, auprès duquel il a toujours eu son franc parler, lui a laissé, comme il le dit lui-même, la bride sur le cou. Le gros œuvre de Ferrières a été construit par des Anglais qui avaient flanqué le château de quatre tours d'un effet désastreux. Lami revenait d'Italie, la tête montée par les chefs-d'œuvre des maîtres ; il corrigea à sa guise, les murs et les tours qu'il surmonta d'espèces de dômes. A l'intérieur, c'est Lami qui a tout fait. Au moment où on le lui a livré, il n'y avait pas un escalier. Tout a été créé d'après ses plans. Entre temps, quand la conversation des contremaitres l'importunait, il décorait les murs d'admirables fresques. Le baron de Rothschild a dû se féliciter d'avoir eu des contremaitres aussi ennuyeux.

Eugène Lami vit heureux à son foyer entre une compagne intelligente et dévouée et un jeune fils récemment marié, que la carrière des lettres attire et dont la vocation n'a pas été contrariée par un père qui trouve dans les lettres la consolation de sa vieillesse. Ce patriarche de l'art travaille encore pendant les claires heures du jour avec le même entrain que lorsqu'il croquait les Cosaques de 1814. Actif, infatigable, on le voit s'intéressant à tous les efforts des « Jeunes », ne manquant pas un Salon, présidant à la société des Aquarellistes, dont il fut un des fondateurs, aux expositions annuelles, où chaque fois ses œuvres sont parmi les plus remarquées ; puis, vers le soir, venant aux *Mirlitons*, causer des nouvelles, récolter les potins, juger avec son expérience indulgente aussi bien les choses d'art que les choses du monde. Là, comme partout, on s'empresse avec une aimable déférence autour de ce glorieux contemporain du siècle, que tout le monde respecte, même le Temps.

GASTON JOLLIVET.





MEMLING PINXT

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE GRAVURE.

ALP. FRANÇOIS SCULPT



« CE CAPON DE NICLOU ! »

Dans la nuit du 31 décembre au 1^{er} janvier, je rêvai que je lisais attentivement l'*Officiel*. (Cela ne m'était jamais arrivé, même en rêve.) Je parcourais ces lignes inégales, pareilles à des vers libres :

Par décret en date du... décembre 1888,
sont nommés ou promus, dans l'ordre national de la Légion d'honneur :

au grade d'officier :

M. X..., chevalier du..... 18.. (services exceptionnels).

M. Y..., chevalier du..... 18..., a rempli plusieurs missions extraordinaires (services exceptionnels).

Et tout à coup... Non, ce n'est pas ce que vous croyez : je ne trouvais pas mon nom, éclairé d'un jour particulier, entre les autres... Mais j'aperçus, en haut d'une page, cette mention, — qui ne me causait aucune surprise :

au grade de chevalier :

Niclou (Jean-Baptiste), dit « ce Capon de Niclou » (vingt années, au moins, d'héroïsme exceptionnel).

C'est pourquoi, à mon réveil, en attendant que mon domestique vint tirer mes rideaux et me souhaiter une bonne année, une bonne santé, deux cents représentations de ma pièce, quatre-vingts éditions de mon

volume de nouvelles..., je m'amusai à me figurer, sur le fond noir de l'alcôve, tout ce qui se rattachait, dans mes souvenirs, à « ce capon de Nielou! »

*
* * *

D'abord, je revis ma rencontre avec son cousin Gromouard, le printemps dernier, à l'ouverture du Salon des Aquarellistes.

Un monsieur de mon âge à peu près, un peu plus petit que moi, ou pour mieux dire un peu plus court, évidemment habillé à Londres, de vêtements cossus et larges, un vrai bourgeois-*gentleman*, se campe devant moi et me considère avec un air de doute et d'effort : « Ah! çà, mais... » Et il me tend la main. Je fais un petit effort de mémoire, moi aussi, et je prends cette main épaisse, gantée de gros cuir sang de bœuf : « Mon Dieu, oui, c'est moi... Comment allez-vous? »

— Très bien! me répond-il; et vous, mon cher?... Au fait, il me semble que nous pouvons nous tutoyer, en souvenir de Louis-le-Grand, hein?... Comment vas-tu?

— Pas mal.

— Je ne te demande pas ce que tu deviens : ce matin encore, j'ai lu dans le *Figaro* un article où il était question de toi... Ah! mon vieux, ça m'a fait plaisir... Sais-tu que te voilà lancé!... Arrivé même, arrivé...; quoique ce ne soit pas fini..., diable! On verra!... Au reste, tu le méritais bien. As-tu assez bûché!... Ah! c'est loin de nous, le temps où tu me faisais mes vers latins et mes thèmes grecs, dans le dernier quart d'heure d'étude : moi..., ces bêtises-là, ce n'était pas mon affaire... Eh! bien, dans ce temps-là déjà, je m'en doutais, moi, que tu arriverais; et depuis, bien des fois, j'ai repensé à toi, et je n'ai pas démordu de mon idée... Seulement, jusqu'à un certain moment on ne dit rien, parce que, n'est-ce pas, on a beau avoir confiance, on ne sait pas comment tourneront les choses...; mais à présent on peut te le dire...

— Tu es bien gentil; je te remercie.

— N'y a pas de quoi!... Moi, d'abord, je t'ai toujours aimé, tu te rappelles?... Tiens! le jour de ton entrée au lycée, tu te rappelles

que je me suis battu avec un grand parce qu'il t'avait chipé tes lunettes?... Mon pauvre vieux, tu étais déjà myope!... Il m'a poché un œil, mais je lui ai cassé une dent, tu te rappelles? une dent de devant! »

Je fis de nouveau un petit effort de mémoire, et, presque en même temps, je ne pus m'empêcher de réfléchir qu'il était bien heureux, oui, bien heureux, en vérité, que mon ami ne me priât pas de me souvenir qu'il avait poché un œil à son adversaire et que cet adversaire lui avait cassé une dent..., une dent de devant! Car, au-dessous de sa moustache rousse, frisée par un valet de chambre soigneux, j'apercevais ses dents intactes. Elles étaient carrées et luisantes. Et ce n'était pas seulement ces morceaux d'ivoire solide, mais toute sa personne qui avait ce même éclat, ou du moins cette netteté, aussi bien que cette carrure. Depuis le cylindre et les bords plats de son chapeau, lisse comme un miroir et posé d'aplomb comme un tuyau de cheminée, jusqu'à ses bottines à semelles débordantes, dont chaque pli sur le cou-de-pied reflétait la lumière, tout ce personnage semblait massif et métallique. Ajustées fortement à ses tempes, ses mâchoires les continuaient en ligne droite avant de s'infléchir pour achever un visage de bouledogue, où le sang trop riche répandait un égal vernis, — comme une sueur de vin de Bourgogne. — Le cou, dans le col empesé, semblait un tronçon de colonne de brique dans une gaine de marbre; les épaules, sous le rectangle de la redingote, commençaient une armature imposante, le tronc d'un bonhomme de fonte; au bas de l'angle aigu formé par le pli du pantalon, où se révélait le récent coup de fer, le regard n'était pas étonné d'aboutir aux pieds imperturbables par lesquels Henri Gromouard prenait possession du sol.

Tout en examinant ce cher camarade, je tendais mon esprit vers le passé. A force de le vouloir, je retrouvais bien quelque chose de l'anecdote..., pas tout à fait la même chose que lui. Je me représentais Gromouard, le jour de mon arrivée au collège, plus grand que moi alors et déjà plus râblé; je le revoyais à la sortie de la classe, m'interpellant d'un sobriquet : « Hé! Borgnon!... » m'enlevant mes lunettes d'une chiquenaude, et me flanquant une pile...

Je n'attendis pas que cette évocation devint plus précise pour balbutier l'expression vague de ma reconnaissance : « Oûi, dans ce temps-là, je n'étais pas fort...

— Tu n'étais que fort en thème! reprit mon sauveur en éclatant de rire. Aussi tu n'étais qu'une tête, une grosse tête sur un corps de criquet. Ah! tu ne payais pas de mine; on peut te le dire, à présent... Tu t'es développé! mâtin! Je lis ton nom, de temps à autre, dans les comptes rendus d'assauts d'escrime... Et tu n'étais pas élégant, oh! non : quel vilain potache!... Des cheveux en broussailles, pas de faux col, la grosse cravate blanche d'uniforme, cette espèce de fichu qui vous donne un air d'hôpital... Aussi tout à l'heure j'hésitais : ce monocle au lieu des lunettes..., et le reste à l'avenant!... Je lis ton nom aussi dans les comptes rendus de soirées... Ah! çà, dis-moi donc, tu vas partout!...

— Oh! partout!... tu vois bien que non, puisque je ne t'avais pas encore rencontré...

— C'est que tu ne venais pas dans notre monde... Dame! Ce n'est pas le monde artiste, ni le faubourg Saint-Germain!... On s'amuse tout de même, entrè soi : des gens pas à la pose, et qui ont le droit de rire, après les affaires... Ce n'est pas ton *high-life*, où l'on fait de l'esbrouffe à crédit, pour des millions et des millions, et où une fortune bien nette, bien liquide de cinq cents francs, qu'on pourrait montrer sur la table, est tout ce qu'il y a de plus rare... Chez nous, ce n'est plus çà! Si tu manges des truffes, chez nous, tu peux être sûr qu'elles seront payées à la fin du mois, quand même elles vaudraient leur pesant d'or... Au fait, tu sais ce que je fabrique, moi? Non, tu ne le sais pas; les journaux n'en disent rien, ou bien c'est des journaux que tu ne lis guère : le *Moniteur de la Métallurgie*, l'*Électricien*... Je fabrique du fil de fer, du fil de laiton, du fil de cuivre... Et çà va joliment!... D'abord mon père qui avait fondé la maison, mon père est mort, comme je venais de passer mon bachot...; car je l'ai passé, mon Dieu! oui... Et puis mon frère... Tu te rappelles mon petit frère?... Gromouard II, comme on l'appelait au bahut...; eh! bien, il est mort aussi... Au reste, il n'avait jamais eu de santé..., ni de chance : il avait été recalé, lui, au bachot...



Tout m'est donc revenu... Et puis, l'extension, la multiplication des lignes télégraphiques..., sans compter la création du téléphone et l'installation de l'éclairage électrique... J'ai la clientèle des grandes compagnies et de plusieurs gouvernements étrangers. Toute cette toile d'araignée qui entoure peu à peu le globe, je pourrai dire bientôt que c'est moi qui la file! Hé! hé!... Tu vois, mon vieux, que tu pouvais me reconnaître!

— Enchanté de la rencontre... Allons, au revoir.

— Oui, au revoir! Il ne sera pas dit que je t'aurai retrouvé à cette ouverture... Au fait, une idée!... Tu dois chasser, à présent?

— Mon Dieu, oui!

— Eh! bien, j'ai une chasse, moi, en forêt de Sénart, enclavée dans celle de ces beaux seigneurs chez qui tu fréquentes. Mais je te réponds qu'il y a encore du faisan pour moi et pour mes amis... Tu en es, de mes amis, et des plus anciens!... Voilà un rendez-vous que nous pouvons dès maintenant fixer : promets-moi de venir faire l'ouverture.

— Comment donc!

— Et je compte bien que nous n'en resterons pas là. Parce qu'on ne travaille pas dans la même partie, ce n'est pas une raison pour qu'on ne soit plus camarades; l'important, je le dis toujours, c'est qu'on se fasse honneur les uns aux autres... A propos d'honneur, dis-moi donc..., je vois que ta boutonnière n'est pas garnie. Moi, depuis deux ans, j'ai mon affaire; je l'ai attrapée à l'exposition d'Amsterdam. Mais toi, sacrebleu! tu la mérites bien aussi!

— Tu es trop aimable!

— Non, non, je te le dis comme je le pense... Au reste, ça ne peut pas tarder. Qui sait? Au 14 Juillet, peut-être...; tu l'aurais pour l'ouverture!

— Pour l'ouverture?

— Ah! tu as déjà oublié! Je te le rappellerai, va, sois tranquille!... Et, tu sais, si, pour tirer, tu remets des lunettes, n'aie pas peur que le voisin te les chipe : je serai là... Ah! ah! »

Là-dessus il tourna le dos, et je sentis une envie bête : l'envie d'appliquer violemment mon pied au centre de son individu, dans cet aloyau humain qui bombait sous l'étoffe anglaise... Mais soudain j'aperçus, un peu sur notre

gauche, une magnifique et délicieuse aquarelle : un écroulement de framboises sur une jonchée de fougères. A la cime de chaque petit mamelon rouge, entre les ombres des minuscules fossettes, riait et scintillait la fraîcheur de la vie... Et, par la grâce de l'art, apaisé, indifférent, je pardonnai devant la nature à la sottise des hommes.

*
* *

Six mois après, un samedi matin, à la station de Brunoy, je descends, avec mon camarade Gromouard et cinq joyeux compères, d'un compartiment loué par lui, chaque semaine, pour ses invités... Ah ! il ne vous lâche pas, ce bon Gromouard, quand une fois il vous a fait l'honneur de vous inviter à sa chasse : lettre de rappel, télégramme, téléphone encore la veille au soir... Et il ne néglige rien pour égayer la route, ni cigares, ni plaisanteries : — gros, les cigares, et exquis ; les plaisanteries, grosses seulement.

De la tête du train, un chasseur isolé vient au-devant de notre groupe : « Ah ! ah ! dit Gromouard, voilà ce capon de Niclou... Bonjour, ma vieille ! » Et, familièrement, il tend au personnage ainsi désigné deux doigts de la main droite. « Bonjour, Niclou, bonjour », répètent nos compagnons en défilant par la petite porte, entre le nouveau venu qui se tient comme au port d'armes et l'employé qui reçoit les billets. Moi, sans y penser, par habitude, j'invite M. Niclou à passer devant moi : il paraît confondu, si confondu qu'en ôtant son chapeau il le laisse rouler par terre. Pendant qu'il le ramasse, je rejoins la petite troupe. « Allons ! allons ! me crie Gromouard, juché sur le marchepied d'un élégant omnibus, il y a encore une place pour toi : Niclou va là-haut.

— Qui est ce monsieur ? dis-je à Gromouard.

— Oh ! ne fais pas attention... C'est un brave garçon, un cousin à moi, employé au Comptoir d'escompte, où je lui ai trouvé une place : je suis du conseil d'administration... De temps en temps, lorsqu'on peut lui donner congé le samedi, je l'invite : c'est son seul plaisir, à ce pauvre diable. Il ne paye pas de mine, mais il tire bien... Au reste, il n'est pas gênant ; mais je te prie de faire comme s'il n'était pas là : autrement, tu le gênerais. »

Non, en effet, il ne paye pas de mine, le cousin Niclou ! Sur le terrain de

chasse, tandis que notre hôte se concerta avec le garde-chef, je considère cette figure et cette tenue : triste ! triste !... Un long nez lilas dans un visage pâle, où s'éparpille une barbe incolore et molle, des yeux clignotants, une redingote noire, blanchie aux coutures ; un pantalon de ville dans de grosses bottes jaunes, manifestement achetées au bazar : l'air d'un don Quichotte affaibli, affadi, conservé dans les cataplasmes. Cependant son fusil, tout simple et tout net, me paraît une arme sérieuse et bien tenue.

Gromouard a fini de délibérer : il assigne à chacun sa place dans un layon. Il me traite avec honneur, et peu s'en faut que je ne sois le mieux loti : dans l'ordre de sa considération, au moins pour aujourd'hui, il paraît que je viens tout de suite après ce gros monsieur, un régent de la Banque de France !... Au milieu de ce magnifique estomac, à l'une des boutonnières de cette blouse de velours, fleurit la rosette ; et moi, au revers de mon veston, je n'ai rien encore : six semaines après le Quatorze Juillet !... Je suis vraiment confus, et Gromouard est trop gentil ! Me traiter mieux que ces quatre autres : un officier encore et trois chevaliers !... Il est vrai que la rosette de cet officier-là, plus considérable que celle du premier, est bariolée un peu trop : une rosette d'exposition universelle ! Mais quoi ! Il y a peut-être du bon là dedans...

Ce capon de Niclou, par exemple... Allons, bon ! Voilà que je fais comme tout le monde... Car tout le monde l'appelle ainsi : du diable si je sais pourquoi ! Mais les autres ne le savent peut-être pas davantage... A lui, le plus mauvais lot !... Tandis que je suis au centre, avec le régent de la Banque, pour recevoir le gibier poussé par les rabatteurs, Niclou est *en bordure*. « Oh ! toi, lui a dit Gromouard, tu trouverais ta vie sur la lisière du Carrousel ! » Et, satisfait de ce compliment, il a balbutié : « Oui, oui, ne t'inquiète pas de moi... »

Eh ! bien, tant pis ! Je ne suis pas méchant, je ne suis pas dur aux humbles, et je me sentais déjà pris de sympathie pour ce cousin disgracié ; j'étais même tenté de lui offrir, dans le courant de la journée, d'échanger nos postes, et, si notre hôte, le cousin superbe, trouvait ce procédé impertinent, je m'en moquais... Voilà où j'en étais de mes sentiments pour Niclou, quand je m'aperçois que ce faux humble, à la boutonnière de sa redingote, porte un liséré violet : le ruban d'officier d'académie... Oh ! alors, au lieu de le relever,

voilà qui le coule dans mon esprit et, de pitoyable qu'il était, le rend piteux ! On n'est pas parent pauvre, barbet crotté, rond-de-cuir et manches-de-lustrine à ce point-là pour avoir des prétentions !... Officier d'académie ! Veux-tu te cacher !... Rentre dans ton galetas, mendiant, et restes-y à te mirer dans un débris de glace !... Ne viens pas déparer cette réunion d'honnêtes gens, puisque tu es aussi bête qu'eux, pour le moins, et plus triste à voir !

Une couple d'heures dans l'air salubre des bois et la joie de plusieurs beaux coups de fusil me calmèrent ; au déjeuner, servi dans un coquet pavillon, je pus me distraire de Niclou et de sa lamentable figure. Ni lui, ni son bout de ficelle au tournesol ne me gâtèrent cet excellent repas... Brave Gromouard, décidément !... Son pâté de bécassines au foie gras méritait ma gratitude ! Et force était de lui reconnaître une qualité..., une qualité de Romanée-Conti, que je n'avais jamais trouvée chez aucun amphitryon catholique, si ce n'est peut-être chez un ou deux catholiques belges !... Étais-je tout à fait sûr qu'il n'eût pas eu un œil poché pour ma défense, le jour de mon entrée au collège ? Si ce n'était pas vrai, ma foi ! c'était dommage que ce ne fût pas vrai ; il avait bien fait de l'inventer ! Oui, c'était une bonne invention, une bonne intention de sa part, et, reprenant un verre de Romanée, je lui en savais un gré infini... Et je le plaignais de tout mon cœur d'avoir dans sa famille, et je l'admirais d'inviter à sa chasse et d'admettre à sa table, — lui, un si brave garçon ! — cet invouable cousin, ce capon de Niclou !

Un nouveau bain d'air pur, un nouvel exercice, encore plus heureux que celui du matin, dissipèrent ces pensées : au moins ce qu'elles avaient de mélancolique s'évanouit dans la fumée de mon *choke-bore* ; ce qu'elles avaient d'enthousiaste, devint seulement plus vague et plus léger. Une sorte d'allégresse bienveillante frémissait dans ma démarche élastique, montait en pétillant de mon cœur à mon cerveau, courait par mon épaule et par mon bras jusqu'au bout de mes doigts, filait de la gâchette jusqu'au point de mire : paf !... Le faisan, le perdreau tombait : il n'aurait pas voulu me faire ce chagrin de me tromper, de donner un démenti à ma confiance en l'éternelle équité des choses, en la perpétuelle justesse de mon coup d'œil, en la parfaite beauté de la vie...

Oui, parfaite ! Je n'en voulais plus à ce coquin de Niclou ; j'avais oublié l'ombre malencontreuse qu'il jetait dans le soleil de Gromouard, dans mon soleil... Je me trouvais même sans colère quand sa vue me rappela tout à coup son indiscrète existence... Au baisser du jour, nous étions là, devant le pavillon, lui, Gromouard et moi, ou plutôt Gromouard, moi et lui... Les autres, à l'intérieur, se déharnachaient, s'étiraient sur les divans, s'appêtant à faire un somme avant le dîner. « Un joli gueuleton, tu sais », me disait Gromouard, les lèvres mouillées déjà, les yeux éclatants. Cette fois, on ne serait pas retenu, comme le matin, par l'idée de ne pas s'alourdir ; on resterait là, buvant et fumant, les coudes sur la table, jusqu'au dernier train. C'était l'usage de la bande : cela valait un peu mieux que de rentrer à Paris pour se mettre en « sifflet » et faire la petite bouche en dînant avec les femmes!... Et il répétait : « Voyons, ne t'en va pas ! » Mais je devais assister à une première représentation, ce soir-là ; je l'en avais averti... « Ah ! brigand, tu n'y vas pas seul, hein ? Tu as une baignoire ?... »

— Mon Dieu, non, j'ai un fauteuil.

— C'est donc pour les entr'actes?... Hein, mon gaillard, vous ne vous ennuyez pas, vous autres, dans les coulisses!... Vas-y, va, je ne te retiens pas... »

Il ne retint pas non plus son cousin, qui devait passer la soirée, peut-être la nuit sur des chiffres, pour compenser la journée perdue. On était à la fin du mois : une liquidation, c'est sacré ! « Va-t'en, ma vieille, va, ne te gêne pas. Tu auras même la voiture, puisqu'on attelle pour mon ami..., mon plus ancien camarade... Ah ! toi qui me connais, tu penses si ça m'a fait plaisir de l'avoir!... J'espère, au moins, qu'il est content de sa journée!... Hein ? Oui ? Allons, tant mieux!... Ainsi, ma vieille, tu as l'honneur d'un tête-à-tête avec lui jusqu'à la gare. Tu pourras l'interroger sur les actrices!... Malin ! c'est pour ça que tu pars avant tout le monde ; mais tu n'oses pas le dire... Ah ! ce capon de Niclou!... »

L'omnibus était avancé. Gromouard se retourna, se pencha vers deux bourriches déposées sur le seuil du pavillon : « Voici pour toi », me dit-il ; puis, regardant l'étiquette en parchemin : « Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Une poule faisane, quatre lapins... Ah! mais non, c'est pour Niclou! » Et, soupesant l'autre bourriche, il lut, cette fois : « Trois coqs, six perdreaux, un lièvre... A la bonne heure! Voici ton affaire! »

J'étais redevenu si bon, si bon, dans l'après-midi, que je ne pus m'empêcher de réfléchir que cette répartition n'était peut-être pas équitable : il me semblait bien que tout à l'heure, au tableau, ce malheureux Niclou était inscrit comme ayant tué plus de faisans et plus de perdreaux que moi, — sans compter deux lièvres, et j'étais sûr de n'en avoir tué aucun... Il me semblait aussi que perdreaux et faisans seraient mieux placés dans son petit ménage que chez moi, — d'où ils repartiraient aussitôt, ornés de cartes de visite, pour aller rejoindre des compagnies de perdreaux et des faisanderies entières dans les cuisines et les offices de quelques belles dames... Mais quoi! Si j'avais ses lapins, qu'est-ce que j'en ferais, moi? Je n'oserais même pas les offrir à ma concierge!... Il les acceptait d'ailleurs avec une simplicité qui ressemblait fort à de la bassesse... En fin de compte, ce bon Gromouard avait pour le mieux arrangé les choses : je n'allais pas, pour le remercier de tant d'égards, lui donner une leçon, peut-être... De mes vellétés généreuses, il me resta tout juste une certaine émotion, une reconnaissance attendrie envers moi-même, ce précieux moi, capable d'un si beau transport de délicatesse, de justice et de charité.

A la gare, sur le quai, lorsque le train s'arrêta devant nous, comme le cousin me tirait son chapeau : « Comment, monsieur! m'écriai-je du ton le plus aimable, est-ce que vous ne rentrez pas à Paris? — Si fait, si fait, reprit-il en bégayant, mais j'ai mon billet de retour..... — Parbleu! moi aussi... — Oui, justement... (Je vis la couleur de son nez gagner ses pommettes.) Mais votre billet, probablement, est un billet de première classe, et le mien est de seconde... Monsieur, à l'honneur de vous revoir!... » Ah! ma foi, j'ose le dire, ce dernier trait me toucha. Je sentis en moi, à ce moment, l'âme d'un saint Vincent de Paul, avec je ne sais quoi de plus héroïque : je tournai brusquement la poignée d'un compartiment de seconde, qui se trouvait sous ma main, je tirai la portière, je hissai Niclou complètement ahuri, incapable de résistance; je l'assis en face

de moi et je m'assis à mon tour... Le train roulait déjà quand je compris, à l'expression stupide de ses yeux ouverts, de sa bouche ouverte, de ses mains ouvertes, — posées à la renverse sur sa bourriche, laquelle restait sur ses genoux, — que je venais de faire une chose extraordinaire, scandaleuse, tout à fait sans exemple depuis que ce capon de Niclou avait l'honneur de chasser chez son brave cousin Gromouard!

Je fus troublé, alors, par son trouble et par le sentiment que j'éprouvais d'un manquement à l'ordre, imputable à mon étourderie. Pourquoi n'avoir pas agi simplement, aussi simplement qu'il s'était proposé d'agir? Pourquoi ne l'avoir pas laissé tirer de son côté, n'avoir pas tiré du mien, comme auraient fait les autres, comme ils avaient fait la dernière fois, comme ils feraient la fois prochaine? J'avais voulu me distinguer, je n'étais qu'un poseur!... C'était bien fait pour moi si, maintenant, au lieu d'être installé nonchalamment à ma vraie place et de m'endormir jusqu'à Paris, j'étais là, dressé sur cette banquette un peu dure, à chercher un sujet de conversation avec cet imbécile. . Oui, imbécile! Il ne faisait rien pour me mettre à mon aise... Avec ses deux pattes étalées sur le dos, il avait l'air de vouloir protéger sa bourriche! Elle en valait bien la peine!... Elle était ce qu'il méritait, sa bourriche : une poule et quatre lapins! Et mes faisans à moi, mes perdreaux et mon lièvre, surpris de voyager en cette compagnie, s'indignaient au-dessus de ma tête, dans l'étroit filet de la seconde classe!

Jusqu'à Charenton, pas un mot ne fut prononcé. Comme nous passions la Marne, je fis un violent effort et je dis : « L'eau ne paraît pas chaude pour la saison!... Il ne ferait pas bon piquer une tête! » Niclou ne répondit rien, mais sa stupidité s'agita : ses paupières battirent, ses dents claquèrent, Dieu me pardonne! et son nez devint tout pâle dans son visage tout rouge, et ses mains aussi, ses bêtes de mains rougirent, et elles remuèrent avec un petit tremblement, de droite à gauche et de gauche à droite, comme celles d'un homme qui veut faire la planche, qui barbote et qui va s'enfoncer!... Un éclair illumina mon esprit... : à la seule idée de plonger dans la rivière, par cette soirée d'été, voilà ce que devenait mon homme! Je savais, à présent, pourquoi on l'appelait

ce capon de Niclou!... Ah! pouah! Je me sentis dégoûté de cet infirme...

Un moment après, pour répondre à mon avance, il fit un effort, lui aussi, et me demanda si l'odeur de la pipe ne m'incommodait pas : je fus tenté de lui interdire ce divertissement, réservé aux hommes!... Soudain, à la lueur de l'allumette, je revis son ruban violet ; je faillis le lui arracher en m'écriant : « Vous n'en êtes pas digne!... » Mais je réprimai ce mouvement, par dignité : ce malheureux ne valait pas mon injure. Je me contentai de me rencogner en fermant les yeux, et, une fois à Paris, de sauter le premier du wagon, avec un « bonsoir, monsieur! » tout sec, sans poignée de main... La main à ce déplorable animal, ah! non! par exemple!

*
* * *

Cette impression fut assez forte pour durer quinze jours : lorsque j'entrai dans le salon de Gromouard, où les convives de son grand dîner étaient déjà réunis, je ne pus me défendre d'un peu de mauvaise humeur en apercevant, derrière une rangée d'habits noirs, la face blême de Niclou... Pourquoi s'embarrasser toujours de ce lugubre fantoche? Gromouard, décidément, avait trop de bonté, ou trop peu de délicatesse!

Il était venu très cordialement, comme il m'aurait demandé un service, m'offrir l'honneur de prendre part à cette fête, qui préparait son élection à la Chambre de commerce. Il me présenterait, par la même occasion, à sa femme : il avait épousé la fille de la maison Loret, Savin et C^{ie} (Bâches et prélaris); il prétendait succéder à son beau-père, — une des fortes têtes de la Chambre, — qui le recommanderait aux électeurs. Ses amis les plus sûrs, ses partisans les moins sûrs (ceux-là devaient encadrer et maintenir ceux-ci), après un consciencieux examen, il les avait pointés parmi les notables, et c'est avec eux qu'il m'invitait : réunion de grandes utilités ; pas de non-valeurs!

A peine m'étais-je incliné devant la fille des Bâches et prélaris, que le maître d'hôtel annonça : « Madame est servie ». Je m'excusai d'être le dernier. « Tu as bien fait d'arriver tout de même, fit Gromouard, tu nous sauves : tu n'es pas le dernier, tu es le quatorzième!... Figure-toi que mon ami Lorinois, tu sais... le régent de la Banque, s'est trouvé subitement indisposé ; il ne m'a



fait avertir que ce matin : sans Niclou, nous étions treize !... Et tout à l'heure, comme tu ne venais pas, nous nous trouvions treize encore une fois : tout le monde n'était pas rassuré ! » — Parbleu ! pensai-je, voilà ce capon de Niclou qui revient de loin ! Je le voyais à moitié mort de peur.

A table, j'étais à la gauche de madame Gromouard ; le président de la Chambre de commerce, à sa droite. Situation d'autant plus honorable pour moi, que c'était, en effet, le grand dîner annoncé ; grand par la qualité, sinon par le nombre des convives, dont Gromouard me dit les noms et les titres, en leur disant mon nom, à moi, mon nom tout court. Il est vrai qu'il ajouta, la première fois qu'il l'eût prononcé : « Inutile, n'est-ce pas... Tout le monde a lu... » A quoi tout le monde répondit par des inclinaisons de tête et de vagues sourires. J'ose dire que cette manifestation ne me grisa pas ; loin de là, j'eus l'intuition de ma faiblesse au milieu de ces gens forts : de tous les invités de Gromouard (Niclou excepté, mais Niclou ne comptait pas, sinon comme quatorzième !) j'étais évidemment le moins utile. D'autre part, je me rassurai par la pensée que, dans ce dîner, il n'y avait pas seulement un filet de bœuf à la Godard, une selle de chevreuil, une dinde truffée, qu'il y avait des petits fours, exposés sur des coupes d'argent, à des places d'honneur : — moi aussi, j'étais le dessert.

N'importe : Gromouard ne rougissait pas de la littérature ; je lui en sus quelque gré. Un avantage de ma place, outre qu'elle était glorieuse, était de se trouver aussi loin que possible de ce dégoûtant Niclou : il restait caché, heureusement, derrière une pyramide de fruits, à l'un des bouts de la table. Un autre avantage, que j'appréciai presque aussitôt, était le voisinage de madame Gromouard : une petite personne potelée, avec de grands yeux gris, tout vifs et tout rieurs, dans une figure rose et veloutée, un nez drôle et remuant, une bouche fraîche avec des dents blanches, des cheveux blonds très fins, en boucles follettes sur le front, en torsade soyeuse sur le haut de la tête ; la nuque saine et solide, les épaules rondes, une jolie poitrine de bourgeoise Louis XV... Ce coquin de Gromouard ! c'est qu'elle paraissait l'adorer ! J'en eus la première idée lorsqu'il me désigna, s'adressant au président de la Chambre de commerce, comme son plus ancien ami : elle se

tourna vers moi avec des yeux tendres, des yeux gaiement humides; et ce qu'ils voyaient dans les miens, ces yeux-là, c'était le reflet d'Henri Gromouard, interne au lycée Louis-le-Grand. Comme j'étais heureux et comme j'étais gentil de l'avoir connu dans ce temps-là!... Aussitôt, je crus devoir raconter l'histoire des lunettes, de l'œil poché, de la dent; je dis même, cette fois, qu'il y avait eu deux dents cassées : je pouvais bien ajouter une dent, n'est-ce pas, en l'honneur de madame Gromouard!... Elle découvrit toutes les siennes dans un beau sourire de reconnaissance à mon adresse : je n'étais pas ingrat; elle non plus...

Non, elle ne l'était pas : je le voyais bien, chaque fois qu'elle penchait la tête à gauche ou à droite du surtout ciselé pour regarder son mari, son homme... Coquin de Gromouard!... Et elle l'admirait... Douce créature!... A la moindre de ses prévenances envers chacun de ses hôtes, à la bonne grâce, à l'ardeur avec laquelle, sans préférence, elle buvait les paroles de ces grands électeurs, — de celui-ci qui était vieux, comme de celui-là qui était jeune, de ce troisième, trop familier, comme de ce quatrième, trop solennel, — on devinait que la fille de Loret, Savin et C^{ie} était dévouée entièrement à la fortune et à la gloire de son époux, chef de la maison Gromouard père et fils, Gromouard fils successeur. Elle était née pour cet emploi, elle remplirait sa fonction et mourrait un jour, dans très longtemps, après toute une vie heureuse, sans s'être doutée jamais qu'il existât autre chose, sinon dans les livres : ces auteurs ne savent qu'inventer!... Oui, coquin de Gromouard!... Je réfléchissais qu'il n'y avait pas dans ce monde, à Paris du moins, assez de femmes comme la sienne... Et puis, je réfléchissais qu'il y en avait peut-être plus que je ne pensais; et que si je n'en savais rien, c'était un peu ma faute...

Et ces réflexions, animées par le babil de ma voisine (malgré son impartialité, elle m'avantageait un peu : j'étais le seul pour qui son associé chéri, son héros s'était battu... Et il avait cassé deux dents! voyez-vous ça? Il était déjà fort!) ces réflexions, à peine troublées par les propos sérieux qu'échangeaient les autres convives (« Ah! si vous avez des illusions sur le *drawback*... Moi, je l'ai déclaré au ministre... »), ces réflexions toutes bienveillantes et à demi mélancoliques m'occupèrent peu à peu si complètement

qu'il me serait impossible de dire comment la conversation générale avait tourné vers ce beau sujet : la Légion d'honneur!... Sans doute, c'est Gromouard qui l'avait dirigée, car tout à coup, montrant du doigt ma boutonnière : « Vous croyez, sans doute, qu'il ne *la* porte pas... Eh bien! non, messieurs!... Il n'est pas décoré... » Madame Gromouard, s'inclinant vers moi, fit un petit : « Oh ! » d'étonnement, tout à fait gentil. Avant que je ne fusse remis de cette incartade, mon actif et généreux ami continua, s'adressant à son voisin de droite : « Vous qui voyez constamment le ministre des Beaux-Arts, au comité consultatif pour les applications de la galvanoplastie, dites-lui donc un mot... Est-ce que ce n'est pas ridicule ? — Mais certainement, » répondit le voisin.

J'avais retrouvé mon aplomb ; je remerciai le solliciteur de son obligeance, je remerciai mon hôte de sa présence d'esprit : « Ah ! répliqua-t-il, je n'oublie pas les camarades... Quand j'aperçois un joint... Charité bien ordonnée... continue par ses amis, pas vrai ! J'ai mon affaire : il faut que tu aies la tienne... — Cependant, repris-je à mon tour, je vous serai particulièrement obligé, à vous, monsieur, à toi, mon cher, de ne faire aucune démarche... — Allons donc ! allons donc ! L'air est connu... Et puis, tu ne peux pas nous empêcher... — Je ne peux pas vous empêcher, mais je vous prie sérieusement... » Et j'exposai ma théorie, que je ne prétends pas avoir inventée : à savoir que le ruban rouge, pour un artiste, pour un homme de lettres, est une élégance comme pour tout le monde, une élégance particulièrement seyante si l'homme est jeune, et qu'il doit accepter, à tout âge, avec bonne grâce, avec simplicité ; mais qu'elle perd tout son prix s'il la réclame ou la laisse réclamer par des amis indiscrets, — ce prix étant celui d'une chose qu'il ne doit jamais demander parce qu'il n'en a jamais besoin, d'un objet de luxe, d'un bijou essentiellement inutile... « Inutile, inutile, répéta Gromouard ! Je ne vois pas pourquoi ce bijou te serait inutile plutôt qu'à moi, plutôt qu'à ces messieurs... » Et, d'un geste circulaire, il salua tous ces revers d'habits : une guirlande de points rouges autour de la table ; — Niclou eût rompu la série, mais heureusement la pyramide cachait Niclou !

Sans m'arrêter à cette question de l'utilité de la Légion d'honneur pour les fabricants de fil de fer et les consultants de la galvanoplastie, j'achevai

mon petit discours (il était temps de l'achever ; on passait les bols) : « Notre mérite à nous autres, s'il existe, est nécessairement public : il n'a donc pas besoin d'une marque rouge qui le signale au passant. Si une statue, un tableau, un livre, une comédie vaut quelque chose, on doit le savoir ; on est averti que j'en suis l'auteur, cela suffit. D'autre part, si je n'ai pas de talent, toutes les soieries et toutes les bimbeloterics du monde ne tromperaient pas là-dessus les gens dont l'opinion m'importe ; ou si je n'ai qu'un talent médiocre, un joli talent de chevalier, ni la plaque, ni le cordon ne feront croire que j'ai un talent de grand-officier ou de grand-croix... Il est vrai que ces distinctions, une fois par hasard, pourraient aller trouver le génie méconnu : cette fois, elles auraient leur utilité ; mais il n'est pas question de cela, n'est-ce pas?... Elles ne vont, parmi les gens de nos métiers, qu'à ceux-là justement à qui elles sont le plus inutiles. Qu'on les détourne donc vers des mérites d'un autre genre, à qui elles serviraient davantage... Ah ! qu'un sous-lieutenant se soit conduit en héros sur le champ de bataille, qu'un pompier, un marinier se soit jeté dans le feu ou dans l'eau pour en retirer quelqu'un, au risque d'y rester, je peux l'ignorer, je l'ignore, à moins de m'être trouvé là par hasard, juste au moment qu'il fallait. Que le gouvernement désigne cet homme entre tous à mon respect, à mon admiration, à la bonne heure ! Voilà une croix bien placée !... » Je devenais éloquent, ce qui est contraire à mon habitude, lorsque Gromouard m'interrompit : « Tu sais, Niclou, ce n'est pas pour toi qu'on dit ça !... »

Il se produisit alors derrière la pyramide une catastrophe ou plutôt un cataclysme, — quelque chose comme une trombe, en plusieurs quintes de toux : un souffle violent projeta sur la nappe à droite et à gauche une pluie cinglante... Je compris que la brutale ironie de Gromouard avait surpris, le nez dans son rince-bouche, l'infortuné Niclou ; et cette sévérité de mon hôte, en public, me parut quelque peu féroce.

On se levait de table ; un brouhaha opportun étouffa l'incident. Une fois dans le salon, cependant, je crus devoir m'excuser auprès de madame Gromouard d'en avoir fourni l'occasion ; et, comme son mari me proposait d'aller fumer : « On prend le café au billard, sans façon », je me permis

de lui faire ce reproche : « Tu as été un peu dur. » Il répondit . « Bah ! bah ! Niclou est très content... N'est-ce pas que tu es content, Niclou ? » Et il le poussa devant lui, d'une vigoureuse tape dans le dos ; les autres convives, selon la coutume de la maison, avaient déjà passé dans le billard. Moi, ne fumant pas, ne prenant pas de café, je restai seul avec la jeune femme.

« Ce pauvre Niclou, reprit-elle, il est vraiment trop timide ! — Timide ! m'écriai-je, vous êtes indulgente !... Vous êtes meilleure qu'Henri ! — Oh ! Henri l'aime beaucoup, au fond ; nous l'aimons tous ; seulement, il n'y a pas moyen de ne pas être agacé par son infirmité... Moi, naturellement, je ne le connais que depuis mon mariage ; j'ai trouvé Henri déjà monté contre lui... Encore, autrefois, paraît-il, on se disait : il n'y peut rien ! Ce n'est pas de sa faute s'il n'a pas de sang, s'il n'a que de la tisane dans les veines. On l'avait toujours connu ainsi : tout petit, quand sa mère, une pauvre veuve, l'amenait en visite chez mon beau-père, il ne se posait que sur le bord de sa chaise ; et quand il avait besoin de se moucher, il s'essuyait le nez sans bruit. On avait employé tous les moyens pour corriger ce malheureux naturel : on l'avait plaisanté, grondé, on avait tâché de lui faire honte ; cela n'allait que de mal en pis. A la pension même, il ne se montrait pas plus brave : ses camarades le tournaient en ridicule et l'appelaient : « ce capon de Niclou ; » on n'a fait plus tard que lui confirmer ce joli sobriquet... On avait pris son parti de cette espèce de lâcheté qui le rendait gauche et déplaisant ; on le laissait dans son coin, vieux garçon à vingt-cinq ans : quelle femme aurait voulu de lui ?... On le regardait sans colère : il ne faisait pas honneur à la famille ; c'était comme s'il n'existait pas, voilà tout... Mais depuis la guerre, ma foi ! on a trouvé qu'il était impardonnable ! — Depuis la guerre ?... Il s'est donc signalé vraiment par une extraordinaire... — Comment ! vous ne savez pas ? Henri ne vous a pas raconté... ?

*
* *

« En 1870, au commencement de la guerre, Henri est appelé comme garde mobile. Ces mobiles de la Seine, il paraît que ce n'était rien de sérieux. Comment voulez-vous ?... Des gens habitués à la vie de Paris, et pas entraînés..., du jour au lendemain, comment voulez-vous en faire des soldats ?

Et le vrai patriotisme, n'est-ce pas, c'est de servir son pays où l'on peut le mieux le servir... A cette époque déjà, Henri était un excellent comptable. Il va donc au ministère de la guerre, avec une lettre de recommandation d'un général, ami de mon beau-père, pour demander à être employé dans les bureaux... Et de fait, il y a rendu les plus grands services, jusqu'au jour de la capitulation. Même, vers la fin du siège, il a été proposé pour la médaille militaire; et s'il ne l'a pas eue, c'est par un passe-droit...; enfin, heureusement il a eu mieux depuis...

« Je vous disais donc que, dès le mois de juillet, alors qu'on criait dans les rues : « A Berlin ! à Berlin ! » Henri était allé se mettre à la disposition du ministre. Dans un corridor, il rencontre Niclou, réformé quelques années auparavant pour faiblesse de constitution (il avait la poitrine trop étroite) : « Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Tu n'as pas besoin de te faire exempter ! » Voilà l'autre qui se trouble, et qui balbutie : « Non, non, en effet... Je viens « aux renseignements... — Aux renseignements ! Et pourquoi?... — Parce que... « parce que je voudrais m'engager. — T'engager, toi ! » La première idée d'Henri a été qu'à la nouvelle de la déclaration de guerre, le malheureux était devenu fou. Cependant il le voyait gêné, ahuri par ses questions, mais plutôt calme. Et Niclou reprend : « Oui, oui, cette guerre sera terrible et très « longue... (Il avait deviné ça, ce bêta !) Je suis sûr qu'à la fin on prendra tout « le monde... ; alors, autant partir tout de suite : dans les premiers temps, ce « sera moins dur. » Mon Dieu ! se dit Henri, c'est un raisonnement, c'est même un raisonnement un peu sot ; la chose, de cette manière, s'explique à la rigueur : il a le courage de Gribouille ! Et, par curiosité, il entre avec Niclou dans le bureau. Niclou raconte en bredouillant qu'il a été réformé, mais qu'il s'est fortifié depuis ; il gonfle sa poitrine autant qu'il peut : d'ailleurs, en temps de guerre, on ne doit pas y regarder de si près ! Il insiste enfin pour partir tout de suite. « Tout de suite ? » fait l'employé. Il offre à Niclou de s'engager dans les zouaves. « Non, non, fait l'autre : les zouaves, c'est trop beau pour moi ; « la ligne, tout simplement, la ligne... » On lui indique le numéro d'un régiment, et le surlendemain il était parti ! Son régiment, il l'avait rejoint tout juste à la gare de l'Est. « Il est pincé, tout de même, » ce fut la réflexion

d'Henri et de son père : au fond, ils soupçonnaient Niclou d'avoir eu cette idée que la ligne serait moins vite exposée que les zouaves. Gribouille n'avait pas voulu plonger, mais se mouiller seulement jusqu'à la cheville : c'était déjà bien joli pour lui ! En famille, on avait quelques remords de tant de plaisanteries et de rebuffades, anciennes ou récentes, qui peut-être, accumulées dans sa mémoire, avaient tout à coup déterminé ce poltron à son entreprise...

« On sait que le régiment de Niclou était à Reichshoffen, on sait même que ce régiment y fut écharpé : on sait donc que Niclou fut présent à cette bataille et qu'il y courut des dangers. Mais ce qu'il y fit au juste, on ne l'a jamais su, on ne le saura jamais : il n'y avait pas d'historiographe attaché à sa personne, et il a eu bien soin de ne rien raconter de cette journée. Versé dans un autre régiment, — il n'avait pas de chance, le pauvre diable ! — il fit partie d'une division qui, à Sedan, subit pendant quatre heures, l'arme au pied, la grêle des batteries allemandes : s'il en resta quelque chose, ce n'était pas grand'chose. A Paris, je ne dis pas qu'on prit le deuil de Niclou, mais on en fit son deuil ; mon beau-père dit à Henri, comme il rapportait ces nouvelles du ministère : « Tu vois ce que c'est que de « manquer de sang-froid... Satané Niclou ! le voilà bien avancé !... »

« Au milieu du siège, cependant, un jour, à l'heure du dîner (on dînait encore assez bien à la maison, parce que, dans les bureaux, pour suffire à un continuel surcroît de travail, on recevait des rations supplémentaires), voilà que le pauvre Henri revient avec une lettre, qu'il avait transcrite lui-même d'une carte photographique arrivée par pigeon voyageur... De Niclou ! Il n'était pas mort ! Il s'était sauvé de Sedan... « Pour s'être sauvé, je l'en crois « capable, » dit en riant mon beau-père !... Mais il était retombé dans l'armée de la Loire, et cette fois, on l'avait mis, avec le grade de sergent, s'il vous plaît, dans un régiment de formation récente, le 2^e zouaves de marche... « Aux zouaves ! répéta Henri. Décidément, il ne devait pas y échapper ! »

« Or, je ne sais plus où, au combat d'Artenay, je crois, voilà les zouaves qui chargent. Et le feu est si violent qu'à peine arrivent-ils à mi-chemin, tous leurs officiers sont hors de combat. Le dernier, un capitaine, vient de tomber, mis en bouillie par un obus... Mais un sergent, qui courait der-

rière lui, enjambe le tas et se met à courir de plus belle : il court, il court..., comme s'il tournait le dos à l'ennemi ! Un obus éclate sur sa gauche ; il s'arrête un moment, se baisse, ramasse de la main droite son fusil, en arrache le sabre-baïonnette, et le voilà de nouveau en avant... De son bras gauche levé en l'air, qu'est-ce qu'il brandit au-dessus de sa tête?... Au bout de son poignet fracassé, cette loque sanglante qu'il agite..., c'est sa main, sa main qui pend et qui tourne ; et c'est avec ce drapeau qu'il mène les camarades à la victoire !... Ils le suivent..., tous ceux qui peuvent..., et ils sont quelques-uns qui arrivent sur les Mecklembourgeois et qui les enfoncent...

« Une heure après, à l'ambulance, on amène de force le sergent. Croiriez-vous... Non, c'est trop horrible à dire... Enfin !... Croiriez-vous qu'il voulait, cet enragé, s'amputer lui-même avec son sabre ? » Laissez, disait-il, laissez « que j'ôte cette saleté-là ! Ça me gêne pour continuer ! » Un officier de mobiles l'avait empoigné, heureusement, et racontait l'histoire au chirurgien qui le pansait. « Tu garderas ton bras, imbécile ! » grommelait le chirurgien. Un général passait par là : il s'approche, examine le blessé avec attention : « Pas possible !... » C'était justement l'ami de mon beau-père..., vous savez, ce général qui avait placé Henri dans les bureaux, cinq mois auparavant : il reconnaissait le cousin pauvre, ce capon de Niclou, qu'il avait rencontré dans des réunions de famille, au jour de l'an, à Pâques... Et Niclou, se voyant découvert, de pâle qu'il était, devient tout blanc. « Oui, mon général..., mon « Dieu, oui ! c'est moi ! — Comment ça se fait-il ?... — Que voulez-vous, mon « général, avec des gens comme nos officiers, comme les camarades, il n'y a « pas moyen de ne pas être brave. — C'est bon, vous serez porté pour la « croix. » Là-dessus, mon Niclou s'évanouit... Mais le général, le soir même, était tué par une balle perdue ; sa bonne intention est morte avec lui : c'est par son aide de camp, plus tard, que mon beau-père fut informé de l'aventure.

« Vous savez comme Henri est bon : après l'exposition d'Amsterdam, quand il eut la croix, il voulut que Niclou l'eût pareillement. « Tu la mérites « aussi bien que moi, disait-il, mieux peut-être !... » Et il s'efforça de faire revivre ses litres. Mais Niclou l'aida si mal, avec si peu de bonne volonté, qu'il fallut y renoncer presque aussitôt. « Soit, dit Henri, on ne peut pas décorer



les gens malgré eux! » Cependant il s'occupa de le faire nommer officier d'académie : les palmes, à ce qu'il paraît, on vous les donne sans vous consulter. Seulement, il faut que vos amis produisent pour vous un certificat de bonne vie et mœurs délivré par le commissaire de police de votre quartier. Lorsque Henri alla le demander : « Ah bien! lui dit le commissaire, si vous « arrivez à quelque chose!... Vous ne connaissez pas M. Niclou!... — C'est « mon cousin! — Ça ne fait rien, vous ne le connaissez pas comme moi... » Et voilà que cet homme révèle à Henri que, depuis dix ans et plus, Niclou est signalé : « Il n'a pas son pareil dans Paris pour arrêter les chevaux emportés et repêcher les gens qui se noient..., le soir surtout!... Il a même opéré quelques sauvetages dans des incendies, quoique les incendies, ce ne soit pas son fort : le feu attire toujours un public, et ce gaillard-là n'est pas courageux devant le monde! On a parlé, il y a longtemps déjà, de lui décerner une médaille : Non! non! a-t-il dit, cela m'embarrasserait!... Il a exigé alors que son dossier fût remis dans les cartons; il a déclaré que si on l'inquiétait, il ne se mêlerait plus de rien. On l'a laissé tranquille; et la semaine dernière encore, il a fallu lui dresser procès-verbal : il s'était à moitié asphyxié en retirant un enfant d'un égout. Il a spécifié, naturellement, qu'on ne donnerait aucune suite à l'affaire... Que voulez-vous? C'est un brave garçon tout de même... »

« Eh bien, Henri les a obtenues pour lui, ces palmes : et Niclou les a reçues avec une émotion!... Il ne pouvait pas dire merci, tant il pleurait!... Et il porte le ruban, ce qui prouve bien qu'il n'est pas si philosophe, si insensible à ces vanités : il est faible, voilà tout! Il aime les honneurs tout comme un autre, mais il n'a pas le courage de son sentiment!

« Et tenez! Cette distinction ne l'a pas dégoûté de ses habitudes, malgré ses belles menaces au commissaire!... Il y aura un an au mois de décembre, il allait à la chasse par le même convoi que ces messieurs; à Charenton, comme le pont était en réparation, le train allait doucement; tout à coup on entend un cri : un homme est tombé du parapet!... Voilà toutes les têtes aux portières : on voit un compartiment de seconde qui s'ouvre, un voyageur qui se précipite et passe à travers la palissade de fer... La Marne charriait : Niclou s'est meurtri l'épaule et un peu fracturé la tête, mais il a ramené

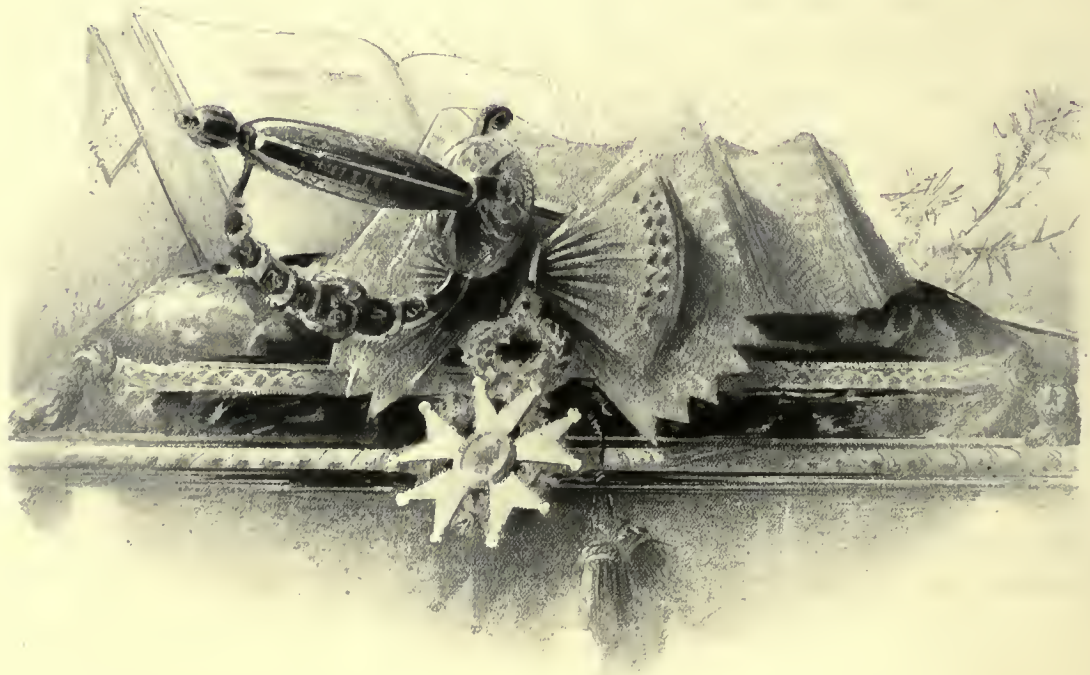
l'homme... Eh bien! n'est-ce pas agaçant de penser que ce garçon-là, par sa faute, ne fait pas honneur à la famille? »

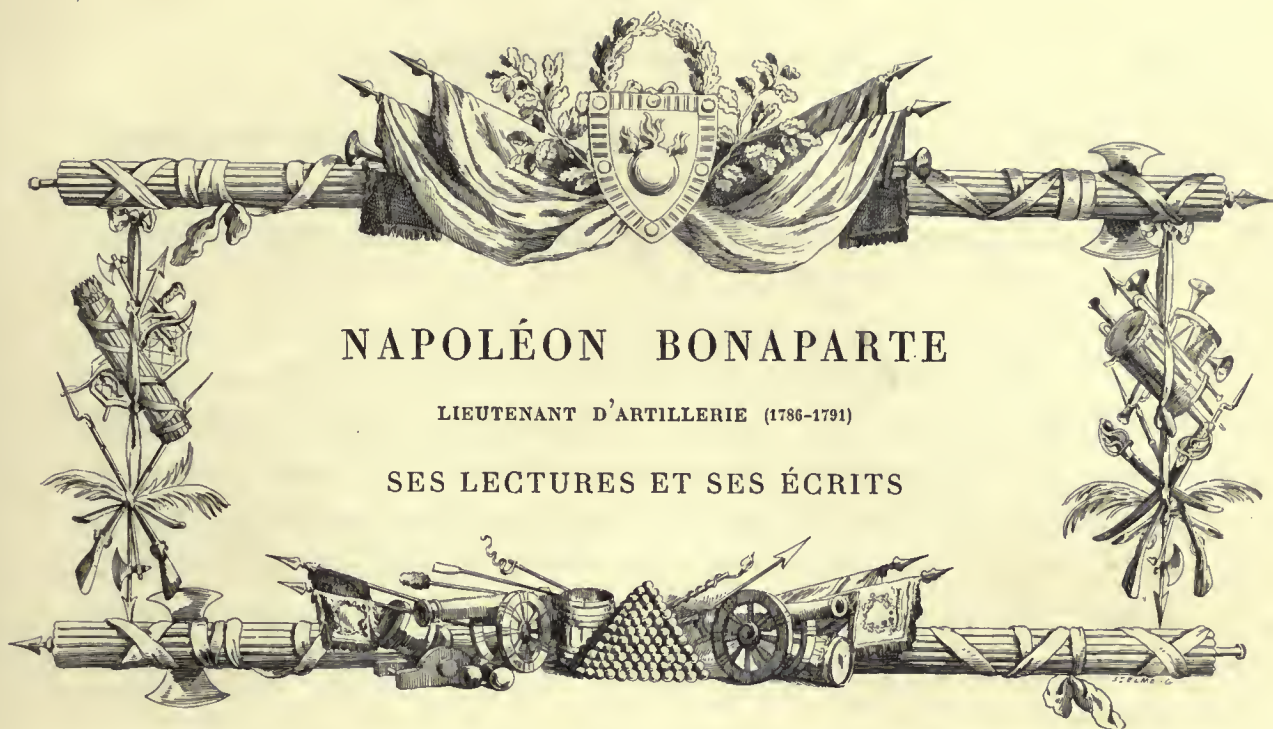
*
* * *

J'avais écouté le récit de la gentille madame Gromouard, en le coupant seulement de « Non?... » de « Oh!... » de « Allons donc!... » Plusieurs fois je m'étais levé, puis je m'étais rassis par impatience d'en savoir davantage... Quand je fus bien sûr qu'elle avait fini, je m'élançai dans le billard... D'un trait, j'arrive sur Niclou, les mains tendues : « Monsieur Niclou, je vous demande pardon!... Vous ne savez pas de quoi... ça ne fait rien : pardonnez-moi tout de même!... » Et brusquement, je me retourne vers Gromouard et le secoue par les deux revers de son habit : « Pourquoi ton cousin n'est-il pas décoré?... Pourquoi, l'autre matin, quand nous avons passé la Marne, à Charenton, ne m'as-tu pas raconté son histoire?... »

Un peu étonné, mon ami retire de ses lèvres une courte pipe anglaise dont j'ai fait tomber la cendre; et, tournant les yeux vers Niclou, il me répond avec sang-froid : « Oh! parbleu! quand il s'agit de se jeter à l'eau, il est brave!... Mais, quand il s'agit d'être décoré, il f... le camp! »

LOUIS GANDERAX.





Il existe quantité de légendes sur la jeunesse de Napoléon. A en croire certains historiens, il n'est guère de ville, en France, où il n'ait séjourné. A Strasbourg, il a adressé des vers à la Saint-Huberty. A Douai, il a eu toutes sortes d'aventures. A Paris, il a fréquenté des salons, et, pour se faire peindre, n'a rien moins choisi que Greuze. La vérité est plus simple et plus unie. Elle suffit pour mettre à néant les calomnies, pour couper court aux pamphlets, pour supprimer les divagations. Les papiers de jeunesse de Napoléon existent. Enfermés dans un carton couvert d'un papier à dessin quadrillé, revêtu de larges cachets de cire rouge laissant deviner encore l'aigle impériale et portant de la main de l'Empereur cette inscription : *A remettre aux Cardinal Fesch seul*, ils sont restés sous triple scellé en la possession de l'archevêque de Lyon jusqu'à sa mort, arrivée en 1839. A ce moment, M. Libri en est, je ne sais comment, devenu détenteur et, en 1842, il en a publié quelques extraits. Plus tard, le même Libri les a vendus à Lord Ashburnham, et celui-ci en était propriétaire lorsque, grâce à une auguste amitié, j'ai été admis à les consulter. C'est à l'aide de ces précieux documents que je voudrais tenter de reconstituer non pas la vie de Napoléon de 1785 à 1790, mais l'état de son esprit. Cela servira du même coup à

prouver combien est véridique l'historien qui, dans un article récent, s'appuyant du témoignage d'une femme de compagnie congédiée, a osé écrire cette phrase : « Napoléon a peu lu et précipitamment. »

*
* *
*

En ouvrant ce carton, un petit cahier de huit pages frappa mes yeux. A la première feuille était écrit : *Formulles, certificats et autres choses essentielles relatives à mon état actuel* (1), et plus loin, après la *magnere de demander un congé*, une *formulle pour obtenir la pension du mois de mai*, après quelques adresses, entre autres celle de Paoli deux fois répétée, se trouvaient quelques lignes qui donnent la clef de la vie de Napoléon pendant sa jeunesse ; voici ces lignes :

ÉPOQUES DE MA VIE

Né en 1769 le 15 du mois d'Aoust.

Parti pour France le 15 Décembre 1778.

Arrivé à Autun, le 1^{er} Janvier 1779

Partie pour Brienne le 12 Mai 1779

Partie pour l'École de Paris le 30 Octobre 1784

Parti pour le régiment de la Fere en qualité de lieutenant en second le 30 Octobre 1785

Partie de Valence pour semestre a Ajaccio 1786 1^{er} Septembre.

Je suis donc arrivé dans ma patrie 7 ans 9 mois après mon depart agé de 17 ans 1 mois j'ai été officier a l'age de 16 ans 15 jours.

Arrivée le 15 Septembre 1786 j'en suis parti le 12 Sept. 1787 pour Paris dou je suis repartie pour Corse ou je suis arrive le 1^{er} Janvier 1788 dou je suis parti le 1^{er} Juin pour Auxonne.

Arrêtons-nous à ces dates. Elles ont une importance considérable. Napoléon les a écrites pour lui seul, comme *memento* personnel de sa vie

(1) Sauf ici et dans deux autres pièces où, pour donner idée de l'orthographe de Napoléon à cette époque, je copie scrupuleusement le texte, je ne me suis point astreint à ce petit jeu. D'ailleurs, j'avais assez, en cinq ou six jours et en temps de brouillard londonien, de déchiffrer de mon mieux cette écriture, qui n'est point encore illisible comme elle le deviendra, mais qui, certes, n'est pas des meilleures. Aussi est-il quelques mots que j'ai dû laisser en blanc.

passée. Il ne pouvait se douter qu'un temps viendrait où l'on contesterait la date de sa naissance, où on se plairait à supposer je ne sais quelle substitution d'actes de baptême, un faux destiné à lui permettre d'entrer, avant ou après l'âge, à Autun ou à Brienne. Par trois fois, Napoléon affirme qu'il est né le 15 août 1769. Il y insiste avec cette précision de détails qui est une des marques de son esprit. Il s'y complait même par une sorte d'enfantillage, notant, à la façon d'un écolier, les jours passés hors de la maison maternelle, soulignant l'âge où il a obtenu sa première épaulette. Et ici semble, pourtant, se trouver une contradiction : Napoléon écrit : *parti pour le Régiment de la Fère en qualité de lieutenant en second, le 30 octobre 1785*, et plus loin : *j'ai été officier à l'âge de 16 ans 15 jours*. Or, si Napoléon n'a été officier que le 30 octobre 1785, il avait, à ce moment, seize ans, deux mois et quinze jours ; mais, en fait, c'est le 1^{er} septembre 1785 qu'il a obtenu « la charge de lieutenant en second de la compagnie des bombardiers d'Autun, du Régiment de la Fère, du corps royal de l'Artillerie » et ce n'est que le 30 octobre qu'il a reçu l'ordre de se rendre à son poste, à Valence. Cette inexactitude apparente est une preuve de plus de sa véracité.

Il est donc démontré que Napoléon est né le 15 août 1769 ou, si l'on ne trouve pas cette preuve suffisante, qu'il a toujours cru être né à cette date. Voilà un premier point établi et il a son importance pour confondre les pamphlétaires.

Ils n'ont pas encore contesté les dates qui suivent, celles du départ pour la France (15 décembre 1778), de l'arrivée à Autun (1^{er} janvier 1779), du départ pour Brienne (12 mai 1779), de l'entrée à l'École de Paris (30 octobre 1784), du départ pour Valence (30 octobre 1785). On sait à peu près quelle fut pendant ces sept années la vie de l'enfant : vie d'isolement, de souffrance, de pauvreté. Nos papiers n'apportent sur cette période aucune clarté nouvelle ; nous ne nous y arrêtons pas.

*
* *

Lorsque Napoléon arrive le 5 novembre 1785, à Valence, au Régiment

de la Fère où, avant d'être reçu officier (10 janvier 1786), il va faire un stage de deux mois comme canonnier et bas-officier, deux courants d'idées partagent son esprit. Avant tout, il est patriote et sa patrie, c'est la Corse. Il n'aime qu'elle, ne voit qu'elle, sa gloire, ses malheurs, ses grands hommes. Dès 1784, étant encore à Brienne, il a commencé une sorte d'histoire de son pays. Dans une lettre à son père, en date du 12 septembre, il écrit : « Je vous prie de me faire passer Boswel (Histoire de la Corse) avec d'autres histoires ou mémoires touchant ce pays. Vous n'avez rien à craindre ; j'en aurai soin et les rapporterai en Corse avec moi, quand j'y viendrai, fût-ce dans six ans. » Il a réuni de petits documents imprimés qu'il s'est fait communiquer surtout par son parent, Domenico Arrighi, et il s'est procuré, sur les révolutions de Corse de 1729 à 1768, des mémoires manuscrits qui forment six cahiers et paraissent contenir quantité de détails inédits. Il travaille sans relâche à des *Lettres sur la Corse* dont deux sont déjà presque rédigées, et nuit et jour la pensée de son pays avili et conquis le trouble et le nostalgise.

A cette passion, qu'on joigne l'influence profonde de Rousseau : comme la plupart des hommes de sa génération, de ceux qui sont pauvres, qui sont mélancoliques et rêveurs, Bonaparte est sous le joug du philosophe de Genève. Il imite les formes de son style ; il cherche des détails sur sa vie ; il se complaît à ses paradoxes ; il est emporté par cette éloquence grandiose qui proclame les droits de l'humanité, abolit les servitudes, délie les préjugés, et, en face des gouvernements de droit divin, établit la loi idéale des sociétés démocratiques. Rousseau, c'est encore la Corse, car le philosophe de Genève en a rêvé, a dû lui donner une constitution.

Voilà les deux influences : ce sont elles qui dictent le premier morceau, ayant une date certaine qu'on rencontre dans ces papiers :

« *Le 26 Avril 1786.* C'est aujourd'hui que Paoli entre dans sa 61^e année. Son père (Hianrito) Paoli aurait-il jamais cru lorsqu'il le mit au monde qu'il serait compté un jour au nombre des plus braves hommes de l'Italie moderne ? Les Corses étaient dans ces temps malheureux (en 1725), écrasés plus que jamais par la

tyrannie gènoise, avilis plus que des bêtes ; ils trainaient dans un trouble continu une vie malheureuse et avilissante pour l'humanité. Dès 1715 cependant, quelques pieves avaient pris les armes contre les tyrans, mais ce ne fut qu'en 1729 que commença proprement cette révolution où se sont passés tant d'actes d'une intrépidité signalée et d'un patriotisme comparable à celui des Romains.

« Eh bien ! voyons ; discutons un peu. Les Corses ont-ils eu tort de secouer le joug des Génois ?

« Écoutons le cri des préjugés : les peuples ont toujours tort de se révolter contre les souverains. Les lois divines le défendent. Qu'ont de commun les lois divines dans une chose purement humaine ? Mais concevez-vous l'absurdité de cette défense générale que font les lois divines de jamais secouer le joug même d'un usurpateur ? Ainsi, un assassin assez habile pour s'emparer du trône après l'assassinat du Prince légitime est aussitôt protégé par les lois divines, et tandis que s'il n'eût pas réussi il aurait été condamné à perdre sur l'échafaud sa tête criminelle. Ne me dites pas qu'il sera puni dans l'autre monde, parce que j'en dirai autant de tous les criminels civils. S'en suivrait [il] de là qu'il ne doivent pas être punis dans celui-ci ? Il est d'ailleurs simple qu'une loi est toujours indépendante du crime qu'elle condamne. Quant aux lois humaines, il ne peut pas y en avoir dès que le Prince les viole.

« Ou c'est le peuple qui a établi ces lois en se soumettant au Prince, ou c'est le Prince qui les a établies. Dans le premier cas, le Prince est inviolablement obligé d'exécuter les conventions par la nature même de sa principauté. Dans le second, ces lois doivent tendre au but du Gouvernement qui est la tranquillité et le bonheur du peuple. S'il ne [.....] pas, il est clair que le peuple rentre dans sa nature primitive et que le Gouvernement ne prévenant pas au but du pacte social, se dissout par lui-même, mais dissout plus le pacte par lequel un peuple établit l'autorité souveraine dans les mains d'un corps quelconque ; c'est-à-dire que le peuple peut reprendre à volonté la souveraineté qu'il avait communiquée. Les peuples dans l'état de nature ne forment pas de Gouvernement. Pour en établir un, il a fallu que chaque individu consentit au changement. L'acte constituant cette convention est nécessairement un contrat réciproque. »

Quelques fragments manquent ensuite. Le morceau se termine comme il a débuté, par une page sur l'histoire de la Corse.

Le 28 avril, Napoléon revient à sa préoccupation habituelle : c'est une apostrophe aux Corses : « Montagnards, qui a troublé votre bonheur ? Hommes paisibles et vertueux... », etc.

Le 3 mai, il écrit cette page, sur le suicide, qui a été si fort discutée et qui, bien qu'elle ne soit pas entièrement inédite, mérite d'être donnée à sa date exacte :

« Toujours seul au milieu des hommes, je rentre pour rêver avec moi-même et me livrer à toute la vivacité de ma mélancolie. De quel côté est-elle tournée aujourd'hui ? Du côté de la mort. Dans l'aurore de mes jours je puis encore espérer de vivre longtemps. Je suis absent depuis six à sept ans de ma patrie. Quels plaisirs ne goûterai-je pas à revoir dans quatre mois et mes compatriotes et mes parents ! Des tendres sensations que me font éprouver les souvenirs des plaisirs, des souvenirs de mon enfance, ne puis-je pas conclure que mon bonheur sera complet ? Quelle fureur me porte donc à vouloir ma destruction ? Sans doute, que faire dans ce monde ? Puisque je dois mourir ne vaut-il pas autant se tuer ? Si j'avais déjà passé soixante ans, je respecterais le préjugé de mes contemporains et j'attendrais patiemment que la nature eût achevé son cours ; mais puisque je commence à éprouver des malheurs, que rien n'est plaisir pour moi, pourquoi supporterais-je des jours que rien ne prospère ? Que les hommes sont éloignés de la nature ! qu'ils sont lâches, vils, rampants ! Quel spectacle verrai-je dans mon pays ? Mes compatriotes chargés de chaînes et qui baisent en tremblant la main qui les opprime. Ce ne sont plus ces braves Corses qu'un héros animait de ses vertus, ennemis des tyrans, du luxe et des villes courtisantes. Fier, plein d'un noble sentiment de son importance particulière, un Corse vivait heureux. S'il avait employé le jour aux affaires publiques, la nuit, dans les tendres bras d'une épouse chérie, sa raison, son enthousiasme effaçaient toutes les peines du jour. La tendresse, la nature rendaient ses nuits comparables à celles des dieux. Mais avec la liberté, ils se sont évanouis comme des songes, ces jours heureux ! Français ! non contents de nous avoir ravi tout ce que nous chérissions, vous avez encore corrompu nos mœurs. Le tableau actuel de ma patrie et l'impuissance de le changer est donc une nouvelle raison de fuir une terre où je suis obligé par devoir de louer des hommes que je dois haïr par vertu. Quand j'arriverai dans ma patrie, quelle figure faire, quel langage tenir ? Quand la patrie n'est



FRANKLIN BLISS

plus, un bon citoyen doit mourir. Si je n'avais qu'un homme à détruire pour délivrer mes compatriotes, je partirais au moment même et j'enfoncerais dans le sein des tyrans le glaive vengeur de la patrie et des lois violées. La vie m'est à charge parce que je ne goûte aucun plaisir et que tout est peine pour moi. Elle m'est à charge parce que les hommes avec qui je vis et vivrai probablement toujours, ont des mœurs aussi éloignées des miennes que la clarté de la lune diffère de celle du soleil. Je ne peux donc pas suivre la seule manière de vivre qui pourrait me faire supporter la vie, d'où s'ensuit un dégoût pour tout. »

Le 9 mai, « 4 heures après midi, » il écrit :

« Rousseau ! un de tes compatriotes, de tes amis, un homme vertueux voudrait détruire ceux qu'il prétend que tu as sur la religion considérée du côté politique. Ce n'est par aucune passion, si souvent le motif secret des actions des humains ; ni l'orgueil de la haine, ni la jalousie ne l'anime. Il fléchit devant elle et persuadé de ton respect pour son flambeau sacré, il publie ses réflexions sur le huitième chapitre de ton *Contrat social*. Mais non sans doute, il ne suffit pas d'être vertueux et d'aimer la vérité pour lutter contre Rousseau. Il était homme ; ainsi je crois facilement qu'il n'a pas tout bien vu. »

Une éloquente apologie de la religion chrétienne vient ensuite : elle occupe dix grandes pages in-folio et mériterait à coup sûr d'être intégralement publiée, car on y trouve une grande partie des idées exprimées plus tard dans le discours de Milan, dans les travaux préparatoires du Concordat ; mais il suffisait de noter ici la suite des idées, de marquer l'enchaînement du drame.

Le voit-on, ce petit Corse de seize ans, maigre et hâve, tout dévoré de fièvre, retiré dans sa modeste chambre meublée, à Auxonne, chez mademoiselle Bon, à l'angle de la Grand'Rue et de la rue du Croissant ; il pense à cette patrie conquise et annexée d'hier, traitée en vaincue, où l'étranger est maître et roi. Enlevé tout enfant de son pays, il n'a rencontré, dans ces écoles où l'a admis la bienfaisance politique de la France, personne à qui parler de la terre natale, à qui confier ses regrets, ses souvenirs, ses rêves. On s'est moqué de lui parce que son accent différait de celui de ses camarades, parce que son nom sonnait étrangement à leurs oreilles,

parce qu'il était un nouveau venu, le premier Corse qu'on eût vu à l'École militaire, une bête curieuse, un trophée et un otage. Son père est mort ; sa mère s'épuise, là-bas, à soutenir cette pépinière de mûriers dont la famille a obtenu la concession, et qui motive des tracas infinis. Il sait tout cela. Il en souffre. Il est pauvre : et, comme il est fier, qu'il ne fait pas de dettes, point de plaisirs pour lui, pas même les distractions ordinaires de la vie de garnison. De longues promenades solitaires et toujours, perpétuellement, l'étude, la pensée, le travail ; toujours, l'idée de cette patrie vaincue pour laquelle nulle revanche n'est possible. Puis, dans ce cerveau vierge, où les vagues leçons des Pères de Brienne n'ont laissé que des notions confuses de sciences à peine esquissées, la politique s'installe en maîtresse : non celle des Cours, celle des diplomates du passé, celle qu'on conçoit à Versailles et qu'on y apprend ; mais celle que prêchent les philosophes, celle qui dissèque les sociétés, sape la base des anciennes monarchies, et condamne, comme illégitimes, les légitimités régnantes. Au Corse, avide d'indépendance, altéré de liberté, tout pénétré de cette histoire d'une démocratie que mènent les meilleurs, Rousseau est le maître désigné. L'esprit s'exalte dans la solitude, par la fièvre. La Corse, Paoli, le héros, les luttes, la défaite, voilà la pensée torturante. Il faut y échapper, fût-ce dans la mort : mais Bonaparte reprend Rousseau, il le relit : un refuge lui apparaît : le refuge que sa mère a préparé : cette religion dont elle l'a fait l'enfant et la crise se résout en larmes. Cette âme de seize ans a, pour quelques jours, trouvé sa consolation : Dieu !

Mais, pour être moins exaltée, qu'on ne croie pas que sa pensée déserte la patrie. Les deux premières parties de l'histoire de la Corse sont terminées en juillet, et Bonaparte écrit à l'abbé Raynal, l'auteur en vogue, celui qui affecte le plus, par les idées qu'il développe et par le style qu'il se donne, de se rapprocher de Rousseau. Il sollicite la faveur de lui communiquer son ouvrage. « Historien novice de ma patrie, dit-il, c'est votre opinion que je voudrais connaître ; votre patronage, qui me serait cher ; auriez-vous l'obligeance de me l'accorder ? Je n'ai pas dix-huit ans et j'écris : c'est l'âge où l'on doit apprendre. Mon audace ne m'attirera-t-elle

pas vos railleries ? » Il joint à sa lettre les chapitres un et deux de l'histoire de la Corse avec le plan des autres. « Si vous m'encouragez, ajoute-t-il, je continuerai ; si vous me conseillez de m'arrêter, je n'irai pas plus avant. » Il est à penser que Raynal fut indulgent, qu'il indiqua à son jeune correspondant des sources nouvelles, qu'il lui marqua ses défauts, qu'il l'encouragea à continuer ; de plus, que sa réponse fut prompte ; car dès le 29 juillet, Bonaparte écrit à M. Paul Borde, libraire à Genève, pour lui demander, outre *l'Histoire des révolutions de la Corse*, par l'abbé de Germanès, la note de tous les ouvrages qu'il peut lui procurer sur l'île de Corse. Il n'a garde en même temps d'oublier Rousseau. Les mémoires de madame de Warens et de Claude Anet viennent d'être publiés pour faire suite aux *Confessions*. Bonaparte ignore que ce sont là livres apocryphes, fabriqués par celui qui sera bientôt le général Doppet : il les lui faut en hâte.

Eut-il le temps de recevoir ces livres si, comme on le dit, il partit le 12 août pour Lyon où avait éclaté une émeute qui fut rudement réprimée ? En admettant qu'il soit allé à Lyon, il put les reprendre en septembre quand il passa à Valence ou qu'il en partit pour retourner en Corse. Il est présumable que l'honnête historien de la jeunesse de Napoléon, M. de Coston, n'a point affirmé sans preuve que Napoléon avait été à Lyon et qu'il avait logé chez madame veuve Blanc à la montée de Mont-Riboulet ; mais, d'autre part, Bonaparte, par trois fois, affirme qu'il est arrivé en Corse le 15 septembre ; son voyage a dû lui prendre environ quinze jours, et, par suite, son séjour à Lyon n'a pu être qu'extrêmement court.

*
* * *

Du séjour en Corse — de septembre 1786 à septembre 1787 — une seule lettre en date du 1^{er} avril écrite à Tissot, le célèbre médecin de Lausanne, et où Bonaparte demande une consultation pour son grand-oncle, l'archidiaire Lucien, que la goutte cloue en son lit depuis plusieurs mois. C'est sur Napoléon que tombent à présent les affaires fort embrouillées de toute la famille : il faut se reconnaître au milieu des dettes, gérer la

pépinière, payer les créanciers, tirer pied ou aile des débiteurs. Sans doute on trouverait des indications précieuses dans ces papiers que M. Blanqui a vus en 1838 et dont il a parlé à l'Académie des Sciences morales. Mais il ne se trouve aucune indication sur cette époque dans les papiers Libri.

*
* *

Au moment même où Napoléon rentrait en Corse, le 1^{er} bataillon du Régiment de la Fère quittait Lyon pour aller tenir garnison à Douai (21 septembre 1786). Bonaparte n'a donc pu, comme on l'a affirmé, faire la marche avec son régiment, de Lyon à Douai. De même, il n'a point vécu à Douai, car il n'est reparti d'Ajaccio que le 12 septembre 1787 et ç'a été pour revenir directement à Paris où il a retrouvé son régiment, lequel avait quitté Douai avec ordre, dit-on, d'aller en Normandie ou en Bretagne, mais n'avait point dépassé Saint-Denis. Pour donner quelque vraisemblance à leurs anecdotes, les historiens de Napoléon ne le font partir en congé qu'à la fin de janvier 1787, ils le font séjourner à Valence et à Marseille et ne le font arriver à Ajaccio qu'à la fin de février ou au commencement de mars. Or, le 21 avril, Bonaparte avait sollicité une prolongation de congé à partir du 16 mai, et il avait consigné cette demande dans le petit cahier de *Formules*, avec l'intitulé suivant :

« MAGNÈRE DE DEMANDER UN CONGÉ »

Lorsque l'on est en semestre et que l'on veut obtenir un congé dété pour cause de maladie l'on se fait dresser par un médecin de la ville et un chirurgien un certificat comme quoi avant lepoque que vous désigné votre senté ne vous permets pas de rejoindre a la garnison. Vous observeré que ce certificat soit sur papier timbré qu'il soit visé par le juge et le comendant de la place. Vous dresserez alors votre memoir au ministre de la Guerre de la manière et formulle suivante. »

Il avait obtenu — ce n'était point une faveur alors — cette prolongation de cinq mois et demi et, tenu, sans doute, au courant du changement de garnison de son régiment, il ne s'était déterminé à le rejoindre.

que parce que sa présence à Paris lui semblait pouvoir être utile à ses affaires. En effet, dès son arrivée, en novembre 1787, il se fait solliciteur et l'on a de lui, de cette date, plusieurs lettres à l'Intendant de Corse et divers mémoires sur la pépinière.

Mais ce n'est pas tout; voici une page écrite par Bonaparte, le jeudi 22 novembre 1787, à l'hôtel de Cherbourg, rue du Four-Saint-Honoré (la rue du Four, aujourd'hui disparue, commençait à la rue Saint-Honoré et finissait à l'angle de la rue Coquillière et de la rue Trainée). Je suis obligé d'en supprimer quelques mots et d'atténuer certaines brutalités, — encore en reste-t-il assez, — mais c'est là un de ces documents révélateurs qui, sur un caractère, en apprennent plus que tous les témoignages de seconde main.

« Je sortais des Italiens et me promenais à grands pas sur les allées du Palais Royal. Mon âme agitée par les sentiments vigoureux qui la caractérisent, me faisait supporter le froid avec indifférence, mais l'imagination refroidie, je sentis les ardeurs de la saison et gagnai les galeries. J'étais sur le seuil de ces portes de fer quand mes regards (tombèrent) sur une personne du sexe. L'heure, sa taille, sa grande jeunesse ne me firent pas douter qu'elle ne fût une fille. Je la regardai. Elle s'arrêta, non pas avec cet air cavalier, mais un air convenant parfaitement à l'allure de sa personne. Ce (.....) me frappa. Sa timidité m'encouragea. Je lui parlai; je lui parlai, moi qui pénétré plus que personne de l'odieux de son état me crois toujours souillé par un seul regard. Mais son teint pâle, son physique faible, son organe doux ne me font pas un instant en suspens. Ou c'est, me dis-je, une personne qui me sera utile à l'observation que je veux faire, ou elle n'est qu'une bûche.

— Vous avez bien froid, lui dis-je, comment pouvez-vous vous résoudre à passer dans les allées ?

— Ah! monsieur, le froid m'anime. Il faut terminer ma soirée.

L'indifférence avec laquelle elle prononça ces mots, le systématique de cette réponse me gagna et je passai avec elle.

— Vous avez l'air d'une constitution bien faible. Je suis étonné que vous ne soyez pas fatiguée du métier.

— Ah! dame, monsieur, il faut bien faire quelque chose.

— Cela peut être, mais n'y a-t-il pas de métier plus propre à votre santé ?

— Non monsieur, il faut vivre.

Je fus enchanté. Je vis qu'elle me répondait, succès qui n'avait pas couronné toutes les tentatives que j'avais faites.

— Il faut que vous soyez de quelques pays septentrionaux, car vous bravez le froid.

— Je suis de Nantes en Bretagne.

— Je connais ce pays là... Il faut, mad^e (*sic*) que vous me fassiez le plaisir de me raconter votre histoire.

— C'est un officier qui m'a perdue.

— En êtes-vous fâchée ?

— Oh ! oui, je vous en réponds. (Sa voix prenait une saveur, une onction que je n'avais pas encore remarquée.) Ma sœur est bien établie maintenant. Pourquoi l'ai-je pas été ?

— Comment êtes-vous venue à Paris ?

— L'officier qui m'avilit, que je déteste, m'abandonna. Il fallut fuir l'indignation d'une mère. Un second se présenta, me conduisit à Paris, m'abandonna et un troisième avec lequel je viens de vivre trois ans lui a succédé. Quoique Français, les affaires l'ont appelé à Londres et il y est. Allons chez vous.

— Mais qu'y ferons nous ?

.....

J'étais bien loin de devenir scrupuleux. Je l'avais agacée pour qu'elle ne se sauvât pas quand elle serait pressée par le raisonnement que je lui préparais, en contrefaisant une honnêteté que je voulais lui prouver ne pas avoir. »

Seul, ce morceau étrange donne l'idée de la conversation de Bonaparte à cette époque. Déjà la parole est raide, nette, l'interrogation brutale. On sent une mémoire impitoyable, qui reproduit comme sténographique-ment jusqu'aux expressions de terroir, ce *Ah ! dame* si local et si breton. On pénètre dans l'âme de ce jeune homme qui n'a vécu que dans les livres, et dont l'expérience fait sourire. On comprend que ses camarades lui aient reproché ce pédantisme qui semble son défaut principal et qu'ils aient pris quelque peu en gaieté cette façon qui ne leur était point coutumière de



parler aux filles du Palais-Royal. Qu'auraient-ils dit si cinq jours après, le 27 novembre, ils avaient vu Bonaparte griffonnant du papier, à onze heures du soir, dans sa chambre de l'hôtel de Cherbourg, et s'ils avaient lu cette page qui, par le rapprochement des dates, pourrait sembler adressée à la demoiselle rencontrée dans les galeries du Palais-Royal, mais qui, évidemment, est dédiée à une tout autre personne, à une femme intelligente et cultivée, ayant une sorte de salon académique, peut-être à quelqu'un de la société de l'abbé Raynal ou de M. de Marbeuf, le nouvel archevêque de Sens.

« J'ai à peine atteint l'âge de l'aurore des passions. Mon cœur est encore agité de la révolution que cette première connaissance des hommes produit dans nos idées et, cependant, vous exigez, mademoiselle, que je disente une question qui exigerait une connaissance profonde du cœur humain, mais vous obéir n'est-il pas le seul philtre qui puisse me maintenir digne membre de votre société intime? Considérez donc ce discours moins comme une production de l'esprit que comme le tableau fidèle des sentiments qui agitent ce cœur où la perversité des hommes n'a peut-être pas encore pénétré.

Si j'avais à comparer les siècles de Sparte et de Rome avec nos temps modernes, je dirais : Ici régna l'amour et ici l'amour de la patrie. Par les effets opposés que produisent ces passions, on sera autorisé sans [doute] à les croire incompatibles. Ce qu'il y a de sûr, du moins, c'est qu'un peuple livré à la galanterie a même perdu le degré d'énergie nécessaire pour concevoir qu'un patriote puisse exister. C'est le point où nous sommes parvenus aujourd'hui. Peu de personnes croient à l'amour de la patrie. Quelle foule d'ouvrages n'a-t-il pas paru pour en montrer le chimérique? Sentiment qui produisit l'action sublime du grand Brutus n'es-tu donc qu'une chimère?

.

L'amour de l'estime des hommes ou de la gloire peut-il avoir produit cette foule d'actions que la postérité a célébrées sous le nom de l'amour de la patrie : ainsi le prétendent nos sophistes modernes. Si cependant nous venons à en démontrer l'insuffisance, que sera-ce donc? Quel aura été le mobile des célèbres patriotes qui tiennent une place si distinguée dans les annales de

l'univers ? Quelles sont les passions primitives constituant le patriotisme ?

Tel serait, mademoiselle, l'objet des idées que je vais développer sous vos auspices. Puisse-t-elle en être digne, heureux toutefois de m'avoir procuré le plaisir de captiver l'attention de la société intime.

Ouvrons les annales des monarchies... »

Napoléon alors montre comment Philippe, Alexandre, Charlemagne ont été uniquement guidés par l'amour de la gloire. Il leur oppose Léonidas et les combattants des Thermopyles, et les femmes de Sparte. Aristide aime la patrie, Thémistocle aime la gloire : de là, la supériorité d'Aristide. Il évoque Denys de Syracuse et le grand Condé, deux amoureux de la gloire. « Faut-il chercher encore, dit-il, des exemples de l'insuffisance de l'amour de la gloire ? » Il les trouve dans l'histoire de sa patrie, « cette petite île trop peu connue sans doute pour l'honneur des temps modernes ». Et, durant sept pages in-folio, avec une éloquence étrange, se continue le discours. Certes, sur l'amour, nul des camarades de Bonaparte n'en eût autant écrit — à dix-huit ans surtout !

Théoriquement et physiquement, l'amour de la patrie prédomine en Napoléon, sur toute autre passion ; s'il interrompt son discours, c'est parce qu'une forme nouvelle s'est proposée à son esprit pour faire l'apologie de la Corse. A présent, c'est de Théodore qu'il prétend parler, ce Théodore de Neuhoff, roi de Corse peut-être, mais à coup sûr aventurier d'importance qui, de 1736 à 1742, eut dans l'île une sorte de souveraineté, partit pour querir des subsides à ses sujets, finalement se réfugia à Londres où ses créanciers le firent mettre en prison, et y mourut en 1756, quelques jours après avoir été remis en liberté. Théodore, pour Bonaparte, incarne l'indépendance, cela suffit : Voici ce qu'il lui fait écrire :

THÉODORE A MILORD WALPOLE

« *Des Prisons de Londres.*

« Mylord, pourquoi m'avoir tiré de l'obscurité où je vivais ? Je gémissais dans un cachot, mais j'y gémissais inconnu. Mon nom et mon rang connus de peu de personnes, ignorés de mes compagnons d'esclavage, me laissaient

encore goûter la triste consolation d'être révééré par les criminels ou les malheureux qui m'entourent. Si leur âme oppressée par l'horreur de la prison formait des projets de délivrance, j'en étais le premier instruit. Il n'y en avait pas un qui ne dit : nous couperons nos chaînes et vous serez à notre tête ; mais depuis ce jour, mylord, où vous leur fites connaltre ce que j'étais, je suis redescendu le dernier dans leur estime ; je suis devenu l'objet de leur risée... Hommes injustes ! j'ai voulu contribuer au bonheur d'une nation, vous m'admirez ; le sort a changé : je suis dans un cachot et vous me méprisez. »

MILORD A THÉODORE

« Vous souffrez et êtes malheureux. Ce sont bien deux titres pour avoir droit à la pitié d'un Anglais. Sortez donc de votre prison et recevez 3000 £ de pension pour subsistance. »

Tout commentaire diminuerait les pensées que cette lettre suggère. Bonaparte se souvenait-il de Théodore délivré, se souvenait-il surtout de Paoli accueilli en triomphateur, quand lui aussi voulut « s'asseoir au foyer du peuple britannique », et ce souvenir n'a-t-il pas contribué à mener sur le *Bellérophon* le vaincu de Waterloo ?

*
* * *

Tels sont les écrits et les pensées de Bonaparte à Paris pendant ce mois de novembre 1787 où déjà les protestations du Parlement, les émeutes, l'exil du duc d'Orléans, annonçaient la Révolution prochaine. En décembre, il obtient un nouveau congé de six mois ; il part, passe à Brienne où il prend avec lui son frère Lucien, qu'il mène à Aix, et arrive en Corse le 1^{er} janvier 1788 pour n'en repartir que le 1^{er} juin. Or, pendant ce semestre, que de voyages ne lui font pas faire ses historiens ! M. de Coston, celui qui est réputé le plus exact, le fait venir de Corse à Valence, à Lyon, à Paris, à Brienne, et sur chaque déplacement il a des anecdotes à raconter. La vérité est que Bonaparte rejoignit à Auxonne, en juin 1788, le régiment de la Fère et les papiers Libri sont surtout instructifs sur le séjour, cette fois assez prolongé, qu'il y fit de juin 1788 à avril 1789. Pendant cette période, Bonaparte ne se contente point de jeter sur le papier ses idées

personnelles, il note avec soin, et d'une écriture passable, tout ce qu'il lit. Il fait en entier son cours d'études.

D'abord, il veut prendre « quelques notions sur le gouvernement des anciens peuples ». Il commence par l'Égypte : indique la *mesure de la célèbre peramide d'Égypte*, marque les monuments, le gouvernement, la religion, les traits de mœurs; même travail pour Carthage où il s'appesantit sur Annibal; puis, c'est l'Assyrie, le royaume des Mèdes, la Perse; il passe ensuite à la Grèce, dont il détaille la géographie et l'histoire générale; puis, des notes sur Athènes, Lacédémone, les Thraces et les Scythes. Il revient au gouvernement d'Athènes, à celui de Sparte; étudie le système militaire, les lois de Minos, la marine des Grecs; inscrit les mœurs, les coutumes, la religion.

En juillet, il entame un cahier de cinquante-quatre pages in-folio qu'il intitule : *Notes sur l'histoire d'Angleterre depuis les temps les plus reculés jusqu'à la paix de 1763*. C'est un résumé chronologique qui, continué dans un second cahier, mène jusqu'en 1689. C'est évidemment à ce même moment que, pour se distraire, il se laisse aller à écrire une *Nouvelle anglaise : le Comte d'Essex*, dont le manuscrit forme six pages in-folio.

Il lit ensuite, et de très près : *l'Histoire philosophique et politique des Établissements et du Commerce des Européens dans les deux Indes*, par l'abbé Raynal (neuf pages de notes); il lit la *République* de Platon (cinq pages de notes); il lit les *Mémoires de l'Abbé Terray*; des pièces diverses sur la compagnie des Indes et analyse avec une précision et une netteté extrêmes, sans une appréciation, l'histoire de Frédéric II, roi de Prusse (seize pages de notes).

En même temps, et c'est là du métier, il rédige un cours d'artillerie qui occupait au moins cinq cahiers; il écrit un *Mémoire sur la manière de disposer les pièces de canon pour le jet des bombes*, et il soumet ce mémoire à une commission chargée d'étudier le tir des bombes de tout calibre avec mortiers de toute grandeur; il va chercher dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, de l'année 1772, un mémoire sur l'artillerie par M. le marquis de Vallière (janvier 1789); il lit avec soin et annote les

Mémoires d'artillerie de M. de Saint-Rémy (nouvelle édition, Paris, 1745-49, 3 vol. in-4°). Il fait des épures, des plans de redoutes et d'ouvrages ; établit les chiffres pour la construction d'une batterie dans des conditions particulières. C'est là un ordre de travaux que je n'indique qu'en passant : Bonaparte a su montrer qu'il savait son métier d'artilleur, mais il n'est pas inutile de dire où il l'apprit.

Mais il convient, à coup sûr, de s'arrêter à ce livre que Napoléon analyse en 1789 : les *Mémoires sur les Turcs et les Tartares* de ce baron de Tott qui, à la fin du xviii^e siècle, tenta de réorganiser l'armée turque à l'euro-péenne, de lui donner des armes perfectionnées, une discipline sérieuse, une tactique. Lorsque, plus tard, après Toulon, Bonaparte songera lui aussi à aller montrer aux Turcs ce que peut l'artillerie moderne, n'est-ce pas ce souvenir qui se sera présenté à son esprit et qui aura aiguillé son esprit vers l'Orient ?

Autre analyse qui prêterait à bien des rapprochements, évoque l'institution de la Commission de la liberté individuelle au Sénat conservateur, l'analyse du livre de Mirabeau : *Des Lettres de cachet et des Prisons d'État* ; et cette analyse entraîne Bonaparte à citer les *Maximes du Droit français*, de Montebelin ; les *Anciennes Lois des Français*, de Houard ; l'*Histoire critique de l'établissement de la Monarchie française dans les Gaules*, de l'abbé Dubos ; les *Lettres sur les anciens parlements de France*, de Boulainvilliers ; le *Traité des Monnaies*, de Le Blanc ; les *Mémoires pour servir à l'histoire générale des Finances*, de d'Eon de Beaumont ; l'*Histoire du Bas-Empire*, de Le Beau ; le *Commentaire sur les Lois anglaises*, de Blackstone.

En février, pour se distraire, Bonaparte lit avec une curiosité extrême, le pamphlet de Pidansat de Mairobert, *l'Espion anglais ou correspondance secrète entre Milord All' Eye et Milord All' Ear*, où, comme on sait, se trouve un des tableaux les plus curieux de la France à la fin du siècle. Napoléon note tout, aussi bien ce qui a trait à la politique, à l'organisation du pouvoir ministériel, des états de Bretagne, du clergé et du tiers état, que ce qui se rapporte aux économistes, à M. Turgot, au sacre de Louis XVI. Il s'intéresse à M. de Saint-Germain et au maréchal

du Muy, à madame Necker et à Fréron, à Guibert et à l'abbé Maury. Il recueille des recettes et des anecdotes, des traits d'histoires et des singularités graveleuses. Mais l'*Espion anglais* n'est qu'un divertissement. Vite, il se replonge dans des études plus sérieuses et il choisit l'*Histoire naturelle*, de Buffon, et les *Études de la Nature*, de Bernardin de Saint-Pierre : « n'ayant pas eu, dit-il, cet ouvrage assez longtemps dans les mains, je n'ai pu en faire aucune note, sa théorie du flux et du reflux m'a paru assez bizarre ». Il revient à Buffon et s'étend longuement sur les volumes III et IV, sur les divers systèmes relatifs à la génération, sur un *tableau des probabilités de la vie des hommes* ; il résume, avec le soin le plus méticuleux, chaque théorie, mais il n'ajoute aucune réflexion, ne s'occupe que des faits. Après cette excursion, il se remet à l'histoire pure et se prend, cette fois, à l'*Histoire des Arabes*, de l'abbé Marigny. Non seulement il la lit et l'analyse, mais il l'emporte avec lui à Seurre, où vient, à propos des grains, d'éclater, en avril, une émeute sanglante et où il est envoyé pendant la plus grande partie du mois de mai avec un détachement de son régiment. Bien plus, il s'en inspire pour une sorte de développement qu'il intitule : *le Masque prophète*, où il raconte la révolte et la mort de Hakem, et où il sait donner à sa pensée toute la poésie de l'Orient. A Seurre, encore, il lit l'*Histoire du Gouvernement de Venise*, par Amelot de la Houssaie, à laquelle il consacre plus de trente pages de notes, et commence les *Observations sur l'histoire de France*, de l'abbé de Mably.

En même temps, pas un papier relatif aux affaires du moment ne passe sous ses yeux qu'il n'inscrive ce qui l'a frappé. Dans un cahier, il analyse, d'après le rapport de M. Necker, le budget de la France, recettes, dépenses, voies et moyens pour le recouvrement des impôts, distingués suivant leur nature et selon les provinces où ils sont perçus ; dans un second, il consigne des *notes tirées des gazettes et autres papiers publics* ; dans un troisième, il met des renseignements sur les personnages : M. Necker, le chevalier d'Eon, Damade, etc. Enfin, toujours dans cette même année, pour faire suite à ses études historiques, il se prend de passion pour la géographie. Un premier cahier est consacré aux *Possessions des Anglois*

en *Asie*; un autre, intitulé simplement *Géographie*, se termine ainsi :

« POSSESSIONS DES ANGLAIS EN AFRIQUE

Cabo Corso en Guinée, château assez fort. A côté est le fort Royal défendu par 16 pièces de canon.

Sainte-Hélène, petite île. »

Ainsi, sa pensée, comme conduite par le destin, s'acharne sur cette Angleterre qui fut la grande adversaire de sa fortune, se prend corps à corps avec Frédéric et ses institutions, s'imprègne de l'histoire et des mœurs des Arabes, traverse l'Égypte, s'arrête devant les Pyramides, passe à Venise dont elle condamne le gouvernement, plane sur l'Inde qu'elle rêve de conquérir, s'abat enfin sur le rocher de Sainte-Hélène.

Il semble que, pour un lieutenant qui n'a pas ses vingt ans, et qui ne dédaigne point d'apprendre son métier d'artilleur, ce soit un suffisant travail pour environ quinze mois de garnison; mais ce serait mal connaître Bonaparte que supposer qu'il s'est contenté de lire. Depuis 1786, il a constamment travaillé à ses *Lettres sur la Corse*. Il a pris son sujet sous dix formes différentes, tantôt l'enchâssant dans une sorte de roman où un vieillard raconte à un Anglais débarqué dans une île que l'on croit déserte, les luttes de ses compatriotes contre les Français; tantôt cherchant, en des rédactions particulières, l'aspect définitif d'un morceau de bravoure : l'invocation à Sampiero, par exemple.

Enfin, l'œuvre est terminée : mais l'auteur ne s'en tient pas aux conseils de l'abbé Raynal et, après avoir copié et recopié ces *Lettres* dont il a fait au moins quatre brouillons différents, variant parfois même, à ce qu'il semble, sur le nom du personnage considérable auquel il se propose de les dédier, il se détermine à demander au père Dupuy, l'ancien sous-principal de l'École de Brienne, de vouloir bien y jeter les yeux et indiquer les corrections à faire. Le père Dupuy s'y prête volontiers, et marque les principaux défauts : déclamations, mots impropres, phrases compromettantes; mais Napoléon ne se rend pas sans combat. Il tient à ses idées et à son style, à cette forme passionnée qui donne une allure de pamphlet à ces pages

d'histoire. De là, une nouvelle lettre du père Dupuy qui n'est point convaincu, qui ne veut point que son élève se fasse tort, qui craint ces affirmations démocratiques, ces déclarations républicaines, cette haine des rois si nettement formulée.

Qu'aurait-il dit s'il avait su quel livre Napoléon rêvait ?

« DISSERTATION SUR L'AUTORITÉ ROYALE

« Cet ouvrage commencera par des idées générales sur l'origine et l'accroissement que prit dans l'esprit des hommes le nom de Roi.

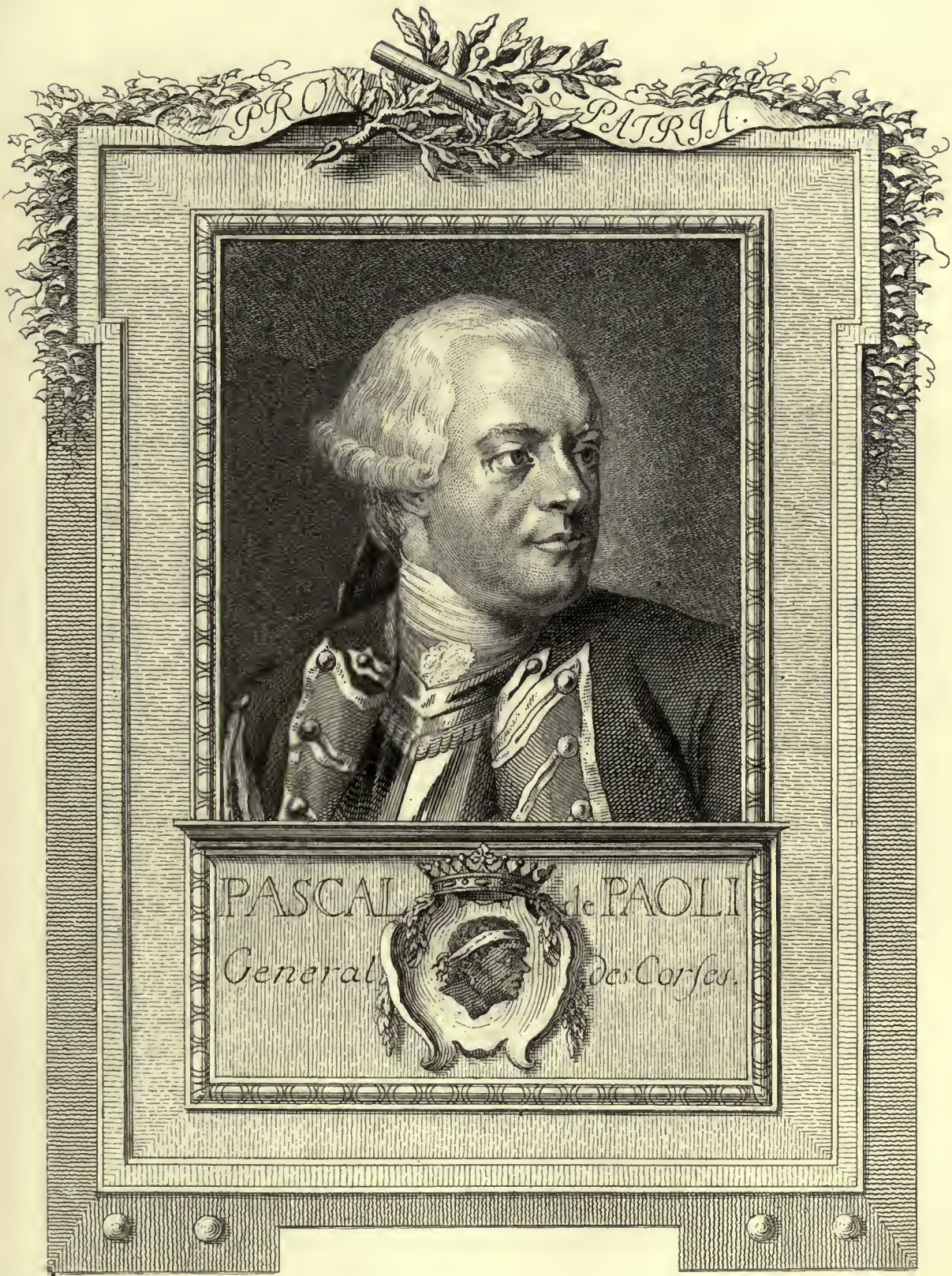
« Le gouvernement militaire est favorable. Cet ouvrage entrera ensuite dans les détails de l'autorité usurpée dont les Rois jouissent dans les douze royaumes de l'Europe. Il n'y a que fort peu de Rois qui n'eussent mérité d'être détrônés. »

Qu'aurait-il dit encore s'il avait lu la lettre que Bonaparte avait écrite à Paoli dès son retour à Auxonne, le 12 juin 1789, c'est-à-dire un mois juste avant qu'il ne lui écrivît à lui-même, et où, avec une ardeur extrême, il revendique les droits de la Corse et déclare qu'il veut « appeler au tribunal de l'opinion ceux qui gouvernent, détailler leurs vexations, découvrir leurs sourdes menées et, s'il est possible, intéresser le vertueux ministre qui gouverne l'État au sort déplorable qui afflige si cruellement sa patrie ? »

Mais, à dire vrai, Bonaparte réservait à ses professeurs de Brienne tant d'autres surprises que celle-ci, quoique la première, eût disparu dans le nombre. D'ailleurs, à cette date de juillet 1789, quelle tête de vingt ans ne rêvait point de prendre sa Bastille, de régénérer sa patrie, de réformer l'humanité ?

*
* *
*

Bonaparte demande au mois d'août le semestre d'hiver, il l'obtient à dater du 15 septembre et il part pour la Corse à la mi-septembre 1789 : il y est à la fin de ce même mois et ne retourne au régiment qu'à la fin de janvier 1791. Inutile de dire que, en Corse, il se place résolument dans le parti démocratique, qu'il est un des apôtres des idées nouvelles,



PASCAL de PAOLI
General des Corſes.



que tous ses efforts tendent, sinon à proclamer l'indépendance formelle de sa patrie, du moins à obtenir pour elle une place honorable dans la nationalité française. Napoléon n'est point un séparatiste proprement dit ; il sent bien que son pays isolé ne peut résister aux entreprises des grandes puissances ; mais, si la Corse doit être française, au moins qu'on ne la traite plus en pays conquis ! Pourquoi les droits de l'homme déclarés à Versailles ne vaudraient-ils pas à Ajaccio ? Partout, tombent les citadelles destinées à contenir les peuples ; partout, les gardes nationales s'organisent, les municipalités se constituent, les départements reçoivent leurs administrateurs du suffrage des électeurs. En Corse, la lutte, pour les progressistes, est plus violente et plus difficile qu'ailleurs : il faut avoir raison aussi bien de l'aristocratie locale que du pouvoir central. De plus, toutes sortes de factions diverses : de ville à ville, de pieve à pieve, des haines séculaires ; entre les familles des hostilités violentes ; chaque homme, armé, délibérant, prêt à prendre parti ; à peine une vingtaine de jeunes gens, élevés sur le continent, capables de comprendre et d'expliquer ce qui se passe à l'Assemblée nationale ; une personnalité populaire — mieux que cela, idolâtrée — Paoli, dont le nom, sans cesse acclamé, est comme le mot d'ordre des patriotes et qui, toujours exilé en Angleterre, aspire à rentrer dans son pays dont il continue à rêver l'indépendance.

Il faudrait un volume pour débrouiller cette singulière histoire : il suffit de dire que, malgré certains députés de la Corse, surtout M. Matteo de Buttafuoco, l'Assemblée nationale décrète par acclamation, le 30 novembre 1789, l'admission solennelle de l'île de Corse parmi les provinces françaises et vote une sorte d'amnistie « en faveur de ceux des Corses qui, après avoir combattu pour la liberté, se sont expatriés ».

C'est là le premier acte : Bonaparte y a pris une part des plus actives : il a été le rédacteur d'une adresse à l'Assemblée qui n'a pas été sans émouvoir les députés de la gauche ; dès que la garde nationale est constituée, il s'empresse de s'y faire inscrire ; il écrit, contre Matteo Buttafuoco, un pamphlet violent dont il donne lecture au club d'Ajaccio ; plus tard, après l'arrivée de Paoli, il inspire la municipalité d'Ajaccio, dont il rédige

les adresses; il siège comme électeur à l'assemblée d'Orezza; il est sans cesse sur les chemins, au milieu d'agitations qui ne permettent guère le travail.

Pourtant, c'est de Corse, le 24 juin 1790, qu'il écrit à l'abbé Raynal pour lui présenter ses *Lettres sur la Corse*; et il semble que dès le mois de novembre, il travaille sur un sujet mis au concours par l'Académie de Lyon : *Déterminer quelles vérités et quels sentiments il importe le plus d'inculquer aux hommes pour leur bonheur*. Le lauréat doit obtenir un prix de douze cents livres fondé par l'abbé Raynal dès 1780 et qui, depuis cette date, n'a pu encore être décerné quoique l'on ait une première fois déjà changé l'objet du concours. C'est sans doute l'abbé qui a indiqué lui-même à Bonaparte le sujet proposé.

*
* *

Quelque chose qui le retienne en Corse où son séjour s'est prolongé de septembre 1789 jusqu'à la fin de janvier 1791, il doit rejoindre son régiment où son absence a besoin d'être justifiée par toutes sortes de certificats du directoire et de la municipalité d'Ajaccio. Au commencement de février, il est en France : on le suit aux lettres qu'il écrit, aux notes qu'il jette sur ses cahiers sur lesquels, pendant tout son séjour en Corse, il n'a point ajouté une seule ligne.

Le 8 février, de Serve, près Saint-Vallier, il écrit à Fesch; le même jour, à Saint-Vallier, il consigne ses *Réflexions de voyage* sur l'amour et la solitude; quelques jours après, il revient sur le même sujet, écrit un long *Dialogue sur l'amour* dont un fragment de quelques lignes seulement a été publié par Libri, tandis que le morceau remplit neuf pages in-folio. Dès son arrivée à Auxonne, le 13 février, il s'emploie à faire imprimer à Dôle, chez M. Joly, imprimeur, cette lettre à Matteo Buttafuoco qui, comme netteté d'argumentation, comme précision d'exposé, comme violence aussi, est des plus instructives en ce qu'elle montre vraiment un polémiste de premier ordre; puis, pour corriger les épreuves, Bonaparte va chaque matin à pied d'Auxonne à Dôle; il déjeune sur un coin de table chez l'imprimeur

et retourne ensuite à Auxonne où l'attend son discours pour l'Académie de Lyon auquel il travaille sans relâche et pour lequel il réunit des notes et des extraits : ainsi ces pages mêlées de prose et de vers quelque peu estropiés et parfois inintelligibles, où des pensées personnelles se trouvent accolées à des fragments d'auteurs connus :

« Plus notre esprit est fort, plus il faut qu'il agisse ;
 Il meurt dans le repos, il vit dans l'exercice.
 C'est par les passions que l'homme est excité ;
 L'âme en tire sa force et son activité.
 Lorsqu'un trouble naissant l'épouvante et l'arrête,
 Elle met à profit une utile tempête.

POPE.

De la réforme en nous la passion régnante,
 Qui toujours combattue est toujours triomphante ;
 Semblable à ce serpent du grand législateur
 Qui brava d'un tyran le prestige enchanteur,
 Des autres passions soumet lorsqu'il rebelle,
 Les dompte, les dévore et les transforme en elle.

POPE.

Nous sommes nés pour jouir de la vie. Le bonheur n'est autre chose que la jouissance de la vie de la manière la plus conforme à notre nature. Nous sommes donc nés pour être heureux. Nous éprouvons sans cesse des sensations agréables et des sensations désagréables. Personne ne peut nier que la nature ne se répugne aux dernières et ne nous porte à les éviter, comme elle nous fait avoir recours au médecin pour recouvrer la santé.

Nous éprouvons ces sensations dans tous les états de la vie, le laboureur comme le prince, mais sous différentes formes.

En quoi consiste cette jouissance de la vie, il faut descendre dans notre propre cœur et y lire....

Quand, en se levant, l'homme ne sait que devenir et traîne de quartier en quartier son ennuyeuse existence ; quand, dans la perspective de l'avenir, il aperçoit toujours une monotonie affreuse, tous les jours se ressembler ; quand il se demande : pourquoi suis-je créé ? celui-là est, à mon avis, le plus misérable de tous. Sa machine se détraque ; son cœur perd cette énergie si naturelle à l'homme. Comment fait-il pour exister, ce cœur vide ? C'est mener la vie des

brutes avec les facultés qui sont propres à notre nature. Heureux s'il ne les possédait point ces facultés ! Aussi, cet homme est découragé par [avance]. Le moindre revers lui paraît une calamité insoutenable. Elle est tranquille, cette vie ; mais où en sont les douceurs ? Dans la même position comparait le savant. Il étudie, il discute, sa raison sera contente. Mais n'a-t-il pas un cœur ? Où le conduira cet amas de connaissances diverses ? Le vide de la solitude, son [émoi] intérieur ne lui dira-t-il pas : Non, je ne suis pas heureux !

Charmant je ne sais quoi, qu'un secret sentiment,
 Qu'un soupir éternel incessamment appelle,
 Toi dont l'espoir flatteur, dans leur course mortelle,
 Endurcit les humains contre les coups du sort:

 Un autre, condamnant jusqu'au moindre désir,
 Croit qu'en vivant sans peine on vivra sans plaisir.

 D'autres doutent de tout, et par un fier dédain
 Refusent de chercher un plaisir incertain. »

C'est vraisemblablement à la même époque — à coup sûr, c'est dans le même courant d'idées — que Napoléon relit le discours de Jean-Jacques sur les fondements de l'inégalité parmi les hommes et qu'il l'analyse, se dégageant ici de l'influence de Rousseau et osant le contredire : ainsi, après ce paragraphe : « Les seuls biens qu'il connaisse dans l'univers sont la nourriture, une femelle et du repos. Les seuls maux qu'il craigne sont la douleur et la faim, » il écrit et souligne : *Je ne crois pas cela*. Il soutient contre Rousseau que l'homme a eu d'autres besoins, et, de là, part en tout un morceau :

MES RÉFLEXIONS SUR L'ÉTAT DE NATURE

Je pense que l'homme n'a jamais été errant, isolé, sans liaison, sans besoin de ses semblables. Je crois, au contraire, que sorti de l'enfance, arrivé à l'adolescence, l'homme a senti le besoin de ses semblables, qu'il s'est uni à une femme, a choisi une caverne qui a dû être le centre de ses courses, son refuge dans la tempête et pendant la nuit, son magasin d'approvisionnement. Cette

union s'est fortifiée par l'habitude et par le lien des enfants. Elle a pu cependant être rompue par le caprice. Je pense que dans leurs courses deux sauvages se sont rencontrés [.....] se faire amitié, se sont reconnus à la seconde entrevue et ont eu le désir de rapprocher leur demeure. Je pense qu'ils se sont rapprochés et que, dans cet instant, est née la peuplade naturelle. Je pense que cette peuplade a vécu heureuse, parce qu'elle a eu une nourriture abondante, un abri contre la saison,..... qu'elle a vécu heureuse, parce qu'elle a joui du sentiment et de la raison naturelle. Je pense que la terre a été, un grand nombre de siècles, partagée ainsi en peuplades éloignées, ennemies et peu nombreuses. Après ces siècles, les peuplades se sont multipliées, ont dû ouvrir des relations entre elles. Dès lors, la terre n'a pu leur produire sans culture; la propriété, les relations sociales sont nées; bientôt, les gouvernements. Il y a eu des échanges; dès lors des riches, des goûts. L'imagination est sortie alors... l'amour-propre, le penchant impétueux, l'orgueil, et il y a eu des ambitieux au teint pâle qui se sont emparés des affaires et des jeunes gens au teint clair qui ont [.....] les femmes et couru les filles.....

Voilà de quelles réflexions est né le discours présenté à l'Académie de Lyon, discours que l'on ne connaît encore dans le public que très imparfaitement, car la publication, qui en a été faite chez Baudouin frères, en 1826, par le général Gourgaud n'en comprend qu'une très petite partie. Le manuscrit Libri, outre un certain nombre de variantes, contient plus de vingt et une pages in-folio d'une écriture très serrée. Il sera publié quelque jour et l'on y trouvera des affirmations qui, peut-être, ne seront pas sans troubler quelques esprits. Sur la question du droit de propriété, Napoléon, par quelques côtés, se rencontre avec P.-J. Proudhon et, sans pousser ses conclusions aussi loin que le Franc-Comtois, il montre que son esprit n'a pas plus été rebelle aux leçons de Mably qu'il ne l'avait été à celles de Rousseau.

Le *Discours sur les sentimens* n'a point obtenu les suffrages de l'Académie de Lyon : cela se conçoit : il n'a rien d'académique. Il sort violemment du sujet imposé, et quelque désir que semble avoir l'auteur de se restreindre à une dissertation philosophique, il aborde successivement tous

les problèmes sociaux, et il les aborde de front, à l'assaut, en soldat qui pense, dont nul frottement n'a émoussé les rudesses et qui bat la vieille société avec des idées comme il ferait avec des boulets. Il y aura bien des rapprochements à faire entre ce discours et les *Fragments des Institutions républicaines* de Saint-Just.

Qu'on n'aille pas dire que ce mot de République est trop tôt prononcé parce qu'il vient en 1791. Voici, de cette date, un fragment « sur la préférence à donner à la République sur la Monarchie » où, entre les phrases non raturées, on lit :

« Il y a longtemps que je m'occupe par goût des affaires publiques... Si un publiciste sans préjugés pouvait avoir des doutes sur la préférence qui devrait être accordée au républicanisme et au monarchisme, je crois qu'à présent ses doutes doivent être levés... L'on injurie les républicains, l'on les calomnie, l'on les menace ; et puis, pour toute raison, l'on dit que le républicanisme est impossible en France..... Sans mœurs, point de République. »

*
* *

Faut-il penser que Bonaparte, tout tourné en ce moment, à ce qu'il semble, vers la politique philosophique, emporté en même temps par les événements auxquels il a pris, en Corse, une part si active, ait délaissé, à son retour au régiment, les lectures qui, en 1789, semblaient l'avoir occupé entièrement ? Ce serait mal le connaître. Dès le mois de mars, il s'est mis à lire de près l'*Histoire de la Sorbonne*, un livre assez médiocre de l'abbé Duvernet qui est moins connu par ses facéties antireligieuses que par ses complaisances envers Voltaire dont il s'était établi le biographe. Ce ne sont pas les pointes et les traits d'esprit que cherche Bonaparte, mais les faits, et comme conclusion des trois cahiers qu'il consacre à l'histoire de la Sorbonne, il écrit : « On a distingué la Sorbonne en bourguignonne, en anglaise, en guisarde, en espagnole, en ultramontaine selon les époques et toujours raisonnable et irraisonnable. »

Il passe ensuite au *Voyage de M. William Coxe en Suisse*, dont trois traductions ont paru en deux ans, et il est impossible de ne pas remarquer



dans ses notes avec quelle précision il définit les formes de gouvernement de chacun des cantons. Il y a là des notions que retrouvera dans sa mémoire le rédacteur de l'Acte de Médiation. Après les trois volumes de Coxe, ce sont les *Mémoires secrets de Duclos sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV*; puis, *l'Histoire critique de la Noblesse*, de Dulaure, *l'Histoire de Florence*, de Nicolas Machiavel, la *Chaumière indienne*, de Bernardin de Saint-Pierre, et *l'Essai sur les Mœurs*, de Voltaire. Entre temps, un roman, vite abandonné : *Alcibiade*. C'est l'imitation libre par un M. Rauquil Lieutaud d'un roman historique du même titre composé en allemand, par Meissner.

De travaux, à cette date, sur le métier d'artilleur, rien, ou peu de chose. Il ne faut pas oublier que Bonaparte, arrivé à Auxonne vers le milieu de février, a été, à la date du 1^{er} avril, nommé lieutenant en premier au régiment de Grenoble, en garnison à Valence, et que, malgré ses instances pour rester au régiment de la Fère (6 juin), il a dû réjoindre le 16 juin son nouveau corps. Tout ce qu'il a lu et écrit se rapporte, sauf quelques pages, au séjour à Auxonne, de mars à mai. A Valence, pendant les quelques mois qu'il y passera, du milieu de juin au commencement d'octobre, il sera de nouveau entraîné par les événements politiques, prendra part à toutes les manifestations qu'amènera le voyage de Varennes, n'hésitera pas à se mettre à la tête des patriotes qui voient dans l'émigration des officiers un crime de désertion.

L'artillerie est le corps qui a le moins fourni de soldats à l'armée de Condé et à l'armée des princes. Par elle, la France a pu lutter contre l'invasion, lui résister et la vaincre. Peut-être l'influence de Napoléon sur ses camarades n'y a-t-elle pas été inutile. On a la preuve que, jusqu'à un certain point du moins, cette influence était réelle.

Sous l'ancien régime, dans chacun des régiments de l'armée existait une institution traditionnelle qui, quoiqu'elle n'eût point de vie légale, n'en était pas moins respectée par tous, supérieurs et subalternes, et qui, sur toutes les questions qui n'étaient point de discipline stricte, rendait des jugements sans appel. Tout ce qui touchait à l'honneur, aux rapports des officiers

entre eux, à la vie sociale du corps dont ils faisaient partie, était du ressort du premier lieutenant. « Il exerçait sur ses camarades une sorte de police avec le droit traditionnel de porter la parole au nom du corps et de faire une mercuriale à celui dont la conduite méritait d'être blâmée, soit par une action équivoque sur le point d'honneur, une conduite crapuleuse indigne d'un officier, un manque d'égards ou de politesse envers ses camarades et surtout envers les dames. Cette mercuriale, qu'on était obligé de recevoir sans se fâcher, faisait ordinairement beaucoup d'impression sur celui qui la recevait, surtout lorsqu'elle se donnait en présence de tous les camarades assemblés et plus encore, lorsqu'il s'ensuivait une punition souvent publique, telle que de recevoir la bascule, de sauter sur la couverture, etc. » C'était là ce qu'on appelait la *Calotte*, laquelle n'était nullement, comme l'a dit Libri, une société secrète; or, dans les papiers de Bonaparte, on trouve au moins deux projets de règlement de la Calotte, projets fort complets, très détaillés et dont l'auteur semble avoir eu pour objet de substituer au bon plaisir quelquefois un peu arbitraire du premier lieutenant, des règles fixes où l'accusé innocent pût trouver une protection. Il n'est pas douteux que, à une époque comme celle de la Révolution, la Calotte pouvait, dans un régiment, provoquer des désordres extrêmes, contraindre à l'émigration des officiers qui n'avaient, au fond, nulle envie de sortir de France et de prendre du service à l'étranger. Le fait s'est présenté plus souvent qu'on ne pense et c'est justement pour cela qu'il convient d'attacher quelque importance à ces règlements qui ont jusqu'ici passé inaperçus.

*
* *

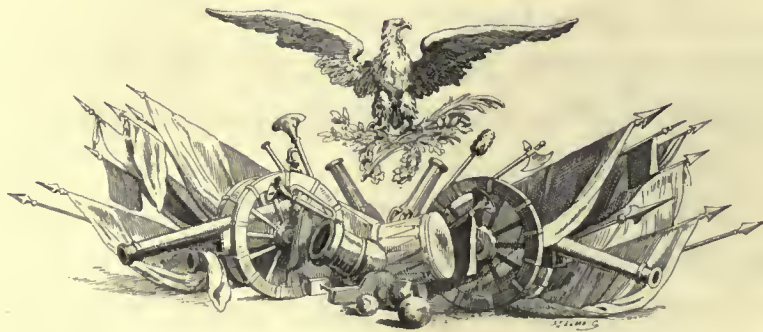
Cependant, en Corse, les événements se pressaient. Bonaparte y était rappelé par ses passions politiques, ses intérêts privés, son ambition. Il voulait y jouer un rôle et sentait qu'il le pouvait. A la fin d'août ou au commencement de septembre 1791, il obtint de son général inspecteur un nouveau congé et partit au commencement d'octobre. Quoique, suivant toute apparence, il soit revenu en France de mai à septembre 1792, c'est au départ de Valence qu'il convient de terminer l'histoire de sa vie de garnison; c'est

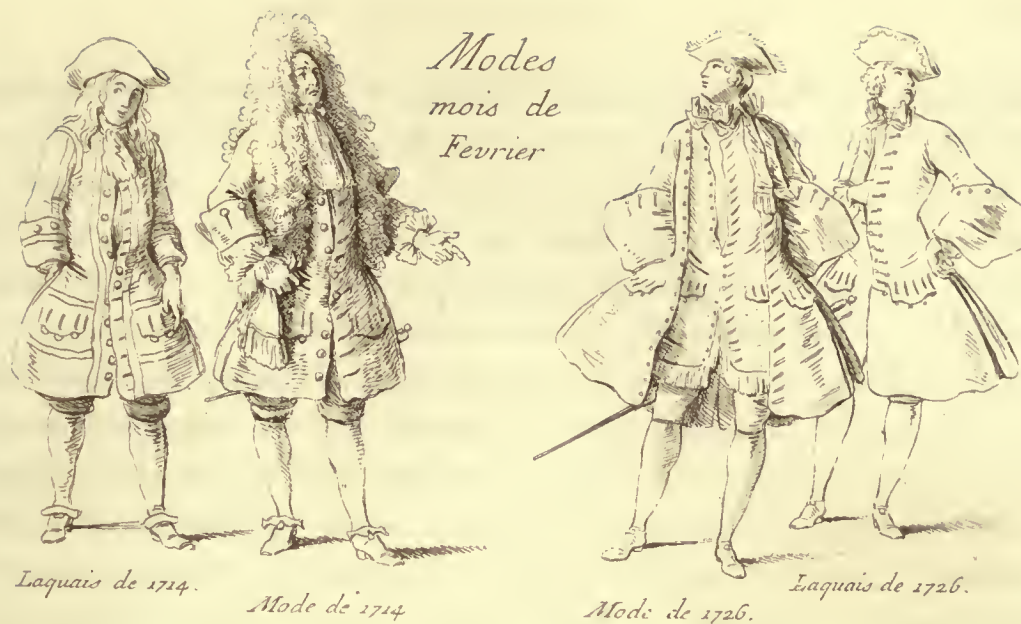
de son arrivée en Corse qu'il faut faire dater son existence politique. Donc, voilà son œuvre de trois années, pas davantage : dix mois et demi à Valence (de novembre 1785 au 15 septembre 1786), deux mois à Paris (octobre et novembre 1787), quinze mois et demi à Auxonne et à Seurre (de juin 1788 au 15 septembre 1789); huit mois et quelques jours à Auxonne et à Valence (de février à octobre 1791). Quant aux études faites en Corse où certainement en *son cabinet de travail*, la grotte de Milleli, il a dû infiniment lire et écrire, il ne s'en trouve point trace dans les papiers Libri, et les documents qui y sont relatifs sont peut-être perdus; mais cela suffit sans doute à démontrer que à vingt et un ans, Bonaparte, quoiqu'il se fût instruit seul, était mieux préparé au combat de la vie que s'il eût passé sa jeunesse aux verges de pédants ridicules et de pamphlétaires abjects. Bientôt, il va prendre dans son île une importance; il va être lieutenant-colonel des volontaires; il va diriger les délibérations de la municipalité d'Ajaccio, se faire le défenseur de Paoli, jusqu'au moment où il sentira que ce vieillard, qui n'a rien compris à ce qui s'est passé depuis son exode, qui voit uniquement une revanche à jouer, est prêt à se jeter entre les bras de l'Angleterre et à y jeter la Corse avec lui. Il va provoquer et conduire l'attaque de l'île de la Madelaine et, après un premier échec, il reviendra sans cesse à la charge, écrivant mémoire sur mémoire pour prouver la nécessité d'une nouvelle expédition. Bientôt, il se trouvera pris entre la passion pour cette petite patrie où il est né et que pendant toute sa jeunesse il a filialement aimée, et la passion pour la Révolution qui satisfait toutes ses idées et donne une patrie à son esprit. Il faut choisir entre l'indépendance de la Corse — indépendance précaire qu'avilit la suzeraineté anglaise — et la France qui vient d'accueillir, dans la nation, les Corses, ces derniers venus, au titre de ses plus vieux citoyens. Il faut choisir entre l'oligarchie dont Paoli a pris à Londres toutes les idées, et cette démocratie qui, en ce moment, a ses excès et ses crimes mais dont les principes sont la loi suprême de l'humanité. Bonaparte n'hésite point : c'est la ruine, l'exil, la proscription, peu importe! Il ira capitaine d'artillerie, faisant vivre de sa solde sa mère et ses sœurs, combattre en France

les fédéralistes révoltés. Puis, ce sera Toulon, Nice, Vendémiaire — l'Italie !

Ce que Bonaparte écrira désormais, ce sera l'épopée de sa vie. Ce qu'il lira, ce seront ces cartes où il marque d'avance chacune de ses victoires. Le compte qu'il en rendra, ce seront ses bulletins où il suffit qu'un homme soit cité pour qu'il soit immortel. Mais, si l'on suit Napoléon dans sa course triomphale à travers les nations, si l'on lit avec soin ses proclamations, si l'on scrute ses décrets, bien souvent une idée, une phrase, un mot évoque brusquement devant l'esprit le penseur d'Auxonne et de Valence, le lieutenant qui économisait sur sa solde pour s'abonner au cabinet de lecture, qui se privait de café pour acheter des livres. Partout maintenant où le conduit sa fortune, il trouve dans sa mémoire un souvenir ou une image et, sans le vouloir, sans y penser, il montre aux plus prévenus une érudition qui les étonne, en même temps que, dans une forme inimitable, il frappe ses idées personnelles au coin du génie.

FRÉDÉRIC MASSON.





PHYSIONOMIES DISPARUES

LE LAQUAIS

Dans l'ancienne domesticité, la figure la plus en vue, la plus accentuée, la plus caractéristique, est celle du laquais. Il est loin de tenir le premier rang dans la hiérarchie, mais c'est lui qui apparaît le plus souvent dans les chroniques familières et les comédies. Il a disparu, seulement son nom est resté populaire, et même proverbial.

Car notre valet de pied, dont il remplissait à peu près les fonctions, n'est pas son successeur absolument adéquat, comme diraient les Allemands, et surtout c'est une figure bien effacée à côté de la sienne.

Au xv^e siècle, on peut le voir par les exemples que cite Littré, le mot s'appliquait à une certaine espèce de soldats. Au xvi^e, il paraît désigner des valets militaires. C'est le commencement d'une évolution qui ne tarde pas à s'achever. Elle est accomplie dès le milieu du siècle. On trouve un laquais, au sens habituel du mot, dans *l'Eugène*, de Jodelle (1552); et, en 1579, dans son premier volume de *Comédies facécieuses*, Larivey en

publie une où le *laquais* du sieur Horatio, un petit drôle impudent, joue un rôle très actif et donne son titre à la pièce.

Le dictionnaire de Furetière définit le laquais : « valet roturier qui suit à pied son maître, qui porte ses livrées. » Ce mot de *roturier* n'est pas un pléonasme autant qu'on pourrait le croire. Ouvrez, en effet, le livre publié par Audiger vers la fin du xvii^e siècle : *la Maison réglée*, et vous verrez que les trois ordres étaient représentés dans la domesticité d'un grand seigneur : la noblesse, par le gentilhomme ou la demoiselle suivante, les pages et l'écuyer ; le clergé, par l'aumônier et souvent le précepteur ; le tiers-ordre ou la bourgeoisie, par l'intendant, le secrétaire, le maître d'hôtel, auxquels pouvaient se joindre le portier ou suisse et les valets de chambre. Le laquais, lui, faisait partie du peuple, avec les palefreniers, les postillons, les garçons d'office, de cuisine et de carrosse ; mais il se détachait de la cohue anonyme par une physionomie nettement tranchée.

D'après Audiger, la maison d'un grand seigneur pour la ville comprenait trente-deux à trente-quatre domestiques de tout genre et de tout rang, sans parler du personnel de la maison de campagne ou château, sans parler aussi des valets particuliers attachés aux plus hauts domestiques. Sur ce nombre, il y avait deux valets de chambre, et six laquais — ou quatre pour le moins. — Encore ne s'agit-il là que d'un grand seigneur célibataire. S'il était marié, il fallait joindre, à ce premier total, une vingtaine de gens pour madame, et, en particulier, quatre laquais. La maison d'un homme de qualité marié pouvait donc avoir, et s'il voulait tenir son rang, elle avait jusqu'à dix laquais.

Le traitement de ces valets était de cent francs, et chacun d'eux recevait par jour une livre et demie de viande de boucherie, autant de pain et une pinte de vin, ou bien on leur donnait, pour leurs gages et le vin, cent vingt livres par an, sur quoi ils avaient à s'entretenir de tout, sauf de la casaque. Un célibataire qui voulait s'éviter tout embarras de ménage et de cuisine, envoyait ses laquais manger à l'auberge, et il en était quitte pour seize sous par jour. A ce taux, les quatre laquais — réduits à deux qu'on ne payait que quatre-vingt-dix livres dans une maison modeste

— étaient fort loin de coûter ce que coûte aujourd'hui la plus modeste bonne *pour tout faire*. C'était un usage général de leur donner de l'argent pour leur vin et leur bois.

Les fonctions du laquais n'étaient pas seulement externes. A l'intérieur, il devait se tenir dans l'antichambre pour recevoir et annoncer les visiteurs, nettoyer les souliers et les bottes, « être ponctuel aux ordres du maître d'hôtel aux heures des repas, pour servir à porter les viandes sur table ».

Ce fut quelque temps la mode au xvii^e siècle d'avoir des laquais sachant jouer du violon, comme on le voit par les *Mémoires* de Gourville, à la date de 1661. « Je t'ai défendu cent fois de râcler ton maudit violon », dit Grichard à Lolive dans le *Grondeur*. Et plus loin : « C'est ma folie que la danse, s'écrie Clarice. J'ai déjà retenu quatre laquais qui jouent parfaitement du violon. » On engageait donc des laquais comme orchestre pour donner le bal.

Au dehors, le laquais escortait son maître partout et était spécialement chargé de tenir le flambeau à côté de lui ou de sa chaise à porteurs, à travers les rues mal éclairées. Écoutez, dans le *Rendez-vous des Tuileries*, de Baron, le laquais La Montagne s'éveillant en sursaut, au bruit d'une dispute entre le suisse et le vendeur d'eau-de-vie, dans une salle basse de la maison où son maître vient de passer la nuit à jouer : « On y va, on y va ! Me voilà, monsieur, me voilà ! Mon flambeau !... Ah ! bon. Ma canne !... Je la tiens. Porteurs, allons, allons, vite, voilà monsieur. Où allumerai-je mon flambeau ? Ah ! voici de quoi... Ah !... ah !... Maître Michaut, ouvrez la porte. »

Et il se rendort. La petite scène est prise sur nature et peint au vif le réveil du laquais attendant son maître, côte à côte avec dix ou vingt autres, dans la pièce où ils passaient les longues heures d'attente à jouer au brelan, à causer, à se disputer, à bâiller et à dormir.

Les laquais faisaient également les commissions ; ils portaient les lettres et messages. On en chargeait généralement le Basque, ainsi nommé de sa province natale, suivant un usage très répandu. Les Basques étaient réputés, ils le sont encore, pour leur jarret nerveux et infatigable, et le proverbe avait consacré cette réputation. Peu à peu, le laquais chargé de

cette tâche prit un nom spécial et constitua une nouvelle classe dans la domesticité, ce fut le coureur, dont l'avènement date de la fin du xvii^e siècle : « Ce n'est que depuis peu qu'il y a des coureurs en France, dit Furetière, et c'est une mode venue d'Italie. » Bientôt, toute maison riche eut son coureur, pour porter les billets du matin et les invitations, pour aller aux nouvelles et même — toujours sa grande canne à la main, qui lui servait tantôt à s'appuyer, tantôt à écarter les piétons — pour devancer la voiture en luttant de vitesse avec les chevaux et préparer le passage, comme font les saïs du Caire.

Les laquais montaient derrière le carrosse. On les y entassait, par vanité, pour donner une haute idée de sa fortune et de son rang. Ce n'était pas seulement les gens de qualité, mais les magistrats riches, les financiers, qui avaient jusqu'à trois et quatre laquais debout à l'arrière de leur voiture — beaux hommes, revêtus de magnifiques livrées, qui servaient pour ainsi dire d'enseignes à leurs maîtres. On luttait à qui en aurait le plus, à qui exhiberait les plus jeunes et les mieux faits, à qui les vêtirait le mieux. Leur rôle était surtout un rôle d'apparat. Il était plus *honorable* d'avoir un laquais, dont on se parait au dehors, qu'un valet qui ne se voyait pas. Au besoin, on en louait à la journée. Voulait-on briller dans une circonstance particulière et jeter de la poudre aux yeux, où fallait-il se pourvoir à l'improviste et pour un moment, on n'avait qu'à faire un tour du côté du Palais de justice, où les laquais à louer attendaient sur les marches et aux abords qu'on vint les embaucher.

Des bourgeois même se faisaient suivre à l'église par un laquais portant le sac avec le carreau, et soutenant la queue de leur robe. Les grandes dames ne pouvaient sortir sans en avoir plusieurs à leur suite. En même temps qu'une parure, le laquais était aussi un porte-respéc : il devait prendre la défense de son maître ou de sa maîtresse. En voyage, on se faisait souvent suivre par des laquais armés. Dans la rue, les gens des parties adverses se livraient bataille, soutenant à coups de poing, à coups de bâton, quelquefois à coups d'épée ou de couteau, la présence de ceux dont ils portaient la livrée. On se rappelle le début du *Chevalier*



à la mode, de Dancourt. Madame Patin, la veuve d'un riche partisan, rentre chez elle, exaspérée de l'avanie qu'elle vient de subir. Une marquise de je ne sais comment a eu l'audace de prendre le haut du pavé, en faisant reculer son carrosse de plus de vingt pas :

« Quoi ! s'écrie Lisette, votre personne, qui est toute de clinquant, votre grand carrosse doré, deux gros chevaux gris-pommelés à longues queues, un cocher à barbe retroussée, six grands laquais plus chamarrés de galons que les estafiers d'un carrousel, tout cela n'a point imprimé de respect à votre marquise ? — Point du tout : c'est du fond d'un vieux carrosse, traîné par deux chevaux étiques, que cette gueuse de marquise m'a fait insulter par des laquais tout déguenillés. » Et ils ne se sont pas bornés à l'insulte, car voici La Brie qui entre en bel équipage, et, comme Lisette lui fait honte de son désordre : « Les autres sont plus chiffonnés que moi, répond-il, et je venais dire à Madame que La Fleur et Jasmin ont la tête cassée par les gens de cette marquise, et qu'il n'a tenu qu'à moi de l'avoir aussi. »

Pour de pareilles aventures autant que pour la parade, il fallait des gaillards. De là, l'usage des grands laquais, des colosses bâtis à la façon des soldats de Frédéric Guillaume. Il paraît que cette mode se répandit surtout parmi les dames : le besoin de défenseurs solides pour la faiblesse du sexe aurait dû suffire à la justifier, mais il n'en était rien : « Les femmes, dit encore le Dictionnaire de Furetière, se sont mises sur le pied d'avoir de grands laquais, et on en médit. » « Il est passé en proverbe, dit Mercier un siècle plus tard, que les laquais les plus grands et les plus insolents sont les meilleurs. »

Par contraste, les petits laquais furent également fort à la mode. On aimait à réunir dans sa domesticité ces deux extrêmes : le nain et le géant. Il y eut des petits laquais de bien des genres. On les employait au service intérieur : ils portaient aussi les messages et faisaient les commissions. Les personnes de condition et de train modestes, au lieu de flanquer leur carrosse de trois ou quatre grands laquais et d'un cocher à la rotondité majestueuse, un cocher, morbleu ! « entripaillé comme il faut,

d'une vaste circonférence et qui pût remplir son siège de la belle manière », n'avaient qu'un cocher maigre, avec un petit laquais pour ouvrir la portière.

Le petit laquais portait aussi la queue de Madame; cela avait tout à fait grand genre et faisait tableau, surtout quand ce laquais était un petit nègre ou, mieux encore, quand il était accompagné d'un petit nègre, portant le carreau ou le livre de messe. Dans la piquante préface de ses œuvres (1712), Palaprat fronde l'abus en vertu duquel « les plus viles et les plus abjectes bourgeoises se sont arrogé impunément tous les attributs les plus pompeux des femmes de condition », et, parmi ces attributs, il cite en note « la robe portée par une espèce de carême prenant, petit paysan de la Brie pouilleuse, grotesquement accoutré en *houssart* avec une aigrette, le carreau soutenu par un more, pliant sous la pesanteur de son velours et de ses galons ».

C'est surtout un peu avant la fin du xvii^e siècle, vers 1680, que la mode du petit nègre commença à se répandre. Elle devait prendre de plus grands développements encore au siècle suivant. On avait un petit nègre comme on avait un carlin et un sapajou : on le gâtait, on le caressait, on le dorlotait, on le bourrait de dragées et de friandises; on l'habillait en chien savant. C'était à la fois un décor, un jouet, une poupée. Ils sont innombrables les tableaux et les estampes où l'on voit le petit nègre accompagnant Madame, et portant sa queue ou son livre. Qui ne connaît le petit indien de madame de la Tournelle, les *mauricauds* de la duchesse de Chartres et le Zamore de la Du Barry?

Bien mieux que son grand frère, le petit laquais était affecté au service particulier des dames, quoi qu'en veuille donner à croire cette mauvaise langue de Furetière.

Il en est ainsi de tous les petits laquais mis en scène par Molière : l'Almanzor des *Précieuses*, le Galopin de la *Critique*, le Lépine des *Femmes savantes*, et ce « petit coquin » de Criquet de la *comtesse d'Escarbagnas*. Les petits laquais des *Intrigues de la loterie*, comédie de Donneau de Visé, de *Turcaret*, des *Eaux de Bourbon* et de *Renaud et Armide*, de



*Sous le riant aspect de Flore
Celle beauté touche les cœurs
Et par le contraste d'un More
Relève ses attraits vainqueurs.*

*Mais que dis-je! des dons de flore
Son teint augmente la fraîcheur,
Et la noirceur même du More
Tire un éclat de sa blancheur.* Goussier

Dancourt, etc., appartiennent également à des dames. Les exceptions confirment la règle. A vrai dire pourtant, elles n'étaient pas très rares. Les laquais même qui n'étaient pas précisément de *petits laquais* étaient le plus souvent très jeunes, ce qui permettait de les traiter de *mon enfant* et même quelquefois de *petit garçon*. Le dictionnaire du xvii^e siècle que j'ai déjà cité et qui, depuis sa première édition jusqu'à celle de Trévoux, renferme dans ses *exemples* tant de renseignements sur les usages et les mœurs, nous apprend que « les petits laquais des femmes » portaient des cales, c'est-à-dire des bonnets ronds et plats, comme les bedeaux et les pâtissiers. Ces cales pouvaient être galonnées et passementées, avec garnitures de rubans, d'une façon plus ou moins riche, suivant le luxe de la maîtresse.

Avons-nous besoin de dire que les traitants, les financiers, les fermiers généraux, plus encore que les grands seigneurs, luttaient entre eux de luxe et de faste pour leur livrée? Les bourgeois et les *partisans* qui voulaient singer les gentilshommes, ou leurs veuves qui voulaient jouer à la marquise, comme madame Patin, chamarraient leurs laquais de galons. L'auteur de la *lettre d'un Sicilien*, qui paraît se rapporter à l'année 1692, espère que le luxe excessif des cochers et laquais qui « commencent à porter l'écarlate et les plumes » et sur les habits desquels « l'or et l'argent sont devenus communs », enseignera aux honnêtes gens le mépris des habits dorés. Comme le bleu était la couleur de la livrée royale, beaucoup de personnes, s'autorisant des charges qu'elles avaient dans la maison du Roi, faisaient porter cette couleur à leurs domestiques, en changeant seulement le galon, et les Ordonnances ne purent jamais venir entièrement à bout de cette fraude ambitieuse. On leur donnait des épées, des épaulettes, des cocardes. Ils en étaient venus à porter la perruque. Mercier nous apprend, dans son *Tableau de Paris*, qu'ils avaient des dentelles et deux montres comme leurs maîtres. La soie entra même quelquefois dans leur livrée, ou on la recouvrait de bandes de velours et de satin. Ainsi vêtus, avec la perruque, l'épée, le jabot ou les manchettes, la soie ou le velours, comment s'étonner qu'on ne les distinguât pas toujours du

maître, surtout si l'on avait affaire à un garçon d'esprit, bien découplé, déluré, frotté de monde, et d'une figure « intéressante », comme on s'efforçait de les choisir? Mascarille et Jodelet étaient capables de tromper d'autres yeux que ceux de Cathos et de Madelon, en se présentant sous les titres de marquis et de vicomte; et le Dorante des *Jeux de l'Amour et du Hasard* croyait pouvoir troquer son costume avec celui de Pasquin; par malheur, Pasquin parlait : s'il se fût borné à saluer, peut-être eût-il fait complète illusion.

Eux-mêmes s'efforçaient de créer une confusion si flatteuse pour eux. Ils supprimaient ou dissimulaient souvent ces marques de livrée : je ne parle pas, bien entendu, des *grisons* qu'on employait pour les commissions clandestines et qu'on habillait de façon à ne point les faire remarquer, comme le grison d'Araminthe lorsqu'il vient trouver l'*homme à bonnes fortunes* (I. sc. 6). Au xviii^e siècle surtout, on les voit imiter les gestes, les façons de parler, les manières de ceux qu'ils servent. Ils se donnent entre eux les noms de leurs maîtres; et au lieu de s'appeler Bourguignon, Basque, Jasmin, La Fleur, s'appellent Noailles, Rohan, Montmorency, Luxembourg, établissent dans leurs rangs une hiérarchie en rapport avec leurs maisons et se traitent suivant l'importance de celles-ci. La Palatine parle dans sa correspondance (6 février 1720) d'une grande rixe causée par la colère d'un laquais que deux confrères avaient refusé de laisser dîner avec eux parce qu'il ne servait « avec son maître, qu'une présidente », tandis que leurs maîtres à eux étaient en intrigues avec de grandes dames, et parce que ses amours n'étaient pas non plus à la hauteur des leurs. Le laquais rebuté avait appelé des camarades, et il fallut courir au commissaire pour mettre le holà. Dans les salles communes où ils jouent au lansquenet, au brelan, au pharaon, en attendant Monsieur; ils mettent leur orgueil à hasarder de gros enjeux, et dans les antichambres, ils s'étudient à écraser de leurs façons froidement hautaines le visiteur timide ou modeste.

Rien de plus commun que les ordonnances de Louis XIV et de Louis XV contre le fâste extravagant des livrées. En 1700, pour ne pas remonter plus haut, défense de faire mettre des boutonnières, galons, passements,



Enf. inven et sc.

Le Blond excud avec Privilège

C'est avec regret que mon Maître. Mais d'un autre costé je pense, Je vay donc mettre dans le coffre,
 Quitte ces beaux habillemens, Questant auare comme il est, - Tous ces vestemens superflus;
 Semez de riches passemens, Assurement l'Edit luy plait, Et quoy qu'il ne les porte plus,
 Qui le se soient si bien paroistre. Pource qu'il regle la despense. Je ne crains point qu'il me les offre

franges d'or ou d'argent aux habits de livrée, et il n'y allait pas moins que du carcan pour le laquais en cas de récidive. En 1719, défense des galons d'or ou d'argent, sauf sur les chapeaux, des vestes de soie, des vestes brodées, des bas de soie avec coins d'or ou d'argent et des cannes : sous peine du carcan, tout d'abord ; des galères ensuite. En 1713, après une première ordonnance somptuaire du même genre, datée du 8 février, une déclaration du Roi, en date du 1^{er} juillet, porte sur un point spécial. Les défenses rigoureuses faites aux laquais de porter des armes, des cannes ou des bâtons ont été rendues illusoires, dit-elle, par le mauvais usage de ne plus donner de livrées à la plupart d'entre eux, de telle sorte que, « étant vêtus de surtouts ou de justaucorps unis, sans aucune différence ni distinction », ils peuvent facilement éluder cet ordre « et se mêler dans les promenades, dans les spectacles publics et dans les rues, avec des personnes de toutes conditions qu'ils insultent, ... sans que le commissaire et autres officiers de police puissent les connaître ». En conséquence, il est enjoint qu'ils doivent avoir sur leur justaucorps ou leur surtout, au moins sur le parement de chaque manche ou sur les poches, un galon de livrée de couleur apparente. Mais cette ordonnance ne fut pas d'un effet plus durable que les autres, car nous en retrouvons une nouvelle en 1724, dirigée contre « le luxe excessif des habillements de domestiques sans aucune marque de livrée », ce qui leur permet de commettre beaucoup d'indécences dans les églises ; à la sortie des spectacles et dans les promenades.

On a peine à croire, en effet, à quel degré d'insolence en étaient bien vite arrivés les laquais, orgueilleux d'appartenir à un maître riche ou à un grand seigneur, désœuvrés, se corrompant les uns les autres et poussés par l'émulation du vice, vivant sans cesse au dehors, associés étroitement aux désordres du maître, dont ils n'étaient pas seulement les témoins et les compagnons, mais les complices et les instruments. A l'absence d'éducation, à la grossièreté naturelle de leur origine populaire, ils joignaient un raffinement de perversité urbaine en s'assimilant tout ce qu'il y avait de plus corrompu et de plus bas dans les fruits de la civilisation, pareils

à ces paysans de la banlieue qui ajoutent les vices de la ville à ceux des champs. S'ils étaient attachés à quelque jeune libertin ou à quelque vieux débauché, à une dame peu scrupuleuse, à un fils de famille réduit aux expédients, ils n'éprouvaient aucune répugnance à leur servir d'entremetteurs et d'âmes damnées, et ils vivaient avec eux « de pair à compagnon », dit Palaprat (*Phaëton*, II, sc. 4), sur le pied d'une sorte de familiarité basse et de camaraderie obséquieuse, qui, toutefois, ne laissait pas d'avoir ses revers de médaille. Sans prendre à la lettre le langage et les manières d'être que notre vieille comédie prête aux Philipin, aux Jodelet, aux Mascarille, aux Sganarelle, aux Covielle, aux Scapin, aux Frontin, aux Crispin, aux Pasquin, car il y entre une part de convention et il faut tenir compte aussi de l'influence exercée sur ces rôles de livrée par le valet de la comédie antique et par le *gracioso* du théâtre espagnol, il est impossible cependant de refuser toute signification et toute portée à une tradition aussi générale, — surtout à partir du moment où Molière a créé la comédie de mœurs, de caractère, d'observation, et la comédie française.

S'ils étaient au service de quelque noble seigneur, de quelque grande, illustre et puissante maison, leur orgueil s'en enflait d'autant ; ils se jugeaient couverts, protégés par leurs maîtres, et ils l'étaient en effet, dans la plupart des cas. Ceux-ci se croyaient obligés de prendre leur défense. On offensait un gentilhomme en manquant d'égards, je ne dis pas pour ses laquais, mais pour sa livrée : « La qualité du serviteur, dit M. Albert Babeau dans *les Artisans et Domestiques d'autrefois*, ne dépendait pas seulement de la nature des fonctions, mais de la qualité du maître. La livrée d'un grand seigneur honorait celui qui la portait. On y attachait une sorte d'importance comme à l'uniforme militaire. » Le marquis de Genlis, qui ne choisissait ses gens qu'à la taille et, par conséquent, les choisissait fort mal, fait brûler l'habit de livrée d'un de ses laquais, surnommé le *géant*, coupable d'une tentative d'empoisonnement, parce que cet habit est déshonoré et que nul autre domestique ne voudrait plus le revêtir. L'homme de confiance de madame de Genlis, ancien militaire, dit au valet de celle-ci, qui s'est montré impertinent envers lui : « Je

sais ce que je dois à la livrée de madame la Comtesse ; puisque vous la portez, je ne vous donnerai pas de coups de bâton, mais il faut pourtant que votre insolence soit punie. » Et il va le coucher dans le ruisseau de la rue.

Le mot *domestique* n'avait pas alors le sens restreint et abaissé qu'il a aujourd'hui. Suivant la belle étymologie du mot (*domus*), ils faisaient partie de la maison, et recevaient un reflet de son importance ou de son honnêteté. Nous avons vu que la domesticité d'un grand seigneur comprenait même des membres du clergé et de la noblesse. Les écrivains les plus célèbres, Mairet, Chapelain, Ménage, Sarasin, ne craignaient pas de se dire domestiques du duc de Montmorency, du duc de Longueville, de Paul de Gondi, du prince de Conti, qui les pensionnaient. Mais les laquais étaient l'un des échelons les plus infimes et les moins honorables de la domesticité, bien au-dessous des valets de chambre. Ils passaient pour incarner et résumer en eux, en le portant à sa suprême expression, tout ce qu'elle avait de plus mauvais, de plus avili. Leur nom était synonyme de valet vicieux. Il avait fourni matière à vingt dictons peu flatteurs. Si l'on disait : « hardi comme un page, » on disait aussi et l'on dit encore : *Mentir comme un laquais, Insolent comme un laquais, Une âme de laquais.*

C'est grâce à ces proverbes que leur nom est resté populaire. Il s'est perpétué par sa mauvaise réputation. Ceux mêmes qui ne souffraient point qu'on battit leurs laquais, c'est-à-dire leur livrée, les battaient souvent eux-mêmes. Le continuateur des *Mélanges* de Vigneul-Marville raconte qu'un mestre de camp de sa connaissance battait les siens régulièrement chaque mois, et comme il lui citait du Sénèque pour l'en détourner : « En dépit de votre latin et de votre philosophie, lui répondit le mestre de camp, je ne quitterai point ma méthode, qui est si bonne que, depuis trente ans que j'ai des laquais, aucun d'eux n'a été repris de justice, qu'un seul que je n'ai point battu. »

Dans une plaquette sans date intitulée *l'État de servitude ou la Misère des domestiques*, un poète, qui a bien l'air d'être de la partie et de parler d'après son expérience personnelle, a retracé les misères et écrit les

doléances de la profession. Il gémit d'abord sur sa détestable renommée :

Un laquais, en tout lieu, passe pour un vaurien,
 Et, raillé des méchants, haï des gens de bien,
 Fût-il de bonnes mœurs et d'honnête famille,
 Il porte, c'est assez, la honteuse mandille ;
 De galons bleus ou verts son habit est chargé :
 Sans nul autre examen, par un faux préjugé,
 On le croit entaché de l'humeur libertine
 Naturelle et commune à la gent laquesine.

J'aime à croire que l'auteur faisait exception, et il n'était pas le seul, mais le corps, dans son ensemble, ne méritait que trop son méchant renom. Il y eut même des moments où il devint une sorte de danger public, car il était d'autant plus nombreux qu'une foule de gens du peuple s'y précipitaient pour échapper aux levées de la milice. Ces exemptions, accordées à de grands gaillards qui auraient fait des miliciens superbes, soulevèrent même bien des plaintes, notamment lors de la première levée à Paris en 1743. Lorsqu'on établit, en 1695, l'impôt de la capitation qui portait sur tout le monde, les domestiques en furent aussi exemptés. Comment de tels privilèges n'eussent-ils pas accru l'attrait naturel d'une riche livrée, d'une existence assurée et d'une fainéantise tout au moins relative, sur des garçons qui n'auraient pu que vivre de misère et de fatigue dans leur condition première, en les rendant accommodants sur le chapitre des gages ? Leur nombre était prodigieux. Ils remplissaient les rues. Boileau n'a pas oublié de signaler, parmi les embarras de Paris, les laquais qui,

L'un l'autre s'agaçans,
 Font aboyer les chiens et jurer les passants.

On voit, par les *Historiettes* de Tallemant et les *Mémoires* contemporains, que les plus simples bourgeois et même les plus pauvres des gens de lettres avaient laquais — presque toujours un enfant, un jeune homme, que souvent on se bornait à nourrir, à habiller, à coucher et qui n'avait pour appointements que ce qu'il recevait des amis ou correspondants de son maître. Celui-ci, lorsque ce jeune laquais était en âge de quitter son service, le *mettait en métier*.

Le Sicilien les cite, avec les solliciteurs, les charlatans, les joueurs, comme « un des plus beaux ornements de Paris ». Il y revient à plusieurs reprises, non sans hyperbole, ici pour dire qu'ils sont « plus de cent mille, capables de toutes sortes d'emportemens » ; là, qu'on peut mesurer l'énorme étendue de Paris à « la quantité extrême de laquais, de chevaux, de chiens, de plaideurs et de filous qu'on y trouve ; tous ces gens, ajoute-t-il, — et je ne sais s'il y comprend les chevaux et les chiens, — composent un tiers de ce grand peuple ». Une ordonnance de 1663 ayant ordonné de renvoyer tous ceux qui n'étaient pas nécessaires, on en congédia plus de vingt mille, qui furent transformés en soldats.

La livrée était déjà redoutable sous Henri IV. Les désordres et les crimes des laquais tiennent une assez large place dans le *Journal de l'Estoile*. En 1578, un petit laquais de treize ans est pendu place Maubert pour avoir tenté de tuer son maître. En 1599, deux laquais sont pendus à la Croix du traahir « pour avoir forcé aux champs, près la ville, une honneste damoiselle ». En 1608, un autre, âgé de dix-huit ans, est pendu pour assassinat. L'année suivante, un grand laquais, frappé d'un coup de houssine par son maître, le comte de Braine, fils du comte de Maulevrier, tire son épée, charge le comte qui était à cheval, coupe les rênes, le blesse à la main et au pouce, puis lui donne une profonde estafilade au visage et parvient à s'échapper. Le 3 janvier 1599, pendant la cérémonie des chevaliers du Saint-Esprit, aux Augustins, les pages et laquais, au milieu du peuple assemblé, se livrent à « leurs jeux accoutumés, mais extraordinaires » et poussent l'insolence à tel point que la foule s'émeut et que le Roi est obligé d'envoyer ses gardes pour ramener l'ordre : « ils voloient manteaux et chapeaux, coupoient la bourse aux dames et damoiselles, et en fut vu un qui faisoit montre de trois qu'il avoit coupées, et un autre qui fut bien si hardi d'ôter le chapeau à un monsieur des requêtes qui étoit tout contre le Roi ». Au mois de janvier suivant, pendant que Henri IV visitait le Palais de justice en compagnie du duc de Savoie et de plusieurs seigneurs, une troupe de laquais engagea avec les clercs une rixe sanglante, où une douzaine de blessés et un mort restèrent sur le

carreau. La salle des Pas perdus était l'un des théâtres ordinaires des insolences de la livrée, qui insultait les plaideurs et les avocats même.

On juge si la foire Saint-Germain fournissait un cadre favorable à leurs ébats. Il serait long et fastidieux d'en rapporter tous les exemples. Un seul suffira, car il est significatif et complet. Pendant la foire de 1605, où le Roi allait souvent se promener, les laquais, pages, écoliers et soldats aux gardes se livrèrent à des excès et à des désordres continus, organisant, au dedans et aux abords, de petites batailles rangées où le sang coulait. « Un laquais coupa les deux oreilles à un écolier et les lui mit dans sa pochette, dont les écoliers mutinés, se ruant sur tous les laquais qu'ils rencontroient, en tuèrent et blessèrent beaucoup. Un soldat des gardes ayant été attaqué desdits laquais au sortir de la foire et atterré par eux de coups de bâton sur les fossés Saint-Germain, s'étant enfin relevé, en tua deux et les jeta tout morts dans les fossés. »

Ils pillent les boutiques, ils veulent entrer dans les loges sans payer et troublent les spectacles. Les laquais des princés et ducs, par exemple, se donnent rendez-vous en force chez les danseurs de corde avec des bâtons cachés sous leurs habits, et y font un tel tapage que la garde accourt, baïonnette au bout du fusil. Ils luttaient même contre les soldats. Les procès-verbaux relatifs aux spectacles de la foire sont remplis des exploits de la livrée, qui trouble les représentations, casse les vitres, jette les objets les plus extraordinaires sur la scène, insulte les acteurs et les actrices.

Ils ne se bornaient pas aux spectacles forains, et la Comédie n'était guère plus épargnée par eux. Scarron, qui les eut toujours en horreur, s'applaudissant dans le *Roman comique* de la voir purgée de sa vieille licence, ajoute : « Il serait à souhaiter qu'elle le fût aussi des filous, des pages et des laquais, et autres ordures du genre humain, que la facilité de prendre des manteaux y attire encore plus que ne faisaient autrefois les mauvaises plaisanteries des farceurs. » Le parterre était debout, et il n'y avait pas de vestiaire, ce qui favorisait singulièrement les désordres et les vols. S'ils ne pouvaient entrer, ils attendaient leurs maîtres à la porte

et y formaient des rassemblements redoutables, s'excitant les uns les autres et rivalisant d'audace, qui molestaient les spectateurs, s'attaquaient au portier et quelquefois même à l'exempt qui veillait à l'entrée.

Ce n'est pas au spectacle seulement qu'ils dérobaient les manteaux. On lit dans l'*Anti-caquet de l'accouchée* (1622) : « Si nos laquais portent l'épée après nous, c'est pour leur apprendre le métier de tire-laine, car, quand ils nous ont servis cinq ou six ans, nous leur donnons quinze ou vingt écus de récompense pour acheter un manteau rouge (c'était le vêtement légendaire des filous), pour être les... guetteurs d'un coin de rue. » Tallc-mant des Réaux raconte une historiette qui semble faite tout exprès pour servir de commentaire à ce passage. Suivant lui, M. d'Angoulême, — le fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet — disait à ses gens, qui lui demandaient leurs gages : « C'est à vous à vous pourvoir. Quatre rues aboutissent à l'hôtel d'Angoulême : vous êtes en beau lieu ; profitez-en si vous voulez. »

Ils ne se contentaient pas toujours du vol ; ils allaient parfois jusqu'à l'assassinat. Tilladet fut un jour assommé par eux. En 1635, on leur avait déjà interdit de porter des armes ; en 1655, à la suite d'une échauffourée où ils avaient tué un capitaine aux gardes, on renouvela cette défense sous peine de la vie. En 1673, et bien des fois encore par la suite, on leur prohibe le port des cannes et des bâtons. En 1703, il leur est sévèrement enjoint de ne plus s'attrouper aux portes des spectacles et des promenades, telles que le cours la Reine, le parc de Vincennes, les Tuileries et le Luxembourg, dont l'entrée leur avait été interdite en 1693 et 1696. Rien ne peut donner une idée de l'insolence de ces attroupe-ments de laquais à l'entrée des palais et des monuments, sur les places, dans les jardins publics. En 1682, ils insultent des jeunes filles et des dames de la Cour à la porte des Tuileries. Une autre fois, un laquais gage avec ses camarades qu'il fouettera la première femme qui sortira du Jardin des Tuileries ; le pari est accepté. La première qui se présente est la princesse d'Armagnac, en compagnie de la marquise de Villequier. Voilà notre laquais un peu déconcerté ; néanmoins il veut soutenir sa

gageure et outrage grossièrement les deux dames. Mais l'affaire tourna mal pour lui : il la paya des galères.

On ne ménageait pas les coupables lorsqu'on pouvait mettre la main sur eux : la prison, le carcan, la potence, la roue en faisaient justice. On avait essayé plusieurs fois d'établir la responsabilité des maîtres, mais ce n'était qu'un mot. Ils se fiaient précisément, pour les protéger, sur le rang et les titres de ceux-ci, qui, par un sentiment de fierté mal entendue, se croyaient souvent obligés de le faire. La sévérité des Ordonnances glissait sur eux sans les atteindre ; la dureté même des châtimens ne produisait qu'un effet passager. Ils revenaient bien vite à leur pente naturelle, à leur émulation de laquais impudents qui croyaient donner une idée d'autant plus haute de la puissance de la maison où ils servaient et de leur propre importance, qu'ils reconnaissaient moins de frein. Cette engeance avait pris les proportions d'un véritable fléau, et, par moments même, d'un danger public : elle troublait sans cesse la rue par son oisiveté, ses amusements grossiers, ses impertinences, ses insultes, ses rixes, ses résistances à la police, qui allaient quelquefois jusqu'à des sortes d'émeutes.

Il serait curieux d'étudier le rôle du laquais dans la littérature, surtout au théâtre, depuis les comédies de Larivey, voire de Jodelle et de Remy Belleau, jusqu'au Ruy Blas de Victor Hugo, qui nous a donné le laquais romantique. Dans Molière, le nom apparaît pour la première fois avec l'Almanzor des *Précieuses*. Brindavoine et la Merluce, de l'*Avare*, sont d'honnêtes laquais de maison bourgeoise, de même que ceux de M. Jourdain, malgré les prétentions du maître. Molière a surtout employé le petit laquais, comme nous l'avons vu plus haut, et n'a guère donné au laquais proprement dit et qualifié tel, que des rôles insignifiants et à peu près muets. Le La Montagne des *Fâcheux*, le *Sganarelle* du *Festin de Pierre*, les Mascarille, les Scapin, etc., sont simplement qualifiés valets : ce sont des types intermédiaires, traités suivant la fantaisie de l'auteur et les besoins de la scène, tenant à la fois du laquais, du valet de chambre et du confident.



J. H. Verboom del.

P. J. Martini Sculp 1777

Le laquais apparaît plus souvent dans les comédies de Dancourt. Dans le *Joueur*, de Regnard, on se rappelle les trois laquais du marquis venant le relancer successivement chez la comtesse, et dans l'*Homme à bonnes fortunes*, ceux d'Araminthe et de Cidalise qui harcèlent Moncade de la part de leurs maîtresses, en lui apportant des lettres pressantes accompagnées de cadeaux.

Mais une foule d'autres *valets* sont de véritables laquais, comme on le voit par le rôle qu'ils jouent au dehors et en compagnie de leurs maîtres. Si le théâtre était l'image fidèle de la société, il faudrait croire que le laquais était alors non seulement un drôle effronté, cynique, sans le moindre scrupule, se faisant l'entremetteur de son maître et joignant aux intrigues qu'il menait de front pour lui, celles qu'il nouait pour son propre compte, toujours en délicatesse avec la justice et souvent digne de la corde, qui inspire aux Scapin et aux Crispin des plaisanteries si amicales, mais encore le roi des fourbes, « le plus habile ouvrier de ressorts », le plus ingénieux et le plus souple intrigant, l'esprit le plus alerte et le plus délié, le plus fertile en inventions aussi amusantes qu'ingénieuses, qui fût jamais. Il faudrait croire aussi que, tout en restant, au xviii^e siècle, un garçon fort spirituel et fort éveillé, il avait réalisé un grand progrès moral, car le laquais de Destouches et de la Chaussée, celui même de Marivaux, n'est plus le mauvais sujet, le vaurien qui ne recule devant aucune énormité; il porte dans sa fidélité à son maître, vertu générale du laquais de théâtre, une délicatesse et un désintéressement rares. Dans le *Dissipateur*, quand Cléon est ruiné, non seulement Pasquin ne consent pas à l'abandonner, mais il lui baise la main, il lui offre en sanglotant le peu qu'il possède. Les laquais de Marivaux n'atteignent pas à ce degré de sensibilité, mais ils sont d'un genre plus relevé que les coquins de Molière, et leur morale, sans être jamais rigoriste, est pourtant moins accommodante : ce sont plutôt, suivant l'expression de M. Gustave Larroumet, « des amis de condition inférieure, des espèces de confidents comiques, » comme celui du *Dénouement imprévu*, qui se qualifie *d'associé* de son maître, ou ce Dubois, des *Fausse*

dences, que toute son habileté, toutes ses ruses, n'empêchent pas d'être un fort honnête homme et qui, lorsqu'il a réussi enfin à assurer le mariage de Dorante, s'écrie avec satisfaction : « Je mériterais bien d'appeler cette femme-là, ma bru. » Les laquais de comédie au xviii^e siècle ressemblent pour la plupart au Frontin du *Méchant*, dont Lisette dit :

Il peut bien, par hasard, avoir l'air d'un fripon,
Mais, dans le fond, il est fort honnête garçon.

L'air d'un fripon, ou même simplement l'air fripon, c'est comme la livrée indispensable qui recouvre l'honnêteté foncière. Mais il est beaucoup plus sûr d'attribuer cette modification dans le type du valet de théâtre à la diversité du caractère des auteurs et du génie comique qu'à une amélioration réelle des mœurs de la domesticité. Si Pasquin offre ses économies à son maître malheureux, c'est sans doute tout simplement parce que Destouches est un auteur sensible, qui a voulu produire un effet d'attendrissement et achever, par ce dernier trait, la leçon donnée à son dissipateur.

Personne n'a plus et mieux tiré parti du laquais que Le Sage. On peut dire que le plus célèbre des laquais de la littérature est Gil Blas, — car Figaro est un valet de chambre. — On sait à la suite de quelles aventures le fils de Blas de Santillane se décide à revêtir la livrée. « Le métier de laquais est pénible, je l'avoue, pour un imbécile, lui dit son compatriote Fabrice, en voulant le déterminer à suivre son exemple; mais il n'a que des charmes pour un garçon d'esprit. Un génie supérieur qui se met en condition ne fait pas son service matériellement comme un nigaud. Il entre dans une maison pour commander plutôt que pour servir. Il commence par étudier son maître; il se prête à ses défauts, gagne sa confiance et le mène ensuite par le nez. » Et plus loin : « Parle-moi de l'emploi d'un laquais : c'est un bénéfice simple qui n'engage à rien. Un maître a-t-il des vices? le génie supérieur qui le sert les flatte et souvent même les fait tourner à son profit. » Cette apologie contient une théorie sans fard de la profession, et elle est tracée par un garçon qui n'est point un sot. Gil Blas lui-même peut passer pour le type du laquais instruit



et lettré; de plus, c'est un grand philosophe. Il a écrit ses Mémoires pour l'instruction de la postérité.

Le Crispin et le La Branche de la petite pièce de Le Sage : *Crispin rival de son maître*, sont deux laquais de la vieille roche, j'entends du vieux modèle classique : « Je l'ai échappée belle, raconte La Branche à son ami, qui s'étonne de sa longue absence. On m'a voulu donner de l'occupation sur mer : j'ai pensé être du dernier détachement de la Tour-nelle. — Tudieu!... Qu'avais-tu donc fait? — Une nuit, je m'avisai d'arrêter, dans une rue détournée, un marchand étranger, pour lui demander par curiosité des nouvelles de son pays. Comme il n'entendait pas le français, il crut que je lui demandais la bourse. Il crie au voleur. Le guet vient : on me mène au Châtelet. » Ces marauds n'ont pas dégénéré de leurs pères : c'est tout à fait le ton et les sentiments des laquais de Molière, de Regnard, de Dancourt. Ils s'arrangent pour duper Oronte, grâce à un déguisement de Crispin, cet éternel déguisement du laquais dont le Mascarille des *Précieuses* avait donné le modèle, et pour lui subtiliser la dot de sa fille. Ah! ce sont d'habiles gens et faits pour de plus brillantes destinées! « Tu as toujours donné dans la bagatelle, se reproche Crispin à lui-même; tu devrais présentement briller dans la finance... Avec l'esprit que j'ai, morbleu!... j'aurais déjà fait plus d'une banqueroute. » Et, à la fin, quand ils sont découverts, Oronte ne peut s'empêcher de les admirer. Il est d'accord avec Crispin sur ce qu'il lui faut, ainsi qu'à son camarade : « Je veux vous mettre tous deux dans les affaires. »

Le Sage tenait à cette idée-là. Son Turcaret est un ancien laquais et Frontin, le valet du chevalier, à qui il donne une place de commis sur la demande de la baronne, est en passe de devenir lui-même un Turcaret, mais plus spirituel. Lorsque son maître le congédie sans le fouiller, il dit à Lisette : « J'ai quarante mille francs. Si ton ambition veut se borner à cette petite fortune, nous allons faire souche d'honnêtes gens. » Mais il s'abuse s'il se croit capable de végéter dans cette vie médiocre et sans horizon; le naturel l'emporte dans son dernier cri : « Voilà le règne de M. Turcaret fini; le mien va commencer. »

Rien, d'ailleurs, n'était plus conforme à la réalité. Le passage de la livrée à la finance n'était point un phénomène rare, et le vers de Boileau trouva bien souvent son application aux xvii^e et xviii^e siècles :

« Je l'ai connu laquais avant qu'il fût commis. »

« Les laquais d'un commis, d'un gros fermier ou d'un receveur, ne deviennent-ils pas quelquefois commis, receveurs et gros fermiers eux-mêmes? » dit Pierrot au docteur, dans la *Fille de bon sens*, de Palaprat, et le docteur répond : « *Concedo* ».

Le *Ménagiana* raconte que madame Cornuel, attendant un jour, dans l'antichambre d'un contrôleur général, au milieu des laquais, refusa de passer dans la pièce où attendaient les traitants : « Ils me font moins peur, dit-elle, lorsqu'ils ont leur casaque que lorsqu'ils l'ont retournée comme les autres. » Cette métamorphose du laquais était, pour ainsi dire, devenue l'un des lieux communs de la littérature satirique. La Bruyère ne l'a pas plus oubliée que Boileau. Dans son chapitre *Des biens de fortune*, il nous montre Sosie passant de la livrée par une petite recette à une sous-fermé; s'élevant ensuite à quelque grade par les concussionis et la violence; devenant noble par une charge et enfin homme de bien par un titre de marguillier. La clef de 1697 nomme ici : « d'Apouigny ou Delpech, fermiers généraux », et elle ajoute : « Portrait de la plupart des partisans. » D'autres clefs nomment Berrier, de Révol, le Normand, Bourvalais. Plusieurs avaient sûrement porté la mandille, entre autres Bourvalais, qui avait été laquais du fermier général Thévenin. La Bazinière, trésorier de l'Épargne, avait également débuté par la livrée chez un président. Citons encore, parmi ces Crispin parvenus, le fameux maltôtier Dalibert, qui est l'Alidor de la neuvième satire de Boileau et d'une épigramme de Furetière. Antoine Crozat, qui devint marquis du Chatel et grand trésorier de l'ordre du Saint-Esprit, le plus riche homme de France, passait pour avoir été laquais chez Pénautier, receveur général du clergé. Gourville, l'auteur des célèbres *Mémoires*, qui fut intendant des vivres de l'armée de Catalogne, receveur général de la Guyenne, secrétaire du conseil, avait porté la livrée chez le duc de La Rochefoucauld. S'il faut



PARTIE DE
Dediee à Monsieur
Introduceur des Ambassadeurs
De Peinture



PLAISIRS
De La Live
et honoraire de L'Academie Royale
et Sculpture

en croire l'auteur de la *Vie privée de Louis XV* — et après les détails que nous venons de donner, l'assertion n'a rien d'in vraisemblable — cinq fermiers généraux étaient sortis de la livrée. Assurément, Montesquieu use d'une forte hyperbole en écrivant dans les *Lettres persanes* : « Le corps des laquais... est un séminaire de grands seigneurs ; il remplit le vide des autres états. » Mais il exagère à peine en ajoutant que, lorsqu'ils ne peuvent prendre la place des magistrats ruinés et des gentilshommes tués, « ils relèvent toutes les grandes maisons par le moyen de leurs filles, qui sont comme une espèce de fumier qui engraisse les terres montagneuses et arides ».

Parmi les autres laquais historiques, on peut citer celui de Molière, Provençal, dont M. Monval a reconstitué l'histoire, qui devint l'un des sociétaires de la Comédie-Française, directeur général des pompes contre l'incendie, et qui fut l'aïeul du général Dumouriez. Mais le plus fameux des laquais historiques fut certainement Jean-Jacques Rousseau, lettré comme Gil Blas, philosophe aussi comme lui, quoique d'une autre façon que lui, et qui fit payer à la société l'humiliation de sa jeunesse.

Gourville et Rousseau ne sont pas les seuls laquais qui aient écrit. Les érudits et les bibliophiles connaissent un poète bizarre qui vivait sous Louis XIII, et dont les *Œuvres mêlées* (1634), qui se payent presque au poids de l'or quand elles paraissent maintenant dans une vente publique, sont dédiées à ses *camarades laquais* : c'est Antoine Gaillard, qui nous apprend qu'il était valet de pied de l'archevêque d'Auch. Gaillard a composé, entre autres ouvrages, une petite pastorale intitulée *la Carline*, et une comédie : *le Cartel, ou le Défi entre Bracquemart et Gaillard*. On a souvent cité ses deux vers sur Corneille et Rotrou, qui n'en étaient d'ailleurs qu'à leurs débuts :

Corneille est excellent, mais il vend ses ouvrages ;
Rotrou fait bien les vers, mais il est poète à gages.

Je ne vois pas pourquoi quelques érudits doutent que Gaillard fût un vrai laquais : on comprendrait difficilement dans quel but il se serait affublé de ce titre. Son ton, ses idées et ses vers sont dignes de la livrée,

et comme Mascarille, qui était, lui aussi, au dire de son maître, « une manière de bel esprit », se piquant « de galanterie et de vers », il eût été homme sans doute à mettre en madrigaux l'histoire romaine. Mais il se montre plus humble que Mascarille, en faisant observer au lecteur qu' « il est bien difficile d'être tout ensemble bon laquais et bon auteur ».

Quelle que soit la part qu'on fasse à l'hyperbole et à la convention, comment pourrait-on ne tenir aucun compte de tout l'esprit que notre comédie classique donne au valet? Comparez-le à celui de la comédie contemporaine : la supériorité intellectuelle du premier est éclatante. On voit qu'il s'est plus frotté, et de plus près, à des gens d'esprit. Le milieu était mieux fait pour développer ses dispositions naturelles, et il faut bien se dire aussi qu'en ce temps-là la domesticité de grande maison était la seule carrière ouverte, au moins pour commencer, à des garçons sans fortune et sans naissance, mais fort intelligents et pleins de ressources, qui trouveraient à faire autrement leur chemin avec le régime actuel.

VICTOR FOURNEL.





LOINTAINE IMAGE

Il est incroyable comme, après tant d'années, le souvenir de ma petite cousine Jeanne me reste vivant. Je n'ai plus d'elle que quelques fleurs qui tombent en poussière et une photographie qui, chaque jour, s'efface davantage. Mais je la revois, en fermant les yeux, comme si je l'avais quittée hier ; je la revois dans tout l'éclat de ses dix-sept ans, de sa beauté tout ensemble hautaine et piquante ; j'ai là, devant moi, ses yeux profonds et clairs et son visage rosé, si noble de lignes, si gai, si malicieux, si naïf d'expression. Et ses sourires divers, je les retrouve tous : le tout petit, son sourire de visites, d'une délicieuse prétention d'enfant, où elle ne montrait que deux dents de chat ; celui de tous les jours, simple, mais si bon, si caressant que la tête me tournait et que les mots me restaient dans la gorge ; et aussi son sourire de compassion quand on avait de la peine, et son sourire du départ, qui tremblait un peu...

Je ne l'avais pas revue depuis notre enfance ; nous n'habitons pas le même département, et je ne sais quelle peur m'empêchait, aux vacances, d'aller passer quelques jours auprès d'elle. Peut-être la peur de l'aimer.

On disait souvent devant moi que Jeanne devenait chaque jour plus belle ; comme on ajoutait aussitôt qu'elle n'épouserait jamais qu' « un noble », je pensais à ma roture et me tenais coi. Car nous nous appelions tout simplement Fouquet, au nominatif. Jeanne était née de Saint-Lager-Bressac ; nous étions parents par alliance, un grand de Saint-Lager-Bressac s'étant mésallié avec une petite Fouquet il y avait un demi-siècle.

C'est en apprenant les fiançailles de Jeanne que je me décidai à cette visite, mon cœur de vingt-deux ans étant incapable (je le croyais) de s'éprendre d'une promesse. Un dimanche de juin la diligence me laissa à l'entrée du petit village d'Aubeline où, toute l'année, par raison d'économie, les de Saint-Lager-Bressac demeuraient. Ils n'étaient pas riches, s'étaient privés de tout pour faire élever Jeanne au Sacré-Cœur. Même les mauvaises langues de la famille — côté Fouquet — les traitaient d'avares et assuraient que le fils de Clavel, le futur mari de ma cousine, était un peu bête, « pour ne pas dire plus », que ce mariage était une affaire où la pauvre petite était indignement sacrifiée...

Moi, je ne l'ai jamais vu, M. de Clavel. Par un bonheur dont je me félicite encore, il était en voyage durant les quelques jours que j'ai passés à Aubeline.

*
* * *

« Ces dames sont à la messe ; si monsieur veut les attendre dans le jardin?... »

Et l'accorte blondine, haute à peine de quatre pieds, l'unique servante de la maison, me conduisit dans un jardinet touffu, où les fleurs, de toutes parts, hautes, fraîches, serrées, semblaient barrer le passage.

« Il est bien joli, le jardin !

— C'est mademoiselle qui arrose, qui ratisse, qui taille tout ça.

— Ah?... »

Je m'assis, un peu décontenancé, à l'ombre d'un prunier très feuillu. Ce jardinage m'inquiétait. Avoir rêvé d'une petite reine, brochant, du bout de ses doigts effilés, quelque tapisserie héraldique, et rencontrer peut-être

une campagnarde aux mains rouges, à la taille carrée!... L'oreille basse, je battais le gravier du bout de ma canne, trouvant les minutes interminables...

Enfin, le sable grince. Je lève la tête vivement. Ma cousine — je la reconnus tout de suite, sa figure d'enfant n'avait pas changé — s'avancait sans me voir, dans une allée étroite comme un sentier. Elle venait lentement, toute blanche dans sa robe droite, souriant par-dessus la haie à une bonne femme du jardin d'à côté. Grande, mince, avec les contours exquis, vagues encore, de l'enfant qui devient femme, elle paraissait quinze ans à peine. Sous son grand chapeau de mousseline dont l'auvent bouillonné, rabattu sur les oreilles, voilait son visage d'une ombre transparente, en haut de son cou nu, long et pliant, serré seulement à mi-hauteur d'un rang de perles nacrées, sa figurine de camée paraissait plus petite encore. De grands iris pâles et des buissons de roses de Bengale baisaient sa robe au passage, tandis qu'autour de ses souliers découverts, des bordures d'« aimez-moi » tissaient une petite dentelle bleue.

Elle m'aperçut enfin, s'arrêta court, eut un mouvement d'hésitation très bref, puis me sauta au cou en criant : « Georges ! » d'une voix rieuse et sonore. Elle m'embrassa vigoureusement. Ses bras qui m'entouraient, me serraient contre sa douce poitrine, pendant que ses lèvres claquaient sur mes joues.

« Es-tu gentil d'être venu ! dit-elle. Que te voilà grand ! Et ce bout de moustache ! Par exemple tu as bien toujours ton même air bon garçon ! Voyons, donne-moi des nouvelles de l'oncle et de la tante. »

Elle s'assit à côté de moi, sur le banc fait d'une planche et de deux tronçons d'arbre. Et, sans façon, son bras passé sur mon épaule, en vraie petite fille qui se serait aussi bien posée sur mes genoux, elle se mit à me questionner. Sa voix trop vibrante me faisait tinter l'oreille. Elle avait des yeux très bleus et des cheveux d'or tout crespelés, fins comme des fils de la Vierge.

*
* * *

Nous reprîmes, dès ce premier jour, l'habitude de nous tutoyer, de nous embrasser plusieurs fois dans la journée à propos de rien : elle

passait près de moi, je l'embrassais, elle mettait, sur mon bras, sa main un peu brunie, fine et longue, je la baisais ; et quand je lui portais l'arrosoir trop lourd qui faisait ployer son corps flexible, à son tour, elle me remerciait par un baiser.

Cet arrosage était la grande distraction de ma petite cousine. Très simple de goûts, elle ne s'en était jamais lassée, s'en amusait comme à dix ans. Au petit matin, on l'entendait se glisser dans l'escalier tournant, pivot de la maison, qui, de sa chambrette en pigeonnier, s'enroulait jusqu'à la cave. Elle tâchait bien de ne pas faire de bruit ; mais elle avait tant de hâte qu'elle cognait au passage quelque placard, faisait tomber un balai... et les marches de bois étaient si sonores ! Même, tout en descendant à pas de loup, elle ne pouvait se retenir de fredonner entre ses dents, et croyez bien qu'il lui fallait un grand effort pour ne pas chanter à pleine voix. Par exemple, sitôt la porte du rez-de-chaussée refermée, au premier pas dans le jardin, elle ouvrait tout grand son gosier, et c'étaient, dans l'air matinal, mêlées aux pépiements des oiseaux, des chansons sans fin, à tue-tête, le plus souvent, « la, la, la, la, » sur toute sorte d'airs sans suite. Jamais elle ne s'est doutée qu'elle éveillait tout le monde aux alentours, et jamais personne ne s'en est plaint. Les voisins, atteints par sa voix aiguë, disaient avec bonhomie : « Voilà mademoiselle Jeanne qui sert à boire à ses plantes. »

Ah ! elle s'en donnait, de chanter et d'arroser. Et il fallait la voir, les cheveux en désordre, toute rouge, et mise comme une bohémienne, au milieu de ses fleurs emperlées d'eau ! Cette eau se puisait contre la maison, dans d'anciennes pièces de vin défoncées, enterrées debout sous les gouttières chargées de les remplir aux jours de pluie. Grâce à ce système, au bout de cinq minutes les vêtements de Jeanne ruisselaient.

Aussi avait-elle inventé, pour ce passe-temps laborieux, le plus étrange costume : d'abord, premier étage, une vieille robe qui lui venait aux chevilles ; par-dessus, une jupe beaucoup plus courte — quelque ancienne victime de ses jolis vagabondages dans les ronces — dont elle avait tout simplement retranché le bas à grands coups de ciseaux ; cette sorte de

tablier circulaire s'arrêtait aux genoux : étage second. Enfin le troisième palier, aux hanches, c'étaient les basques d'une blouse serrée à la ceinture par le premier bout de ficelle venu. Ajoutez à cet accoutrement un chapeau sans forme ni couleur, des souliers à son père dans lesquels elle roulait — et laissez-moi vous dire que jamais elle n'était si fine ni si svelte, jamais si élégante de formes et de mouvements que dans ces nippes, avec son gros arrosoir bosselé, noir de rouille. Que de fois je suis demeuré immobile à la regarder, pendant que, son bec rose ouvert, le nez au ciel, s'inondant les pieds sans s'en apercevoir, elle lançait aux cerises nouvelles ses notes de cristal !

Et tout d'un coup elle se retournait : « Eh bien ! vite, voyons ! »

Il fallait voler, obéir en hâte, et je ne demandais pas mieux.

Qui l'eût reconnue, l'après-midi, comme la femme du notaire ou une noble dame des environs étaient venues en visite, qui l'eût reconnue, la petite jardinière, serrée dans un frais costume à semis de fleurettes, sagement assise auprès de sa mère, et ne disant de temps à autre qu'un mot timide, à peine entendu ? On l'aurait jugée sainte-nitouche à grand tort ; elle était sincèrement petite fille. Ses yeux seulement, d'un coup à la dérobée, son petit nez, qui une seconde frémissait d'impatience, me contaient son ennui, son désir de s'échapper pour courir avec moi. C'étaient ces contrastes qui la rendaient si séduisante, sans que l'idée vint d'être trop libre avec elle, mais non sans qu'on souffrit cruellement de ses séductions involontaires : une manche retroussée pour montrer une égratignure, trois boutons de corsage arrachés, pour tuer un frelon entré là dans son vol ahuri...

Pure comme la neige qui vient de tomber, comme ses yeux limpides où ne passait pas un voile, elle avait tantôt des jeux de chèvre folle, se laissant pendre à pleins bras, tantôt des mouvements de pudeur altière toute frémissante pendant lesquels, la toucher seulement du bout du doigt eût été une offense. Me voyait-elle, le soir venu, m'en aller seul sur la route, sans se douter que je la fuyais, que je cherchais dans l'air frais de la nuit tombante et dans la solitude à reprendre quelque énergie, elle

partait au galop et je l'entendais venir derrière moi, à fond de train, légère et bondissante dans le frou-frou de sa robe. J'aurais dû me retourner, l'arrêter... Lâchement je paraissais ne pas l'entendre et j'attendais la minute délicieuse où elle me jetait ses mains sur les yeux et, retenant ses rires, essoufflée, haletante, appuyait de tout son poids son buste souple sur mes épaules. Je sentais battre son cœur à coups rapides tout contre moi ; son haleine précipitée me courait au long du visage et j'entr'ouvrais les lèvres pour aspirer ce souffle tiède à l'odeur pénétrante, pour boire le parfum encore plus troublant qui, de son jeune corps animé par la course, montait comme d'une fleur chauffée par le soleil.

Un instant après elle marchait à deux mètres de moi, silencieuse, droite, grandie, apparition de cristal qu'un frôlement, me semblait-il, allait briser en poussière.

*
* * *

Et déjà, c'est le dernier jour, je dois partir par la diligence du soir. Jeanne, assise dans l'herbe haute, arrache nerveusement les fleurs autour d'elle ; parfois s'allonge, appuyée sur une main, pour atteindre un coquelicot ou un pied-d'alouette hors de portée. Une à une elle passe chaque tige de biais dans la bavette de son petit tablier rouge, de-ci, de-là, mêlant aux fleurs de grandes herbes aux grains tremblotants. Quand la tige se casse trop court, elle hausse les épaules, ôte son chapeau, secouant d'un mouvement brusque ses cheveux dénoués, éparpillés en mousse étincellante ; et, dans une maille du *yoko*, elle enfile sa fleur au hasard, tout de guingois. Muette, les lèvres serrées, elle me lance seulement à la dérobée des regards rapides dont il m'est impossible de démêler l'expression.

Hier soir, j'ai un instant perdu la tête. Dans la nuit scintillante j'avais attiré Jeanne contre moi et, tout en lui nommant quelques étoiles, je mordillais ses cheveux. « Caniche ! caniche ! » disait-elle en riant. Et nous marchions. Mais peu à peu mes baisers sont descendus sur son front, sur ses paupières, sur les ailes mobiles de son nez... Soudain elle s'est redressée et m'a repoussé d'un coup si brutal, en pleine poitrine, que, mes



M.B. de Monvel.

pieds s'enchevêtrant, j'ai roulé sur le sol; — pendant qu'elle, sans se retourner, sans venir à mon aide, rentrait d'un pas sonore à la maison. Depuis, elle me boude, ou elle se boude elle-même, je ne sais trop.

... Sans doute, ses regards furtifs l'ont renseignée sur mes bonnes dispositions. Elle m'observe plus franchement, sans détourner la tête. Enfin! d'un petit signe impérieux, elle me désigne une place dans l'herbe à son côté, et j'y saute, passionnément soumis, ne sachant comment lui montrer la docilité sans bornes qui m'amollit jusqu'à l'anéantissement. Mes yeux la lui disent du mieux qu'ils peuvent. Les siens me dévisagent; ils sont gris dans la pleine lumière du jour et la pupille s'y détache noire, pointue, dirait-on, comme une pupille de chat. Pourquoi a-t-elle ce regard d'acier, cet air dur en m'examinant?...

Ma cousine Jeanne était une bien singulière petite fille. Son air dur cachait un attendrissement contenu qui, tout d'un coup, éclata en sanglots. Ses deux bras autour de mon cou, sa tête sur mon épaule elle 'a longtemps pleuré; moi, j'étais à des hauteurs enivrantes, assis sur des nuages qui balançaient délicieusement... Je bénissais mon oncle et ma tante, parents absurdes dans leurs partis pris matrimoniaux, infiniment sages dans l'éducation de leur fille; ils l'avaient bien comprise et faisaient sagement de ne la surveiller jamais, de respecter cette petite âme indépendante qui se serait butée à la contrainte et qu'on enchaînait par la liberté.

Elle finit par se dégager doucement et se leva avec un sourire.

« Rentrons, mon Georget, voulez-vous? Et donnez-moi votre bras, je suis un peu fatiguée. »

C'est seulement par la suite que j'ai réfléchi à ce *vous*. Il me parut, sur le moment, tout naturel.

Nous allions, causant paisiblement. Ce n'était plus une enfant que je conduisais, mais une femme, femme par la démarche plus languissante, par le ton moins délibéré de ses paroles, par les manières, par le son de la voix, par tout son être plus réservé et plus doux.

« Eh bien, dit-elle sans embarras, nous n'avons pas encore parlé de mon mariage... Il fait grand plaisir à mon cher papa et à ma bonne

petite maman. Je me suis juré de leur faire plaisir toute ma vie. Aussi, je suis bien heureuse. Puis, M. de Clavel est un excellent garçon... »

Je ne pus répondre, et, très simplement, elle parla d'autre chose.

*
* * *

Le soir, en diligence, j'ai trouvé, dans la pochette de mon pardessus, une « pentecoste » et une marguerite à demi effeuillée. Je les ai encore. Les premiers jours elles étaient souples et fraîches aux lèvres. Peu à peu, comme elles se desséchaient, il m'arriva de passer un jour puis quelques semaines sans les voir... Et d'autres visages que celui de Jeanne sont venus me sourire, prendre, pendant des mois et des ans, mes pensées... De ceux-là, il me reste à peine un souvenir indistinct...

Ma petite cousine, au contraire, ne s'est pas effacée. Je la vois, au jour de mon arrivée, toute blanche entre les iris pâles et les roses de Bengale qui baisaient sa robe au passage. Je la vois, au jour de mon départ, assise dans l'herbe haute, parée de fleurs sauvages, avec ses yeux gris perçants qui ne voulaient pas pleurer.

AUGUSTE DUVIARD.





ALPHONSE FRANÇOIS

25 AOÛT 1814 — 7 JUILLET 1888

Lorsqu'un homme a occupé dans la société une haute situation et qu'il vient à disparaître, il appartient à ceux qui l'ont approché et qui ont applaudi à ses succès de rappeler à ceux qui l'ont oublié et d'apprendre à ceux qui l'ignorent pourquoi cet homme a mérité l'estime, comment il s'est élevé au-dessus de ses contemporains. Ici, nous sommes en face d'un graveur de vrai mérite qui, après avoir longtemps cherché sa voie, est parvenu aux plus grands honneurs que puisse rêver un artiste.

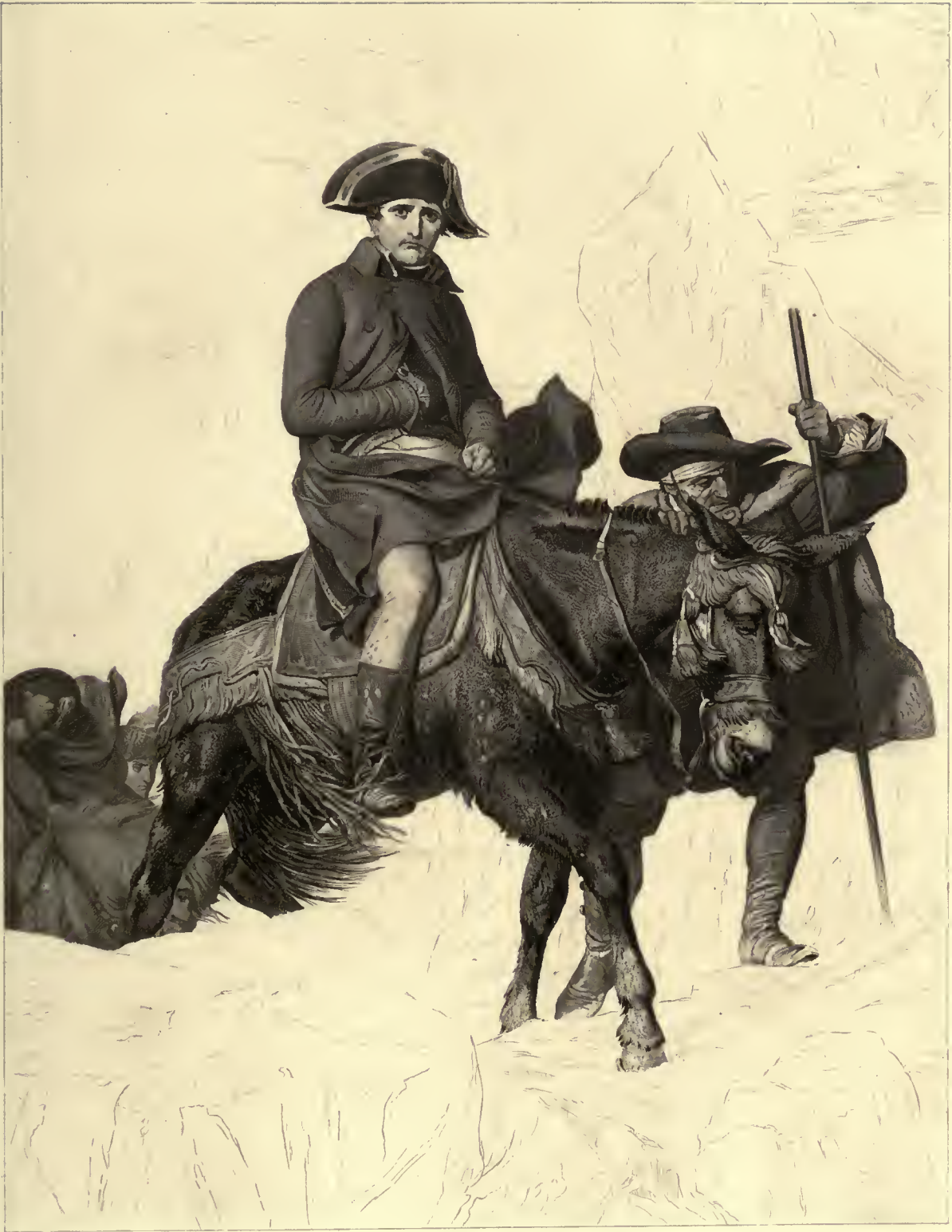
Alphonse François, né à Paris le 25 août 1814, fit des études très incomplètes; livré fort jeune à lui-même, il apprit le métier de graveur de poinçons, mais c'était à contre-cœur qu'il se livrait à ce travail. Son frère, plus âgé que lui de quelques années, cherchait bien à le guider, mais le caractère indépendant d'Alphonse François s'accommodait difficilement de la tutelle fraternelle; les deux frères avaient l'un pour l'autre une vive et profonde affection, mais ce ne fut qu'assez tard, lorsqu'il se fut essayé dans diverses carrières, qu'Alphonse François consentit à demander à son frère un appui que celui-ci s'empressa de lui accorder. Adroit dans tous les travaux qui

exigeaient une grande habileté de main, Alphonse François trouvait facilement moyen, chez les orfèvres qui l'employaient, de subvenir à ses modestes besoins ; mais cette besogne, fastidieuse par sa monotonie, était loin de convenir à quelqu'un qui sentait en soi une valeur réelle et qui avait l'ambition légitime de se faire un nom. En même temps qu'il satisfaisait aux exigences de sa profession, François, si nous en croyons une tradition qui s'est perpétuée dans les ateliers, apprit les éléments de la musique et fit pendant quelque temps partie, comme choriste, de la Société des concerts du Conservatoire ; il rêva même un moment de suivre la carrière du théâtre. Dans ses tentatives de ce côté, il eut la bonne fortune (c'est lui-même qui le racontait en plaisantant) de donner la réplique à Rachel, et le futur membre de l'Académie des Beaux-Arts, dans le costume d'Agamemnon, subit plus d'une fois le triste sort que lui réservait la grande tragédienne, vêtue en Clytemnestre. Ces excursions dans le domaine tragique ou musical n'apportaient qu'une distraction fort éphémère au graveur de poinçons qui, à un moment donné, résolut de renoncer tant au métier qu'il faisait à regret qu'aux distractions sans issue vers lesquelles sa jeunesse l'entraînait, pour suivre une carrière qui répondait sinon à ses goûts, du moins à ses instincts. Il demanda à son frère, qui apprenait la gravure en taille-douce sous la direction de M. Henriquel, de le présenter à son maître. M. Henriquel l'accueillit avec sa bienveillance accoutumée et s'assura tout de suite de ce dont il était capable. François lui avoua franchement qu'il savait à peine dessiner et qu'il n'avait jamais tenu le burin que pour graver des poinçons, mais il l'assura en même temps qu'il avait le vif désir de réussir, et que, bien qu'il eût passé l'âge où d'ordinaire on apprend les éléments d'un art (il avait à cette époque vingt-six ans), il était absolument résolu à suivre avec docilité les conseils que son maître voudrait bien lui donner. M. Henriquel s'aperçut promptement que son nouvel élève lui avait dit vrai en lui déclarant qu'il avait tout à apprendre, mais il ne tarda pas à s'apercevoir aussi qu'il ne l'avait pas trompé davantage en lui promettant une assiduité exemplaire ; il lui donna à copier quelques estampes, ne voulant pas le mettre tout de suite en face d'un bas-relief ou d'une figure en ronde bosse

qu'il aurait été incapable de reproduire et lui recommanda de retracer servilement ce qu'il voyait. François montra une telle application au travail que son maître ne revenait pas des résultats qu'il obtenait : à l'insuffisance de son instruction, il suppléait par une minutie dans l'exécution qui tenait du prodige ; il copiait les tailles et jusqu'aux moindres points des estampes qui lui servaient de modèles et n'abandonnait son dessin pour en commencer un autre que lorsqu'il avait épuisé toutes les ressources de son inépuisable patience.

Malgré les encouragements que lui prodiguait son maître et malgré le profond respect qu'il lui inspirait, Alphonse François ne put longtemps se résigner à son rôle d'élève ; son caractère s'accommodait difficilement de la discipline, même la plus douce. Ayant eu l'occasion de voir chez M. Chaix d'Est-Ange un fort beau portrait du Titien peint par lui-même, il se mit en tête d'en faire un dessin ; il obtint facilement du propriétaire la permission nécessaire pour exécuter ce travail et, pendant quelques semaines, il déserta l'atelier pour aller s'installer, boulevard Montmartre, chez le grand avocat. A force de patience et d'adresse, il parvint à faire une copie que déclarèrent très fidèle tous ceux qui furent admis à la voir. Ce premier succès fut très agréable à François, mais la joie du débutant n'était pas complète, car il ne savait pas comment, après sa fugue de l'atelier, il serait accueilli lorsqu'il s'y présenterait à nouveau. M. Henriquel se contenta de lui demander la cause de son absence. Pour toute réponse François sortit de son portefeuille le dessin qu'il venait de terminer, le montra à son maître et lui dit en même temps qu'il avait l'intention de graver ce dessin. Que répondre à un jeune homme qui, n'ayant aucune pratique de l'art, vous montre un dessin qui n'est pas mal et qui, n'ayant jamais tenu un burin, vous manifeste l'intention de graver une planche qu'hésiterait à entreprendre un graveur expérimenté ? M. Henriquel se garda bien de donner à son élève un conseil ; il ne voulut ni encourager, ni contrarier le projet du jeune audacieux et le laissa absolument libre d'agir comme il l'entendrait. Alphonse François se mit à l'œuvre et travailla sans relâche ; au bout de quelques mois il mettait au jour une estampe

estimable qui semblait exécutée par un artiste rompu de longue date à tous les secrets du graveur ; il avait appris son métier lui-même en faisant des efforts surhumains pour vaincre les difficultés qu'il rencontrait à chaque instant et il avait triomphé là où presque tout le monde aurait échoué. Trouverait-on, en effet, dans l'histoire de la gravure, à citer le nom d'un autre artiste s'étant formé seul, ayant produit du premier coup une œuvre aussi satisfaisante, et n'ayant, en réalité, appris l'art du graveur qu'en regardant travailler les autres ? Ce portrait du Titien, exposé au Salon de 1842, n'eut pas le succès qu'il eût certainement obtenu si l'on avait su dans quelles conditions il avait été exécuté ; il fut regardé toutefois, et M. Chaix d'Est-Ange, fort satisfait de ce premier travail, commanda au jeune artiste une autre planche d'après une peinture qui était également en sa possession : le portrait de Michel-Ange par lui-même. Le portrait du Titien avait permis à Alphonse François d'apprendre à ses dépens à triompher des difficultés matérielles du burin. Lorsqu'il entreprit le nouveau travail que lui confiait M. Chaix d'Est-Ange, il se trouvait, par l'étude attentive qu'il venait de faire, mieux préparé et il put profiter de son expérience fraîchement acquise ; Alphonse François était désormais devenu maître de son outil et attaquait le cuivre avec sûreté. Plus d'hésitations ni de tâtonnements ; il savait exactement ce qu'il voulait faire, et lorsqu'il envoya au Salon de 1846 le portrait de Michel-Ange, l'attention des artistes et des éditeurs fut attirée par cet ouvrage qui dénotait effectivement des qualités que la planche précédente avait seulement indiquées. Paul Delaroche, qui avait pour la gravure une affection intéressée, appréciait comme il convient les services que peuvent rendre aux peintres les graveurs, surtout lorsqu'ils sont habiles ; il remarqua l'estampe d'Alphonse François et recommanda le jeune débutant à M. Goupil ; celui-ci, qui ne demandait pas mieux que de se rendre aux désirs de Paul Delaroche, confia à François le soin de graver la *Jeunesse de Pic de la Mirandole*, peinture exécutée en 1842 qui se trouve actuellement au Musée de Nantes. Alphonse François qui, dans les deux premières planches qu'il signa, n'avait, en aucune façon, révélé l'atelier auquel il appartenait,



au moins de nom, témoigna, dans la planche que lui avait confiée Paul Delaroche, qu'il avait fait son profit des exemples que lui avait fournis son maître. Il évita les demi-teintes trop nombreuses et s'appliqua à transporter sur le cuivre l'aspect clair et précis de la peinture originale. Il y réussit pleinement et obtint, à la suite du Salon de 1851 où il exposa cet ouvrage, une première médaille.

A dater de cette époque, Alphonse François est classé parmi les artistes auxquels s'adressent spontanément les éditeurs. Le public fit à la *Jeunesse de Pic de la Mirandole* un excellent accueil, et M. Goupil, désirant attacher à sa maison le jeune artiste qui avait témoigné d'une réelle habileté, le chargea d'un nouveau travail : non seulement il le pria de terminer une planche que Couwenberg, mort récemment, laissait inachevée, *Mignon et son père*, d'après Ary Scheffer, mais il lui demanda de graver, d'après Paul Delaroche, le *Général Bonaparte passant les Alpes*, planche qui établit d'une manière définitive la réputation d'Alphonse François. Pour la première fois la critique s'occupa du jeune graveur; M. Delaborde, dans la *Revue des Deux-Mondes* (1853), s'exprime ainsi en parlant de cette planche : « La vigueur de l'exécution est aussi ce qui donne une incontestable valeur au travail de M. François et peut-être l'estampe de Napoléon au Saint-Bernard est-elle, de toutes les planches d'histoire publiées depuis quelques années, celle qui honore le plus notre école de gravure... » De son côté, M. Delécluze, dans le *Journal des Débats* (9 janvier 1852), écrivait ce qui suit : « ... C'est cette composition remarquable que M. Alphonse François a été chargé de graver : tâche difficile dont ce jeune artiste s'est acquitté avec un rare bonheur. Toutes les habiletés, toutes les délicatesses que l'on est en droit d'exiger de ceux qui manient le burin, se trouvent réunies dans cette gravure en taille-douce. » D'autres critiques louèrent également cet ouvrage qui surprit par la franchise de l'exécution et par la hardiesse du travail. Quoique uniquement gravée au burin, cette planche offre quelque analogie avec les estampes magistrales que Gérard Audran exécuta au xvii^e siècle d'après Charles Lebrun; il semble que le nouveau venu dans notre école de gravure soit désigné, dès ses débuts, comme le conti-

nuateur des grands maîtres français qui, à une habileté matérielle peu commune, joignaient une verve sans pareille et traduisaient, avec une aisance extraordinaire, les œuvres d'autrui qu'ils prenaient pour modèles.

Désormais les commandes se succèdent sans interruption chez Alphonse François et le jeune artiste est contraint d'en refuser plus qu'il n'en accepte. Entre la *Marguerite à l'église* (1854) et la *Tentation du Christ* (1860), d'après Ary Scheffer, François exécute sur une planche d'acier une estampe qui fit sensation, non seulement auprès des artistes qui reconnurent aisément les rares mérites de la gravure, mais auprès du public, qui trouva, dans *Marie-Antoinette sortant du Tribunal révolutionnaire* (1857), une reproduction intelligente et absolument fidèle d'un tableau qui avait passionné l'opinion. L'artiste reçut de tous côtés des félicitations, et le succès de cette estampe fut tel (à cette époque on aimait encore la gravure d'histoire) que les éditeurs eurent peine à suffire aux demandes qui leur arrivaient de toutes parts. Jamais estampe n'avait donné à son auteur autant de soucis. François avait gravé au burin presque du premier coup la figure de la reine, mais lorsqu'il s'agit d'entreprendre la gravure des gardes qui accompagnent Marie-Antoinette et de la foule qui la suit de ses regards furieux ou attendris, il pensa qu'il obtiendrait, à l'aide d'une préparation à l'eau-forte, un résultat plus satisfaisant que s'il usait uniquement du burin. Par malheur, il n'avait, de ce genre de gravure, qu'une expérience très incomplète. Aussi laissa-t-il l'acide trop longtemps sur la plaque d'acier, et, lorsqu'il eût été chez l'imprimeur faire tirer une épreuve pour voir le résultat de son travail, il s'aperçut bien vite que tout était à refaire. L'eau-forte avait attaqué le métal avec brutalité, avait creusé de véritables trous dans les parties où les traits étaient rapprochés et avait partout compromis le travail de l'artiste. François n'était pas homme à se laisser abattre par cette déconvenue ; il remporta sa planche, résolu à la mener à bien et ne voulant confier à personne le soin de réparer ce que l'acide avait compromis ou détruit. A l'aide de puissants marteaux, il repoussa le métal dans les parties où la morsure était trop accentuée, et, avec son adresse habituelle, avec cette volonté de fer dont



il ne se départit pas une minute pendant toute sa carrière, il parvint à remettre la planche en état d'être reprise au burin. Il s'attela à ce travail comme si nul accident n'était survenu, se servant de ce qu'il croyait pouvoir conserver et gravant à nouveau ce que son marteau avait totalement détruit. Personne ne se serait jamais douté des tracasseries sans nombre que cette estampe donna à François, si l'artiste n'avait tenu à mettre dans son œuvre, à la Bibliothèque nationale, une épreuve de cette planche après la morsure à l'eau-forte, épreuve qui permet de constater ce que peuvent le talent et la persévérance pour triompher de difficultés qui paraissent, au premier abord insurmontables (1).

Après avoir mis la dernière main à cette estampe qui lui avait donné tant de soucis, Alphonse François reprit le burin avec une ardeur nouvelle : il grava successivement trois planches qui achevèrent de révéler les hautes qualités de l'artiste et qui lui valurent son entrée à l'Institut, où il remplaça Forster le 15 février 1873.

Dans le *Couronnement de la Vierge*, d'après Beato Angelico (1867), il se montra le plus respectueux des interprètes. Lui qui, quelques années auparavant, avait rendu, avec une audace peu commune, une œuvre de Paul Delaroche, usa d'un procédé tout différent pour reproduire le tableau du peintre du couvent de Saint-Marc. Il étudia chaque tête avec une pieuse attention, rendit chaque physionomie avec son expression propre, et, à l'aide d'un travail serré d'une tonalité délicate, il donna la reproduction la plus fidèle de cette peinture exquise que personne, avant lui, n'avait osé interpréter. Dans des œuvres de ce genre, qui semblent peintes par une main que dirige une inspiration d'en haut, les audaces ne sauraient être de mise, et une reproduction intelligente, sans timidité comme sans faiblesse, peut seule satisfaire les artistes épris de cet art qui s'adresse à l'âme autant qu'aux yeux. La chalcographie du Musée du Louvre, qui avait demandé ce travail à Alphonse François ou qui, pour mieux dire, le lui avait confié à sa requête, eut lieu d'être très satisfaite

(1) Jules François mourut en quelques jours d'une fièvre scarlatine, le 16 octobre 1861, à l'âge de cinquante-deux ans. Il laissait inachevée une planche, d'après M. Gérôme, *le Roi Candaule*, qu'Alphonse François termina l'année suivante et que publia M. Goupil en 1863.

d'avoir obtempéré au désir de l'artiste, car, parmi les planches qu'elle a publiées depuis quelques années, celle-ci compte avec raison parmi les plus remarquables. La *Naissance de Vénus* (1870), d'après une peinture de M. Cabanel, suivit de près cette estampe. L'artiste, qui avait reçu de M. Goupil la commande de cette nouvelle planche, commença même à la graver avant que la gravure destinée au gouvernement fût absolument terminée. Il se reposait de l'étude austère qu'exigeait l'une en interprétant la peinture savante mais singulièrement aimable de M. Cabanel. S'il y avait dissemblance complète entre les sujets traités par les artistes, le graveur mit une certaine analogie dans l'exécution des deux planches; ces peintures étaient l'une et l'autre claires et délicates de ton. L'artiste tint à conserver à la composition de M. Cabanel son aspect léger et se garda bien d'alourdir, par un travail trop serré, cette toile d'une harmonie claire. Rien qu'à l'aide d'un dessin d'une précision absolue et d'un travail peu compliqué, il rendit tout le charme de cet ouvrage qui compte parmi les meilleures productions du grand peintre contemporain. La troisième planche dont nous voulons parler fut exécutée pour la *Société française de gravure*. Lorsque cette société fut fondée, en 1868, dans le but unique d'encourager la gravure en France et de permettre aux artistes délaissés presque complètement par les éditeurs de témoigner de leur savoir, Alphonse François se fit inscrire un des premiers sur la liste des souscripteurs. D'autre part, son nom fut désigné par les membres fondateurs pour être compris parmi ceux des graveurs auxquels devait être commandé immédiatement un travail, et, l'artiste consulté, manifesta le désir de graver l'admirable petite peinture d'Hans Memling, *le Mariage mystique de sainte Catherine*, qui faisait partie de la riche collection de M. Édouard Gatteaux, et qui se trouve aujourd'hui, grâce à la générosité de son ancien possesseur, dans le salon carré du Musée du Louvre.

M. Gatteaux, qui peut être rangé parmi les amateurs les plus libéraux et les plus éclairés de notre temps, en confiant à François le tableau de Memling, l'avait autorisé à le garder tout le temps qu'il lui serait nécessaire. Il entendait ainsi faciliter à l'artiste sa besogne et donner à la

Société française de gravure un témoignage de sympathie. Ces généreuses pensées trouvèrent leur juste récompense : pendant les derniers jours de la Commune, l'hôtel de M. Gatteaux fut pillé et incendié et lorsque, rentré à Paris, le maître du logis put pénétrer chez lui, il ne retrouva qu'une bien faible partie des trésors qu'il avait accumulés dans cette demeure hospitalière. Grâce à sa libéralité le tableau de Memling était sauvé et Alphonse François, qui avait emporté avec lui ce chef-d'œuvre loin de Paris, le rapporta intact à son propriétaire aussitôt qu'il put, de son côté, prendre la route de la capitale. L'artiste n'avait pas encore complètement terminé son ouvrage à ce moment, mais sa tâche était assez avancée pour qu'il n'eût pas un besoin absolu d'avoir continuellement la peinture sous les yeux et il tint à n'en pas priver plus longtemps M. Gatteaux, qui n'avait plus pour récréer ses yeux qu'une bien faible partie de ses anciens trésors.

Le *Mariage mystique de sainte Catherine*, publié en 1872, compte parmi les ouvrages d'Alphonse François qui accusent le mieux les qualités élevées de son talent. Dans cette planche, il ne s'était pas contenté, comme dans la plupart de ses estampes antérieures, de reproduire avec fidélité le dessin précis du maître flamand, il avait tenté un peu plus ; il avait cherché, tout en demeurant dans une gamme de ton douce et calme, à indiquer au moins sommairement les rapports harmonieux qui existaient entre les couleurs puissantes employées par le chef de l'école de Bruges. Cette tentative révélait une nouvelle phase dans le talent d'Alphonse François, phase qui ne fut que passagère mais qui amena le maître à s'exercer d'après un des ouvrages les plus justement célèbres du grand coloriste vénitien. La *Présentation de la Vierge au Temple* suivit d'assez près, en effet, le *Mariage mystique de sainte Catherine*. Dans le tableau du Titien la composition par elle-même n'offre qu'un intérêt assez restreint. Cet escalier immense, dont la Vierge enfant monte les degrés, occupe une place bien considérable ; les patriciens aux riches costumes qui assistent à la scène sont disposés avec art mais ne paraissent pas absolument nécessaires au sujet que le peintre a entendu représenter. C'est donc

uniquement à la richesse et à l'harmonie des tons que ce tableau doit la place qu'il occupe parmi les chefs-d'œuvre de la peinture et non à la composition qui est lâche et sans lien. Alphonse François fut-il bien inspiré lorsqu'il entreprit cette grande planche? Son burin, accoutumé jusque-là à traduire des œuvres dans lesquelles la couleur était uniquement subordonnée au dessin, demeura froid devant les harmonies puissantes qu'il était appelé à rendre. N'étant plus soutenu par une forme serrée, il eut quelque peine à surprendre les contours noyés dans la pâte, et, quelques efforts qu'ait faits l'artiste, si difficile à contenter, il demeura impuissant à transporter sur le cuivre le charme de la peinture originale et resta forcément au-dessous de la tâche qu'il s'était imposée. Il sentit si bien cela que, dans la suite, il ne se hasarda plus sur cette pente dangereuse et que, pendant la suite de sa carrière, il ne s'adressa plus qu'aux œuvres dans lesquelles un dessin précis lui permettait de se reconnaître et de rivaliser avec les maîtres dont il multipliait et popularisait les ouvrages.

En même temps qu'il gravait la *Présentation de la Vierge au Temple*, Alphonse François exécutait, d'après de grandes peintures de Gustave Doré, trois estampes qui devaient faire partie d'une suite assez nombreuse publiée à Londres par la « Doré Gallery » : *l'Entrée à Jérusalem*, *le Rêve de la femme de Pilate* et *le Serpent d'airain*. Cette besogne, Alphonse François l'avait acceptée un peu à la légère et gémissait souvent d'avoir signé le traité avec les éditeurs anglais. Il fit cependant honneur à ses engagements, mais pour abréger cette lourde tâche, il appela à son aide quelques confrères qui préparaient les fonds et les dessous et qui livraient au maître la planche entièrement ébauchée. Alphonse François reprenait alors le travail, réparait ce qui ne lui paraissait pas bien préparé, conservait ce qui était satisfaisant et mettait la dernière main à ces planches qu'il ne livrait que lorsqu'il les croyait dignes de porter son nom.

Nous aurions encore, si nous tenions à donner la liste complète des ouvrages importants exécutés par Alphonse François, à mentionner un grand

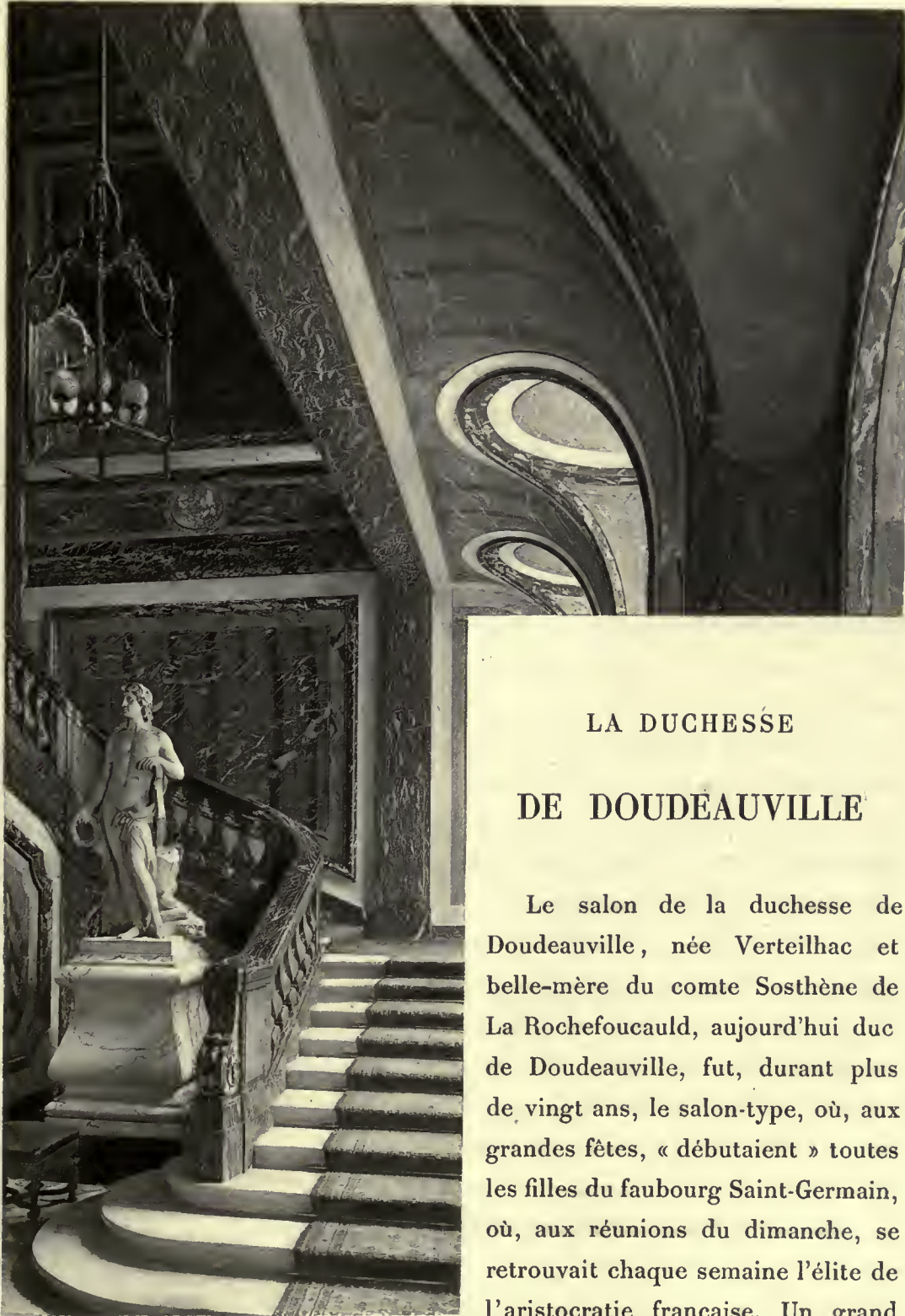
nombre d'estampes dans lesquelles apparaît le talent du maître ; le *Martyre de saint Symphorien*, d'après Ingres (1872) ; le *Portrait de François-Marie de la Rovère*, d'après Raphaël (1881) ; la *Vierge aux Anges*, d'après M. W. Bouguereau (1884) ; la *Psyché*, d'après M. Jules Lefebvre (1885), sont des travaux qui accusent tous un savoir exceptionnel et la main d'un maître. Les portraits de M. Henriquel et de M. Ingres (ce dernier n'a jamais été terminé) sont des œuvres de premier ordre qui rivalisent avec ce que l'art des portraitistes a fait de mieux en France. Mais ces ouvrages, quelque bons ou quelque excellents qu'ils soient, n'ajoutèrent rien à la notoriété du graveur. Dans *Bonaparte passant les Alpes*, dans *Marie-Antoinette sortant du Tribunal révolutionnaire*, dans le *Couronnement de la Vierge* et dans le *Mariage mystique de sainte Catherine*, François a donné la note la plus exacte de son talent, puissant lorsque la peinture le commande, tendre et délicat lorsque le tableau qu'il doit traduire l'impose. Ce talent, merveilleusement souple, a toujours su se plier aux exigences des peintures qu'il avait à interpréter, et ce fut une des plus grandes forces de l'artiste de savoir, sans abdiquer son originalité, subordonner ses travaux et varier sa manière selon les ouvrages qui lui étaient offerts comme modèles.

Dans les dernières années de son existence, Alphonse François exécuta une planche qui lui avait été commandée depuis de longues années : *Un militaire recevant une jeune dame*, d'après G. Metz. Mais sa vue faiblissait de jour en jour et il eut toutes les peines du monde à terminer cet ouvrage. Il dut renoncer désormais à tenir le burin, et cet homme, qui n'avait jamais connu le repos, fut condamné à une inaction complète ; non seulement il ne pouvait plus graver, mais ses yeux, fatigués par un excès de travail, ne lui permettaient même plus de lire. Il errait dans Paris, cherchant à tuer le temps et à oublier ses infirmités. Il fut enlevé subitement le 7 juillet dernier ; les confrères et les nombreux amis qui accompagnèrent jusqu'au cimetière de Neuilly sa dépouille mortelle témoignaient de la haute estime dans laquelle ils tenaient le grand artiste que perdait la France.

La vie d'Alphonse François, comme celle de la plupart des graveurs, se résume dans l'examen de ses œuvres; elle nous fournit cependant un enseignement. Lorsque l'on songe à ce qu'il a fallu de volonté, d'efforts continus, de travail obstiné à cet homme obscur pour prendre rang parmi les artistes renommés, on demeure pénétré de respect pour une existence aussi bien remplie. Du jour où Alphonse François résolut de se livrer à la carrière de graveur, il ne se détourna pas un instant de la voie qu'il entendait suivre désormais. Il ne songea ni à faire fortune en acceptant des travaux qu'il trouvait indignes de lui, ni à acquérir la célébrité au moyen de concessions qui ne lui paraissaient pas compatibles avec sa dignité. S'il acquit une modeste aisance et s'il est arrivé à la célébrité, il le doit uniquement à son talent et à l'honnêteté de sa vie qui lui valut l'affection de ses confrères, l'estime de ses amis et le respect de tous ceux qui l'ont connu.

GEORGES DUPLESSIS.





LA DUCHESSE

DE DOUDEAUVILLE

Le salon de la duchesse de Doudeauville, née Verteilhac et belle-mère du comte Sosthène de La Rochefoucauld, aujourd'hui duc de Doudeauville, fut, durant plus de vingt ans, le salon-type, où, aux grandes fêtes, « débutaient » toutes les filles du faubourg Saint-Germain, où, aux réunions du dimanche, se retrouvait chaque semaine l'élite de l'aristocratie française. Un grand

bal chaque printemps, — c'était en quelque sorte une consécration mondaine que d'y être invité — des réceptions hebdomadaires invariablement

précédées d'un diner de dix-huit couverts et ouvertes à tous les amis, une avant-soirée quotidienne à laquelle s'empressaient tous les intimes, tel était le bilan des réceptions de la duchesse. Tout le faubourg Saint-Germain était convié à la première grande fête qui était « la fête » de la saison ; pour les réceptions, la duchesse, très bienveillante, faisait un choix assez large ; quant à l'intimité, elle constituait un rare privilège et c'était un honneur très recherché de franchir ainsi les portes de l'hôtel de Doudeauville. Et pourtant, si difficiles que fussent les admissions, le cercle était nombreux autour de la duchesse. Plus de dix ou douze personnes, chaque soir, s'y montraient assidues. On arrivait à neuf heures, on partait à onze, de façon à ne point fatiguer l'aimable femme et à lui rendre sa liberté s'il lui plaisait de sortir. Elle, en robe de velours sombre ou de satin noir, assise sur sa bergère, dans son « petit salon » — celui qui est adjacent à la grande salle à manger du rez-de-chaussée — passait ainsi sa soirée, entourée d'amis.

La duchesse de Doudeauville, née princesse de Ligne, a continué les traditions hospitalières de sa belle-mère. Cependant, les fêtes sont maintenant plus espacées et moins régulières à l'hôtel de la rue de Varennes ; les réunions hebdomadaires sont restreintes au Carême et transportées du dimanche au mardi soir ; le *five o'clock* quotidien s'est substitué au thé du soir, donnant ainsi à la réunion un caractère moins intime, un plus large contingent de fidèles, une moins spéciale familiarité. Ceci, cependant, ne signifie point que, moins difficile que sa belle-mère, la duchesse de Doudeauville n'ait point son cercle de fidèles. Elle a son intimité choisie, composée de femmes distinguées et d'hommes élégants ; et c'est pour s'en mieux entourer qu'elle tient à Paris table ouverte, qu'elle organise, à la campagne ses « séries » comme une princesse souveraine.

Plus encore que sa devancière, madame de La Rochefoucauld a pris la tête de la société française. Née princesse de Ligne, c'est-à-dire appartenant à l'une des plus anciennes maisons de l'aristocratie belge, sa noblesse marche de pair avec les plus illustres d'Europe. Les Ligne, en effet, remontent au XII^e siècle. L'un de leurs ancêtres, Antoine, surnommé « le Grand Diable »,

reçut, en 1513, la principauté de Mortagne; pour Lamoral, la seigneurie, baronnie et comté de Ligne fut érigée en principauté, en l'année 1601; Florent, en épousant, en 1608, Louise de Lorraine, recueillit des biens immenses. Les plus hautes fonctions, les plus grandes charges à la cour de tous les souverains des Pays-Bas, ils les ont dignement occupées et c'est assez pour dire quel était leur caractère que de rappeler ce prince de Ligne qui, pendant près d'un siècle, a été pour l'esprit comme le rival heureux de Voltaire, un Voltaire grand seigneur. C'est de cette maison que sont sortis les princes et ducs de Brabançon, d'Arenberg, d'Arschot, de Croy et de Chimay. Elle porte encore les titres princiers d'Amblise et d'Épinay. Presque tous les Ligne ont eu la Toison d'or. Le prince de Ligne, père de la duchesse de Doudeauville, fut proposé en 1830 pour le trône de Belgique, et c'est son refus seul qui a enlevé à ses enfants le titre d'altesses royales.

Élevée dans ce milieu grandiose, passée si près d'un trône que ses robes d'enfant en ont effleuré les marches, la duchesse de Doudeauville en a gardé comme un parfum de Cour, et elle tient ici une incontestable royauté mondaine dont nulle révolution ne saurait la détrôner.

Quant au comte Sosthène de La Rochefoucauld, duc de Bisaccia d'abord, duc de Doudeauville ensuite, il a toutes les qualités qui font le gentilhomme : courtoisie, grande tenue, tact parfait, sens droit, faste instinctif, il est bien l'un des derniers représentants de cette aristocratie française dont ce siècle semble devoir emporter les suprêmes vestiges.

Par la hauteur du caractère aussi bien que par la noblesse de la naissance, il est assurément l'un des plus grands seigneurs de l'Europe. Chef avéré à Paris, du parti royaliste, président du Jockey Club, il est, depuis 1871 et sans interruption, député de la Sarthe, et c'est à ses yeux son plus beau titre. Car, celui-ci, en dépit de ses aïeux, il le doit uniquement à une popularité qu'il a su si bien fonder sur ses bienfaits que, lorsque, en 1885, le rapporteur de son élection prétendit la faire invalider, il ne put trouver de meilleur argument que « les aumônes répandues pour corrompre le peuple! » Argument auquel le duc répondit par cette noble parole :

« Si je fais le bien, je suis les traditions de ma famille et l'exemple de mes ancêtres. Mais si, pour être député, il faut renoncer à faire le bien, je renoncerais à être député, et mon invalidation sera pour moi un titre de gloire ! »

La bienfaisance fut toujours la première occupation du duc de Doudeauville : hospices, asiles, écoles, le département de la Sarthe en est couvert grâce à lui. Les Œuvres parisiennes savent ce que valent son patronage et celui de la duchesse. Sans chercher plus loin, on se souvient de l'adoption toute récente, faite en pleine Chambre des députés, des enfants d'un gréviste de Decazeville, qui reçoivent aujourd'hui, grâce au duc de Doudeauville, une éducation supérieure à celle qu'ils pouvaient espérer.

C'est d'ailleurs — M. de La Rochefoucauld se plaît à l'affirmer en toute occasion — un simple devoir traditionnel qu'il accomplit en faisant autour de lui tout le bien qui peut dépendre de sa volonté. Les La Rochefoucauld, en tout temps, prélevèrent sur leurs revenus ce qu'ils se plaisaient à appeler « la dime du peuple », c'est-à-dire le dix pour cent de tous leurs fermages : cela, en dehors des fondations pieuses qui furent leurs plus précieux titres de gloire. C'est l'arrière-grand'mère du duc actuel qui fonda, à Paris, l'hospice La Rochefoucauld. Un autre La Rochefoucauld créa l'orphelinat de la rue de Sèvres ; un autre, l'école gratuite du Gros-Caillou, dont s'occupa avec tant de sollicitude, avant celui-ci, le précédent duc de Doudeauville, celui-là même qui attribua aux pauvres de France, par son testament, plus d'un million ! Quant au vicomte de La Rochefoucauld, second duc de Doudeauville, administrateur des Sourds-Muets, fondateur de la Société philanthropique, organisateur de l'École de Grignon, le bien qu'il fit n'est pas à compter ; pas plus que celui que fit le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, grand philanthrope dont l'un des plus hauts titres à la reconnaissance publique est l'introduction de la vaccine en France.

Homme politique comme il est grand seigneur, — d'intuition et par droit de naissance, — M. de La Rochefoucauld n'oublie pas que sa Maison, si elle fut toujours en tête de l'aristocratie sur le terrain de la générosité, ne garda pas moins le premier rang dans les affaires du pays. Que ce soit sur les champs de bataille, dans la diplomatie, dans les lettres ou au gouvernement, presque

tous ses ancêtres furent des hommes distingués. Aussi, lorsque, durant le Septennat, il se laissa nommer ambassadeur à Londres, il y laissa une trace ineffaçable ; et ce n'est pas seulement le souvenir de son hospitalité grandiose, de cette maison louée, meublée, tendue de ses tapisseries historiques, pour recevoir, à Ascot, pendant une heure, le prince de Galles ; ce n'est pas seulement le souvenir de ses fêtes à Albert Gate et de son hospitalité princière, et de son affabilité s'étendant à tous ; en affaires, du premier coup, il se révéla homme de diplomatie, traitant les questions les plus délicates avec l'aplomb d'un homme supérieur, par éducation et comme d'instinct, à toutes les menues difficultés des chancelleries.

Aux Archives du quai d'Orsay, sa correspondance se détache sur le fond terne des dépêches convenues. Il est des billets de lui qui n'ont que quelques lignes, mais où la droiture du caractère se trouve servie par des expressions inoubliables, un style de grand seigneur dégagé, digne de l'auteur des *Maximes*.

Avec la même courtoisie et la même assiduité, il exerce aujourd'hui son mandat de député, chef des Droites royalistes. Le premier au conseil comme il est aux séances le plus assidu, toujours correct, bienveillant, dévoué, d'un sens droit et d'un esprit éclairé, il apporte aux affaires des façons de grand seigneur et une politesse qui en imposent aux ennemis même. Ses adversaires se plaisent à proclamer la droiture de ses intentions et la générosité de son caractère et ses amis politiques subissent volontairement pour la plupart la direction généreuse de son esprit.

Ce n'est point le lieu de raconter l'histoire de la maison de La Rochefoucauld ; il suffit de rappeler que, dès 1019, Foucaud, premier du nom, seigneur de la Roche en Angoumois, que l'on croit issu des anciens ducs de Guyenne, est qualifié : *Vir nobilissimus* dans diverses chartes de donation à des abbayes. A la onzième génération, Guy VII accompagne en Flandre le roi Philippe de Valois, ayant à sa suite trois chevaliers et sept écuyers ; avec Aymery III, fils de Guy VII, commencent les signalés services rendus par les La Rochefoucauld à la patrie française. Aymery III, capitaine de Beaucaire et capitaine général ès parties de Languedoc, d'Agénois et de

Toulouse, maintient hardiment en Angoumois la domination royale et, après la paix de Brétigny, se refuse à prêter hommage à l'Anglais, son nouveau maître. Guy VIII n'est pas moins bon Français, qui, à Bordeaux, en l'an 1387, fait en champ clos un combat particulier contre Guillaume de Montferrand, partisan des Anglais, « et avait, dit Froissart, le sire de La Rochefoucauld bien deux cens chevaliers et écuyers et tous de son lignage, et pour ce que l'appertise d'armes étoit de deux vaillans chevaliers emprise les venait-on voir de plus loin ». Dès ce moment, les La Rochefoucauld sont seigneurs de La Rochefoucauld, de Marthon, de Blanzac, de Bayers, de Montignac, de Marcillac et de Thouriers; presque héréditairement, ils sont chambellans des Rois de France. Jean, petit-fils de Guy VIII, gouverneur de Bayonne en 1453, qualifié par le Roi son aimé et féal cousin, est choisi, en 1467, comme le plus grand de tous les vassaux du comte d'Angoulême pour être gouverneur de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême et avoir la conduite de sa personne et de toutes ses seigneuries. Le seizième descendant de Foucaud 1^{er}, François, premier du nom, a l'honneur de tenir, sur les fonts de baptême, le fils de ce Charles d'Orléans dont son père avait été le tuteur et il donne son nom à ce François qui fut le père et le restaurateur des Lettres, le vainqueur de Marignan et le vaincu de Pavie. Le Roi fit de son parrain, son chambellan ordinaire et érigea pour lui, en comté, la seigneurie de La Rochefoucauld (1515). François II (tous les aînés de la branche aînée de La Rochefoucauld portent désormais, en souvenir du royal filleul, le prénom de François) fut le premier à prendre le titre de prince de Marcillac. Marcillac est un bourg en Angoumois, dont la seigneurie est entrée dans la maison de La Rochefoucauld par le mariage de Marguerite de Craon avec Guy VIII en 1405. Il avait pour frère puîné, Louis de La Rochefoucauld qui eut, pour sa part d'héritage, les seigneuries de Montendre, Montguyon, Roissac et des Salles et d'où vint la branche de Montendre qui, après trois générations, fit le rameau de Surgères. Les La Rochefoucauld-Montendre, en bons gentilshommes, servirent dans toutes les guerres de leur temps et eurent deux chevaliers des Ordres du Roi. Les Surgères furent d'abord officiers de mer; puis, par le mariage de Alexandre-Nicolas

avec mademoiselle Fleuriau de Morville, fille du ministre, ils entrèrent dans les charges de cour; Alexandre-Nicolas fut d'abord guidon des gendarmes d'Anjou, puis capitaine-lieutenant des cheveu-légers de la garde du Roi et mourut lieutenant général; son fils qui portait les titres de marquis de Surgères, comte de Morville, de Turny et de Vernisy, épousa mademoiselle Chauvelin, autre fille de ministre, et mourut en 1789, maréchal de camp et chevalier des Ordres du Roi. Son petit-fils, grand d'Espagne, en 1780, premier duc de Doudeauville, demeura pendant la Révolution invariablement fidèle à ses maîtres. A la Restauration, il fut pair de France, chevalier des Ordres et plus tard ministre de la Maison du Roi. Il avait épousé une Le Tellier de Louvois et a écrit de curieux mémoires. Son fils, le vicomte Sosthène de La Rochefoucauld, est demeuré célèbre par son zèle royaliste et par sa direction des Beaux-Arts.

Dans des mémoires volumineux et trop peu connus, qui donnent sur son temps des notions curieuses, le vicomte de La Rochefoucauld a pris soin de raconter ses liaisons, d'expliquer ses actes, de disculper ses intentions, de réfuter quantité de calomnies que la haine des pamphlétaires avait accréditées contre lui. Il n'en reste pas moins, dans les petites chroniques de l'Opéra, l'allongeur obstiné des jupes des danseuses et l'on ne peut oublier, comme a dit Théophile Gautier, que, « de ses mains patriciennes, le surintendant appliqua, sous forme de feuilles de vigne, de pudibonds emplâtres aux statues du Louvre! » Sans discuter les actes de son administration, il est certain que le vicomte de La Rochefoucauld, plus exposé que tout autre aux attaques des petits journalistes de l'époque par son poste de directeur des Beaux-Arts, devint vite leur bête noire et qu'on lui a prêté d'absurdes exagérations, tandis qu'on s'est plu à passer sous silence ses actes utiles, sa générosité sans bornes, son respect inébranlable de la parole donnée.

C'est lui qui, envoyé en mission, en 1814, dans les départements de l'Est, et s'étant engagé à un dégrèvement de deux millions d'impôts, offrit, devant le refus du ministre des Finances, de donner satisfaction à l'engagement pris par lui en payant de ses deniers la somme contestée. Louis XVIII

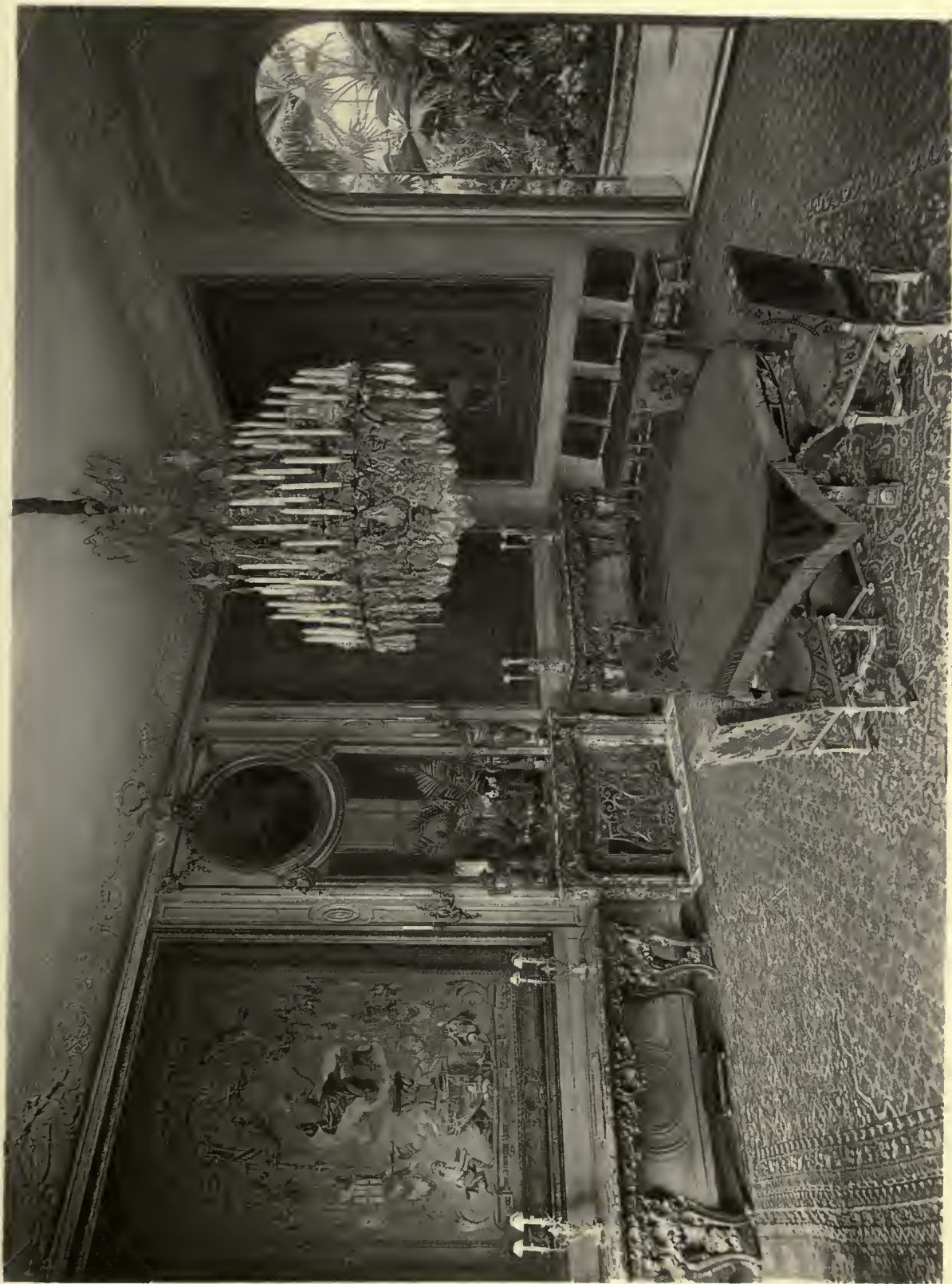
ne consentit point à accepter ce sacrifice et ce fut le budget qui prit la charge à son compte.

Le vicomte Sosthène de La Rochefoucauld, duc de Doudeauville après son père, mourut le 5 octobre 1864. Il avait épousé en premières noces mademoiselle de Montmorency-Laval, fille du duc Mathieu de Montmorency qui fut, sous la Restauration, ministre des Affaires étrangères, ambassadeur au congrès de Vérone, membre de l'Académie, et mourut subitement tandis qu'il faisait son adoration au tombeau du Christ le vendredi saint, 24 mars 1826, quelques jours après avoir été désigné par Charles X pour la charge de gouverneur du duc de Bordeaux.

De ce mariage, naquirent deux fils : Augustin-Marie-Mathieu-Stanislas, duc de Doudeauville et Marie-Charles-Gabriel-Sosthène, duc de Bisaccia. De ses secondes noces avec mademoiselle de Verteilhac, veuve du comte de Bourbon-Conty, le vicomte de La Rochefoucauld n'eut pas d'enfants.

Le duc de Doudeauville est mort il y a deux ans. Très grand, robuste, taillé en hercule, le duc de Doudeauville avait pris de son père toute la fougue, comme son frère cadet, Sosthène, garde, de sa mère, l'exquise urbanité, l'élégance innée, la courtoisie pleine de bonne grâce. Les colères du duc, pour être de courte durée, n'en étaient pas moins terribles : c'est ce qui lui valut, d'une jolie bouche, le surnom de « Neptune, dieu des autans ».

Ce qui a donné lieu surtout à cette réputation de violence, c'est que le duc de Doudeauville portait au maintien de ses droits, une fermeté trop rare en ce temps-ci : on le vit bien lors de son duel avec M. Adalbert de Talleyrand-Périgord. Le titre de duc de Montmorency était éteint et l'empereur Napoléon III, ayant jugé bon de le transmettre à l'un des neveux du dernier duc, M. Adalbert de Talleyrand-Périgord, frère du prince de Sagan, qui s'était rallié à sa dynastie, le duc de Doudeauville, dont la mère était Montmorency, se refusa à admettre cette création nouvelle. Si le *titre* était éteint, le *nom* avait encore des représentants et, d'ailleurs, tous les membres de cette illustre Maison s'étaient engagés par un pacte de famille à ne point élever de prétentions sur un titre qui, historiquement, n'avait été séparé du nom que pendant le temps très court où il fut porté



Cliche Chaiet

par les Condé. La justice, tout en refusant à M. de Talleyrand le nom, les armes et les livrées des Montmorency n'avait pu lui enlever un titre qu'il tenait de la grâce souveraine, et M. de Doudeauville, se faisant le champion de tous ceux qui étaient du même sang que lui, prétendit, à défaut du jugement des hommes, s'en remettre, comme ses premiers ancêtres, au jugement de Dieu. Opposition systématique à un régime détesté, froissement intime, bien des sentiments se trouvaient à la fois mis en jeu. Mais le jugement de Dieu, hélas ! n'est pas toujours beaucoup plus équitable, en ces sortes de circonstances, que le jugement des hommes. Le duel eut lieu dans le parc de Bagatelle, et le duc de Doudeauville fut légèrement blessé.

Grand chasseur et aimant, plus que tout autre séjour, son beau château de la Gaudinière qu'il avait élevé au milieu de forêts vraiment royales, il possédait un des équipages les plus renommés de France. Plus tard, ce fut à Mauny, sur les bords de la Seine, qu'il établit sa résidence d'été. Il avait épousé mademoiselle de Colbert dont il eut deux enfants, Mathieu et Sosthène, qu'il perdit tous deux en pleine jeunesse. Ses biens immenses, avec le titre ducal de Doudeauville sont revenus à son frère cadet, celui qui nous occupe ici.

Le comte Sosthène de La Rochefoucauld, duc de Bisaccia au royaume de Naples et, depuis la mort de son frère, quatrième duc de Doudeauville, est le vingt-septième descendant de Foucaud de La Roche, le preux de l'an mille et il est le représentant unique de la branche de Montendre-Surgères. La branche aînée pour laquelle, comme on sait, le comté de La Rochefoucauld fut érigé en duché-pairie par lettres d'avril 1622, a eu des grandeurs sans égales ; trois duchés : La Rochefoucauld, La Roche-Guyon et Liancourt, le titre de prince de Marcillac, un Cordon bleu à chaque génération, les charges de Grand veneur de France et de Grand maître de la garde-robe du Roi ; que dire ? car la gloire de François VII, l'auteur des *Maximes*, est pour faire pâlir toutes les dignités. Mais, depuis la Révolution, la branche aînée et la cadette ont suivi des chemins différents. Le duc de La Rochefoucauld, qu'on a coutume d'appeler le duc de Liancourt, fut à l'Assemblée nationale de 1789 un des représentants des idées libérales. Nul ne poussa plus loin que lui l'esprit de bienfaisance et de philanthropie et son nom est demeuré comme

le symbole de ses idées : mais il resta de gauche et ses fils se rallièrent à l'Empire. La femme de son second fils — le comte de La Rochefoucauld, d'où vient le rameau d'Estissac — fut dame de l'impératrice Joséphine, et bien que, aujourd'hui, tout cela soit à peu près oublié, l'abîme n'en exista pas moins longtemps ouvert entre les cousins : les Doudeauville, comme c'était leur droit, exaltant fort leur fidélité intouchée.

Le comte Sosthène de La Rochefoucauld avait été marié d'abord à une Polignac, la fille du ministre. Mais la première duchesse de Bisaccia, restée célèbre pour son incomparable beauté, mourut à vingt-quatre ans, laissant à son mari une fille unique, qui est la duchesse de Luynes, la veuve inconsolée du héros tué à Loigny, en 1871. De sa seconde union avec la princesse Marie de Ligne, le duc a cinq enfants : le vicomte Charles de La Rochefoucauld, marié à mademoiselle Charlotte de La Trémoille; mademoiselle Élisabeth de La Rochefoucauld, à son tour princesse de Ligne par son mariage avec son cousin germain; mademoiselle Marie de La Rochefoucauld, dont les « débuts » ont été fêtés, l'an dernier, dans les salons de sa mère, par une succession de bals superbes, et les comtes Armand et Édouard qui sont encore des adolescents.

On peut imaginer, au milieu de toute cette jeunesse, quel cercle tient la duchesse, qui paraît aussi jeune que sa bru. Sa belle-fille, la duchesse de Luynes, son autre belle-fille, la vicomtesse Charles de La Rochefoucauld, occupent auprès d'elle la première place, lui formant cette douce intimité familiale dont, hélas! la jeune princesse de Ligne, fixée à Bruxelles, est trop souvent absente.

La duchesse douairière de Doudeauville, enfermée par le deuil successif de ses enfants et son récent veuvage dans la plus austère retraite, paraît peu chez sa belle-sœur, et c'est un grand regret pour toutes deux, car elles sont restées très étroitement unies.

Quant à l'intimité, elle est des plus aimables par cela même qu'elle est relativement des plus restreintes. Elle se compose surtout du comte et de la comtesse de Maleyssie, du comte et de la comtesse Le Gonidec, du comte et de la comtesse de Moltke, du comte et de la comtesse d'Haussonville,

du marquis et de la marquise de Castellane, du duc et de la duchesse de Fezensac, de la comtesse d'Harcourt, de la comtesse de Fitz-James, du comte de Gontaut, etc.

Triés sur le volet de l'aristocratie française, l'on peut dire que ces quelques amis sont véritablement les commensaux de la duchesse de Doudeauville, qui a conservé de ses traditions de famille la coutume de tenir table ouverte. Jamais, ni à Paris ni à la campagne, la duchesse ne se rend à la salle à manger sans avoir retenu plusieurs convives.

La maison est d'ailleurs la plus hospitalière du monde. Car si, chaque jour, avant trois heures, madame de La Rochefoucauld reçoit ses intimes, elle rentre généralement à cinq heures, et toute sa société, tour à tour, défile à son thé quotidien. Ayant une loge à l'Opéra et une autre aux Français, le mardi, c'est son plaisir d'y convier ses amis. Quant à ses réceptions du soir, elles sont des plus courues. La duchesse cependant, voulant leur garder un caractère d'intimité relative, n'adresse que des invitations verbales. Sa porte est ouverte : voilà tout. Et, comme elle est fort éclectique, que son accueil est le plus séduisant du monde et que nulle aussi bien qu'elle ne sait dire ce qu'il faut, distribuer des sourires et mettre chacun à son aise comme chacun à son rang, on peut imaginer avec quel empressement ses salons sont remplis sitôt que le signal est donné, c'est-à-dire aussitôt qu'à travers les visites, dans l'allée et venue des mariages, des représentations et des réunions mondaines, quelques invitations ont été chuchotées, quelques droits d'entrée accordés par « la duchesse Marie », ainsi que se plaisent à la nommer ses familiers.

Une grande fête, de temps à autre, est le corollaire des réunions hebdomadaires. Parfois, elle se transforme en fête de charité. Dans un cas comme dans l'autre, on peut être assuré qu'elle « fait foule » et foule absolument élégante ; car, à la tête de plusieurs œuvres de bienfaisance, la duchesse a le rare secret de ne placer ses billets qu'à bon escient et cependant de les placer tous, tandis qu'au contraire lorsqu'il s'agit d'une fête particulière, d'une « fête fermée », si l'on peut dire, l'éclectisme dont j'ai parlé, la largeur d'idées de la duchesse, met une extension très grande au nombre de ses

invitations. Tous les gens « bien pensants » de quelque qualité, — c'est-à-dire appartenant au parti conservateur en allant jusqu'à ses limites les plus libérales, — sont conviés à l'hôtel de La Rochefoucauld, ainsi que tous les membres du Jockey, dont le duc de Doudeauville est aujourd'hui président, comme, sous l'Empire, l'avait été son frère qui, au grand regret de tous les membres du club, avait cru devoir donner sa démission à la suite de son duel avec M. de Talleyrand.



Mais laissons les hôtes et passons au cadre : celui de l'hôtel de La Rochefoucauld vaut d'être détaillé.

Trois portes cochères, — avec, au fronton de celle du milieu, sur une plaque de marbre, le nom de La Rochefoucauld-Doudeauville, — introduisent dans la vaste cour carrée, au fond de laquelle se dresse une des plus belles demeures du faubourg Saint-Germain. Deux perrons, l'un à gauche pour le rez-de-chaussée, l'autre à droite pour le grand escalier, y accèdent, tandis qu'une sorte de tunnel souterrain, tout garni de rocailles, passant sous l'hôtel, conduit directement au jardin qui, de l'autre côté, enveloppe toute la façade et va se perdre au loin, derrière la pelouse immense.

Une vaste terrasse descendant en pente gazonnée devant le grand perron pour rejoindre le parc; au fond, des arbres de toute hauteur qui mettent un rideau de verdure sur les murs des jardins voisins, avec lesquels leurs branches se confondent : tel est le décor qu'on aperçoit du large balcon de pierre, dominant, ainsi qu'une sorte d'aérienne tribune, les grands appartements, et prolongeant jusqu'au dehors les salons particuliers de la duchesse; tel le décor que, les jours de grande fête, éclairent les fruits de flamme, les dragons lumineux, suspendus dans les airs et accrochés un peu partout, aux hautes branches des vieux arbres.

Revenons à la cour d'honneur pour prendre, par le perron de droite, le grand escalier qui conduit au premier étage.

Tout en marbre rouge, cet escalier — digne, comme celui de Versailles, d'être chanté par un poète — monte en larges degrés, ayant pour panneaux de magnifiques tapisseries de Troyes, représentant des scènes bibliques. Ces tapisseries, propriété de la maison de La Rochefoucauld, ont malheureusement été partagées. Il ne s'en trouve ici que la moitié, l'autre étant échue au duc de La Roche-Guyon. Mais telles qu'elles sont, c'est, dans la sertis-sure chaude du marbre, l'une des plus belles séries que le xvii^e siècle nous ait léguées. La statue de Louis XV en Apollon, par Mouchy, se dresse au pied de l'escalier, qu'éclairent quatre immenses lampadaires vénitiens, en bois doré.

Débouchant au premier étage, ce sont en quelque sorte les « petits appartements » que dessert l'escalier : à gauche, retournant sur la cour et formant l'aile droite de l'hôtel, ceux du vicomte Charles de La Rochefoucauld et de sa femme; à droite, tenant toute la façade, du côté du jardin, et doublés par une immense galerie, ceux de la duchesse. En retour, sur la cour, et formant l'aile gauche, ceux attribués au duc de Doudeauville.

Prenons ici par ordre : en entrant, un salon Louis XVI tient lieu d'antichambre et sert à la duchesse de parloir, ou plutôt de salon d'attente pour ses grands fournisseurs. Des boiseries grises anciennes, un meuble de vieille tapisserie, de grands paysages, un très beau cartel Louis XIII, un cabinet d'ébène incrusté d'ivoire, de vastes tables chargées de coupes et de potiches meublent cette pièce qui est en quelque sorte la préface de

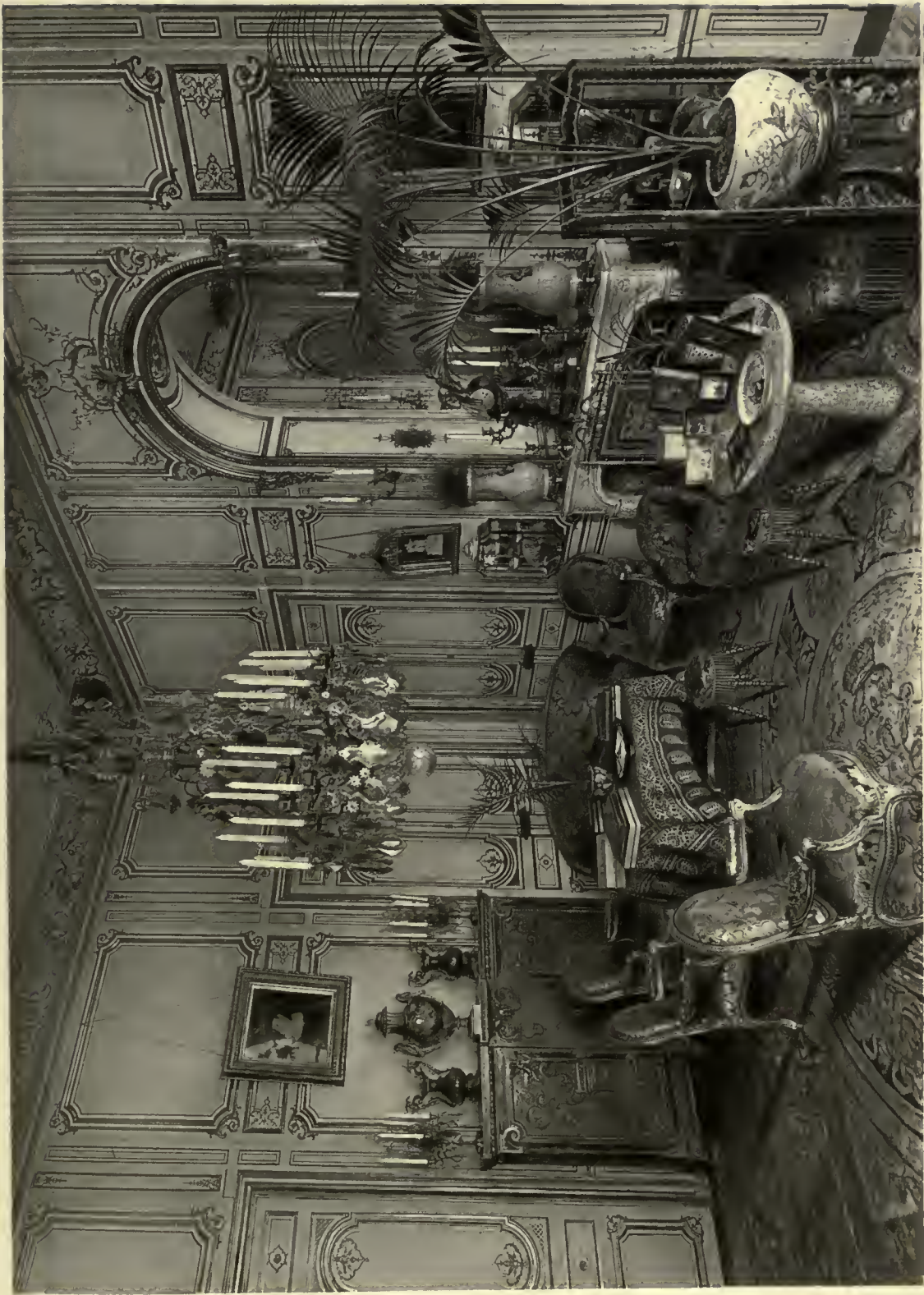
la magnifique enfilade de salons qui, éclairés sur le jardin, séparent la salle à manger de la chambre de la duchesse.

Voici d'abord cette salle à manger où se réunissent chaque jour, matin et soir, la famille et les hôtes très intimes ; car l'on ne descend aux grands appartements que les jours de gala, pour les dîners de cérémonie. Les tapisseries Louis XV, enchâssées dans des boiseries grises et les énormes consoles de bois doré qui garnissent les murs donnent à cette pièce un caractère suprêmement élégant.

Un premier petit salon vient ensuite, ouvrant la série : les panneaux blancs et or, avec de jolis dessus de portes à la Boucher ; tout le meuble Louis XVI en tapisserie et en bois doré, une chaise à porteurs transformée en vitrine, une table de lapis, unique par sa beauté, quelques tableaux de l'école hollandaise, et, sur la cheminée, entre deux vases de Sèvres, une pendule ancienne : tels sont les bijoux de ce petit musée.

Le salon suivant appartient à la grande époque, quoique le style Louis XVI continue de s'affirmer dans la décoration des panneaux blancs et or. Mais le meuble, en bois doré, recouvert de lampas cerise et argent, est du pur Louis XIV, ainsi que la pendule que flanquent, sur la cheminée, des vases de Sèvres fond bleu, et la console qui, entre les fenêtres, supporte une armée de bibelots. Dans une encoignure, émergeant d'un massif de fleurs, la statue de Marie-Antoinette en argent massif, relique familiale pieusement reçue, par le duc, des mains paternelles ; un admirable bahut en laque incrustée de cuivres ; des vitrines dont l'une recèle une ravissante collection d'éventails anciens ; beaucoup de tableaux, pour compléter, et tous de maîtres : ici, une Vierge de Murillo ; plus loin la signature de Gréuze, ailleurs celle de Mignard ; et un très curieux tableau, en fine tapisserie de Bracqueneuse, aussi délicate qu'une peinture. Sur la table, disposées en écran, les photographies de toute la famille. C'est un goût prononcé chez la duchesse de Doudeauville que celui des photographies. Nous en retrouverons bien d'autres dans son « petit salon », — c'est-à-dire celui qui, placé entre celui-ci et sa chambre même, est son *buen retiro* favori.

« Petit salon » est une métaphore. C'est une très belle pièce dont les



Cliche Chabat

trois portes-fenêtres s'ouvrent sur le balcon, dominant le jardin et que trois portes de glaces, cintrées par le haut, relient à la grande galerie. Trois autres baies, également arrondies, crèvent la cloison du salon précédent et une autre, à droite de la cheminée, donne accès à la chambre à coucher. Cela dit suffisamment les dimensions de la pièce que décorent des panneaux blancs et or rehaussés de dessus de portes attribués à un élève de Boucher. La tenture cerise et argent est pareille au meuble dont le bois doré est merveilleusement fouillé. Entre les fenêtres des lampadaires émergent de massifs de fleurs; des vitrines où se blottit une admirable collection de bonbonnières, de chaque côté de la baie centrale qui fait face à la cheminée, abritent un magnifique canapé Louis XIV; dans une encoignure, une table qui supporte les portraits de tous les enfants de la duchesse et à laquelle s'adosse un autre canapé. Des gerbes de fleurs bouchent les deux portes latérales, de façon à ne laisser libre que celle du centre pour communiquer avec la galerie; de petits guéridons brodés dont l'un soutient un paravent auquel sont accrochés les plus ravissants bijoux qu'ait produits l'orfèvrerie ancienne; des tables à jeux, des tric-trac, un échiquier, toutes sortes de petits meubles courent dans la pièce.

Venons au coin préféré de la duchesse, autour de la monumentale cheminée dont les fines ciselures ont à moitié disparu sous l'amoncellement des plantes au faite desquelles émerge un magnifique cartel Louis XIV. A gauche, une commode laquée d'écarlate et d'or, d'un rococo adorable, toute chargée de bonbonnières anciennes, de saxes délicats et de bibelots; accrochées à un paravent de peluche vieil or, des miniatures; dans des cadres argentés les portraits de tous les princes et princesses de la Maison d'Orléans, offerts par eux à la duchesse de Doudeauville, et portant d'aimables dédicaces. Le portrait de la duchesse, par Cabanel, fait face à la cheminée.

A droite, encadré par un paravent que couvrent des photographies, le mignon canapé où s'assied la maîtresse de la maison. Un autre paravent, tout en glace, et un peu moins haut que le premier, achève de former un petit boudoir où se pressent avec les bergères, les poufs et les chaises volantes, une petite commode pareille à celle que j'ai déjà mentionnée, et

deux tables sur lesquelles s'amoncellent photographies, thés de Sèvres, cornets de Venise pleins de fleurs, et, au milieu d'une foule de mignons bibelots, les portraits du prince et de la princesse Charles de Ligne ; puis, serties de perles fines, les miniatures de tous les enfants de la duchesse.

Tel qu'il est, ce salon, à la fois très intime et très luxueux, — luxueux par le style et la magnificence de l'ameublement, intime par l'abondance des bibelots familiers, — est l'appartement favori de la duchesse de Doudeauville. Elle s'y est entourée en quelque sorte de tous les siens, voulant sous ses yeux la représentation de tous ceux qu'elle aime, puisqu'elle ne peut sans cesse les avoir autour d'elle. C'est là qu'elle reçoit chaque jour, de une heure à trois, les amis, de cinq à sept heures, les simples relations ; là, que s'écoulent les soirées heureuses, lorsque la duchesse, qui sort de chez elle le plus rarement possible, ne va pas dans le monde et que ce n'est point « jour d'Opéra » ou de « Comédie », tandis que, lors des réceptions hebdomadaires du mardi soir, tous les salons du premier étage s'ouvrent aux invités, se doublant de la vaste galerie qui tient toute la façade de la cour où elle prend jour par cinq grandes fenêtres.

Aussi décorée de blanc et d'or, de pur Louis XIV, et meublée dans le goût Louis XVI, comme presque tout l'hôtel, avec d'adorables trumeaux au-dessus des portes et des draperies cerise et argent dans la sertissure du bois doré, cette galerie semble en quelque sorte détachée du palais de Versailles, ses proportions grandioses étant celles d'une salle des fêtes en un palais souverain.

Au fond, en face l'une de l'autre, deux portes conduisent, l'une aux appartements de la duchesse, la chambre et les cabinets de toilette qui font suite au « petit salon », l'autre à ceux du duc.

L'appartement intime d'un homme dont la position mondaine se double d'une situation politique éminente, présente un intérêt véritable. Le cadre ne dit-il point l'homme, et l'âme de celui qui l'habite ne flotte-t-elle pas dans l'intime logis de toute personnalité considérable ? C'est ici l'homme de travail et le grand seigneur qui se décèlent dans la note sobre d'une très rare somptuosité, et le noble caractère qui se double d'un remarquable

sens pratique se traduit dans les moindres détails. Dès l'antichambre, sur le fond de damas vert, le plus rare musée : des tableaux de Ribéra, du Guerchin, de Zurbaran, du Giordano, de Carracciolo, de Velasquez, de Pacheco, de Salvator Rosa ; les sévères richesses de l'école espagnole, les fantaisies puissantes de l'école napolitaine, faisant cercle autour du Maître tout-puissant, de ce magistral et fécond artiste qui semble résumer en lui la puissance du xvii^e siècle : Rubens !

Le cabinet de travail vient ensuite, très sévère avec ses tapisseries Louis XIV, et ses précieuses vitrines servant de consoles que surchargent des objets d'art, des statuettes, des bibelots, des bronzes anciens, des albums et des portraits. Parmi ceux-ci, mademoiselle de Luynes, petite-fille du duc, peinte par sa mère, et une belle figure du fils aîné du duc, mort vers sa vingtième année. Au milieu, une grande table encombrée de papiers, parmi lesquels dominant les nombreux dossiers soumis à l'étude du Président des Droites.

La chambre du duc vient ensuite. Elle est de style Louis XVI et c'est un véritable musée intime, car les trésors qui l'enrichissent, se détachant sur le lampas vert de la tenture, ce sont les portraits de tous ceux qui lui tiennent le plus étroitement au cœur : le cardinal de La Rochefoucauld et une sœur morte toute jeune ; la duchesse de Doudeauville, née Montmorency, sa mère ; la duchesse de Bisaccia, née Polignac, sa première femme. Puis, dominant toutes les autres, la princesse Marie de Ligne, duchesse de Doudeauville et de Bisaccia, la divinité du logis !

Tout près du lit et non loin du portrait maternel, un grand Christ d'ivoire, dont la blancheur éclatante rayonne, éclairant la sévérité de cette chambre dont le caractère dominant est une noble simplicité. Des meubles Louis XVI en acajou et, sur un chevalet, les photographies et les plans de Bonnétable et d'Esclimont, princières demeures d'autant plus aimées de leur propriétaire que lui-même s'est plu à les restaurer complètement.

« Je suis, disait-il un jour plaisamment, et faisant allusion à son amour de la truelle, un grand *restaurateur* devant le Seigneur ! — Dieu fasse, répondit son interlocuteur, qui était un *bien pensant*, que vous ayez pour la politique la main aussi heureuse que vous l'avez eue pour vos châteaux ! »

Au fond, le cabinet de toilette, tendu d'étoffes orientales. Dans l'alcôve resplendit un merveilleux Fragonard, au-dessus d'un lit de repos au pied duquel s'alignent des tablettes chargées de livres. Des antichambres s'ouvrent de chaque côté sur les pièces réservées aux secrétaires. Le téléphone est à portée de la main. Je ne jurerais pas qu'un petit coin ne recèle un bureau de télégraphe ! Puis, ce sont des armes, des trophées, des gravures, des livres, que sais-je ?

Revenons au point de départ, c'est-à-dire au salon d'entrée et prenons, sur la droite, un étroit passage dont les murs sont des panneaux de glace, tout garnis de fleurs : nous voici dans la serre dont la duchesse a fait son salon d'été. Adossée à la salle à manger, cette serre, fantaisie royale de la maîtresse de maison, est une des plus vastes que l'on connaisse à Paris : c'est un véritable palais de cristal, dont le dôme étincelant abrite un jardin suspendu à l'instar de ceux de Babylone. Tout autour, dans des bassins de marbre, des arbres exotiques, des palmiers, de toutes les espèces. Un massif plus élevé domine, au milieu, dans des rocailles. Des fleurs partout, en touffes ou en parterres, et toutes ces verdure et ces fleurs enchâssées dans une fine mosaïque aux brillantes couleurs ; dans un coin, un vaste parasol japonais sous lequel s'éparpillent les meubles de bambous et les sofas orientaux chargés de coussins brodés. Au fond, une petite porte mène à la chapelle où chaque matin un prêtre attaché à la maison vient dire la messe.

Voulant rendre, avant tout autre, à l'hôte divin ses devoirs de maîtresse de maison, c'est la duchesse elle-même qui s'est constituée la *sacristine* de cette petite chapelle. C'est dire si l'autel est pieusement paré, si les dentelles foisonnent aux nappes neigeuses, précieusement enfermées dans la sacristie, auprès des ornements !...

Rentrons dans la serre d'où nous redescendrons, s'il nous plaît, dans le parc qui est la suprême magnificence de l'hôtel de La Rochefoucauld. Un escalier tout en rocailles, entre deux rangées de palmiers, y conduit, abrité par une haute voûte vitrée, et aboutit en bas à une autre petite serre qui communique avec la terrasse.



Cliché Chalot

Le rez-de-chaussée est réservé aux appartements de réception et l'on n'y pénètre que les jours de grandes fêtes. Six grands salons, doublés par une galerie, occupent le fond de l'hôtel. On y accède par un vestibule et une double antichambre qui fait face au grand escalier et qui est, comme lui, tout en marbre rouge, avec des tapisseries pour panneaux. Celles-ci sont du temps de Louis XV et représentent des sujets mythologiques. Tout d'abord, sur la cour, un salon-galerie, dont les dimensions égalent celles de la galerie du premier étage, uni part trois larges baies au salon similaire à celui de la duchesse, qui tient le milieu de l'hôtel. Même décoration or et blanc, avec meuble Louis XVI, cerise et argent. Des portraits, dont celui de Louis XV, donné par le Roi lui-même à l'aïeul du duc.

Du côté du jardin, comme je l'ai dit, six grands salons, dont il faut suivre, par un bout, la magnifique enfilade. Au fond, l'ancienne chambre du feu duc de Doudeauville, devenue, après sa mort, la chambre de la duchesse, sa seconde femme, où tous deux ont fermé les yeux. Une tenture de damas rouge avec de beaux tableaux dont le principal est le portrait du duc. Un autre, tout petit, représente la société de la chasse de Rambouillet dont M. de La Rochefoucauld faisait partie.

Encore des tableaux dans le second salon qui est de pur Louis XVI avec ses panneaux gris et son meuble de vieille tapisserie : *la Femme adultère* de Giorgione ; *l'Enfant Jésus* portant sa croix, couronné d'épines, avec une tête de mort à ses pieds, de Murillo ; deux tableaux de Rubens, le portrait du cardinal de Lenoncourt, etc. Un groupe représentant Marie-Antoinette avec ses deux fils et des vases de Sèvres garnissent la cheminée.

Nous voici au salon du milieu, qui répète le salon du haut avec ses trois portes-fenêtres sur le perron du jardin, ses trois baies l'unissant à la galerie, et ses portes en glaces, enchâssées d'or. Le meuble Louis XV est splendide et le lampas cerise et argent qui domine partout dans l'ameublement de l'hôtel, resplendit ici dans la sertissure des ors. Sur une immense console de bois doré, le buste du duc de Doudeauville, père du duc actuel. Dans une encoignure une photographie montre groupés, tous ceux qui

firent partie de cette ambassade en Angleterre où le duc et la duchesse ont laissé d'ineffaçables souvenirs.

Toujours du blanc et or dans la décoration du salon suivant, qui est le plus somptueux de tous, car les splendides tapisseries dites « de Marie Leczinska » forment ici panneaux. Ces tapisseries, faites pour la reine de France, furent en effet acquises par la maison de La Rochefoucauld et pieusement conservées par elle. De remarquables dessus de portes et les portraits, également en tapisserie, de Louis XV et de Marie Leczinska (Coselt 1778); une *Vierge* du Guide, et différents portraits, complètent ce musée, que transforme en salon le joli meuble de la même époque.

La « petite salle à manger » vient ensuite, très coquette avec son fond de glace et ses trois magnifiques vases de Sèvres, bleu et or.

La grande salle à manger fait suite, achevant l'enfilade. Des panneaux de glaces dans l'encadrement du lambris blanc et or; trois grandes fenêtres dont l'une fait porte, ouvrant sur la petite serre dont j'ai parlé et qui sert de fumoir; l'ameublement, encore emprunté au XVIII^e siècle, voilà le fond; mais il faut imaginer la vaste table, couverte d'argenterie, de cristaux et de fleurs, entourée d'une vivante guirlande de jolies femmes, sous les grands lustres dont les girandoles papillotent en pluie de pierreries dans le rayonnement des ors. Entre chacune, quelque personnage de haute importance, ou portant, sur sa tête blanchie, la mémoire de vingt générations glorieuses. Et, au milieu, très simple dans sa toilette irréprochablement élégante, la maîtresse de la maison, grande dame entre toutes, dont le sourire est le plus pur éclat de toutes ces splendeurs.

Tel est le cadre. Que l'on conçoive, au milieu de cette magnificence élégante, les fêtes somptueuses : le premier étage enfermant dans ses salons coquets l'élite du pur Faubourg, ou le rez-de-chaussée s'ouvrant fastueusement à la foule compacte des députés, des sénateurs et des gens de qualité qui forment le contingent ordinaire des réceptions de gala, à l'hôtel de La Rochefoucauld.

La vaste cour mise à l'abri par une tente, des bosquets autour des perrons qui émergent des verdure et, pour éclairer cette féerie, la lumière

électrique. Quant au jardin, illuminé *à giorno*, si la nuit tiède de la saison adoucie permet aux invités de s'y égarer pendant les entr'actes de l'orchestre, il paraît plus fantastique encore sous les feux de Bengale qui inondent de clartés les massifs de fleurs et les tapis gazonnés. L'on se souvient encore, lors de la fête colossale qui ouvrit l'hôtel de La Rochefoucauld à tout Paris en liesse, de la terrasse mise de plain-pied et transformée en salle de spectacle, reliant la serre du rez-de-chaussée, dont l'escalier conduisait au premier étage, à une scène improvisée très coquettement, éblouissante dans l'encadrement des lanternes japonaises, floraison magique de quelque imaginaire Paradis, née du rêve d'un poète et rendue palpable par la magnificence de la duchesse de Doudeauville. C'est là que se jouait, devant plus de deux mille spectateurs, la jolie saynète japonaise, écrite pour la circonstance par Raoul Toché, mise en musique par Serpette, et interprétée par Jeanne Granier.

Combien d'autres réceptions plus intimes seraient également à conter ! Gardant pour la jeunesse les jolis bals printaniers dédiés aux amies de ses filles, ce sont surtout des réceptions sévères, de somptueux raouts suivant les diners de gala que la duchesse offre d'habitude à la société française et aux princes étrangers de passage à Paris. La dernière saison, pourtant, trois grands bals, ouvrant à la fois tous les salons des deux étages, ont rassemblé plus de deux mille personnes à l'hôtel de La Rochefoucauld : quant aux concerts, ils appartiennent aux pauvres et c'est à leur profit, dans les salons du Continental ou ailleurs, que la duchesse de Doudeauville préfère les organiser.

Madame de La Rochefoucauld consacre au séjour parisien depuis le premier janvier jusqu'au mois de juin, allant ensuite s'établir à cette ravissante maison de la Vallée-aux-Loups — aujourd'hui en vente — qui, bâtie par Chateaubriand au fond d'un parc, avait été si merveilleusement restaurée et embellie par le duc de Doudeauville.

Pour imaginer la somptuosité élégante de la Vallée-aux-Loups, il suffira d'indiquer que l'entretien seul des serres coûtait cent mille francs par an ! Située à trois quarts d'heure de Paris, les diners s'y succédaient comme

à la rue de Varennes, et la duchesse continuait d'y mener, au milieu d'une petite cour, son existence quasi souveraine.

Les eaux la dédommagent, par un peu de laisser-aller, durant le mois de juillet. N'étant pas chez elle, elle s'y repose de sa maison et de sa situation. C'est la détente indispensable avant l'étape au château de Bonnétable où est la station politique, c'est-à-dire la plus pénible, étant la plus chargée de réceptions, dîners solennels et autres corvées inséparables de la qualité de chef de parti.

Septembre, octobre et novembre s'écoulent au château d'Esclimont, où les chasses annuelles sont le prétexte d'une hospitalité très somptueuse. C'est là la « grande vie » dans son acception la plus vraie et la plus large, la vie seigneuriale telle qu'on la comprenait au siècle dernier.

La duchesse de Doudeauville va achever l'année en Belgique auprès de sa mère, la princesse douairière de Ligne, pour laquelle elle a conservé la plus tendre affection.

CLAUDE VENTO.



TABLE

DES MATIÈRES DU TOME PREMIER

QUATRIÈME ANNÉE

LIVRAISON DU 1^{er} JANVIER 1889

	PAGES
M. ALEXANDRE DUMAS, de l'Académie française. — <i>La Main</i>	5
Les deux mains, par M. Émile Lévy (page 5).	
Le capitaine d'Arpentigny, par M. Récipon (page 8).	
La main aimée (page 14).	
La main heureuse (page 20).	
La main sage (page 32).	
Illustrations de M. Saint-Elme Gautier (pages 5 et 36).	
M. HENRY GRÉVILLE. — <i>Louk Loukitch</i>	37
Illustrations de M. de Malischeff (pages 37 et 60).	
Sophie sortant du bois, par M. de Malischeff (en regard de la page 46).	
Louk Loukitch aux pieds de Sophie, par le même (en regard de la page 52).	
M. LÉO DELIBES, de l'Institut. — <i>Chrysanthème</i> (Poésie de M. PAÛL FUCHS) . .	61
Illustrations de M. Paul Collin (page 61), de M. Claudius Popelin (page 64).	
M. THIÉBAULT-SISSON. — <i>J.-J. Henner et son Œuvre</i>	65
Idylle, par M. J.-J. Henner (page 65).	
Portrait de M. J.-J. Henner, par lui-même (en regard de la page 68).	
La femme en deuil, par M. J.-J. Henner (en regard de la page 76).	
Le Christ, par le même (en regard de la page 82).	
La religieuse, par le même (en regard de la page 86).	
Tête de jeune fille, par le même (page 88).	

	PAGES
M. PIERRE DE NOLHAC. — <i>Le Petit Trianon</i>	89
Le salon du Petit Trianon, état actuel (page 89).	
Vue du Petit Trianon, état actuel (en regard de la page 92).	
Le temple de Cupidon, par le chevalier de Lespinasse (en regard de la page 94).	
Le comte d'Artois, par madame Vigée Lebrun (en regard de la page 96).	
L'escahier du Petit Trianon, état actuel (en regard de la page 102).	
La chambre à coucher de Marie-Antoinette (en regard de la page 106).	
Portrait de la reine Marie-Antoinette, fac-similé en couleur de la gravure de Janinet (en regard de la page 110).	
La tour de Marlborough, état actuel (en regard de la page 116).	
Médaille en étain de Lorthier (page 120).	

LIVRAISON DU 1^{er} FÉVRIER 1889

M. JULES SIMON, de l'Académie française. — <i>Une Révolution dans un verre d'eau</i>	121
Illustrations de M. Saint-Elme Gautier (page 121), de M. Claudius Popelin (page 142).	
Portrait de M. Jules Simon, par M. A. Toussaint (en regard de la page 124).	
Portrait de M. Ernest Bersot, par le même (en regard de la page 130).	
Portrait de M. Ernest Renan, par le même (en regard de la page 136).	
Portrait de M. Émile Deschanel, par le même (en regard de la page 140).	
M. CHARLES BAISSAC. — <i>Le Cadeau de Dupont</i> , conte de l'île Maurice.	143
Le corsaire <i>le Jean-Bart</i> , par M. Albert Lynch (page 143).	
Blanche à l'Eau-Blanche, par le même (en regard de la page 152).	
Le retour de Jean, par le même (en regard de la page 156).	
Illustration de madame de Holtorp (page 164).	
M. LE COMTE VITZTHUM. — <i>L'empereur Guillaume à Baden-Baden (1881-1887)</i>	165
La villa Vitzthum, près Baden-Baden (page 165).	
Le salon chinois de la villa (en regard de la page 170).	
L'empereur Guillaume à l'âge de quatre-vingt-dix ans, d'après une photographie de S. A. I. Mgr. le grand-duc Michel Michailowitch (en regard de la page 172).	
La salle de concert de la villa Vitzthum (en regard de la page 174).	
Armoiries par M. Saint-Elme Gautier (page 176).	
M. HENRI BOUCHOT. — <i>Franklin à Passy : 1777-1785</i>	177
Vue du coteau de Passy, par Leveau (page 177).	
Portrait de Benjamin Franklin, par J. Cochin (en regard de la page 182).	
L'apothéose de Franklin, par Fragonard (en regard de la page 190).	
Portrait de Franklin, par Carmontelle (en regard de la page 194).	
La terrasse de M. de Franklin, par le chevalier Lorimier (page 195).	
Médaille de Franklin, par Bligny (page 200).	
M. FRANCIS ROZE. — <i>Autour d'un dossier</i>	201
Le château de Sermoize, par M. Nicolas Escalier (page 201).	
Le cabinet de travail de madame de Sermoize, par madame Madeleine Lemaire (en regard de la page 206).	
Madame de Sermoize à la fenêtre, par la même (en regard de la page 222).	
La rose, par la même (page 224).	

	PAGES
M. GASTON JOLLIVET. — <i>Eugène Lami et son œuvre</i>	225
L'arrivée, par M. Eugène Lami (page 225).	
La consigne, par le même (page 225).	
Épisode des journées de juillet 1830, par le même (page 228).	
La barrière, épisode du voyage en Angleterre, par le même (en regard de la page 230).	
Officiers aux gardes, épisode du voyage en Angleterre, par le même (en regard de la page 232).	
La Société de chasse de Rambouillet, par le même (en regard de la page 234).	
Le combat de Claye, 27 mars 1814, par le même (en regard de la page 236).	
Souper dans la salle de spectacle de Versailles, fête offerte, en 1855, à S. M. la Reine d'Angleterre par l'empereur Napoléon III, par le même (en regard de la page 238).	
« Walking », par le même (page 240).	

LIVRAISON DU 1^{er} MARS 1889

M. LOUIS GANDERAX. — « <i>Ce capon de Niclou!</i> »	241
Jean-Baptiste Nielou, par M. Gnth (page 241).	
Rencontre à l'exposition des aquarellistes, par le même (en regard de la page 244).	
La chasse dans la forêt de Sénart, par le même (en regard de la page 248).	
Le zouave Nielou, par le même (en regard de la page 260).	
La croix d'honneur, par le même (page 262).	
M. FRÉDÉRIC MASSON. — <i>Napoléon Bonaparte, lieutenant d'artillerie, 1786-1791; ses lectures et ses écrits</i>	263
Illustrations de M. Saint-Elme Gautier (pages 263 et 292).	
Bonaparte dans sa chambre à Auxonne, par M. François Flameng (en regard de la page 268).	
Bonaparte dans les galeries du Palais-Royal, par M. François Flameng (en regard de la page 274).	
Portrait de Paoli (en regard de la page 282).	
Portrait de Bonaparte (en regard de la page 288).	
M. VICTOR FOURNEL. — <i>Le Laquais (Physionomies disparues)</i>	293
Modes de laquais, d'après une estampe de 1726 (page 293).	
Dame en désabillé recevant un billet (en regard de la page 296).	
Portrait de madame Pécoil, par Hyacinthe Rigaud (en regard de la page 298).	
Laquais serrant des hardes de son maître, estampe d'Abraham Bosse (en regard de la page 300).	
La précaution, par Moreau le jeune (en regard de la page 308).	
La toilette, par Moreau le jeune (en regard de la page 310).	
La partie de plaisirs, par Laneret (en regard de la page 312).	
Valets du xvi ^e siècle, par M. Saint-Elme Gautier (page 314).	
M. AUGUSTE DUVIARD. — <i>Lointaine Image</i>	315
Attendant sa cousine, par M. Boutet de Monvel (page 315).	
« Jeanne, assise dans l'herbe haute », par le même (en regard de la page 320).	
Jeanne dans les lis (page 322).	

	PAGES
M. GEORGES DUPLESSIS. — <i>Alphonse François (1814-1888)</i>	323
Portrait d'Alphonse François, gravure au burin, par M. Levasseur (page 323).	
État de planche de la gravure du « Bonaparte passant les Alpes » de Paul Delaroche, par Alphonse François (en regard de la page 326).	
État de planche de la gravure de « Marie-Antoinette au Tribunal révolutionnaire » d'Ary Scheffer, par le même (en regard de la page 328).	
Le mariage mystique de Sainte Catherine, gravure d'Alphonse François, d'après le tableau de Haas Memling (en regard de la page 330).	
(Cette planche appartient à la <i>Société française de gravure</i> : qui en a fait faire un tirage spécial pour la Revue <i>les Lettres et les Arts</i> .)	
Portrait de Francesco Maria della Rovere, d'après Raphaël, par Alphonse François (page 334).	
CLAUDE VENTO. — <i>La duchesse de Doudeauville</i>	335
L'escalier de l'hôtel La Rochefoncauld-Doudeauville (page 335).	
La salle à manger (en regard de la page 342).	
L'hôtel La Rochefoncauld-Doudeauville, vu du parc (page 344).	
Le petit salon (en regard de la page 348).	
La serre (en regard de la page 352).	
(Ces quatre planches ont été exécutées d'après les clichés de M. Chalot.)	
<i>Ex libris</i> des La Rochefoncauld par Saint-Aubin (page 356).	

FIN



AP
20
L48
année 4
t.1

Les Lettres et les arts;
revue illustrée

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

